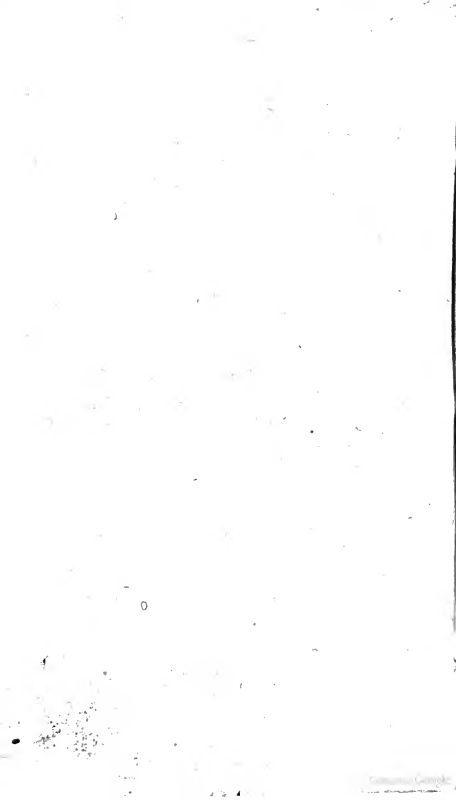




3.6.419

3 K.6

Ex leg. D. Equitis cont.  
Francisci de Marinis





LETTRES  
PHILOSOPHIQUES,  
SÉRIEUSES,  
CRITIQUES,  
ET  
AMUSANTES.  
TRAITANT

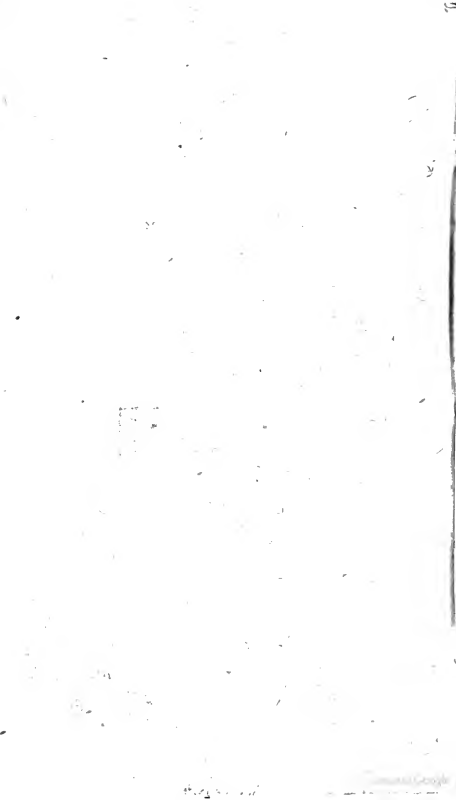
De la Pierre Philosophale, de l'Incertitude de la Médecine, de la Félicité temporelle de l'homme, de la Nature de l'Âme, des prétendus Esprits forts qui révoquent en doute l'Immortalité de l'Âme : si les Esprits reviennent : des Genies, de la Magie, du Célibat, du Mariage, de la Comparaison des deux sexes, des Ris, des Pleurs, de la Mort, des Richesses, des Plaisirs du monde, de la véritable Noblesse, de l'erreur des Sens, de l'excellence de la Raison, des Paniers des femmes : Rondeaux, Cantate, & autres Sujets intéressans.



A PARIS, AU PALAIS,  
Chez SAUGRAIN, du côté de la Cour  
des Aydes, à la Providence.

M. DCC, XXXIII.  
*Avec Approbation & Privilège*







A

MONSIEUR LE CHEVALIER

GUILLAUME

YONGE,

L'UN DES SEIGNEURS  
Commissaires de la Trésorerie, &  
Chevalier de l'Ordre du Bain en  
Angleterre.



MONSIEUR,

*La connoissance parfaite que vous  
avez de la Langue Françoisse, les  
belles découvertes que vous avez  
faites dans la Philosophie ; & par  
dessus tout cela, la tendre affection*

## EPISTRE.

dont vous m'avez honoré pendant mon séjour à Londres, m'obligent de vous présenter par reconnoissance ce petit Ouvrage.

Le titre de Lettres philosophiques, serieuses, critiques & amusantes que je donne à ce Livre, lui convient assez, & c'est pour cette raison que je vous le dédie.

Vous avez toujours aimé la lecture, & vous avez cultivé les Beaux arts & la Philosophie, il ne faut pas s'étonner si vous êtes si vertueux. Car Platon ne distingue point la vertu de la science, & les croit gemelles & inséparables. C'est, comme vous voyez, faire bien de l'honneur aux Sçavans. On n'en a pas si bonne opinion par tout, car je sçais certain pays où l'on s'imagine que les sciences rendent ridicule. Cela est-il bien vrai, me direz-vous ? Oui, MONSIEUR : il est vrai que des gens d'une certaine espèce le croient. Mais aussi combien y a-t-il d'ignorans parmi ce qu'on appelle le grand monde ! Que de ridiculitez s'y trouvent rassemblées ! Comment donc faire, si le ridicule se trouve par tout ? En se rendant sçavant on se rend

## E P I S T R E.

ridicule , j'en conviens ; mais du moins peut-on s'en consoler par le plaisir de voir encore plus ridicules ceux qui ne sçavent rien.

L'Histoire n'oubliera pas la réponse qui fut faite à un des plus grands de nos Rois par un grand Archevêque. Ce Prélat , pour se desennuyer , lisoit dans la chambre de Sa Majesté , à qui il échapa de demander ce qu'il faisoit. Le Prélat fermant sur le champ le Livre , répondit à Sa Majesté , que fante de lire , on se prive quelquefois d'un des plus grands plaisirs de la vie. Car quel charme n'est-ce pas , disoit ce Prélat , de voir tout ce que les meilleurs esprits ont pensé sur différens sujets ? De le voir rapporté à des principes , développé avec art , digéré dans un bel ordre , & revêtu des richesses & des ornemens du stile ?

Certainement ce Prélat avoit raison. Car sans cela , que seroit l'homme , sinon un animal plein de ressorts , & destiné par la nature à de simples mouvemens , à des actions grossières , & purement animales ? Hé quoi ! n'est-il pas né curieux ? ne cherche-t-il pas continuellement à

## EPISTRE.

*s'instruire ? n'a-t-il l'activité du feu ;  
qui emploie ses propres forces contre  
lui-même , quand l'aliment lui  
manque ? Cette activité ne montre-  
t-elle pas que l'origine de l'ame est  
céleste , & que la vie de l'esprit con-  
siste dans ses connoissances ? c'est une  
suite nécessaire que la félicité en dé-  
pende.*

*Pardon , Monsieur , si je raisonne  
tant , & si je paroiss négliger le deco-  
rum. J'ai l'honneur d'entretenir un  
Seigneur Philosophe ; l'un m'a fait  
oublier l'autre , mais la faute mérite  
grace.*

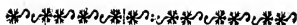
Enfin l'on doit tenir notre art en quelque  
prix.

Les Grands se font honneur dès lors qu'ils  
nous font grace ,  
Jadis l'Olympe & le Parnasse  
Etoient freres & bons amis.

*Je suis avec le respect le plus  
profond ,*

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant  
Confrere & serviteur ,  
L. C. D. T.



A V I S  
A U L E C T E U R.

**J**E ne vous dis rien de l'Ouvrage;  
S'il mérite votre suffrage,  
Sans vous le demander, il est sûr de l'avoir,  
Mon but en l'imprimant, fut l'honneur de  
vous plaire ;  
C'est le plus digne salaire  
Que j'en puisse recevoir.





# TABLE

## DES MATIERES

contenuës dans cet Ouvrage.

- I. L** E T T R E à Monseigneur le Duc  
de... Pair de France Gouver-  
neur de... *Le grand Oeuvre, ou la*  
*Pierre Philosophale. Sçavoir ce que*  
*c'est, si elle est possible, & si on la trou-*  
*ve,* page 1
- II.** Lettre au même. *Parallele de la natu-*  
*re & de l'art,* 13
- III.** Lettre à Monsieur... Professeur à  
Lipfic. *Prodiges & incertitude de la*  
*Médecine,* 24
- IV.** Lettre à Monsieur Van D... à Am-  
sterdam. *Oeconomie des facultez natu-*  
*relles de l'homme,* 38
- V.** Lettre au même. *L'excellence, ou la*  
*foiblesse de la raison humaine,* 48
- VI.** Lettre à Monsieur... Avocat au  
Parlement de Roüen. *Felicité tempo-*  
*relle de l'homme,* 77
- VII.** Lettre à Monsieur de... à Tou-



# TABLE DES MAT.

louse. <i>Nature de l'ame.</i>	85
VIII. Lettre au même. <i>Si toutes les ames raisonnables sont de même espèce ,</i>	94
IX. Lettre à Monsieur l'Abbé... <i>Philosophe Cartésien à Paris. Si les bêtes sont sans raison , &amp; de pures machines ,</i>	107
X. Lettre à M. le Chevalier Dykxvelt à Londres. <i>Origine des mœurs ,</i>	123
XI. Lettre. <i>Aux prétendus Esprits forts qui révoquent en doute l'immortalité de l'ame ,</i>	132
XII. Lettre à Monsieur Rosenvvalde à la Haye. <i>Si les esprits des morts reviennent ,</i>	148
XIII. Lettre à Monsieur de Busenval à Lyon, <i>Génies ,</i>	156
XIV. Lettre à Monsieur le... <i>Maître des Comptes à Rouën, Magie &amp; Sorciers ,</i>	172
XV. Lettre à mon ami M. de C... à Rennes. <i>Education des enfans. La probité doit l'emporter sur la science ,</i>	190.
XVI. Lettre à Monsieur le Comte de... à Paris. <i>Lequel est préférable , du célibat , ou du mariage ,</i>	199
XVII. Lettre au même. <i>Sur le Mariage ,</i>	210
Réponse d'une Dame à la Lettre précédente ,	213
XVIII. Lettre. Réponse à la Dame qui	

# T A B L E

<i>a écrit la lettre qu'on vient de voir ,</i>	216
XIX. Lettre à Monsieur le Marquis du C. . . à sa terre , <i>sur cet axiome , Quand une femme a résolu de faire son mari. . .</i>	219
XX. Lettre au même. <i>Ce qui fait le bonheur du mariage ,</i>	228
XXI. Lettre à Monsieur. . . Docteur en Medecine à Caën. <i>Lequel est le plus porté à l'amour , de l'homme , ou de la femme ,</i>	235
XXII. Lettre à Monsieur. . . Conseiller en la Cour des Aides à . . . <i>Fureur Erotique , ou amoureuse ,</i>	241
XXIII. Lettre au même. <i>Si le mari a plus d'amour pour sa femme , que la femme n'en a pour son mari ,</i>	250
XXIV. Lettre à Monsieur. . . Receveur des Tailles en la Généralité de . . . <i>Comparaison des deux Sexes ,</i>	256
XXV. Lettre à Monsieur le Marquis de C. . . à sa terre. <i>Duquel de ces deux animaux la femme approche le plus , de la Chèvre , ou de la Mule ?</i>	266
XXVI. Lettre à M. l'Abbé de . . . à Thoulouse. <i>Dissertation sur les ris , &amp; les pleurs ,</i>	277
XXVII. Lettre à Monsieur. . . Chanoine Regulier. <i>Sur la mort , les richesses , &amp; les plaisirs du monde ,</i>	286

## DES MATIERES.

- XXVIII. Lettre à Monsieur le Comte de N. . . . . à Paris. *Ce que c'est que la véritable Noblesse.* 298
- XXIX. Lettre à Monsieur Spulgen , à Bruxelles. *Erreur des sens. Excellence de la raison.* 309
- XXX. Lettre à Monsieur. . . . Conseiller au Grand Conseil. *Ce que c'est que le premier Principe de toutes choses ,* 317
- XXXI. Lettre au même. *La fortune & le hazard sont des noms qui ne signifient rien. La destinée n'est autre chose que l'ordre que Dieu a une fois prononcé,* 323
- XXXII. Lettre à Monsieur le F. . . . . Maître ès Arts à Caën. *Que rien est quelque chose, contre l'opinion commune, qui soutient que rien n'est rien ,* 350
- XXXIII. Lettre à Mademoiselle de C... l'aînée , à sa Terre. *Paniers des femmes. Faux Cordon bleu. Heureuse rencontre ,* 356
- XXXIV. Lettre à Monsieur le Marquis du C. . . . . à sa Terre. *Le cocuage. Conte allegorique. Les deux amis trompez. Rondeau Marotique sur les femmes. Cantate sur l'Amour & la Raison. L'Enfant prodigue , ou le fils débauché,* 375
- XXXV. Lettre à Madame la Baronne des Rosiers , à Paris. *Le triomphe de la*

# T A B L E.

<i>Vertu sur l'Amour déréglé, Histoire Angloise,</i>	329
XXXVI. Lettre à Monsieur Watinet, Procureur du Roi à Oisemont. <i>Comparaison d'un Philosophe &amp; d'un homme du monde, tirée de Platon.</i>	438
XXXVII. Lettre à Monsieur le Baron du Closet à sa Terre. <i>Maximes pour se bien conduire dans la vie.</i>	450

Fin de la Table.



LETTRES



LETTRES  
PHILOSOPHIQUES,  
SERIEUSES,  
CRITIQUES,  
ET  
AMUSANTES.

---

PREMIERE LETTRE.

A MONSEIGNEUR LE DUC DE . . .  
Pair de France, Gouverneur de . . .

*Le grand Oeuvre , ou la Pierre Philoso-  
phale ; sçavoir ce que c'est , si elle est  
possible , & si on la trouve.*

MONSEIGNEUR,



Il est dangereux de lire les  
livres qui sont écrits avec  
esprit & avec politesse ,  
s'ils nous insinuent leur  
doctrine bonne ou mauvaise sans  
distinction , à moins que la resse-

A

2      *Lettres Philosophiques* ;  
xion ne dissipe le charme.

*L'Enchyridion Physica restituta*  
de M. d'Espagnet est original , &  
votre admiration bien fondée. Mais  
ne la portez pas au de-là du stile ,  
des agrémens du langage , & de  
l'imagination , vous courriez risque  
de vous tromper ; vous seriez peut-  
être bien aise de le courir en une  
occasion de la nature de celle-ci. Au  
cas que cela arrive , vous aurez la  
Fable pour vous.

Les Poëtes ont feint , que les  
Dieux avoient laissé l'esperance aux  
hommes dans le fond de la boîte de  
Pandore , après que tous les autres  
biens se furent envolés. C'est un se-  
cours & une ressource que la nature  
leur a préparé dans leurs malheurs ,  
& contre les accidens de la fortune.  
Sont-ils sous la verge ? ils se conso-  
lent par l'esperance d'en sortir. Sont-  
ils de basse condition ? ils esperent  
de s'annoblir , de s'illustrer par leurs  
exploits , ou de trouver un trésor  
pour acheter une dignité annoblif-  
sante. S'ils sont pauvres , ils comp-  
tent de s'enrichir ; s'ils sont mala-  
des , ils espèrent de guerir.

Si les moyens ordinaires leur

*serieuses, critiques & amusantes.* 3  
manquent, ils ne perdent pas pour  
cela courage. Tel, outre son âge dé-  
crepit, accablé de pauvreté & de  
maladie, ne desespere pas d'avoir  
un jour un train de Prince, & de ne  
pas seulement guerir, mais de de-  
venir un beau jeune homme. Par  
quel miracle? par la Pierre Philoso-  
phale, qui est le grand œuvre, la  
panacée, l'elixir, & le restaurateur  
universel. Se flate-t-il? vous en ju-  
gerez, car la modestie est le par-  
tage des honnêtes gens.

Les Chymistes qui se mêlent de la  
Pierre Philosophale, sont de deux  
sortes. Les uns par leurs sophistica-  
tions donnent des teintures aux mé-  
taux, qu'ils se promettent de trans-  
former par leur mélange, fixation,  
cimentation & autres operations.  
Les autres qui se disent adeptes, ou  
vrais enfans de la Science, ne s'a-  
musent point aux operations parti-  
culieres; mais seulement à ce grand  
œuvre, auquel ils tendent tous, en-  
core que par differens moyens.

Quelques-uns y pensent parvenir  
en soufflant, & mêlant pour l'ordi-  
naire du mercure & de l'or qu'ils  
tiennent neuf mois dans un four.

neau sur un feu de lampe. D'autres estiment que c'est une opération toute simple, l'appellant pour cela l'ouvrage des enfans, & disant qu'il n'est besoin que de la seule connoissance de la matiere, du feu, du vaisseau, & de la maniere; le reste se faisant comme de soi-même, lorsqu'on l'a reçu par tradition, qu'ils soutiennent être l'unique moyen d'y parvenir.

Il y en a qui attribuent cet œuvre à la seule révélation, disant qu'il ne faut que prier Dieu, & qui croient que c'est de cet œuvre que parle l'Ecriture Sainte dans l'endroit où elle dit, qu'il faut beaucoup d'argile pour faire des pots; mais qu'il ne faut qu'un peu de poudre pour faire l'or; que c'est cette sagesse qui enrichit Salomon à un point, que selon l'Ecriture l'or étoit aussi commun sous son regne que les pierres. ( Trait d'Histoire contredit par l'Ecriture même, qui rapporte que le peuple Juif se plaignit à Roboam des impositions dont son pere les avoit accablez. )

Ils disent encore que l'or d'Ophir étoit celui que cette pierre Philosophale avoit converti, beaucoup plus



*serieuses , critiques & amusantes.* &  
excellent que le naturel , & que les  
vaisseaux que frétoit ce Prince pour  
l'envoyer querir , ne sont que des  
paraboles & des figures , aussi - bien  
que la Toison d'or , qui étoit un par-  
chemin contenant ce secret. Mais la  
plûpart tiennent un sentiment com-  
posé de ces deux , & jugent que l'o-  
peration manuelle doit être aidée  
d'une grace extraordinaire du Ciel.

Pour qui panchez-vous , Monsei-  
gneur , de ces Philosophes ; & que  
pensez-vous de leur contraste ? mais  
je n'ai qu'ébauché mon catalogue ,  
il faut le poursuivre.

D'autres veulent que la pierre  
Philosophale soit une poudre de pro-  
jection , que vous jetez en petite  
quantité sur les métaux imparfaits  
( ils le sont tous hormis l'or ) les  
purifie , & guérit de leur lépre &  
impureté ; en sorte que leur ayant  
ôté leur crasse , & multiplié leurs  
degrez , ils acquierent une nature  
plus parfaite , les métaux ne diffé-  
rant entr'eux que de degrez de per-  
fection.

Cette excellente poudre est de deux  
sortes ; la blanche qui sert à faire  
l'argent ; & la rouge qui , comme

plus cuite , est propre à faire l'or. Pour y parvenir , il faut seulement avoir la connoissance de trois choses ; de l'agent , de la matiere , & de la proportion convenable , afin que l'agent puisse tirer la forme du sein de cette matiere préparée par l'application des actifs aux passifs.

Les deux premieres sont aisées à connoître. L'agent n'est autre que la chaleur , soit des rayons du soleil , ou du feu commun ; ou du fumier que les Philosophes appellent le ventre du cheval , ou du bain marie , ou bien celle de l'animal.

La matiere sont le sel , le soufre , ou le mercure , l'or , l'argent , l'antimoine , le vitriol , ou telles autres choses dont l'experience fait voir ce qu'il en faut attendre. Mais l'application de l'agent au patient , la détermination des degrez de la chaleur , la dernière préparation & disposition de la matiere , ne se peuvent connoître que par un grand travail & une longue experience. De là vient qu'on voit plus de tromperies & d'impostures en cet art , que de veritez. Il est indubitable ,

*serieuses , critiques & amusantes.* 7

& les Histoires en font foi , que Hermès Trismegiste , Glaubert , Raymond Lulle , Arnaud , Flamel , le Trévifan , & plusieurs autres en ont eu la connoissance. Les Philosophes qui suivent , ne parlent pas tout à fait si affirmativement ; ils se contentent de dire , que comme les Mathematiciens , en la recherche qu'ils ont faite inutilement de la quadrature du cercle , sont parvenus à la connoissance d'une infinité de choses qui leur étoient auparavant inconnuës ; de même les Chymistes bien qu'ils n'ayent pas peut-être rencontré la pierre Philosophale , ont découvert des secrets admirables dans les trois familles des vegetaux , des animaux , & des minéraux : mais que quand personne n'y seroit encore parvenu , elle n'en est pas moins possible ; non seulement par cette raison générale , que la nature ne nous a point donné de desir en vain ; mais particulièrement attendu que tous les métaux sont d'une même espece , étant faits d'une même matiere , qui est le soufre & le mercure , & cuits par une même chaleur celeste , ne

A iiij

differant qu'en la seule coction ,  
comme font les grains d'un même  
raisin qui meurissent en divers tems.  
Ce qui se vérifie en ce qu'il se tire  
de l'or & de l'argent de tous les mé-  
taux , & même du plomb & du fer ,  
les plus imparfaits de ces métaux.

Or l'art ne doit pas être jugé infe-  
rieur en ce sujet à la nature qu'il per-  
fectionne. Aussi l'étymologie Grec-  
que des métaux , montre qu'ils se  
convertissent les uns aux autres. Il  
y en a qui trouvent de la ressem-  
blance entre la production du bled  
par la nature , & la production de  
l'or par l'art. Dans la premiere de  
ces productions , le bled & la graisse  
de la terre sont , disent-ils , la ma-  
tiere du froment. La cause efficiente  
est en partie interne , & renfermée  
dans le grain , en partie externe ;  
sçavoir la chaleur du soleil. Le lieu  
est le sein de la terre.

Ainsi dans la production de l'or  
par l'art , la matiere est l'or même  
avec l'argent vif ; la cause efficien-  
te est en partie en l'or , partie en la  
chaleur externe ; le lieu c'est le four-  
neau qui contient la matiere dans  
son œuf de verre. Cette matiere se

*Serieuses , critiques & amusantes.* ,  
dissout & se noircit ( ce qui s'appelle la tête du corbeau ) & blanchit, puis s'endurcit en une masse rouge, dont la dureté lui a fait donner le nom de pierre. Cette pierre pulvérisée & tenuë trois jours en un vaisseau scellé hermetiquement sur un feu de chaffe , prend une couleur pourprée, une dragme en convertit deux cens de vif argent en or.

D'autres avouënt que l'art peut bien imiter la nature ; mais prétendent qu'il ne la sçauroit surpasser, & que cela arriveroit si l'on pouvoit changer les autres métaux en or, la nature ne le faisant jamais dans les mines : & celles de fer, de plomb, d'étain ou de cuivre, ne devenant jamais mines d'or ou d'argent ; donc à plus forte raison l'Alchymiste ne le pourra-t-il faire dans ses fourneaux : non plus que de produire quelque chose de plus excellent que l'or, telle que seroit cette pierre Philosophale, l'or étant le plus parfait composé de tous les mixtes, & à cause de cela incorruptible.

Bien moins pourra-t'il conduire à la perfection un œuvre, dont la matière prochaine, la cause efficiente,

le lieu , le tems , la façon d'opérer , sont contestées ; y ayant sur cela autant d'opinions qu'il y a d'Ecrivains , dont le nombre est prodigieux. Aussi est-ce imposer de dire que les métaux sont tous d'une espece , & ne different que de coction : le fer étant plus cuit que l'argent , comme plus dur & moins fusible , & leur difference étant necessaire à l'usage des hommes.

Or les especes parfaites qui sont sous un même genre prochain , telles que sont les métaux , ne se changent jamais les unes aux autres , non plus que le cheval en lion ; & quand même cette pierre Philosophale feroit & pourroit agir sur les métaux , elle n'en devroit pas faire de l'or ou de l'argent , mais d'autres pierres semblables à elle , ou leur imprimer ses qualitez , suivant les effets ordinaires à tous les agens naturels.

De plus , s'il étoit vrai que cette poudre d'or engendrât d'autre or , étant jettée sur les métaux , comme le grain de froment en reproduit plusieurs autres étant jetté en terre ; il faudroit garder le même ordre & le même progrès en la multiplica-

*serieuses, critiques & amusantes.* 11  
tion de l'or qu'en celle des grains  
de froment, ce que ne font pas les  
Chymistes, qui veulent que leur mul-  
tiplication se fasse en un instant.

Il y en a d'autres qui prennent  
ceux-là à partie, & qui raisonnent  
ainsi : puisque l'art tire tant d'effets  
naturels d'une matiere propre, com-  
me des vermisses, des serpens,  
grenouilles, souris, crapeaux, abeil-  
les : Le sujet de ces métamorphoses  
étant beaucoup plus difficile à dis-  
poser, & moins propre à recevoir  
une ame, que le métal insensible à  
recevoir une forme divisible comme  
sa matiere, quelle impossibilité pour  
le grand œuvre ! y ayant d'ailleurs  
des espèces qui se changent les unes  
aux autres, comme le nitre d'Egyp-  
te en pierre, le jaspe en émeraude, le  
bled en yvroye, la chenille en pa-  
pillon : & si nous en croyons les  
Ecossois, ils ont un arbre dont les  
fruits tombant en l'eau, se chan-  
gent en oiseaux.

Voilà, Monseigneur, de quoi vous  
amuser ; & exercer votre esprit dans  
votre retraite. Je suis curieux de sça-  
voir le parti & la résolution que  
vous prendrez parmi tant de téné-

bres , & de contradictions. Souvenez-vous toujours de cette ancienne définition du grand œuvre : *Ars cujus principium est fallere ; medium laborare ; finis autem mendicare.* Bien des curieux sçavent si cette définition est juste , & peut-être le sçavent-ils à leurs dépens.

Je sçais que vous avez lû grand nombre d'Auteurs qui traitent de la composition de cette Pierre si vantée , si désirée , & si peu connue ; mais peut-être n'avez-vous pas vû cette manière aisée de la composer.

*Au signe  
du Capri-  
orne ,  
dans son  
Zodiaque  
de la vie.*

Elle est de Palingenius, & voici comme il l'expose.

» Pressez ce jeune Arcadien , in-  
» fidele & trop fugitif : plongez-le  
» & le noyez dans les eaux du Styx :  
» que le Dieu que la terre de Lem-  
» nos adore , le reçoive dans son  
» giron , enfermé dans une prison  
» de verre , afin qu'il l'éleve & le  
» mette en croix. Ensevelissez-en la  
» pourriture , un esprit émané de  
» notre corps pénétrera ses membres  
» degoutans ; & par un ordre admi-  
» rable se retirera peu à peu des om-  
» bres noires. Alors il paroîtra re-  
» vêtu d'une robe dorée , & sera



*serieuses , critiques & amusantes.* 13  
tout brillant d'argent. Mettez-le «  
sur les charbons , il deviendra tout «  
autre , & sera renouvelé comme le «  
Phoenix : tous les corps qu'il aura «  
touchez seront rendus parfaits , & «  
il vaincra l'ordre & les loix de la «  
nature. Il changera les espèces , & «  
mettra en fuite la pauvreté ? «

C'est dont je doute , & cependant  
j'ai l'honneur d'être , &c.

---

## I I. L E T T R E.

A U M E S M E.

*Parallele de la Nature & de l'Art.*

MONSEIGNEUR,

**J**E vais tâcher de contenter votre  
curiosité autant que je le pour-  
rai ; mais n'attendez pas que j'aie  
opposer ensemble l'Art & la Nature ,  
pour les faire connoître , & pour  
les mettre dans leur jour. Je tente-  
rois un moyen qui est nul , si l'art  
ne peut rien sans la nature ; vérité  
qu'il suffit de proposer , & qui n'a  
pas besoin de preuve.

La servitude de l'art posée , ses  
succès seront imputez à celle qui lui

aura prêté ses forces & ses lumières pour executer ses projets , ou leur execution lui fera peu d'honneur. Mais la Maîtresse renonce à cette sorte de gloire , trop contente de favoriser l'industrie de son esclave , & demande à être jugée dans les formes. Satisfaisons un desir si modeste. Où paroît l'excellence des agens ? que dans leurs actions , & dans les fins qu'ils s'y proposent.

Selon ce principe , la nature sera d'autant plus excellente que l'art ; qu'elle a une fin plus noble en ses actions ; & qu'elle parvient ordinairement à sa fin.

En effet , quelle est la cause de toutes les générations , & de toutes les revolutions que nous admirons ? n'est-ce pas la nature ? & comment les opère-t'elle ? par degrez , & avec ordre. Elle les prépare de loin , pour les achever aussi-tôt que la matière est disposée.

Quelqu'un me dira peut-être ; l'art se précipite-t'il dans ses productions ? Le Sculpteur , & le Peintre ne travaillent-ils pas à loisir ; l'un ses statues , l'autre ses tableaux ? je l'avouë ; mais que leur communiquent-ils ,

*Sérieuses , critiques & amusantes.* 15  
qu'une forme extérieure , & une ressemblance morte? ni vie , ni vérité ; tout se borne à l'expression des superficies, & de quelques accidens qui tombent sous les yeux.

Il y a même cette différence entre la nature & l'art en leur manière d'opérer , que la nature fait , pour ainsi dire , ses ouvrages du premier coup , leur donnant d'abord toutes leurs parties , qu'elle allonge ensuite tout à la fois avec proportion. Par exemple , quand elle engendre un homme , c'est dans son entier , & avec tous ses membres ; mais foibles , tendres & délicats ; & elle employe le premier âge à les affermir , les fortifier , les endurcir de compagnie. L'art au contraire met ses desseins en execution pièce à pièce : il fait les fondemens devant les murailles , & les murailles avant le toit. On a déjà remarqué que l'art ne peut rien sans la nature ; qu'elle se sçait bon gré de commettre sa puissance à cet esclave. Sans doute que ses services lui agréent. Est-ce entêtement ou reconnoissance ?

Pour en juger , examinons l'usage qu'il fait du dépôt qui lui a été con-

fié. Par cette puissance , il domte & assujettit la nature même. En nous elle est portée au mal , mais les préceptes de la Philosophie & de la Théologie Morale la redressent ; & en corrigeant les défauts avec un tel succès , que S. Paul dit de lui ; qu'il ne vit plus , que c'est Jesus-Christ qui vit en lui ; que Socrate triomphe des vices de son tempérament , & s'éleve au comble de la vertu.

La nature porte l'homme à satisfaire sa sensualité , & à se saisir de ce qui l'accommode ; mais la Religion , la politique , & la tempérance , repriment ces penchans. La politique lui apprend à ne point toucher au bien d'autrui sans le consentement du propriétaire ; les deux autres , à jeûner tantôt par conscience , & tantôt pour la santé.

En second lieu , nous avons l'expérience qu'un homme qui sçait faire des armes , vient aisément à bout d'un plus robuste que lui , qui combat armé des seules forces de la nature ; que le cheval , le chien , les oiseaux de proie , & tous les autres animaux qui sont capables de discipline , font beaucoup mieux ce que

*serieuses, critiques & amusantes.* 17  
l'homme leur enseigne, qu'ils ne le feroient n'étant point dressez.

Que si l'on veut bien voir la différence qu'il y a entre un homme façonné par l'art, & un homme sans culture, il ne faut que considerer un sçavant en dispute avec un ignorant; dans la vie civile, un courtisan raffiné avec un campagnard; à la lutte, un champion adroit & agile en mesure, & aux prises avec un colosse entrepris dans ses mouvemens. Et n'est-ce pas une merveille qu'avec une vis sans fin, un enfant élève un fardeau, qui accableroit deux bœufs; & que le même nombre de ces animaux attelés à une charette, traînent un faix que dix autres bœufs ne pourroient porter sur leur dos? Combien de fois est-il arrivé qu'une poignée de gens, qui n'avoient pour armes que des épées & des arquebuses, a défait à plate couture des armées, & des armées nombreuses de Sauvages? En un mot, que l'on observe la foiblesse de la plupart des choses avant que le tems les ait amenées à leur perfection par un amas de préceptes dont les arts sont composez; & l'on

trouvera que l'art surpasse autant la nature, que le pain efface le gland & même le bled, avant que l'art l'ait accommodé à notre usage.

D'un autre côté, le prix des choses se mesure par leur durée : c'est pourquoi nous méprisons ces bouteilles d'eau & de savon enflées d'air, qui offrent à la vûe un si agréable spectacle, par la seule raison qu'elles se dissipent en un moment. Il en est de même des choses artificielles comparées aux naturelles. La nature qui leur a donné commencement, les voit finir, & leur survit à proportion du plus ou du moins de solidité, qu'elle leur a communiqué.

Ainsi de ce que la chose périt, accusons-en l'art sans balancer ; & de ce qu'elle subsiste, faisons-en honneur à la nature ; & pourquoi balancerions-nous ? L'écriture qui est gravée sur le marbre, ne dure-t-elle pas davantage que celle qui est tracée sur le sable ? Neantmoins c'est une même écriture.

Enfin tôt ou tard, il faut que chaque chose retourne à son principe, & que ce qui est tiré de la nature rentre sous son empire. Donc elle

*serieuses, critiques & amusantes.* 19  
est la plus forte, puisqu'elle attire  
tout à elle. Ouvrons-en la preuve par  
les choses insensibles.

Nous élevons sur la terre, des Palais dont les cimes orgueilleuses se perdent dans les nuës; la nature qui le souffre avec peine, y oppose son poids pour combattre notre audace, jusqu'à ce qu'elle semble se relâcher & se rendre. Loin cependant de se rebuter, elle pousse sa pointe avec une vigueur qui ne se dément point. Demandez-en le succès aux siècles passez, & ils vous diront qu'elle a comblé tout ce que l'art avoit creusé, & aplani tout ce qu'il avoit élevé, le tout sans outils ni instrumens. L'art esquarre les arbres, ce qui faisoit demander à une Dame de Sparte, si les arbres venoient quarrez. Laissez-les sur pied à l'air, ils s'arrondissent, leurs angles se pourrissant les premiers. Les Medecins remarquent aussi que les remedes les plus simples & les plus naturels, ont le plus de vertu, & que ceux où il entre moins d'artifice, sont les plus souverains. Il n'y a que les broüillons & les charlatans qui chargent leurs recettes d'un

fratras d'herbes & d'autres ingrediens. La pratique des habiles gens du métier , est unie & débarassée. Ils reconnoissent que plus on a d'intention dans une ordonnance, moins on parvient à son but , une qualité résistant à l'autre , & en émoussant l'action. De leur aveu , dans la cure des maladies , c'est la nature seule , ou la nature un peu aidée , qui guérit. Elle dirige ceux qui réussissent à accoucher les femmes. En un mot , plus les crises sont naturelles , plus elles sont salutaires , & la plupart des sudorifiques épuisent & ne soulagent point les malades.

L'adoption appartient à l'art : or dans le cœur de qui a-t-elle produit l'affection que la nature imprime aux enfans pour leurs pères & mères ? où est la nourrice qui allaite avec la même joye son nourrisson , que son propre enfant ? & quelle est la raison de cette difference , sinon celle que rendit le Jardinier au Philosophe , qui lui demandoit pourquoi les herbes qui venoient d'elles-mêmes, croissoient mieux que les herbes qu'on transplante, & qu'on prend soin de cultiver ?



L'artifice n'est pas moins vicieux dans les contrats & dans les autres actes de la Société humaine. En effet , voulant marquer un honnête homme , on dit qu'il est de bon naturel ; & d'un homme dangereux , qu'il est plein d'artifice : Nous avons même beau nous déguiser , la nature nous décele. Il échape au bilieux , au sanguin , au mélancolique, malgré leur dissimulation , des traits qui les indiquent , qui déconcertent leur singerie. Que l'on prêche un avare , un intempérant , un ambitieux ; ils se contraindront pendant quelque tems ; mais à la fin ils succombent au vice , à la tyrannie , & à l'ascendant de leur habitude.

A quoi bon ces spéculations ? Qu'est-ce que la nature ? qu'un composé de matière & de forme ; & l'art ? que l'esprit humain qui les applique à son usage , qui perfectionne la nature , y ajoutant des formes artificielles. Par là un marbre qui n'est d'aucun prix dans sa manière , devient précieux étant taillé en statue ; & s'il représente une vieille , de combien mille fois en fait-on plus de cas que de l'original qu'il

exprime ? Par là un dragon en tapisserie attire nos regards , qui ne soutiennent point la présence d'un dragon naturel. Entre les choses utiles ou agréables , un plat de fruits imité parfaitement dans un tableau ou en cire , sera plus estimé qu'un millier d'autres plats de fruits naturels. Et qui ne prise davantage une table , un cabinet ou autre meuble , qu'une égale quantité de bois brute ; un verre , que la cendre dont il est composé ?

Ce seroit accuser toute l'antiquité d'erreur , de prétendre qu'elle auroit inventé & perfectionné en vain tous les arts , que de leur préférer la rudesse & la simplicité de la nature ; qui nous apprenant dès l'enfance à nous munir contre les défauts du corps & de l'esprit par le moyen des arts ; leur rend tacitement hommage. Hé bien , Monseigneur , ces reflexions l'emportent-elles sur celles-ci ? que plus un agent est excellent , plus il affecte d'indépendance dans la production de ses ouvrages , comme s'il craignoit d'en partager l'honneur avec la matière. De-là vient que Dieu , le plus par-

fait de tous les agens , a produit l'Univers de rien ; & que la nature qui est un agent subordonné , & beaucoup moins parfait que Dieu , fait tous ses ouvrages de la matière première , qui n'est presque rien. Mais l'art ne peut rien faire qu'avec l'aide des corps naturels composez de matière & de forme , lesquels il joint ou divise ; comme lorsqu'un Architecte bâtit une maison , il assemble plusieurs pierres , plusieurs pièces de bois & autres corps naturels ; & le Sulpteur coupe , découpe , creuse , façonne le marbre dont il forme sa statuë. Tellement que Dieu dans la production de ses ouvrages , est autant supérieur à la nature , que la nature est supérieure à l'art. Je suis ....



## III. LETTRE.

A MONSIEUR.....  
Professeur à Lipfic.

*Prodiges & incertitude de la Médecine.*

MONSIEUR,

**D**E la manière dont vous parliez dernièrement de la Médecine, vous en faisiez tour à tour un art merveilleux & une chimère. Elle ne peut être l'un & l'autre. Elle existe si elle opère des prodiges, & ces prodiges tombent si elle n'existe point, ou sont douteux si elle est incertaine.

N'en déplaise aux gens du métier, sans être un Molière, j'ai un grand penchant pour cette dernière opinion, & j'espère que je vous y amènerai.

Nous lisons dans plusieurs Auteurs des guérisons de blessures par la seule application d'un onguent sur les instrumens qui les avoient faites; & Goclenius Medecin Allemand assûre avoir vû guérir de la sorte à une Dame Suedoise, un de  
ses

*Serieuses, critiques & amusantes.* 25  
ses domestiques blessé d'un coup de  
couteau par un de ses camarades, &  
que cette espèce de cure est fort com-  
mune & antérieure à l'Empereur Ma-  
ximilien. Il ajoute que les païsans de  
sa contrée se guérissent de même des  
plaies qu'ils se font à la plante des  
pieds, enfonçant dans du lard les épi-  
nes & les cloux qui les ont causées.

Ces effets sont fondés sur la sym-  
pathie qu'il y a entre le sang versé  
par la plaie, & adhérant à l'épée, ou  
autre chose, & celui qui demeure  
dans le corps du blessé; l'un commu-  
niquant à l'autre la vertu de ce qui lui  
est appliqué.

Ne seroit-ce pas par la même sym-  
pathie, que ceux auxquels on a coupé  
un bras ou une jambe, endurent de  
grandes douleurs, lorsque ces parties  
retranchées se corrompent dans la ter-  
re? ce qui n'arrive pas si elles sont bien  
embaumées. Ainsi l'abeille, la vipère  
& le scorpion, sont des antidotes con-  
tre leurs piqures.

Il y a des Medecins qui se moquent  
de ces remèdes, & de la manière dont  
on explique leur action, & qui sou-  
tiennent que la nature d'elle-même  
fait reprendre les plaies, pourvû qu'el-

les n'offensent point les parties nobles, & qu'elles soient netoyées des ordures qui s'engendrent par la foiblesse des parties affligées, & qui empêchent la réunion; que c'est un effet du baume naturel à chaque partie, qu'il ne faut point par conséquent attribuer à des remèdes bisarres, qui n'ont aucun rapport avec la guérison dont on leur fait honneur; que tout agent naturel n'a qu'une certaine sphère d'activité, au de-là de laquelle il ne peut agir; qu'ainsi le feu brûle ceux qui le touchent, chauffe ceux qui s'en approchent, mais n'agit point à une distance considérable; que l'antiquité a reconnu à tort le tems & le lieu pour des accidens inseparables des mouvemens naturels.

Si ces rêveries avoient lieu, vû même que l'attouchement est nécessaire pour toute action naturelle; que cet attouchement est, ou mathématique, lorsque les surfaces & les extrémités sont jointes; ou physique, lorsque les agens touchent les patients par quelque vertu qui procede d'eux: que l'un & l'autre ne peut être si le corps qui guérit, ne touche celui qui est guéri, puisque tous les effets de la

Medecine sont produits par les qualitez elementaires , & qu'il n'y en a point de plus active que la chaleur , qui étant limitée même dans le feu , le doit être à plus forte raison ailleurs.

D'autres disent , que cette maxime de la Philosophie ordinaire , qui veut que les agens naturels touchent toujours les patiens , est erronée ou mal entenduë , & suit d'un principe faux , qui attribué toutes les actions naturelles aux qualitez elementaires , que l'on prend pour des causes univoques ; au lieu que ces actions sont des effets équivoques de causes supérieures , dont le Ciel est la premiere. Qu'après que Dieu eut créé le monde , il se reposa , commettant aux Cieux la conduite des choses naturelles , pour n'être pas obligé de faire tous les jours de nouveaux miracles ; que dans cette vûë il remplit d'Esprits le firmament pour informer toutes les matieres disposées à recevoir de nouvelles formes. A quoi s'accorde le dire du Philosophe ; que le Soleil & l'homme engendrent l'homme ; & ce trait d'Hermès , que les choses d'en bas répondent à celles d'en haut. Et les Astrologues veulent qu'il n'y ait rien

sur la terre qui ne soit soumis à l'empire de quelque étoile.

De là vient la liaison de l'étoile polaire avec l'aimant ; de la rosée avec le Soleil ; de lui & de la Lune avec l'héliotrope & le seledotrope. Combien de semblables liaisons observées par les Naturalistes. S'il en est qui ne paroissent point , celles-là sont cautions de leur réalité.

Il est donc croyable que l'onguent ci-dessus mentionné , a de la sympathie avec la constellation qui doit opérer la guérison de la plaie ; qu'il en attire & réunit la vertu , comme le miroir ardent fait les rayons du soleil ; en sorte qu'il sert de moyen unissant à cette constellation , pour se joindre à l'instrument qui a fait la plaie , auquel elle communique sa force de guérir , en la façon que le même soleil communique sa chaleur à la terre , laquelle nous chauffe ensuite.

Il ne faut pas douter que cette cure ne soit aidée, & de la nature qui tend toujours à se conserver , & de l'imagination du blessé qui peut beaucoup. C'est pour cela qu'Hypocrate exige si souvent la foi au Medecin ; & la



*serieuses , critiques & amusantes.* 29  
Vérité est qu'elle guérit nombre de  
malades.

Qu'on n'insiste point sur la nécessité de l'attouchement immédiat , non plus que sur ce que d'autres blessés qui seront entre le malade & l'instrument , & qu'on aura pansé , ne seront point guéris. Hé ! ne voyons-nous pas que l'aimant n'attire pas le bois ni la pierre , qui sont entre lui & le fer ; & que le soleil n'échauffe point ces vastes espaces qui le séparent de la terre , par la raison qu'ils ne réfléchissent pas ses rayons ?

Ainsi l'attouchement de l'instrument qu'on aura pansé , & de la plaie qu'il a faite , peut être aussi bien appelé physique , que celui du soleil & de nous , encore que cet astre demeure toujours attaché à sa sphère.

Mais n'avons-nous pas des exemples de plusieurs attouchemens , qui se font sans moyens manifestes , tels que ceux des fièvres contagieuses ; des chassieux ou ophtalmiques ; de la vûe du loup qui enrouë ; de celle du basilic qui tue ?

Enfin si vous ôtez de la médecine les cures qui se font par des causes occultes , elle n'aura rien d'admirable.

ble. Ecoutez un nouveau système plus hardi & aussi vrai-semblable que les précédens. La raison pourquoi les hommes sont si sujets à se tromper dans le jugement qu'ils portent des effets naturels ; c'est qu'ils prennent ordinairement pour cause ce qui ne l'est pas. Par exemple , la rose n'est pas froide , parce qu'elle est blanche , puisque la rouge l'est aussi. Les tytimales ne sont point chauds , parce qu'ils rendent du lait , puisque les espèces d'intybe , qui sont froides , en rendent aussi. L'aloës n'est pas chaud à cause de son amertume , puisque l'opium qui tue par sa froideur , l'est pareillement.\*

Is attribuent ainsi mal-à-propos la guérison des maladies à la sympathie ; à la force des caractères , paroles , images , nombres , figures celestes , & autres choses phantastiques , dont l'impuissance est évidente : au lieu que la plupart des guérisons extraordinaires sont des effets de la force de l'esprit , qui opère ce qu'il conçoit vivement , pourvû que la nature du sujet auquel il s'applique , n'y résiste point ; & le succès est d'autant plus infailible , qu'il l'attend avec plus d'assurance.

*serieuses, critiques & amusantes.* 34

En effet, si l'entendement devient ce qu'il connoît, pourquoi n'effectuera-t-il pas ce qu'il conçoit ? c'est donc à cette ferme persuasion de la réuslité, non à la sympathie du sang répandu, & collé à un habit ou à un instrument avec son tout, qu'il faut rapporter la guérison surprenante des plaies. Et certainement si deux parties d'un même corps étoient blessées, il ne suffiroit pas de panser l'une pour guérir l'autre. Toutefois il y a plus de sympathie entre les parties d'un même corps, animées d'une même forme, qu'elles n'en ont avec un peu de sang éventé, qui a perdu toutes les dispositions qu'il avoit communes avec celles dont il est séparé.

Voici encore autre chose que je vous laisse à examiner ; c'est le sentiment d'un celebre Auteur du quinzième siècle sur les maladies, & sur les Médecins, que je veux bien vous rapporter tout au long. Il est de Marcel Palingène, à qui Bayle, Baillet, Ménage, de la Monnoye, Naudé, Colléret, Borrichius & Scaliger même ont prodigué beaucoup de louanges. Voici comme il s'explique dans son *Zodiacus vita.*

*Au signe  
du Lion.*

B iiij

» Celui qui en bêchant la terre ;  
» jouit d'une santé robuste , est plus  
» heureux mille fois qu'un Roi ma-  
» lade. Il faut par conséquent étudier  
» quelle est la source de toutes les  
» maladies qui nous affligent : quand  
» on en connoît la cause , on pré-  
» vient bien-tôt l'effet. Quelques-uns  
» sont nez d'une mauvaise constitu-  
» tion , & sont mal disposez par la  
» nature ; les mêmes ressentent des  
» tourmens qui procedent du Ciel ;  
» les derniers sont ordinairement for-  
» mez dans une grande corruption ,  
» & leurs peres sont la cause de leurs  
» maladies.

» Il y a plusieurs autres causes , tel-  
» les que le repos, le travail, le chaud ,  
» le froid , le sommeil , les nourri-  
» tures & la passion pour le sexe. Cha-  
» cune de ces choses débilite les for-  
» ces & nuit aux fonctions des mem-  
» bres , soit que nous en fassions un  
» usage immodéré ou une abstinence  
» outrée. L'une & l'autre extrémité  
» est également dangereuse ; la mé-  
» diocrité au contraire dans la façon  
» d'en user, est plus utile que nuisi-  
» ble , & conserve la vie.

» Les passions illimitées de l'ame

» causent aussi des maladies. Une crainte violente , le chagrin , la douleur ; une trop grande joie même nous tue , si on en croit mille faits historiques qui l'attestent. L'air , l'eau même , deviennent nuisibles quand ils ont contracté quelque chose de contagieux. Delà naissent les pestes qui brûlent les entrailles , & donnent une mort générale à des peuples entiers. Les querelles , les accidens & mille dangers de la vie enfin , nous rendent malades de la même manière.

« Employez donc votre raison à connoître les sources & les fondemens de tous ces maux , si vous voulez jouir d'une santé parfaite. Si malgré ces précautions vous devenez malade , ne differez pas de recourir aux remèdes. Donnez tous vos soins à ce que la maladie ne prenne pas des forces que vous auriez peine à détruire , avant que cet ennemi ait pénétré jusqu'à l'intérieur de la maison. Il faut peu d'eau pour éteindre un feu qui n'est pas encore bien allumé ; mais quand il s'est accru , & que les flammes montent jusqu'au Ciel , les puits ,

» les fontaines , les fleuves entiers  
» peuvent à peine l'éteindre. Con-  
» noissez de bonne heure la cause d'u-  
» ne maladie , & prenez ce qui lui  
» est contraire. Ce n'est que par leurs  
» opposez que les maux se guérissent.  
» Si vous êtes incommodé d'un trop  
» grand froid , guérissez-vous par des  
» remedes chauds. Faites la même cho-  
» se à une maladie qui procede d'un  
» travail outré , ou d'avoir trop man-  
» gé. Ayez recours à leurs contraires ;  
» car ils se détruisent alternative-  
» ment.

Vous avez vû jusqu'ici, Monsieur ,  
ce que cet Auteur pense des mala-  
dies , vous dirai-je encore ce qu'il dit  
des Medecins ? je n'ose , de peur d'ir-  
riter la Faculté , qui pour se vanger  
pourroit bien m'envoyer la fièvre  
quarte. Mais je n'y songe pas , tout  
ce que Palingene dit , ne convenoit  
qu'aux Medecins de son tems ; ceux  
du nôtre sont & bien plus sages , &  
bien plus éclairés. Continuons donc  
pour en faire voir la difference.

» Consultez , s'il est besoin , pour-  
» suit notre Auteur , un Medecin ou  
» un Chirurgien. L'art de ce dernier  
» est beaucoup plus certain ; tout ce

» qu'il fait est assuré, & se démontre  
» clairement. Le Médecin qui se vante  
» mal-à-propos d'être Physicien, ne  
» s'attache qu'à un bruvage mal-heu-  
» reux, tâte le poux, examine les ex-  
» crémens, & croit faire beaucoup.  
» Il trompe les autres, & se trompe  
» lui-même; Ah! malheureuse condi-  
» tion des hommes! le malade meurt,  
» & donne occasion aux Moines, &  
» aux Prêtres de chanter.

» Un autre largement payé de ses  
» visites, met la Providence en jeu,  
» & s'en prend à elle si quelqu'un  
» meurt. Il remplit cependant sa bour-  
» se. Le seul hazard guérit les ma-  
» lades sans le secours de l'art. Celui  
» au contraire qui connoît la Méde-  
» cine, fera rarement des fautes. Mais  
» ceux dont je veux parler, à peine de-  
» cent d'entr'eux s'en trouvera-t-il un  
» qui puisse guérir un malade pour  
» mille qu'ils assassinent. D'où vient  
» cet abus? il ne part que de leur pro-  
» fonde ignorance. Dans leurs études  
» ils se remplissent l'esprit d'argu-  
» mens sophistiques, & de grands  
» mots d'une dialectique outrée dont  
» ils éblouissent le vulgaire. A peine  
» savent-ils les élémens de la Méde-

» cine , ils ne chargent leur mémoire  
» re que de détours , & ne sont ar-  
» mez que de syllogismes imparfaits.  
» Vous les voyez parez de ces talens ,  
» marcher avec orgueil , & demander  
» effrontément les plus grandes ré-  
» compenses. Ils croient qu'il leur  
» suffit , ( & ils ne se trompent pas à  
» cet égard ) d'être sous un nom hon-  
» nête les bourreaux du genre humain.  
» Misérables loix qui souffrez de tels  
» crimes ! Aveugles Rois qui ne vous  
» en appercevez pas ; vous qui avez  
» l'empire & les rênes du monde , ne  
» souffrez pas de si grands abus ; chas-  
» sez cette peste , & que le genre hu-  
» main vous ait cette obligation. Com-  
» bien nuit & jour ces cruels n'en en-  
» voyent-ils pas au tombeau ! Qu'ils  
» apprennent parfaitement leur art ,  
» ou qu'ils ne s'en mêlent pas ! On  
» peut dans les autres sciences tole-  
» rer la médiocrité ; mais celle-ci , si  
» elle n'est pas parfaite , est très-dan-  
» gereuse , & plus nuisible qu'une pe-  
» ste cachée & domestique. Il faut  
» prendre garde de ne se pas livrer  
» à ces sortes de gens , dont toute la  
» doctrine consiste à paroître bien ha-  
» billez , & à porter au doigt un beau  
» diamant.



„ Observez ce que je vais vous di-  
„ re. Pour prévenir tous leurs abus ,  
„ foyez attentif sur votre nourriture ;  
„ ne mangez pas , & ne prenez rien  
„ de nuisible. Voilà les deux choses les  
„ plus pernicieuses , rien ne cause tant  
„ de maladies. Ne mangez que des  
„ viandes faites , & qui soient bien  
„ cuites. Donnez tous les jours à vo-  
„ tre corps de l'exercice pour reveil-  
„ ler la chaleur naturelle. Le mouve-  
„ ment est la cause de la chaleur : il  
„ aide l'estomach & rétablit les for-  
„ ces : il dissout les humeurs inuti-  
„ les , & chasse les corrompues. Pre-  
„ nez un repos modéré. Le sommeil  
„ répare les forces du corps & de l'es-  
„ prit. Une veille trop longue énerve  
„ l'un & l'autre. Il faut ne point pren-  
„ dre de chagrin , & regarder la tri-  
„ stesse comme pernicieuse aux corps.  
„ C'est elle qui blanchit les cheveux  
„ avant le tems. La gayeté au contrai-  
„ re rajeunit les corps , & fortifie les  
„ membres.

Estes-vous content , Monsieur , &  
ma lettre est-elle assez longue ? Au  
reste , je suis bien aise de vous dire  
que dans cet endroit de Palingène que  
vous venez de voir , j'ai suivi mot à

38 *Lettres Philosophiques*,  
mot la traduction de M. de la Monne-  
rie; \* car je n'en connois point d'autre.  
Je suis .....

\* Impri-  
mée à la  
Haye chez  
Jean Su-  
wart en  
1731.

I V. L E L T R E.

A MONSIEUR VAN D...  
à Amsterdam.

*Oeconomie des facultez naturelles  
de l'homme.*

MONSIEUR,

L'Appetit est une inclination de  
tous les êtres vers leur bien ; &  
il y en a de trois sortes dans l'hom-  
me ; le naturel , le sensitif & le rai-  
sonnable. Le naturel est commun à  
toutes les substances corporelles , ani-  
mées ou non ; & se remarque dans les  
plantes , qui attirent le suc de la terre  
pour leur nourriture ; dans l'aiman &  
dans le fer qui se cherchent récipro-  
quement ; dans la terre desséchée , qui  
se fend & ouvre son sein pour re-  
couvrir sa fécondité. Elle rejoint en-  
core son centre , aussi-tôt que la vio-  
lence qu'on lui a faite , vient à cesser.

Cet appetit est aveugle même dans  
l'homme , ce qui se voit en ce qu'il

*serieuses , critiques & amusantes.* 79  
fait mieux toutes ses fonctions naturelles lorsqu'il dort , tems auquel les puissances de son ame sont liées.

Le sensitif est restraint à l'homme & à la bête, quoiqu'on ait voulu l'exclure du premier , sous prétexte qu'il est le siège des passions ennemies de la raison , qui fait l'homme , & que deux contraires ne peuvent demeurer ensemble. Il faut bien que cet appetit soit en nous , puisqu'on l'accuse d'y causer du trouble.

Le raisonnable est la volonté. Comme on ne sçauroit concevoir de desirs pour ce qu'on ignore , l'appetit sensitif a besoin des connoissances de l'imagination ; & le raisonnable ou la volonté, des connoissances de l'entendement. Mais le naturel ne dépend que de la premiere cause , dont la sagesse le conduit seule à sa destination. Il est donc incapable de dérèglement.

La même raison conclud pour l'appetit sensitif , qui obéit aux sens & à l'imagination , que la même cause gouverne. En effet , les organes des sens ébranlez , nous avons des sentimens que l'imagination recueille , & dont elle forme des phantô-

20      *Lettres Philosophiques* ;  
mes , à la présence desquels l'appetit  
est ému.

Or on ne voit point de rapport  
entre les ébranlemens des organes , &  
les sentimens que nous éprouvons à  
leur occasion ; ces sentimens & les  
phantômes qui les représentent ; enfin  
entre ces phantômes & les desirs qu'ils  
excitent. Reste donc que la première  
cause lie seule toutes ces choses & pro-  
duise tous ces effets.

Nous avons justifié l'appetit sensi-  
tif , en qui réside la concupiscence sui-  
vant la doctrine des Théologiens ; &  
ils le prouvent par ce raisonnement ,  
que nous aimons le bien d'un amour  
invincible ; que le bien ne sçauroit  
être sans le vrai ; celui-ci , si l'en-  
tendement ne l'approuve ; & que l'ap-  
petit sensitif , loin de lui être soumis ,  
le regente & entraîne la volonté.

Ne pourroit-on pas répondre qu'il  
se contente de bien faire son office  
sans examiner les conséquences , sauf  
à la raison de les prévoir , de les pe-  
ser mûrement , & de prendre le parti  
le plus convenable ? Car la raison de-  
meure toujours la maîtresse.

En effet , les hommes se gouver-  
nent selon nature qui leur sert de

regle comme aux autres êtres, & ayant reçu la raison en partage, ils ne sçauroient être conduits que par ses mouvemens. Mais les uns trouvent de la raison où les autres n'en trouvent point. C'est pourquoi Regnier dit plaisamment en ses Satires, que chacun a la sienne.

Ainsi le larron se flatte en son mauvais dessein d'avoir le bien d'autrui, & trouve que les richesses étant mal partagées, il y a de la justice à s'approprier les choses dont on a besoin; & s'il y voit du mal, il en conçoit davantage dans sa nécessité, que sa raison lui représente comme le plus grand de tous les maux: en sorte que comparant un mal qu'il estime moindre avec un plus grand, il l'appelle bien, & se précipite avec connoissance de cause dans ce crime, qu'il ne connoît point pour tel tandis qu'il le commet.

On peut dire la même chose de tous les pechez, auxquels ceux qui s'y livrent, trouvent plus de douceur lorsqu'ils les commettent, qu'ils ne conçoivent de crainte des supplices, dont la Justice divine & humaine les punit.

action vertueuse, dont la raison lui a fait connoître la bonté; tantôt une action vicieuse par la suggestion de l'appétit sensitif qui lui en a fait goûter le plaisir actuel, plaisir plus puissant que les récompenses que promet la vertu.

De là vient que la loi des membres l'emporte sur la loi de l'esprit, qu'elle obscurcit quelquefois entièrement, comme dans les pécheurs endurcis à qui elle cache le vice: & quelquefois elle contraint la loi de l'esprit de se mettre de son côté, & d'appuyer son déreglement par ses raisons. En d'autres la raison demeure toute entière, & avec une claire connoissance de la laideur de quelque action, la volonté est néanmoins tellement liée, & charmée par la véhémence des passions de l'appétit concupiscible, & irascible, qu'elle suit leurs mouvemens malgré les remontrances de la raison.

Telle étoit Médée qui voyoit bien l'énormité du crime qu'elle alloit commettre en tuant ses enfans; mais sa rage contre Jason leur pere, & l'ardeur de la vengeance prévalurent. Ainsi disoit-on des Athéniens; qu'ils sça-

*serieuses , oritiques & amusantes.* 45  
voient bien ce qu'il falloit faire ; mais  
qu'ils ne le faisoient pas.

Ceux qui tiennent que les vertus  
ne sont point des habitudes distin-  
guées des sciences , ne seroient pas  
de cet avis , qu'on puisse connoître le  
bien & faire le mal. Soit que la Thé-  
ologie Chrétienne ait adopté ou non ,  
cette opinion de la vieille Philosophie ;  
elle veut qu'il n'y ait point de péché  
sans ignorance. Et comme il ne seroit  
pas en notre pouvoir de pécher , si  
nous avions une parfaite connois-  
sance de la laideur du vice ; de même  
il semble impossible qu'un homme  
connoisse la beauté de la vertu sans  
l'aimer.

Cette doctrine est fondée dans la  
nature , puisque nous avons au de-  
dans de nous des semences de vertu ,  
que nous nous y portons , que nous  
la cultivons naturellement ; & ces se-  
mences de vertu étoient nécessaires  
pour nous conduire à notre fin , qui  
est le souverain bien. Elles croîtreient  
d'elles-mêmes , & fructifieroient , sans  
la dépravation de notre jugement en-  
forcé par l'imagination & par l'opi-  
nion commune , qui prostitué les hon-  
neurs au vice éclatant , & déclare in-

fâme la vertu indigente. Ces semences de vertu sont ainsi bien-tôt étouffées. Ajoûtez la force de l'exemple, & la multitude innombrable des gens vicieux en comparaison des vertueux; que le vice flate les sens; qu'il passe aisément en habitude, l'habitude en coûtume, la coûtume en nature qui impose une espèce de nécessité; que les hommes en cet état ont des appétits aussi étranges que ceux des femmes grosses, qui préfèrent le charbon, la craie & la cendre aux bons alimens.

Il ne faut pas oublier qu'il n'y a de contraste entre l'appétit sensitif & la raison, que pour la difference de leurs objets, auxquels chacune de ces puissances étant portée, elle tâche d'y amener la volonté. C'est pourquoi lorsqu'il arrive que l'honnête qui est l'objet de la raison, est un mal sensible, comme de jeûner, d'aller aux coups, & d'endurer quelque chose contraire à l'appétit sensitif, qui a pour objet le délectable, il y a combat entre ces facultez, auquel souvent la raison succombe.

Mais lorsque l'objet de la raison & de l'appétit, est un bien sensible; il



n'y a point de démêlé entr'eux. Car la raison le proposant à la volonté, elle s'y porte sans peine, & d'autant plus volontiers qu'elle y est aussi conviée par l'appétit sensitif. D'où vient que dans l'indignation, la compassion & l'émulation qui sont des mouvemens raisonnables accompagnez de colere, de douleur & d'amour propre, il n'y a point de combat entre l'appétit sensitif & la raison, & qu'elle lâche la bride à ces passions qui sont les ministres de l'appétit. Comme lorsque les commandemens du maître s'accordent avec les inclinations du valet, au lieu de murmurer, il les exécute avec empressement. Mais parce qu'il arrive fort rarement que ce qui est commandé par la raison, soit conforme aux passions de l'appétit; qu'au contraire il est souvent difficile & laborieux; il ne faut pas s'étonner si cette guerre intestine se renouvelle si fréquemment, & si l'appétit y triomphe de la raison.

Il est bon de remarquer que l'entendement devant ses connoissances aux sens pareillement appointez contre cette faculté, il retient toujours quelque chose de la crasse de la sen-

sualité. Tellement que ces connoissances de l'entendement prenant souvent le parti des sens, & de l'appétit sensitif, il n'a garde de l'emporter sur eux, vû même que c'est l'ordinaire des inférieurs de blâmer les commandemens de leurs supérieurs : joint que l'empire de la raison sur l'appétit n'est pas despotique, ou de maître à valet ; mais politique, tel qu'est celui du Magistrat dans son ressort, par conséquent à demi volontaire.

Je suis. ....

## V. L E T T R E.

A U M E S M E.

*L'excellence ou la foiblesse de la raison humaine.*

MONSIEUR,

L'EXCELLENCE & la foiblesse de la raison vont de pair & marchent ensemble. Pascal l'a dit en d'autres termes dans ses Pensées. Il ébauche la peinture de l'homme. S'il s'élève, je l'abaisse, dit-il, avec son tour inimitable. C'est le celebre & fameux Janus à deux visages. Je l'ai représenté sans

*serieuses , critiques & amusantes.* 49  
sans dessein d'après nature dans mes  
Lettres , j'ai fait voir sa capacité de  
penser.

Le Singe avec le Leopard  
Gagnoient de l'argent à la Foire,  
Ils affichioient chacun à part :  
L'un d'eux disoit ; Messieurs , mon mérite &  
ma gloire ,  
Sont connus en bon lieu ; le Roi m'a voulu  
voir ;  
Et si je meurs , il veut avoir  
Un manchon de ma peau , tant elle est  
bigarrée ,  
Pleine de taches , marquetée ,  
Et vergetée , & mouchetée :  
La bigarrure plaît , partant chacun le vit.  
Mais ce fut bien-tôt fait , bien-tôt chacun  
sortit.

Le Singe de sa part disoit ; Venez , de grace ,  
Venez , Messieurs , je fais cent tours de passe-  
passe :

Cette diversité dont on vous parle tant :  
Mon voisin Léopard l'a sur soi seulement ,  
Mais je l'ai dans l'esprit. Votre serviteur  
Gilles ,

Cousin & Gendre de Bertrand ,  
Singe du Pape en son vivant ,  
Tout fraîchement en cette ville ;  
Arrivé en trois batteaux exprès pour vous  
parler ;

Car il parle , on l'entend ; il sçait danser ,  
baller ,

Faire des tours de toute sorte ,  
Passer en des cerceaux , & le tout pour six  
blancs.

Non, Messieurs, pour un fou ; si vous n'êtes  
contens,

Nous rendrons à chacun son argent à la  
porte.

Le Singe avoit raison ; ce n'est pas sur  
l'habit,

Que la diversité me plaît, c'est dans l'esprit,

Vous avez pû remarquer & vous  
remarquerez à l'avenir dans mes Let-  
tres cette sorte de diversité, quant au  
raisonnement. En quoi paroissent tout  
ensemble & l'excellence, & la foi-  
blesse de la raison humaine. Car si la  
multiplicité de nos vûes fait connoître  
l'excellence de la raison, leur incer-  
titude en rabat bien, & démontre en  
même tems sa vanité & sa foiblesse.

Pouffons l'orgueil humain. Cicéron  
observe que les Philosophes, ces Hé-  
ros de la raison, l'ont exposée au mé-  
pris par leurs égaremens, & qu'il  
n'est sorte d'absurdité qu'ils n'aient  
avancée.

Après cela faut-il s'étonner que  
Montagne assûre, que nos sagesse  
sont plus capables de nous faire rire,  
que nos folies ; qu'un moderne des  
plus enjouiez, des plus originaux &  
des plus spirituels, ait osé écrire :  
Imaginez tant d'extravagances qu'il  
vous plaira ; après cela cherchez bien,

*serieuses, critiques & amusantes.* 51  
& vous en trouverez des exemples.

Ah ! c'est une affaire que cette recherche, il me faudroit faire trop de chemin. Hé bien ! puisque vous craignez tant la peine , ne sortez pas , vous ne laisserez pas de trouver. Qu'est-ce qu'on n'a pas crû , & qu'est-ce qu'on ne croit pas d'extraordinaire , & de bisarre tous les jours sur bien des matières ? On a crû que les plantes sentent du mal quand on les blesse, qu'elles raisonnent & qu'elles moralisent quand il leur plaît ; qu'une mule a engendré ; qu'un chien étoit si acharné sur un lion , qu'il se laissa découper par morceaux , sans vouloir lâcher prise ; qu'il y avoit une fontaine dont les eaux faisoient prononcer des oracles aussi-tôt qu'on en avoit bû ; qu'une taxe ayant été assise sur le sel , il disparut , de sorte qu'on ne mangea rien de salé , qu'après qu'on eût ôté la taxe ; que la terre est plus legere que les trois autres élemens ; qu'il y a des hommes qui étant sans bouche , ne vivent que d'odeurs ; qu'il est impossible de tirer de l'eau le dragon de mer avec la main droite : mais qu'on en vient facilement à bout avec la gauche ; que si l'on sonne

sur du fer ou sur de l'airain , on met en fuite tous les Esprits que les Magiciens évoquent : & que la ruë prend bien plus facilement racine , & profite beaucoup mieux , quand elle a été dérobée que quand elle a été achetée ou donnée.

Alte là , reprenons haleine , & nous continuerons. On a encore crû qu'il y a un poisson qui a la vertu de retarder l'issuë des procès , & de les prolonger ; que ceux qui sont nez le vendredy , ont la vûë si forte , qu'elle pénètre dans les entrailles de la terre ; que les perles ne peuvent être pêchées que par des personnes qui soient chastes ; que les os des morts se régalaient les uns les autres , & festinent ensemble ; que les alimens cruds , âcres , & salez , sont les meilleurs pour les malades ; que tous les hommes au sortir de ce monde , seront changez en étoiles fixes , & qu'ils resteront toujours sous cette forme.

On croit aussi que la fortune est aveugle. Ce sont particulièrement ceux qui ne se ressentent point de ses faveurs , qui en ont cette opinion. On croit qu'un équipage donne du mérite ( voyez aussi avec quel respect on

reçoit un homme qui sortant d'un carrosse est suivi de trois laquais.) C'est encore une erreur de croire qu'on est beaucoup mieux paré par les étoffes qui viennent de loin, que par celles qu'on trouve dans son pays. On s' imagine qu'en censurant les autres, on passera pour être plus parfait qu'eux ; qu'une chose ne peut être, à cause qu'on ne voit pas comment il est possible qu'elle soit : qu'on a véritablement pitié des malheureux, tandis qu'on s'en tient à des discours de commisération, pouvant aller plus loin : qu'on est liberal, au lieu qu'on est prodigue, parce qu'on donne sans discrétion.

On a crû que quand on bâille, comme il est à craindre que quelque mauvais Esprit n'entre par la bouche, on n'a qu'à faire claquer ses doigts, pour le mettre en fuite : que lorsque la vipere a dessein de s'accoupler avec la lamproye, elle prend la charitable précaution de vomir auparavant tout son venin : que la mer est la sueur de la terre échauffée par les rayons du Soleil : que l'on expie ses pechez en coupant l'oreille droite des bêtes, & leur donnant ensuite la liberté :

que se raser dans un vaisseau pendant un tems serain , est un crime digne de mort : qu'il y a eu un homme dont la vûë se portoit jusqu'à cinquante-cinq lieuës : qu'un Elephant avoit une dent d'or : que l'enfer est placé dans le soleil : qu'un écolier dormit pendant sept ans , & un autre homme pendant cinquante-sept : que c'est le diable qui a fabriqué les femmes : qu'il y a un país où les crapaux se branchent sur les arbres , & comme les oyseaux y font une symphonie à leur mode : que pour sçavoir en perfection faire la cuisine , il faut auparavant sçavoir mesurer les astres , connoître leurs révolutions , prévoir les éclypses , être instruit de tout ce qui est nécessaire pour connoître & guérir les maladies , pour mesurer les largeurs, longueurs & profondeurs, pour construire & élever des bâtimens , pour ranger des armées en bataille , & pour se comporter prudemment & courageusement dans les combats.

On croît que les mêts qui coûtent le plus , sont les meilleurs : que ce Prédicateur fait tout ce qu'il dit , ( apparemment on entend qu'il le compose ) que M. tel rendra fidèle-



*serieuses , critiques & amusantes.* 55  
ment justice , je le crois aussi , pourvu  
que sa maîtresse ne vienne point à la  
traverse : que pour vivre heureux il  
faut posséder de grandes richesses :  
qu'on vivra long-tems pendant qu'on  
fait beaucoup pour mourir bien-tôt :  
qu'on a autant de besoins que d'ambi-  
tion ou d'avarice, ou d'avidité pour les  
plaisirs : que le sérieux est une marque  
infaillible de sagesse : qu'il est difficile  
d'avoir de l'esprit sous un habit de bu-  
re, une perruque mal peignée. Deman-  
dez aux femmes si cela n'est pas vrai.  
Qu'un tel est aussi peu timide qu'il se  
montre hardi : qu'on a droit de parler  
bien haut , parce qu'on est bien riche.

Richard sans peur ne craint rien ,  
il parle imperieusement à tort & à  
travers , n'importe ; pour vous , don-  
nez-vous bien garde de l'interrom-  
pre , il a plus de cent mille livres de  
rente ; avec cela il pourra récompen-  
ser ceux qui l'approuveront , & punir  
ceux qui ne voudront pas l'écouter.  
Ses adulateurs le sçavent bien , laissez-  
le donc braire.

On a crû que quelques chagrins  
qu'on ait , on n'a pour s'en délivrer  
qu'à porter de sa salive derriere l'o-  
reille : que pour éviter mauvaise ren-

contre, il faut chauffer le matin le pied gauche le premier & cracher dans son foulier : que c'est le diable qui a inventé la Philosophie : qu'on a vû deux hommes , dont l'un n'étoit pas plus haut qu'une perdrix ; & l'autre si mince & si léger , qu'il ne pesoit qu'une obole : que l'air est aussi pesant que la terre : qu'on trouve une sorte de miel qui rend sages ceux qui sont foux ; & foux ceux qui sont sages. Que quand on joue de la flûte auprès d'une fontaine , elle est si joyeuse d'entendre le son de cet instrument, qu'elle se met à danser , & ne cesse point qu'on n'ait cessé de flûter : qu'en mangeant le foie ou le cœur d'un dragon , on peut entendre le jargon de tous les animaux , & ainsi être instruit de tous leurs raisonnemens & de tous leurs desseins. Que de la corde de pendu ou du treffle à quatre feuilles fait gagner au jeu. Que dans la taupe & dans la grenouille verte il y a des parties qui font aimer , & d'autres qui font haïr. Qu'un homme couroit si légèrement , qu'il ne laissoit aucune trace sur le sable , & ne se mouilloit point les pieds sur les eaux : qu'un certain Georges David commandoit

*serieuses, critiques & amusantes.* 57

aux oiseaux & aux bêtes sauvages avec  
tant d'empire , qu'elles lui appor-  
toient , quand il le leur ordonnoit ,  
tout ce qui lui étoit nécessaire pour  
sa subsistance, & que même il les obli-  
geoit de lui répondre en toutes for-  
tes de langues : que les oiseaux , quel-  
que grands & forts d'aîles qu'ils  
soient , sont contraints de tomber ,  
s'ils volent par dessus un caméléon.  
Qu'il se trouve une pierre à qui tou-  
tes les autres ne peuvent se dispenser  
d'aller rendre visite. Qu'il y a des peu-  
ples à qui la lumière du jour est inu-  
tile , parce qu'ils ne voyent que la  
nuit. Qu'un Philosophe apprit la Phi-  
losophie à un oïson ; & qu'enfin il y  
a des pierres , des herbes & quelques  
membres d'animaux qui font devi-  
ner ou voir en songe ce qu'on ve  
t  
sçavoir.

On croit encore qu'après la mort  
on aimera les femmes , parce qu'on  
les a beaucoup aimées. Qu'on n'est  
point soi-même un sot , parce qu'on  
a assez d'habileté pour connoître la  
sottise des autres , & assez de mali-  
gnité pour l'apprendre aux autres.  
Qu'un tel est fort content , parce qu'il  
paroît fort gai. On en peut croire

autant des Danseurs , des Chanteurs & des Comédiens. Qu'on se corrigera aisément dans la vieillesse des défauts , dont on ne daigne pas encore détruire l'habitude. Qu'on ne fait point mieux connoître sa puissance qu'en opprimant ceux qu'on tient sous son empire. Que les Anciens ont tout dit. Que l'habit fait le Moine. Que l'on est véritablement sçavant , parce que l'on a exactement retenu ce que les autres ont dit ou écrit. Que le superflu justifie l'excès. Que parce qu'on a du mérite , on fera recherché. Qui est-ce qui le sçait ? Qui se soucie de le sçavoir ? Que la Philosophie donne des forces admirables pour soutenir les adversitez. Quelles adversitez ? Sont-ce les passées ? Sont-ce les presentes ? Sont-ce les futures ? Quant aux passées , cela est certain. Pour les futures , cela peut être. Il s'agit donc des presentes. Pour sçavoir ce qui en est , il faut considerer les Philosophes. On croit que c'est par amour & par zele pour la sagesse , que cette femme fait beaucoup d'attention sur la conduite de sa fille. Cette fille est fort aimable ; sa mere veut encore être aimée : voilà ce

*serieuses, critiques & amusantes.* 59  
qui inspire cette grande attention.

Quoique j'aie déjà dit quelque chose des superstitions, disons-en encore un mot. Ce surtout vaut bien celui des Comédies. Pour prédire l'avenir, prenez une émeraude qui soit fort nette & fort brillante ; la jaune est la meilleure, dit-on, pour l'honneur du métier, & on la trouve dans le nid des grifons (va-t-en voir s'ils viennent) puis mettez-la sur la langue : ou mangez le cœur d'une belette, encore palpitant ; ou prenez du sang caillé d'un âne (animal comme on sçait, d'une grande pénétration d'esprit) avec de la graisse de la poitrine d'un loup-cervier, autant de l'un que de l'autre, (car les superstitions se font toujours *cum pondere & mensura*, & c'est là le leurre) faites-en des grains, & en parfumez la maison. On verra ensuite pendant le sommeil tout ce qui doit arriver. Ou bien, mangez le cœur d'une anguille tout chaud, ou mettez sous votre langue la pierre qui se trouve dans les petits de l'hyenne. A la vûe de si beaux secrets, n'a-t-on pas sujet de se récrier ; par exemple, Voilà un plaisant homme qu'Horace, de nous venir

dire avec sa belle Latinité & son harmonie poétique, que Dieu a caché l'avenir aux mortels, & qu'il se moque de ceux qui font leurs efforts pour le découvrir.

*Prudens futuri temporis exitum  
Caliginosa nocte premit Deus,  
Ridetque, si mortalitas ultra  
Fas trepidat.*

Comment ! cet avenir est-il donc si bien caché, si avec de petites pierres, un parfum, une anguille ou une bêtelette, on peut le connoître ? Est-il possible que ces ténèbres qui l'enveloppent, soient si épaisses qu'il prétend nous le faire croire ? Y a-t-il rien de si aisé que de trouver quelques-unes de ces petites bagatelles, qui font arriver à de si importantes découvertes ? D'où vient donc que tous les jours les hommes font de si fausses démarches, sont surpris par les événemens, ne peuvent compter sur rien, & ne voyent la plupart pas plus loin que leur nez ? Ils n'ont qu'à vouloir pour agir à coup sûr ; pour cela il y a des secrets qui leur sautent, pour ainsi dire, aux yeux, du moins & vieux & nouveaux livres les enseignent. Il n'y a guères de Bibliothe-

*serieuses, critiques & amusantes.* 67  
ques, de boutiques de Libraires, où  
l'on n'en ait à choisir.

Oh ! mais, répondra-t-on, c'est que  
par scrupule ils ne veulent pas faire  
ces épreuves. Vrayement, vous me la  
donnez bonne avec votre scrupule !  
Ils ne font pas scrupule, ces bonnes  
gens, ces âmes timorées, de s'aban-  
donner à mille désordres, qu'ils sça-  
vent parfaitement être tout-à-fait con-  
damnables, comme mensonges, in-  
justices, fourberies, excès brutaux,  
usures, fureurs, vengeances ; & vous  
prétendez . . . . . Un bon homme se  
plaint chez Virgile, que des chênes  
foudroyez lui avoient prédit malheur.

*De Cælo talis memini prædicere quercus.*

Ce malheur étoit pour les chênes  
& pour les hommes. J'entends quand  
ceux-ci vivoient de gland. Je n'en  
croirai point d'autre, à moins qu'on  
ne me prouve par de bonnes raisons,  
qu'il y a une étroite & forte union  
entre les malheurs futurs, & le coup  
dont la foudre frappe un chêne ; qu'ils  
sont tout-à-fait inséparables ; qu'il y a  
un certain je ne sçais quoi, mais un  
véritable & un très je ne sçais quoi,  
qui ayant connoissance de ce qui doit

artiver , va au devant de la foudre prête à tomber , pour la conduire de telle sorte , qu'elle aille frapper ce pauvre chêne qui ne songeoit à rien.

Si nous voulons croire Aristote , il y avoit dans la Thrace un Temple de Bacchus , où l'on voyoit une lumière de feu , qui illuminoit tous ceux qui étoient assemblez , quand il devoit y avoir dans le país de bonnes & amples vendanges ; mais qui étoit rempli d'épaisses ténèbres , lors qu'on devoit ne faire que très-peu de vin. La fin de ce présage n'est-ce point à cause que Bacchus étoit né au milieu des feux & des flâmmes ; du moins la fable le dit. Permettons aussi à la fable de faire cette prédiction ; il lui est loüable de dire tout ce qu'elle veut , & à nous de croire tout ce qu'il nous plaît. Avoir les cheveux roux , la barbe noire , faute d'un œil , & être boiteux : mauvais présage , c'est Martial qui le dit.

*Crine ruber , niger ore , brevis pede , luminus luscus ;*

*Rem magnam prastat , Zoïle , si bonus es.*

Je m'étonne comment les rouscoups , les borgnès & les boiteux ne font pas leurs efforts pour détruire tous les



Martials du monde. ( Je les prierois pourtant de ne pas toucher à celui de ma Bibliothèque. ) Quoi ! il ne sera pas possible d'être honnête homme , à cause qu'on manquera d'un œil , qu'on aura une jambe plus courte que l'autre , une barbe noire & des cheveux roux. Cela s'appelle dire une fatuité , qui n'a pas laissé de passer en maxime. Un rousseau par malheur , a été un scélérat , un traître ; donc tous les rousseaux sont des traîtres & des scélérats. Belle conséquence ! Voilà pourtant comme on raisonne d'ordinaire. C'est comme qui diroit , Louvet avec un grand nez avoit la roupie en tout tems , donc tous ceux qui auront un grand nez , auront en tout tems la roupie.

Un Prédicateur qui ne verroit dans son auditoire que des borgnes , des boiteux & des rousseaux , & qui se feroit laissé embabouïner par l'opinion des Martials , seroit bien mortifié , car il ne s'attendroit jamais de convertir ces méchantes gens. Les défauts de leurs membres lui en ôteroient entièrement l'esperance , à moins qu'il n'eût la vertu de faire d'un mauvais œil un bon , de changer la couleur

des cheveux, d'allonger les jambes & de les redresser. Cela dans l'ordre ordinaire de la science des Prédicateurs, ne paroît pas possible ; & ainsi voilà des rousseaux, des boiteux & des borgnes entièrement desespérez. Point de salut pour eux ; ils ont une jambe trop courte, un œil trop défectueux, des cheveux d'une trop sinistre couleur : c'en est fait, ils ne pourront ni éviter le mal, ni faire le bien.

Qui auroit jamais crû qu'une certaine couleur de poil, un œil sain & une jambe bien faite, eussent été absolument nécessaires pour être humble, chaste, doux, fidèle, juste, patient, sobre, charitable, & pour arriver à la perfection.

Ceux de Tarragone ayant envoyé à l'Empereur Auguste des Ambassadeurs pour lui apprendre comme un bon présage, qu'un Palmier étoit né sur l'autel du Temple qu'ils lui avoient fait bâtir ; ce Prince leur répondit en se mocquant, qu'il voyoit bien, cela étant ainsi, qu'on ne faisoit guères brûler de victimes sur cet Autel.

La réponse d'Auguste vaut mieux que tout ce que je pourrois dire. Il est bien plus raisonnable de plaisanter

*serieuses, critiques & amusantes.* 69  
sur ces fadaïses, que de les combattre sérieusement ; & ainsi je n'ajouterais rien à la raison de ce Prince. Venons à un autre ridicule.

Prendre douze grains de bled le jour de Noël, donner à chacun le nom des douze mois, les mettre l'un après l'autre sur une pelle de feu un peu chaude, en commençant par celui qui porte le nom de Janvier, & en continuant de même : le bled sera cher dans les mois dont les grains sauteront.

Quelqu'un pourroit-il bien nous dire en quoi consiste cette vertu prévoyante ? Ce n'est ni dans le fer dont cette pelle est composée, ni dans le feu qui l'échauffe. Car tous ces grains sont dessus, & en sont également échauffez. Ce n'est pas dans ces grains, car ils n'ont pas plus les uns que les autres le don de deviner. C'est donc le nom du mois dont on bâtit chacun, qui produit cet admirable effet. Ce nom, cela étant, doit donc prévoir l'avenir, & ensuite ordonner aux grains de sauter pour nous avertir charitablement de ce qu'il connoît devoir arriver.

Comme cela est très-difficile, ou

plûtôt impossible à concevoir , on ne manquera pas de dire que je ne fais pas réflexion , que le jour de Noël entre aussi pour sa part dans cette prédiction. Certes , l'oubli n'étoit pas important ; car ce jour ne détruit pas la difficulté , & assurément le mystère qu'il rappelle , la détruira.

Encore moins peut-on s'imaginer que des grains de bled sautent & dansent , afin de nous apprendre ce que nous avons à faire, pour ne pas courir risque de mourir de faim. Que de présages à propos des rencontres qu'on fait ! mauvais présages , par exemple , que de rencontrer un Prêtre , un Moine , une fille , un lièvre , un serpent , un lézard , un cerf , un chevreuil , un sanglier , une charette vuide.

Bons présages , au contraire , de rencontrer un éléphant , un chameau , un cheval , une vache , un bœuf , une chèvre & un crapaud. Ne peut-on pas dire après cela & sans exagération , qu'il pleut des présages ? n'est-ce pas notre faute , si nous succombons aux mauvaises aventures , puisque les avis naissent , pour ainsi dire , sous nos pas , pour nous en détourner ?

En vérité , il faut s'imaginer que

le public soit un animal bien bête , pour lui debiter de telles impertinences , & qu'il comptera sur ce qu'elles promettent. Pour peu que les bêtes eussent de connoissance, elles auroient bien du plaisir de voir les hommes qui se targuent tant du titre de raisonnables , pour marquer la superiorité qu'ils ont sur elles , donner cependant dans des visions si extravagantes. Ils ont assûrément intérêt de se persuader qu'elles sont sans raison , qu'elles ne raisonnent point , car sans cette persuasion , ils seroient dans de continuelles inquiétudes , parce qu'ils auroient lieu de les regarder comme autant d'espions , appliquez à censurer leur conduite , & à s'en divertir.

Bon augure , si l'on entend le tonnerre du côté droit, disoient les Grecs ; mauvais selon les Romains. Le bruit que fait le tonnerre , l'effroi qu'il inspire , la terreur qu'il donne , sont les causes des superstitieuses opinions qu'on en a formées. Il rompt , dit-on, l'épée dans le fourreau , il fond l'or dans la bourse , il brûle le pied dans le soulier ; & cela sans offenser , ni le soulier , ni la bourse , ni le fourreau. Les animaux venimeux en étant

touchez, perdent leur venin. La foudre gèle le vin, de sorte qu'il ne s'épanche pas, le vaisseau étant détruit : & si après avoir été dégelé on en boit, on devient fou, & on meurt.

Les parties touchées de la foudre, sont plus froides que les autres. En tombant elle forme des montagnes, des pyramides & des colonnes avec autant d'art que les plus habiles Sculpteurs & Architectes. Les Magiciens se vantent de pouvoir faire tonner & produire la foudre, quand ils veulent. On croyoit, par exemple, que Numa Pompilius la faisoit tomber par ses sortilèges, & que le Roi Tullus Hostilius en fut frappé, parce que voulant imiter Numa, il n'observa pas ponctuellement les cérémonies requises dans ces évocations.

Marcia grande Dame Romaine, étant grosse, fut touchée de la foudre ; son enfant fut tué dans son ventre, & elle ne souffrit aucun mal. On trouve dans l'Histoire grand nombre d'exemples de gens tuez, de bâtimens renversez, & de villes détruites par le tonnerre. N'en voilà que trop pour introduire la superstition. Aussi n'a-t-elle pas manqué de se faire bien

*Serieuses, critiques & amusantes.* 69  
valoir , en promettant ou d'écarter  
le tonnerre ou de le former , à pro-  
portion des craintes ou des desirs.  
Voici comment.

Si l'on tient de l'herbe appelée ar-  
moise dans la maison , le tonnerre ne  
tombera point dessus , ni aucun air  
venimeux ne l'infectera. La pierre hya-  
cinthe portée , garantit du tonnerre.  
Selon les Auteurs qui aiment à dire au  
hasard , ou *ex professo* , des choses ex-  
traordinaires ; d'horribles coups de  
tonnerre se feront entendre , si ayant  
fait brûler les vers formez de la sau-  
ge pourrie sous du fumier dans une  
bouteille de verre , on en jette les  
cendres dans le feu ; ou si l'on fait  
brûler la tête d'un caméléon avec du  
bois de chêne. On attribue au ton-  
nerre des pierres & des carreaux qui  
n'ont jamais été. On m'en a montré  
une à Roüen dans le cabinet d'un Cu-  
rieux , qui prétendoit que lorsqu'il  
devoit faire quelqu'orage de tonner-  
re , cette pierre devenoit suante & de  
mauvaise odeur. On veut que le veau  
marin , l'aigle & le laurier , ne soient  
jamais atteint de la foudre. C'est dom-  
mage que le laurier n'ait cette pro-  
priété. Accordons - la lui en faveur

70     *Lettres Philosophiques,*  
de ce beau vers de Corneille.

Tout chargé de lauriers , craignez encore la  
foudre.

Les Hurons prenoient le tonnerre  
pour un grand oiseau. Ceux de Thra-  
ce tiroient des flèches contre le Ciel ,  
quand il tonnoit. D'autres faisoient  
des bruits épouvantables pour effrayer  
la foudre & lui donner la chasse.  
*Contra tonitrua oppedere.* Enfin les  
Romains avoient des Temples & des  
Autels , pour l'évocation des foudres ;  
& ainsi d'un météore aussi naturel que  
la neige , la grêle , la pluie , les brui-  
nes & les frimats , on en a fait un  
prodige mystérieux , formé pour l'ex-  
ecution de quelques grands desseins.  
Les Poètes sont venus à la charge ,  
pour intimider les esprits , & augmen-  
ter leurs visions. Selon eux ,

Ce n'est pas la vapeur qui produit le ton-  
nerre ;

C'est Jupiter armé pour effrayer la terre.

Horace étoit Epicurien , & en fai-  
soit gloire : avoit-il donc changé d'o-  
pinion , ou bien parloit-il Poète ,  
quand il composa cette belle Ode ,  
qui commence par *Parcus Deorum*  
*cultor & infrequens.*



*Sérieuses , critiques & amusantes.* 71

On prétend dans les Colleges qu'il  
avoit repris la Philosophie du Porti-  
que; cela n'est pas impossible.

Un bloc de marbre étoit si beau ,  
Qu'un Statuaire en fit l'emplere.  
Qu'en fera , dit-il , mon ciseau ?  
Sera-t-il Dieu , table ou cuvette ?

Il sera Dieu : même je veux  
Qu'il ait en sa main un tonnerre :  
Tremblez humains, faites des vœux ;  
Voilà le maître de la Terre.

L'artisan exprima si bien  
Le caractère de l'idole ,  
Qu'on trouva qu'il ne manquoit rien  
A Jupiter , que la parole.

Même l'on dit que l'ouvrier  
Eut à peine achevé l'image ,  
Qu'on le vit frémir le premier ,  
Et redouter son propre ouvrage.

A la foiblesse du Sculpteur  
Le Poëte autrefois n'en dut guère ,  
Des Dieux dont il fut l'inventeur  
Craignant la haine & la colére.

Il étoit enfant en ceci :  
Les enfans n'ont l'ame occupée  
Que du continuel souci  
Qu'on ne sâche point leur poupée.

Le cœur suit aisément l'esprit ;  
De cette source est descendu

L'erreur Payenne qui se vit  
Chez tant de peuples répandue.

S'ils embrassoient violemment  
Les intérêts de leur chimère ;  
Pigmalion devint amant  
De la Venus dont il fut pere.

Chacun tourne en réalitez  
Autant qu'il peut ses propres songes.  
L'homme est de glace aux veritez ,  
Il est de feu pour les menfonges,

Est-ce donc là que se terminent la  
prérogative qui distingue l'homme de  
la bête , qui le range parmi les Intel-  
ligences , & qui l'associe à la Divinité ?  
Heureuse stupidité des brutes , qui  
leur assure une constante égalité, dans  
leur conduite , & qui leur imprime  
un caractère de sagesse ! par où prou-  
ver que ce n'en est qu'une ombre , &  
un phantôme ? mais l'homme n'est pas  
d'accord avec lui-même s'il a quelque  
connoissance. Ecoutez ; ce Livre est  
un puits de science. Oüi, mais la ve-  
ritable ne s'y trouve pas. Il y a bien  
de la difference entre dire plusieurs  
choses & n'en dire que de veritables.  
Voyez les babillards. Que de men-  
songes on trouve en chemin dans de  
certains gros livres avant que d'ar-  
river au vrai. J'ai quelquefois fouillé  
dans

*serieuses , critiques & amusantes.* 73  
dans ce puits , à peine en ai-je remué  
le fond , que j'y ai bien trouvé de la  
bourbe ; mais pour la verité , néant.

En voici un qui vient de paroître ;  
c'est un sage & habile homme qui l'a  
composé : cette sagesse & cette habi-  
leré embarrassent bien des gens qui  
ont des sentimens contraires aux siens.  
Les spectateurs n'y sont pas moins  
embarrassez. Comment ? On y prétend  
assommer je ne sçais combien d'ou-  
vrages en qui on s'étoit confié. Mes-  
sieurs les Anciens , voilà bien des af-  
faires : comment vous en demêlerez-  
vous ? Si vous êtes véritablement Au-  
teurs de ces ouvrages , apportez de  
nouvelles attestations ; car on ne se  
contente pas aujourd'hui de celles  
qu'on nous a produites depuis si long-  
tems. La prescription vous est favo-  
rable ; c'est beaucoup pour la plupart  
des esprits ; vous êtes en possession ,  
c'est la condition la meilleure. Vous  
n'avez qu'à parler , on a les plus bel-  
les dispositions du monde à vous en-  
tendre , & pour prendre votre parti ,  
& même avec plus d'ardeur que vous  
ne le prendriez vous-mêmes. On vous  
interprête , on vous explique toujours  
favorablement , on veut absolument

que vous soyez infailibles. On dévelope chez vous des mystères que vous n'avez point cachez ; on y entend des finesses qui sont assurément au-dessus de votre simplicité, & qui vont bien au-delà. Toute la peine que l'on prend en votre considération , mérite bien , ce me semble , que vous mettiez un peu du vôtre pour la soutenir.

Vous ne répondez rien, ou du moins vous n'excitez personne à répondre pour vous ? Si vous continuez à rester dans le silence , à la fin , malgré vous, on vous soutiendra pour Auteurs de ces Ouvrages qui portent vos noms. Nous avons ici des modernes qui n'entendent pas raillerie là-dessus. Ces Furteurs , ces Dénicheurs ne sont propres qu'à désespérer , & qu'à donner de la confusion.

Venir dire au nez des gens , que pendant toute leur vie ils ont pensé, lû , parlé, écrit faux ; cela est-il réjouissant ? Quoi ! on aura vieilli tranquillement dans une opinion ; elle sera passée sans difficulté de bouches en bouches , de plumes en plumes , dans l'espace de plusieurs siècles ; on s'y fera sacrifié sans défiance , & sans s'infor-

mer sérieusement, si l'on a raison, ou non ; il prendra ensuite envie à un Rechercheur de vérité, à un exact Eplucheur de titres, à un de ces gens qui veulent absolument bien connoître ce qu'on leur propose de croire, ( je ne parle pas ici de Religion ) il lui prendra, dis-je, fantaisie après d'exactes discussions de dire que nos notions, & nos opinions sont fausses ; & à cause de cela, il faudra changer de sentiment, & nous dédire ? Cela est-il supportable ? Ne vaut-il pas mieux rester en repos dans la bonne-foi, quand même la vérité du système en devrait souffrir, que de s'aller tourmenter pour changer toutes ses idées, pour donner d'autres tournûres à son imagination, faire agir son jugement ; se rétracter, se redresser, & se démentir ? Je me trouve bien logé, c'est pourquoi je resterai, s'il vous plaît, ou s'il ne vous plaît pas, là où je suis. J'aurois trop de peines à prendre, trop de dépenses à faire pour démenager. Que sçais-je ? Peut-être que si j'allois où l'on me veut conduire, viendrait-il quelqu'autre qui voudrait encore me faire déloger. Les frais de la crédulité sont faits il y a long-tems, je

76      *Lettres Philosophiques* ,  
ne puis pas me résoudre à en faire de  
nouveaux.

François Sanchès fit, il y a quelques  
années, un Ouvrage intitulé ; *Quod  
nihil scitur* , qu'on ne sçait rien.  
Quelle hardiesse que d'avancer une  
telle proposition à la vûe de tant de  
Colleges, & d'Academies de Sçavans ?  
Comment les Libraires ont-ils pû se  
résoudre à débiter ce Livre ? Si l'on ne  
sçait rien , quel argent prétendent-  
ils donc faire de ces piles d'impres-  
sions qui remplissent leurs Magasins ?  
Est-ce qu'ils les gardent comme au-  
tant de Commentaires du Livre de  
Sanchès, comme autant de preuves  
qui montrent que ce faux frere a eu  
raison de dire, sans ménager les au-  
tres Auteurs , qu'on ne sçait rien. Delà  
viennent les oppositions continuelles  
qui se trouvent entr'eux. Ecoutons  
ces quatre Médecins que je vois au-  
tour de ce malade. Examinons s'il est  
vrai, comme on le dit , qu'ils ne con-  
viennent jamais de rien. ... En veri-  
té, le monde est bien méchant. Je les  
ai écoulez avec toute l'attention pos-  
sible ; il ne m'est pas échappé un seul  
mot de leurs discours ; & enfin j'ai  
connu parfaitement qu'ils convien-

*serieuses , critiques & amusantes.* 77  
nënt tous de deux veritez , aufquelles  
il n'y a pas le mot à dire ; la pre-  
miere , c'est que celui , qui les a assem-  
blez , sent du mal ; & la seconde , c'est  
qu'ils doivent profiter du mal qu'il  
sent. Je suis . . . .

---

## V I. L E T T R E.

A M O N S I E U R . . . Avocat au  
Parlement de Roüen.

*Felicité temporelle de l'Homme.*

M O N S I E U R ,

J'E vous envoie le portrait que  
vous m'avez demandé. Job l'a fait  
il y a long-tems , quand il a dit :  
« L'Homme né de la femme , vit peu  
» de tems ; il est sujet à beaucoup de  
» misères , il passe comme une fleur  
» que l'on foule aux pieds , il fuit  
» comme l'ombre sans jamais demeu-  
» rer dans le même état. »

Ces paroles n'ont pas besoin de Com-  
mentaire, en voici pourtant un. A pei-  
ne l'homme est-il né , qu'il est comme  
enchaîné. On emmaillote ses membres  
délicats dans des bandes qui sont les

fâcheux présages de la dure servitude à laquelle il va être livré. Tout animal marche, & va où il lui plaît presque aussitôt après sa naissance, il n'en est pas de même de l'homme : il est long-tems sans pouvoir se servir de ses pieds, de sa bouche, & de son esprit. C'est enfin une statuë qui rend des sons : il remplit l'air de ses cris, il trouble le repos de ceux qui lui ont donné la naissance, & semble leur reprocher la fatalité du présent qu'ils lui ont fait.

Quand il peut se soutenir sur ses jambes, & qu'il commence à s'exprimer, il débute par devenir esclave, il se trouve assujetti aux ordres, aux menaces, & aux châtimens d'un Maître : il est exposé aux mauvais traitemens d'un Pere, d'une Mere, & quelquefois d'un Frere ou d'une Sœur. Que fera-ce s'il a affaire à un Beaufere, ou à une Belle-mere?

Il entre dans la jeunesse, ses forces augmentent ; alors il méprise les conseils, il se soustrait à la domination paternelle, il n'écoute plus d'avis salutaires, il devient furieux, & avec une téméraire imprudence il s'abandonne à ses passions : la sagesse lui



paroît folie, il dispute, il conteste, & devenu esclave des préjugés de son cerveau, il fait tout son possible pour se soustraire au joug des Loix. En un mot, la plus grande partie de la jeunesse est toujours fougueuse. Un très-petit nombre de jeunes gens passe leur jeunesse dans la crainte, la pudeur, & la prudence.

Un âge plus grave, meilleur, & plus prudent, succède à cette fougue. Alors que de soucis & de travaux ! On cherche à faire sa fortune en mille façons, on se donne mille tortures pour y parvenir ; toujours affaires sur affaires à la Ville, à la Campagne, ou dans les Païs Etrangers.

Ces soins redoublent, si l'on est chargé des soins d'une femme, d'enfans, & de domestiques. On est accablé seul de tous les soucis des autres. A peine a-t-on le tems de manger avec agrément, & l'on passe peu de nuits tranquilles. L'ambition nous sollicite d'ailleurs à parvenir aux Charges publiques ; tandis qu'on se livre follement à de vains honneurs, on souffre mille maux de la part de la haine, & de l'envie qu'on porte à notre avancement.

Les cheveux blanchissent, & l'on parvient enfin à une vieillesse ridée; on se trouve tout à la fois assailli des incommoditez du corps, & de celles de l'esprit. Les forces se détruisent, le visage devient difforme, le coloris se perd, les sensations se débilitent. On entend, & l'on voit à peine : les viandes semblent perdre leur goût, un bataillon de maladies vous attaque. A peine peut-on manger avec une bouche démeublée. Vos jambes aidées d'un bâton refusent de vous porter. L'esprit baisse, on tombe en enfance, & l'on est accablé sous le poids des années.

Il est outre cela des maux communs à tous les âges. Le froid aigu vous pénètre, les neiges vous glacent, le vent de nord vient vous incommoder. L'Été, d'autre côté, vous brûle par ses chaleurs. La soif, la famine, & la disette de toutes choses quelquefois vous tourmentent. Qui peut enfin nombrer les incommoditez auxquelles la vie est sujette ? Que de fièvres, de langueurs, de douleurs, de la tête aux pieds, le corps humain est affligé dedans, & dehors ! La nature semble avoir répandu le venin dans

*serieuses , critiques & amusantes.* & tous nos membres avec le sang. La tête, les mains, les pieds, le côté, l'estomach, les oreilles, les yeux, le gosier, en un mot, toutes les parties du corps & dedans & dehors, rien n'est exempt de souffrir.

L'esprit aussi se déplace de son assiette naturelle par des soucis cuisans, par des breuvages, des enchantemens, ou une maladie dangereuse. On paroît comme insensé, comme possédé d'un mauvais Génie, ou comme dans une yvresse furieuse. Nous voyons par expérience que l'avarice, la douleur, l'ambition, la colère, & la volupté nous ôtent l'usage des sens, comme le vin, & couvrent l'esprit de ténèbres.

Qui d'entre les hommes n'est pas enivré des folles passions ! Il en est certainement peu, qui ne chancellent, qui voyent sainement les objets tels qu'ils sont, & qui soient gouvernez par la raison. C'étoit donc avec justice que quelqu'un disoit ; que tous les hommes ensemble étoient une troupe d'insensés. Car quel est celui qui n'a pas besoin d'une dose d'ellébore ! Assurément la folie est la mere, & la nourrice du genre humain. Sans

elle toutes les choses mortelles périroient, & les hommes ne feroient aucunes démarches.

C'est par les influences de la folie qu'on se fait la guerre les uns aux autres ; c'est elle qui a fourni l'invention des jeux, des danses, & des spectacles. C'est elle qui a donné la naissance à une grande multitude de Livres, dont elle semble avoir dicté le stile, & partagé la distribution. Presque toutes les actions des hommes en un mot, viennent de cette source. Qui pourroit rapporter toutes les misères, les inconveniens, & les malheurs auxquels les hommes sont sujets !

Celui-ci par son avidité pour les richesses est englouti dans la mer, & devient la pâture des poissons. Cet autre tombe, se tue ou languit après s'être brisé les membres. Un autre périt dans la neige, ou dans une ravine ; un autre se trouve écrasé de la foudre. Celui-ci périt dans un incendie ; cet autre sous les décombres d'un bâtiment. L'un est empoisonné d'une herbe venimeuse, & l'autre s'étrangle en mangeant.

Combien y en a t'il qui ont terminé leur vie par la morsure de quel-

*Serieuses, critiques & amusantes.* 83  
ques bêtes, ou par des coups de pied  
de chevaux? Combien ne pourrois-je  
pas citer de dangers, qui ne sont ar-  
rivez aux hommes, le plus souvent,  
que par leurs fautes? Il n'est pas de  
bête si farouche, qu'on doive tant  
apprehender que l'homme. Que de  
voleurs, de brigands, de sacrileges,  
de délateurs, & de faux-témoins!  
Combien d'adultères, & de bourreaux  
qui troublent la tranquillité de la vie!  
L'un offense avec la langue, l'autre  
avec le fer, & la plûpart avec la frau-  
de, & la tromperie. Celui-ci pille ou-  
vertement, cet autre en cachette.  
Combien en trouve-t'on, qui sous le  
beau nom de l'amitié, & sous des  
prétextes respectables, en imposent à  
plusieurs qu'ils trouvent trop crédu-  
les, & trop de bonne-foi! Mais ce qui  
est encore bien détestable, c'est que  
presque tous les hommes se réjouis-  
sent des maux d'autrui. Il n'est point  
de confiance sincère entre les freres,  
entre les amis, ni même le plus sou-  
vent entre le Pere, & le Fils; & l'on  
trouve sur la terre tous les crimes  
qui au rapport des Poëtes, peuplent  
le sombre Royaume de Pluton.

Le seul temps que les hommes em-

ployent au sommeil , est celui de la paix. C'est le temps le plus doux qu'on passe dans la vie ; mais ces plaisirs pacifiques ne sont-ils pas encore interrompus par les piqûres de differens insectes, & quelquefois par des songes affreux ? Voilà quelle est la condition de l'homme , voilà les avantages de ce Roi des animaux. Mais à propos de cette Royauté, que je crois tout à fait chimérique, on ne verroit pas les Lions, les Tigres, les Ours, & autres bêtes féroces respecter fort le caractère, & la dignité de leur Souverain, si dans les Forêts de l'Affrique un homme seul se trouvoit au milieu d'eux. On sçait assez que si on assujettit quelque animal, c'est toujours par artifice, ou par le droit du plus fort, comme les hommes le pratiquent entr'eux tous les jours.

Concluons donc par dire qu'il n'y a rien de plus malheureux que l'homme, qui après être né dans la corruption se trouve destiné aux pleurs & aux gémissemens, & exposé sans cesse à mille & mille dangers, & à des maladies d'une infinité d'espèces. Il passe une vie courte, & laborieuse, pleurant, & regrettant tantôt une chose,

*serieuses, critiques & amusantes.* 85  
& tantôt l'autre, jusqu'à ce qu'enfin  
la mort vienne finir ses peines, &  
l'oblige d'abandonner son cadavre à  
la terre, pour y être changé en une  
vile poussière, sans nom, & sans mé-  
moire. Je suis....

---

## VII. LETTRE.

A MONSIEUR DE... à Thoulouse.

*Nature de l'Ame.*

MONSIEUR,

**D**E toutes les preuves que nous  
avons de l'existence de Dieu,  
il n'en est point à mon avis de plus  
belle que celle qui se tire de l'igno-  
rance, où nous sommes de la nature  
de notre ame.

Dieu existe, ou n'existe point. Mais  
il est la cause de tous les effets qui  
n'en peuvent avoir d'autre que lui,  
& par conséquent il existe. A l'appli-  
cation. Vous la ferez de reste, sans  
que je m'en explique, en lisant cette  
Lettre.

La difference qu'il y a entre un corps  
vivant, & un corps qui n'est pas en-

core animé, ou qui ne l'est plus, est sensible, & manifeste ; & les plus grossiers voyant une plante croître, un animal marcher, & multiplier ses fonctions, jugent, & décident qu'il a une ame.

Mais la nature est aussi obscure, que son existence est claire ; & les Philosophes la rangent, les uns en une classe, les autres en une autre. Aussi est-elle du genre des choses que nous ne connoissons point par elles-mêmes ; mais seulement par leurs effets, comme le mouvement local, & la substance qui n'est perceptible que par ses accidens. Ainsi la figure des corps animez dévoile leur forme invisible. Car l'ame figure également toutes les parties externes du corps qu'elle informe, comme on voit dans les plantes, & les animaux, entre lesquels ceux qui sont de même espece, ont pour l'ordinaire la figure de leurs feuilles & de leurs membres, ressemblante. Au lieu qu'entre les pierres, & autres corps inanimez, à peine en trouvera-t'on deux de même figure.

Parcourons les sentimens des Philosophes. Selon Aristote, l'ame est l'acte premier d'un corps organisé,



*serieuses, critiques & amusantes.* 87  
ayant la vie en puissance. Par acte il entend une perfection qu'il exprime par le mot d'Entéléchie, qui veut dire être dans sa fin ou forme, parce que la forme & la fin ne diffèrent point dans les choses naturelles. Et ainsi l'acte premier est la première perfection du corps vivant, & le premier principe des actes seconds qui émanent de lui, tels que sont toutes les actions de la vie.

Car de même que dans la matière, le plus imparfait de tous les êtres, il y a une puissance première, ou éloignée; comme dans l'eau, de devenir feu: une autre seconde, ou prochaine, comme dans la même eau, d'être air, lorsqu'elle est rarifiée; ainsi dans les formes, les plus nobles de tous les êtres créés, il y a un acte premier, qui est la source, & l'origine de toutes les actions qui se font dans le corps vivant; & un acte second, qui comprend ses facultez, & ses fonctions; bien que les facultez soient seulement des actes seconds au regard de l'ame, de qui elles procèdent, & des actes premiers au regard des fonctions qu'elles produisent.

L'ame n'est pas un acte pur comme Dieu, & les Anges; mais un acte

du corps dont elle dépend en son être, sa conservation, & ses opérations. Ainsi les ames végétaives, & les sensitives dépendent des corps qu'elles informent, en telle façon qu'elles cessent d'être, lorsque les dispositions qui les conservoient, & qui leur avoient donné naissance, ne sont plus. L'ame raisonnable suit bien les dispositions du corps dans l'exercice de ses opérations; mais non pas pour être & se conserver, étant immortelle & immatérielle.

On dit de l'ame qu'elle est l'acte d'un corps naturel, pour la distinguer des machines qui remuent les corps artificiels, & inanimes. On ajoute d'un corps organisé, parce que les organes sont nécessaires à l'action. Ce corps doit avoir la vie en puissance, c'est-à-dire, pouvoir exercer les fonctions vitales. A faute de quoi, le cadavre bien qu'organisé ne passe point pour animé, non plus que faute d'organe, l'œuf, & la semence, bien qu'ils aient la vie en puissance, ne peuvent passer pour avoir une ame.

Pythagore l'appelloit un nombre, à raison du rapport qu'elle a avec lui. Elle est une en essence : double, qui

*serieuses, critiques & amusantes.* 89

est le premier nombre, par sa combinaison avec le corps, & par la division de ses facultez, l'entendement, & la volonté; triple, par ses trois especes, qui sont l'ame végétative, la sensitive, & la raisonnable; quadruple, par les quatre qualitez, qui sont la température qu'exige son introduction dans le corps. Et de ces premiers nombres pris ensemble se forme le nombre de dix, d'où découlent tous les autres, comme de la simple conception, de l'énonciation, de l'argumentation, & de la méthode, qui sont les quatre opérations de l'ame raisonnable, procedent toutes ses lumieres, & ses connoissances.

Selon l'Ecriture Sainte, l'ame sera un air, ou vent, puisqu'elle rapporte que Dieu souffla sur le visage de l'homme un esprit de vie, & tel étoit le sentiment des Stoïciens, pour ne point parler de l'étymologie du mot *anima*, *animus*, qui signifie vent. L'ame est arrêtée dans le corps par le moyen de l'air.

La même Ecriture dit ailleurs que l'ame des brutes réside dans leur sang. C'est pourquoi Dieu en défendoit l'usage aux Juifs avec tant de sévérité. Il sem-

ble après tout que les esprits animaux méritent encore mieux le nom d'ame. Car outre qu'ils roulent mêlez avec le sang arteriel, ils sont la cause impulsive de tous les mouvemens, qui sont l'effet le plus apparent de l'ame. Je remarquerai que tout ce qui voit la matiere au dessous de soi, s'appelle ame, qui est le nœud de la matiere spirituelle & corporelle ; & le lien du Ciel avec la terre, participant également des qualitez de l'un & de l'autre.

Mais ce n'est pas assez de dire que l'ame est un acte & une perfection, ou que c'est par le moyen dequoi nous vivons, nous sentons & nous concevons ; il faudroit dire quel est cet acte. Ce doit être une substance ou un accident. Pythagore qui dit que l'ame est un nombre qui se meut lui-même, la met sous la quantité, comme ceux qui l'appellent un point ou une ligne. Au sentiment de Galien, qui n'en reconnoît point d'autre que la température, l'ame sera une qualité ; de même que selon celui de Cléarque, qui la définit par l'harmonie.

De ceux qui ont crû que l'ame étoit une substance, les uns l'ont appelée

le plus pur de quelque élément, comme Heraclite, du feu ; Anaximene, de l'air ; Thalés, de l'eau ; pas un, de la terre à cause de la grossiereté de sa matière. Critolaüs dit que c'est une quintessence. Démocrite voyant que l'ame étoit cause de tous les mouvemens, a dit suivant sa maxime, que c'étoit une substance composée d'atômes ronds, & par conséquent aisez à mouvoir.

Il est vrai que l'ame est une substance & non un accident, parce qu'elle compose la substance dont elle fait avec le corps un tout par soi. Or la substance ne se fait point de ce qui n'est pas substance ; ce n'est donc pas une quantité, puisque l'ame est le principe des actions, & que la quantité n'est point active. Elle est encore moins un nombre qui se meut lui-même, puisque le nombre est un être de raison, & que rien ne se meut lui-même, mais est mû par autrui. Ce n'est pas un point, ni une ligne, puisque le point ne se peut separer de la ligne, non plus que ligne de la surface, & néantmoins quelque ame, comme la raisonnable, se peut separer du corps, & être sans lui. Ce n'est

pas aussi une des quatre qualitez, vû que par leur nature elles sont indifférentes, & doivent être déterminées par quelque forme qui les employe à certain effet. C'est bien moins le tempérament, puisqu'il se trouve en tous les mixtes, dont il y en a toutefois qui sont inanimes. Ce n'est pas une harmonie, car elle est composée de contraires, & non pas l'ame qui n'en est point susceptible à cause de sa simplicité.

L'ame est donc une substance non corporelle, parce qu'il y auroit pénétration de quantité, un corps étant dans un autre corps, & l'ame dans toutes les parties du corps humain. Par conséquent elle n'est ni un élément particulier, ni composée de plusieurs, contre les sentimens d'Empédocle & de Platon, fondez sur ce que l'ame devoit juger de toutes choses, dont elle devoit avoir les principes conséquemment en elle-même. Ce qui est absurde, puisque notre ame connoît plusieurs choses qui ne sont point composées des élémens, comme les Anges & les Cieux. De sorte que l'ame est du nombre des choses, dont il est plus aisé de dire ce qu'elles ne

*serieuses , critiques & amusantes.* 93  
sont pas que ce qu'elles sont.

Le commun des Philosophes concourt néanmoins à croire que l'ame est un feu , dont le centre est le Ciel , & Dieu la premiere source , qui s'appelle dans le texte sacré du nom de feu. De là vient que la vie , qui est un effet de l'ame , n'est rien autre chose qu'une chaleur. Ce qui fait dire à Hypocrate , que l'ame n'est qu'un feu , & une chaleur celeste. Ainsi comme le feu rend les corps plus legers , ce qui se remarque aux étincelles qui volent en l'air tandis qu'elles sont enflammées , leur matière tombant après en terre ; ainsi les corps vivans pésent moins que les cadavres. Et les Hebreux appellent l'homme *Isch* , du mot *Esch* , feu ; comme les Grecs , *Phos* , c'est-à-dire , Lumiere , qui est une espèce de feu luisant & brûlant. Cette lumière paroît sur les corps , pendant qu'ils vivent , & disparoît aussitôt qu'ils sont morts. C'est pourquoi le soleil qui est la fontaine de la chaleur & de la lumière , l'est aussi de la vie de toutes les choses d'ici bas ; & comme l'ancien chaos , où la matière premiere dans son naturel étoit représentée par les ténèbres , ainsi la

94      *Lettres Philosophiques,*  
lumière exprime fort bien par sa pureté, sa beauté & son activité, celles des formes animées. Je suis...

---

## VIII. LETTRE.

AU MÊME.

*Si toutes les ames raisonnables sont de même espèce.*

MONSIEUR,

**I**L est des hommes si matériels, & d'autres si spirituels, qu'on ne comprend pas comment l'opinion courante s'est établie, à moins de dire que les suffrages ont été comptez, & que ceux des fots l'ont emporté. Ils sont sans doute le plus grand nombre. Mais se connoissent-ils, & ne se flatent-ils pas encore plus que les habiles gens ?

Apollon & Mercure étant broüillez là-haut,  
Ne sçavoient ici-bas où donner de la tête:  
Ils n'avoient point d'argent, & c'est un  
grand défaut ;

Jamais de l'indigence on n'a chomé la fête,  
Que deviendrons-nous, dirent-ils,  
Si Jupiter ne nous rappelle ?

Faire des tours de mains aussi prompts que  
subtils

Est un art où Mercure excelle ;



*serieuses , critiques & amusantes.* 95

Mais il craignoit les Alguazils ,  
Et s'il se rencontroit sous leur pate cruelle ,  
De mettre en œuvre les outils  
De la Justice criminelle,  
L'ingenieuse pauvreté ,  
Qui pour vivre de rien , rêve , invente ,  
s'exerce,  
Leur fit voir plus de sûreté .  
A faire un louable commerce.  
Mais comment ? ils n'ont rien , argent , fond  
ni crédit.  
Pendant cet embarras il arrive une foire.  
Apollon s'avisa de vendre de l'esprit ,  
Mercure de la mémoire.  
Après s'être postez dans l'endroit le plus beau  
Pour attirer du peuple & de la chalandise ,  
Chacun dans un Ecriteau  
Etala sa marchandise.  
Mais à peine Mercure a-t-il planté le sien  
Que de toute la foire il att re la foule.  
Le monde vient , s'en va ; puis revient &  
s'écoule ,  
Sans diminuer en rien :  
Le Marchand de mémoire en fournit la  
contrée.  
Mais le Marchand d'esprit à peine fut-il vû.  
Il vendoit une denrée  
Dont le plus idiot croit être assez pourvû.  
Il s'écrie , il s'emporte , il se rompt la cer-  
velle :  
Messieurs , dit-il , Messieurs , tournez ici vos  
pas :  
Dequoi la mémoire sert-elle ,  
Quand l'esprit par malheur ne l'accompa-  
gne pas.  
Il eut beau faire & beau dire ,  
Beau se plaindre & fulminer ,

Apollon avec sa Lyre

S'en alla sans étrenner.

Il n'est pas mal-aisé de croire

Que de sa marchandise il n'eut point de débit.

On dit à tout moment qu'on n'a point de mémoire ;

Et l'on ne dit jamais que l'on n'a point d'esprit.

Heureuse illusion qui exclut les mécontentemens , & qui répare l'inégalité des parties ! La sagesse de la nature est ainsi justifiée ; sagesse qui paroît principalement dans l'ordre fondé sur la variété. L'Univers en rend témoignage. Qu'est-ce en effet autre chose que l'assemblage d'une infinité d'êtres tous dissemblables ; & l'homme , ce petit monde , qu'une fidèle image de cet original & de cette diversité ? Elle est sensible dans le corps humain , & n'est pas moins réelle , quoique plus obscure dans les ames , soit entr'elles ou en elles.

A-t-on jamais vû deux hommes qui convinssent en tout pour les sentimens & les inclinations ? & le même homme ne differe-t-il pas de lui-même tant pour les uns que pour les autres ? Son cœur & son esprit ne ressemblent-ils pas à ces mers orageuses , agitées & toujours diverses,

J'ai

J'ai déjà insinué qu'il y a autant de différence entre tel homme & tel homme , qu'il y en a entre tel homme & telle bête. Chacun est cependant plus que satisfait de son lot , & cela va jusqu'à plaindre ses camarades. Le sage Esope en a diverti son siècle dans cette Fable.

Jupiter dit un jour : Que tout ce qui respire ;  
S'en vienne comparoître aux pieds de ma  
Grandeur.

Si dans son composé quelqu'un trouve à  
redire ,

Il peut le déclarer sans peur ;

Je mettrai remède à la chose.

Venez , Singe , parlez le premier , & pour  
cause.

Voyez ces animaux , faites comparaison

De leurs beautés avec les vôtres ?

Etes-vous satisfait ? Moi , dit-il , pour-  
quoi non ?

Mon portrait jusqu'ici ne m'a rien reproché ;  
Mais pour mon frere l'Ours , on ne l'a qu'é-  
bauché ;

Jamais , s'il me veut croire , il ne se fera  
peindre.

L'Ours venant là-dessus , on crut qu'il s'alloit  
plaindre.

Tant s'en faut ; de sa forme il se loüa très-  
fort ;

Glosa sur l'Elephant , dit qu'on pourroit  
encor

Ajouter à sa queue , ôter à ses oreilles ;

Que c'étoit une masse informe & sans beauté.

98      *Lettres Philosophiques,*  
 L'Elephant étant écouté,  
 Tout sage qu'il étoit, dit des choses pa-  
 reilles.  
 Il jugea qu'à son appétit  
 Dame Baleine étoit trop grosse.  
 Dame Fourmi trouva le Ciron trop petit,  
 Se croyant pour elle un colosse.  
 Jupin les renvoya s'étant censurés tous.  
 Au reste content d'eux, mais parmi les plus  
 foux  
 Notre espèce excella; car tout ce que nous  
 sommes,  
 Lynx envers nos pareils, & Taupes envers  
 nous,  
 Nous nous pardonnons tout, & rien aux au-  
 tres hommes.

On allegue pour cause de cette bi-  
 garrure d'esprits & d'inclinations, la  
 diverse constitution des corps, dont le  
 tempérament forme la trempe de l'a-  
 me, la manière de penser & ses af-  
 fections : que ce tempérament est  
 sans cesse alteré, & changé par les  
 causes externes & internes, non seu-  
 lement dans les quatre saisons de  
 l'année; mais encore dans les qua-  
 tre parties du jour; que de là vient  
 l'inconstance de nos jugemens & de  
 nos desirs; & que nous désapprouvons  
 & nous fuyons les mêmes choses que  
 nous approuvons & que nous recher-  
 chions un moment auparavant.

Tout le monde ne raisonne pas de la sorte. Selon quelques-uns, l'esprit est ou comme une étincelle produite de l'ame raisonnable, qui par ses inclinations fait juger de ses qualitez ; ou comme une habitude résultante simplement du tempérament des humeurs ; ou enfin comme un composé de l'un & de l'autre.

Ce dernier ne peut être, puisqu'il n'y a point de proportion, ni de rapport d'une nature spirituelle à une nature matérielle & corporelle, & que dans les alliances des métaux par la ferrumination, ceux qui ont le moins d'affinité, ne se peuvent pas unir parfaitement.

Ce ne peut être aussi un simple tempérament des quatre qualitez, qui forme l'esprit. Car pourquoi les bêtes n'en auroient-elles point ? & cependant celles qui approchent le plus du tempérament de l'homme, comme le pourceau, sont les plus stupides : & puis les âges, les saisons & les alimens changeant continuellement ces qualitez, changeroient aussi sans cesse les esprits.

C'est donc plutôt une qualité ou rayon de l'ame raisonnable, qui trou-

vant les quatre qualitez mêlées diversement en chaque sujet, s'en sert aussi en des opérations différentes ; & ainsi cette différence d'esprits n'est qu'accidentelle ou instrumentelle , puisqu'elle ne procede que de la diversité des humeurs , qui servent comme d'instrument à l'esprit ; & non pas essentielle , puisqu'y ayant même proportion du tout à sa partie que de la cause à son effet , cette ame étant égale en tous , son effet ou cette portion d'elle-même qu'on appelle esprit, le doit être.

Aussi voyons-nous , quelque différence qu'on veuille mettre entre les esprits , que leurs inclinations fondamentales sont semblables , la haine & l'aversion des mauvaises choses , le desir & la poursuite du bien ; & que si les moyens pour parvenir à leur but , sont différens , cela vient d'un tour particulier d'imagination causé par la constitution des humeurs , qui , à la manière d'un verre coloré , produit cet effet.

Ainsi la bile du soldat lui fera rechercher l'honneur & le profit dans les armes. L'Avocat les recherchera dans les sciences , que sa constitution

*serieuses, critiques & amusantes.* 101  
plus modérée, ou l'exemple & la volonté de ses parens lui aura fait embrasser. Car cette proportion ne change point la nature des esprits ; elle n'en change que l'apparence, comme du mélange de quatre ou cinq couleurs, un Peintre en formera une infinité d'autres, qui n'auront qu'un être apparent. C'est pourquoi entre les esprits forts & les esprits foibles, comme il n'y a guères de difference dans les mots, aussi y a-t-il peu de difference entre ces esprits ; & le Guerrier ne diffère du Philosophe que de quelque degré de chaleur ; que divers accidens ayant changé, on a vû soudainement l'un transformé en l'autre.

Voulez-vous un nouveau Systeme ? vous allez être servi. Il y a plusieurs causes partiales de la differences des esprits. Elles varient à l'infini selon qu'elles se rencontrent, à l'exemple des vingt-quatre lettres de l'Alphabet diversement combinées.

Ces causes se peuvent néanmoins rapporter à trois principales ; la nature, l'art & la fortune. La nature de l'homme, c'est l'ame & le corps. Quant à l'ame, qui croira que nos ames different d'espece ? il s'ensui-

vroit qu'une espèce feroit partie de l'individu, puisque l'ame fait partie de l'homme. Or cela est absurde, puisque l'espèce doit être énoncée de plusieurs individus. Il y a donc plutôt quelque différence individuelle entre nos ames, qui ne dépend pas tout-à-fait de la conformation des organes, ni de la température des humeurs.

En effet, il s'est vû des ames excellentes logées dans des corps mal faits, comme celles de Socrate & d'Esopé : & combien de corps bien faits logent-ils des ames mal faites ? L'art peut servir beaucoup à cette diversité, sur tout dans la jeunesse, à cause que nos esprits exemts de preoccupation à cet âge, sont plus flexibles, s'en étant vû de fort grossiers & déreglez, que l'étude & l'habitude, qui changent souvent la nature, ont beaucoup perfectionné. La fortune, & l'occasion ont encore bonne part dans cette diversité, entr'autres le séjour. C'est lui qui fit les Juifs pasteurs, parce que la Palestine étoit fertile en pâturages ; les Egyptiens laboureurs, parce que les plaines d'Egypte engraisées par le Nil, étoient propres au labourage. Ceux qui habitent les côtes mariti-



*Serieuses , critiques & amusantes.* 103  
mes , sont Marchands par la commodité du transport des marchandises ; & la nécessité dont le pouvoir est si impérieux , fait que les Arabes , qui habitent un terroir infertile , sont la plupart voleurs : que d'autres mieux polices sont belliqueux , & sobres ; & que de troisièmes sont sortis de leurs pays pour s'établir ailleurs de vive force.

La diversité des climats , les vents , les eaux , les façons de vivre , les exercices différens , & généralement toutes les choses externes , & internes , faisant quelque impression sur nos tempéramens , font aussi quelque diversité dans les esprits.

Nous avons dit ailleurs , que les actions dépendent de l'être , & qu'une chose n'agit qu'autant qu'elle est. Les actions des esprits étant donc entièrement différentes , ne peuvent procéder que de la diversité qui se trouve dans leur nature ; diversité qui n'est pas seulement convenable à l'ornement de l'Univers , où les formes , qui en sont les plus nobles parties , perdroient leur nom , qui signifie beauté , si elles n'étoient différentes , puisque la beauté ne se trouve que dans la diversité. Mais cette diversité sem-

ble requise à la nature même des ames, parce que ce sont des formes relatives aux corps, entre lesquels comme il s'en trouve de plus parfaits que les autres, ils requierent aussi des formes plus parfaites que les autres.

Ainsi il y a grande apparence que les ames de Socrate, d'Aristote, & des grands Philosophes ont été d'une autre trempe, que celles de ces peuples si stupides qu'ils ne pouvoient compter au-dessus de cinq. Platon distinguoit les ames en autant de classes qu'il y a de métaux, & l'expérience nous fait remarquer trois sortes d'esprits dans le monde; les uns sublimes & transcendans, dont le nombre est très-petit; les autres sont foibles, & du plus bas étage, qui sont ceux qu'on dit ordinairement n'avoir point de sens commun. Il y en a d'autres qui sont mediocres, & dont comme des autres il y a plusieurs degrez.

Attribuer tous ces ordres d'esprits au divers mélange des qualitez élémentaires, & matérielles; c'est faire dépendre un effet spirituel, tel qu'est l'action de l'entendement, d'une cause corporelle; ce qui ne peut être, puisqu'il doit y avoir une proportion

*serieuses, critiques & amusantes.* 105  
entre la cause, & son effet, qui ne se  
rencontre point entre l'esprit, & le  
corps.

Car s'il y a des actions des mixtes qui  
ne peuvent proceder des qualitez pre-  
mieres de toute la substance, comme  
en l'aimant la vertu d'attirer le fer;  
à plus forte raison les actions divi-  
nes de l'entendement, ne pourront  
proceder du divers mélange des qua-  
litez élémentaires.

J'ose dire qu'il y auroit moins d'ab-  
surdité de rapporter ces divers effets aux  
divers aspects des astres qui influent  
des qualitez celestes qui ne se trouvent  
jamais entièrement semblables qu'au  
tempérament de ces humeurs.

Vous vous trompez, si vous croyez  
les conjectures épuisées; preuve que  
rien moins, l'esprit est une habilité,  
ou puissance de l'ame, ayant son sié-  
ge dans la faculté connoissante, &  
raisonnable; & non dans l'appétitive,  
ou sensitive. C'est une certaine capa-  
cité de l'entendement pour connoître  
les choses à la faveur de la discipline,  
ou par le moyen de l'invention.

Pour inventer, il faut de la subti-  
lité, & du jugement; pour appren-  
dre, du jugement, & de la docilité. La-

mémoire fournit la matiere , & les choses. Car puisque de rien on ne fait rien , si la mémoire ne nous offre des espèces , il est impossible d'avoir ce qu'on appelle de l'esprit. Le jugement range les choses , résout le tout en ses parties , quand il faut apprendre , ou enseigner , & réduit les parties en leur tout , quand il faut inventer ; ce qui contient plus de difficulté , l'esprit trouvant plus de facilité à diviser qu'à composer.

C'est pourquoi les Inventeurs des arts , & des choses nécessaires à la vie , ont été mis au nombre des Dieux. Mais ces trois parties exigent chacune un tempérament qui leur est propre. La mémoire , de la chaleur , & de l'humidité ; ces qualitez se rencontrent dans les enfans. La subtilité , de la chaleur , & de la secheresse ; elles font les Poëtes , & les Devins. Le jugement , du froid & du sec ; c'est le temperament des vieillards ; & parce que ces qualitez ne s'ajustent pas , voilà pourquoi il est peu d'esprits qui excellent tout ensemble dans ces trois parties , sans avoir recours aux inspirations des Génies de Platon ; aux astres , ni à l'air qui sont des cau-

*serieuses , critiques & amusantes.* 107  
ses équivoques. La raison de la diversité des inclinations vient peut être de ce qu'on se porte plus volontiers à ce qu'on fait plus aisément. Ainsi celui qui parlera bien , aura du goût pour les professions qui obligent à paroître en public , comme la Chaire, & le Bareau ; celui qui est robuste , en aura pour la guerre , & les arts qui demandent de la vigueur , & des forces. Je suis....

---

## IX. L E T T R E.

A MONSIEUR l'Abbé.... Philosophe Cartésien, à Paris.

*Si les bêtes sont sans raison, & de pures machines.*

MONSIEUR,

**L**Es Disciples de Descartes ont eu meilleure opinion que lui de sa Philosophie ; il l'appelloit son Roman parmi ses amis. Quand il auroit badiné en tenant ce langage , rien ne nous empêche de croire qu'il a dit la vérité, contre son intention même. Ne pensez pas , Monsieur , que je sois plus favorable aux autres Philoso-

phes. Je les mets tous sans exception  
au nombre des Romanciers, dont l'im-  
agination a plus travaillé que le  
jugement ; Descartes, & eux ont pri-  
vé les bêtes de connoissance. Sur quel  
fondement ? Faut-il le demander ?

Toute profession s'estime dans son cœur,  
Traite les autres d'ignorantes,  
Les qualifie impertinentes,  
Et semblables discours qui ne nous coûtent  
rien.

L'amour propre au rebours, fait qu'au degré  
suprême

On porte ses pareils ; car c'est un bon moyen  
De s'élever aussi soi-même.

La Fable revient à la charge contre  
ce défaut.

On exposoit une peinture ;  
Où l'Artisan avoit tracé,  
Un Lion d'immense stature,  
Par un seul homme terrassé.  
Les regardans en tiroient gloire.  
Un Lion en passant rabatit leur caquet ;  
Je vois bien, dit-il, qu'en effet,  
On vous donne ici la victoire :  
Mais l'ouvrier vous a deçus,  
Il avoit liberté de feindre,  
Avec plus de raison nous aurions le dessus ;  
Si mes Confrères sçavoient peindre.

Peut-être ne manque t'il de même  
aux bêtes que la parole pour produi-

*Sérieuses, critiques & amusantes.* 109  
re au-dehors les richesses de leur intelligence, & confondre la présomption des hommes? Mais qui sçait encore si elles ne parlent point, & si faute de les comprendre, elles & nous ne sommes pas barbares les uns aux autres? & puis, qui témoigne plus de sagesse, les actions ou les paroles? Ne craignez pas que je donne dans la bisarrerie de ces Juges trop intégrés, qui pour se défendre de la séduction, panchent pour la partie adverse dans les affaires qu'on leur a recommandées. Je n'apporte ni scrupule, ni préjugé, ni intérêt à l'examen de notre question. Dieu veuille que j'y apporte autant de pénétration, & de lumière, que j'y apporte de liberté de jugement.

Laissons l'homme dans la possession où il est, de primer les animaux, & ne lui demandons pas de titres. Les apparences sont en sa faveur; l'Empire qu'il a sur les bêtes, la structure de son corps, les opérations de son esprit, & les ouvrages de l'un & de l'autre comparez à ceux des autres animaux: Il n'y a que l'homme seul qui connoisse non seulement Dieu, & les autres Créatures; mais aussi

soi-même, par une reflexion de l'entendement, qui est le plus puissant effet de la raison. Son corps seul propre à lever les yeux au Ciel pour la contemplation; à s'asseoir pour l'exercice des arts; flexible en toutes ses parties, & principalement de la main, l'organe des organes, & tant d'ouvrages merveilleux qui perfectionnent, & surmontent ceux de la nature, ne trouvent rien dans tous les autres animaux, qu'on leur puisse égaler. Qu'on ait donc préféré l'homme à la bête, je ne le désapprouve point; mais qu'on ait dépouillé celle-ci de toute intelligence, c'est ce que je ne peux souffrir.

Puisque la raison est la main du jugement, comme la parole l'est de la raison, & la main de la parole, il faut que l'un de ces degrez nous mène à la connoissance de l'autre. Je veux dire que la raison étant la main du jugement, les animaux qui se trouveront en avoir, ne pourront être non plus sans raison, qu'un homme naturellement sans main.

Or on est obligé de reconnoître quelque jugement dans les animaux, qui ne pourroient exercer sans cela



*Sérieuses, critiques & amusantes.* 111  
les fonctions de leurs sens extérieurs  
& intérieurs, que plusieurs d'entr'eux  
ont en un degré beaucoup plus émi-  
nent que nous.

Ils ont un sens commun, puisqu'ils  
distinguent les objets des sens; une  
fantaisie, puisqu'ils se portent tous  
également au bien sensible. Plusieurs  
ont une mémoire, comme les chiens  
& les chevaux qui abboient & hen-  
nissent en dormant; ce qui ne se peut  
faire sans quelque faculté supérieure,  
qui rassemble les especes éparées dans  
leur mémoire; effet dont la raison  
seule est capable. Mais ce qui lève la  
difficulté, est qu'ils sont disciplina-  
bles, & qu'il n'y a tour de souplesse  
qu'on ne leur enseigne beaucoup  
mieux qu'à l'homme: témoin les Ele-  
phans qui dansoient sur la corde à  
Rome, & les Chèvres qui en font  
autant aujourd'hui; sans parler des  
chiens, chevaux, singes, & autres  
animaux qu'on dresse, & des oiseaux  
auxquels on apprend à parler.

Quel jugement peut-on former de  
l'Elephant, qui avant que de payer  
le Chaudronnier, essayoit si son chau-  
dron étoit bien rajusté, y mettant de  
l'eau? Du Bœuf, qui n'en puisoit

jamais qu'un pareil nombre de seaux ; du Renard , qui faisoit hauffer l'eau de la cruche , la remplissant de pierres ; du même , qui approche toujours l'oreille du ruisseau glacé , pour entendre si l'eau remuë , avant que de hasarder le passage ; du Chien , qui aiant flairé deux chemins , se lance à corps perdu dans le troisième après le gibier ; du Chat , qui nonobstant sa faim , s'abstient du rôti qu'il voit , crainte du fouët qu'il ne voit point ; de plusieurs animaux , qui ont donné à l'homme la connoissance de bâtir , comme l'Hirondelle ; de faire de la toile , comme l'Araignée ; de faire des provisions , comme la Fourmi , à l'école de laquelle Salomon renvoye le paresseux ; de faire des lavemens , comme l'Ibis ; de se saigner , comme l'Hippopotame ?

Accuserons-nous nos maîtres de manquer de raison ? Se peut-il une contradiction plus grossière , & une ingratitude plus criante ? les facultez se déclarent par leurs actions , & celles-ci sont déterminées par leur fin. Or les actions des hommes & des bêtes sont semblables , & ont une même fin , qui est le bien utile , de-

*Sérieuses, critiques & amusantes.* 113  
lectable, ou honnête. Ces deux premiers sont sans contreverse : l'honnête qui consiste dans l'exercice de la vertu, est en un degré éminent en elles ; témoin le courage du Lion, en qui cette vertu n'est point fardée, ni intéressée, comme dans les hommes.

Aussi ne s'est-il jamais vû de Lions asservis à d'autres Lions, comme l'on voit des hommes asservis à leurs semblables. Leur tempérance se remarque en ce qu'elles se contentent des plaisirs licites, & nécessaires : supérieures en cela aux appetits défordonnez des hommes, qui non contents comme elles, d'une seule viande, dépeuplent l'air, la terre, & les eaux, pour irriter plutôt que pour assouvir leur gourmandise.

La foi de la Tourterelle, & la chasteté de la Colombe sont telles, que l'Epoux sacré leur compare celle de son Epouse. La fidélité du Chien envers son Maître, fait honte à celle des hommes. La Corneille est si continente qu'on remarque qu'elle passe jusqu'à cinq cens ans sans mâle, si le sien vient à être tué.

La bonne constitution de leurs corps, aidée de la regle, leur procure

cette longue vie. C'est moins la nature que les déreglemens, qui termine la nôtre dans peu d'années. Pour la justice, les droits des hommes sont fondez sur le droit naturel, qui leur est commun avec les bêtes. Je pourrois observer qu'on en épargnoit le sang dans le premier âge du monde; qu'on le ménage encore dans une grande partie des deux Indes, quoique Pythagore n'y ait pas porté sa doctrine; que Dieu n'ayant sauvé du déluge que quatre couples d'hommes, -en garantit sept de chaque animal munde; que l'asne de Balaam vit plutôt que ce Prophète, l'Ange qui les menaçoit, & leur fermoit le passage; qu'Isaye fait valoir la reconnoissance de l'asne & du bœuf envers leurs Maîtres, lorsqu'il reproche aux Israélites leur ingratitude envers Dieu; que ces deux animaux ont été les premiers témoins de la naissance du Verbe incarné, qui nous commande lui-même d'imiter la simplicité de la colombe, & la prudence du serpent. Puisque la bête tend invariablement à sa fin, qu'elle y arrive toujours; que l'homme se détourne ordinairement de la sienne. N'est-il pas juste de donner un nom plus

*serieuses, critiques & amusantes.* 115  
noble à la faculté qui s'acquie bien de son devoir, qu'à celle qui est si sujette à y manquer? Ainsi la bête aura plus de raison que l'homme, ou ce que l'homme appelle instinct en la bête, est plus excellent que sa raison.

Nous voilà bien payez de notre insolence; mais il n'y a que les personnes modestes qui sçachent se retracter. On répond par ce qui est en dispute; que la comparaison de deux ou de plusieurs choses, les unes avec les autres, en quoi consiste l'exercice de la raison, ne se pouvant faire que par l'homme; il n'y a aussi que lui seul capable de raison; qu'il possède seul la justice, qui n'est autre chose que cette même raison que les Juges font à un chacun, sous laquelle est comprise la Religion, inconnuë aux brutes; qu'on leur attribue improprement de la prudence, de la force, & de la temperance, parce que ce sont des habitudes de la volonté, que ces animaux n'ont pas, non plus que la connoissance des extrémités vicieuses, que ces habitudes présuposent. Tant s'en faut que les bêtes aient de la raison, qu'elles n'ont pas même un parfait usage des sens extérieurs. Les

odeurs, les sons, & les couleurs ne font impression sur elles, qu'entant qu'ils servent au goût, & au toucher, qui sont absolument nécessaires à leur conservation.

Il ne faut pas que leur imagination ou leur jugement apparent nous impose. La pièce par laquelle l'homme connoît les choses universelles, définit, compose & divise, comprend les rapports & les différences. Mais tout cela leur manque. Elles ont un appétit par lequel elles se portent vers leur bien. Mais parce que la connoissance qu'elles en ont, n'est pas suffisante, ni entière comme celle de l'homme, qui connoît seul le bien, comme bien, la fin comme fin; cet appétit est réglé & conduit par une cause supérieure, qui lui rend le même office que le pilote au navire; & cette cause porte nécessairement cet appétit au bien, comme elle précipite la pierre vers son centre. De sorte que cette infailibilité dans les démarches des bêtes, est plutôt un argument & un préjugé contre leur raison prétendue: au lieu que l'homme doué de connoissance, & pour ce sujet mis entre le bien & le mal, le

*serieuses , critiques & amusantes.* 117  
Feu & l'eau , se porte librement vers  
l'un & l'autre : d'où viennent nos éga-  
remens , parce qu'il est sujet à pren-  
dre l'ombre pour le corps , & les ap-  
parences pour la verité.

Venons aux Paradoxes de Des-  
cartes.

Descartes ce mortel dont on eut fait un Dieu ;  
Chez les Payens , & qui tient le milieu  
Entre l'homme & l'esprit , comme entre  
l'huître & l'homme ,  
Le tient tel de nos gens , franche bête de  
somme.

Ce Philosophe suppose ;

Que la bête est une machine ;  
Qu'en elle tout se fait sans choix & par res-  
sorts :  
Nul sentiment , point d'ame , en elle tout est  
corps.

Telle est la montre qui chemine  
A pastoujours égaux, aveugle & sans dessein ;  
Ouvrez-la , lisez dans son sein ;  
Mainte rouë y tient lieu de tout l'esprit du  
monde.

La premiere y meut la seconde ,  
Une troisième suit ; elle sonne à la fin.  
Au dire de ces gens , la bête est toute telle ;  
L'objet la frappe en un endroit ,  
Ce lieu frappé s'en va tout droit  
Selon nous au voisin en porter la nouvelle ;  
Le sens de proche en proche aussi-tôt la  
reçoit.

L'Impression se fait , mais comment se fait-  
elle ?

Selon eux , par nécessité ,  
 Sans passion , sans volonté :  
 L'animal se sent agité  
 De mouvemens que le vulgaire appelle  
 Tristesse , joye , amour , plaisir , douleur  
 cruelle ,  
 Ou quelqu'autre de ces états.  
 Mais ce n'est point cela , ne vous y trom-  
 pez pas.  
 Qu'est-ce donc ? une montre ; & nous ? c'est  
 autre chose.  
 Voici de la façon que Descartes l'expose ;  
 Voici , dis-je , comment raisonne cet Auteur  
 Sur tous les animaux enfans du Créateur.  
 J'ai le don de penser , & je sçais que je pense.  
 Or nous sçavons , dit-il , de certaine science  
 Que quand la bête penseroit ,  
 La bête ne réfléchiroit  
 Sur l'objet ni sur sa pensée.  
 Descartes va plus loin , & soutient nettement  
 Qu'elle ne pense nullement.

Que ne présume point de soi-même  
 un esprit qui sent sa supériorité ,  
 & dont la réputation est établie ?

Cependant quand aux bois ,  
 Le bruit des cors , celui des voix  
 N'a donné nul relâche à la fuyante proie ;  
 Qu'en vain elle a mis ses efforts  
 A confondre & broüiller la voie.  
 L'animal chargé d'ans , vieux cerf & de dix  
 corps ,  
 En suppose un plus jeune , & l'oblige par  
 force  
 A présenter aux chiens une nouvelle amorce.



Que de raisonnemens pour conserver ses  
jours !

Le retour sur ses pas , les malices , les tours ,  
Et le change , & cent stratagèmes

Dignes des plus grands chefs , dignes d'un  
meilleur sort :

On le déchire après sa mort ,  
Ce sont tous ses honneurs supêmes.

Quand la perdrix  
Voit ses petits

En danger , & n'ayant qu'une plume nou-  
velle

Qui ne peut fuir encor par les airs le trépas ;

Elle fait la blessée & va traînant de l'aile ,

Attirant le Chasseur & le chien sur ses pas ,

Détourne le danger , sauve ainsi sa famille ;

Et puis quand le Chasseur croit que son chien  
la pille ,

Elle lui dit adieu , prend sa volée & rit

De l'homme , qui confus des yeux en vain  
la suit.

Parlerai-je des castors , & des tra-  
vaux qu'ils construisent , pour arrêter  
le ravage des torrens ?

L'édifice résiste & dure en son entier ;

Après un lit de bois est un lit de mortier ;

Chaque castor agit , commune en est la tâche ;

Le vieux y fait marcher le jeune sans relâche :

Maint maître d'œuvre y court , & tient haut  
le bâton :

La République de Platon

Ne feroit rien que l'apprentie

De cette famille amphibie.

120 *Lettres Philosophiques ;*  
Ils sçavent en hyver élever leurs maisons ;  
Passent les étangs sur des ponts ,  
Fruit de leur art , sçavant ouvrage ;  
Et nos pareils ont beau le voir ;  
Jusqu'à présent tout leur sçavoir  
Est de passer l'onde à la nage.

Parlerai-je de certains animaux  
qu'on voit sur la frontière de Polo-  
gne, parmi lesquels la haine est hé-  
reditaire & éternelle ?

Ces animaux , dit-on , sont germain du  
renard.

Jamais la guerre avec tant d'art  
Ne s'est faite parmi les hommes ,  
Non pas même au siècle où nous som-  
mes.

Corps de garde avancé , vedettes , espions ;  
Embuscades , partis & mille inventions  
D'une pernicieuse & maudite science ,  
Fille du Stix , & mère des Héros  
Exercent de ces animaux  
Le bon sens & l'expérience.

Mais que répondront les Cartesiens  
au fait suivant ?

Deux rats cherchoient leur vie, ils trouve-  
verent un œuf ,  
Le diné suffisoit à gens de cette espèce ;  
Il n'étoit pas besoin qu'ils trouvaissent un  
bœuf.

Pleins d'appétit & d'allegresse ,  
Ils alloient de leur œuf manger chacun sa  
part ;

Quand

Quand un quidam parut ; c'étoit maître  
Renard ;

Rencontre incommode & fâcheuse.

Car comment sauver l'œuf ? le bien empa-  
queter ,

Puis des pieds de devant ensemble le porter ,  
Ou le rouler , ou le traîner ,

C'étoit chose impossible autant que hazar-  
deuse.

Nécessité l'ingenieuse

Leur fournit une invention.

Comme ils pouvoient gagner leur habi-  
tation ,

L'écornifleur étant à demi-quart de lieuë ,

L'un se mit sur le dos , prit l'œuf entre ses  
bras ,

Puis malgré quelques heurts , & quelques  
mauvais pas ,

L'autre le traîna par la queue.

Qu'on m'aïlle soutenir après un tel recit

Que les bêtes n'ont point d'esprit.

Je raconterai un dernier fait ,

Que je soutiens prodige , & tel que d'une  
fable

Il a l'air & les traits , encôr que véritable.

On abbatit un Pin pour son antiquité ,

Vieux palais d'un Hibou , triste & sombre  
retraite

De l'oiseau qu'Atropos prend pour son In-  
terprete.

Dans son tronc caverneux & miné par le  
tems

Logeoient entr'autres habitans

Force Souris sans pieds , toutes rondes de  
graisse.

122      *Lettres Philosophiques* ,  
L'oiseau les nourrissoit parmi des tas de blé ;  
Et de son bec avoit leur troupeau mutilé.  
Cet oiseau raisonnoit , il faut qu'on le confesse.

En son tems aux souris le compagnon chassa :  
Les premières qu'il prit , du logis échappées ,  
Pour y remédier , le drôle estropia  
Tout ce qu'il prit ensuite ; & leurs jambes  
coupées

Firent qu'il les mangeoit à sa commodité ;  
Aujourd'hui l'une & demain l'autre.

Tout manger à la fois, l'impossibilité  
S'y trouvoit , joint aussi le soin de sa santé.  
Sa prévoyance alloit aussi loin que la nôtre ;  
Elle alloit jusqu'à leur porter  
Vivres & grains pour subsister.

Puis, qu'un Cartésien s'obstine  
A traiter ce Hibou de montre & de machine :  
Quel ressort lui pouvoit donner  
Le conseil de tronquer un peuple mis en  
muë ?

Si ce n'est pas là raisonner ,  
La raison m'est chose inconnue.  
Voyez que d'argumens il fit.

Quand ce peuple est pris , il s'enfuit ;  
Donc il le faut croquer aussi-tôt qu'on le hape :  
Tout ? il est impossible ; & puis pour le besoin  
N'en dois-je pas garder ? donc il faut avoir  
soin

De le nourrir sans qu'il échape.  
Mais comment ? ôtons-lui les pieds. Or trou-  
vez-moi

Chose par les humains à sa fin mieux conduite.  
Quel autre art de penser Aristote & sa suite  
Enseignent-ils par votre foi ?

Je suis .....

X. L E T T R E.

A MONSIEUR le Chevalier  
DYKVELT, à Londres.

*Origine des Mœurs.*

MONSIEUR,

N E sommes-nous pas admirables  
de vanter la beauté de l'esprit,  
& la multitude de ses connoissances,  
& de n'en connoître ni la nature, ni  
la capacité? Cependant qu'est-ce que  
cet esprit, que nous-mêmes? Comment  
est-il donc possible qu'il nous soit in-  
connu? & s'il ne se connoît pas,  
comment connoîtra-t-il ce qui n'est  
pas lui & qui est hors de lui?

Vous voyez que sans philosopher  
beaucoup & sans rien outrer, com-  
me les Sceptiques, il est aisé d'établir  
l'incertitude de toutes choses. En vou-  
lez-vous un exemple dans notre que-  
stion même de l'Origine des mœurs?  
on les attribue les uns à un principe,  
les autres à un autre.

Débroûillez, si vous pouvez, ce  
cahos. Comme nous sommes nez pour

la société, nous avons dû y être portés par un instinct, qui nous est commun avec les bêtes, & par une habitude qui en procède. Ainsi cette habitude est toute corporelle. D'ailleurs, les mœurs étant diverses, elles ne peuvent venir des ames qui sont égales, & des substances simples : si bien qu'il faut nécessairement qu'elles viennent des corps, où l'ame agit diversement selon la diversité de leur température, & produit ces mœurs différentes.

Pareille variété dans les actions naturelles, puisqu'une même ame digère dans le ventricule, fait le sang dans le foie & dans les veines, voit par les yeux, parle de la langue, & raisonne dans le cerveau. C'est ainsi que la même est tantôt triste, lorsque l'humeur mélancholique domine dans le corps ; tantôt gaie, lorsque le sang abonde, & tantôt en colere, quand la bile est agitée.

Philosophie appointée contraire. L'homme est un composé dont l'ame est la forme, comme le corps en est la matiere : Et à quoi rapporte-t-on les vertus & les actions du composé ? n'est-ce pas à la forme ? Or nous appelons mœurs, les habitudes qui se

*serieuses , critiques & amusantes.* 125  
forment de la répétition des actions  
humaines. Quand l'ame ne seroit qu'une  
qualité suivant les pensées de quel-  
ques Philosophes , on ne pourroit lui  
refuser le privilege dont jouir la qua-  
lité dominante de chaque composé,  
qui est de lui donner non seulement  
le nom, mais aussi l'action.

Par exemple ; dans les médicamens  
le simple le plus actif l'emporte au  
dessus des autres. Le musc entre les  
parfums , & l'amertume & la salure  
parmi les saveurs. Joint que si le  
tempérament donnoit les mœurs à  
l'homme , il ne pourroit d'ignorant  
devenir sçavant : & jamais un dé-  
bauché entendant la leçon de Xeno-  
crate , n'eût quitté sa couronne de  
fleurs pour s'attacher à la Philoso-  
phie.

Les exemples de tant de grands  
personnages disgraciez de la nature,  
démentent les inductions qu'on veut  
tirer de la difformité du corps contre  
les mœurs , & décreditent les remar-  
ques qui ont été faites de quelques  
prétendus signes de malice , tels qu'en  
Zoïle , d'avoir la barbe rouge , la  
bouche noire , être boiteux & lou-  
che ; & en Thersite d'avoir la tête

pointuë. On voit assez communément des gens de semblable constitution, poil, stature, traits du visage, & autres circonstances, jusqu'à des jumeaux, differer de mœurs & d'inclinations.

Les astres mêmes, ces agens si puissans selon quelques-uns, ne contraignent point ; mais sollicitent seulement nos volontez. Et les dispositions du corps regleront les sentimens de l'ame ? Sans doute qu'elles n'y contribuent pas peu, à cause du commerce qui est entre ces deux substances : & peut-être qu'il ne faut pas moins d'effort pour résister à l'impetuosité des passions, que pour se soutenir sur la pente d'un précipice.

Après tout, cette résistance n'excede point nos forces ; & la continence de Socrate, dans le lit duquel ses Disciples introduisirent une Courtisane, en est un témoignage authentique. Je ne parle pas de la crainte de Dieu, dont les effets vont encore plus loin, parce qu'elle relève d'un ordre supérieur à nos raisonnemens.

Les Parties s'approchent insensiblement, & conviennent à peu près de



*serieuses, critiques & amusantes.* 127  
faits ; continuez-leur votre audience.

L'ame exerce toutes ses fonctions par le ministère du corps ; donc il influë dans toutes ses actions. Il n'y scauroit influer qu'au moyen de ce qu'il a, son tempérament & ses autres propriétés. Donc c'est ce tempérament qui les diversifie, puisqu'elles sont diverses. En effet, l'ame est sage, quand le cerveau est bien temperé ; hébétée, quand il est trop humide ; & folle ou furieuse, quand il est enflammé, comme au délire ou en la manie. Elle est même contrainte de quitter le corps, lorsqu'une fièvre violente a tellement dépravé les humeurs, que le tempérament requis à ses fonctions ne s'y trouve plus. De même que le feu cesse, lorsque la matière combustible est consumée.

Hipocrate a observé, que les peuples sont guerriers, ou lâches ; laborieux, ou fainéans ; vertueux, ou vicieux, suivant la nature des climats, & des païs qu'ils habitent, qui leur communiquent chacun leurs qualitez. De là vient qu'en Asie où l'air est plus temperé, & moins sujet aux changemens qu'en Europe ou en Afrique, les hommes sont plus sains &

128 *Lettres Philosophiques*,  
plus beaux ; leurs mœurs plus égales  
& plus régulières.

Au contraire, dans les pays froids  
ou chauds, les hommes sont plus  
cruels ou plus emportez ; plus hardis  
ou plus timides. Et ceux qui habitent  
les montagnes & autres lieux ingrats,  
signalent leur industrie, pendant que  
ceux dont le sol est heureux, crou-  
pissent dans l'oïveté.

Entre les Grecs, les Thébains &  
tous les Béotiens, dont le terroir  
étoit gras, & l'air grossier, avoient  
l'esprit lourd ; & les Atheniens l'a-  
voient delié, à cause de l'aridité de  
l'Attique. Ce qui faisoit dire que l'on  
naïssoit Philosophe à Athenes.

La Scythie, qui donna la naissan-  
ce à Anacharsis, accrut beaucoup la  
réputation de sa sagesse. Hypocra-  
te ajoute les saisons, dont le chan-  
gement entraîne inévitablement celui  
des mœurs. Or tout cela ne peut agir  
sur les ames que par l'organe du  
corps ; & ainsi les humeurs se ressen-  
tent de toutes ces varietez.

Voilà de nouvelles preuves en fa-  
veur de la première opinion. Vous  
allez voir qu'elle ressemble aux rivié-  
res, qui grossissent à mesure qu'elles

s'éloignent de leur source. Les enfans à la mammelle n'ont pû contracter aucune habitude , ni bonne ni mauvaise. C'est pourquoi il est bon de les considérer pour reconnoître leurs inclinations. Car il est certain qu'ils en ont ; les uns donnant des indices de courage , les autres de timidité. Les uns sont honteux , les autres impudens ; quelques-uns gourmands , les autres sobres ; & si-tôt qu'ils commencent à parler , on voit les uns menteurs , & les autres véritables. Et quoique deux enfans étudient sous le même maître , souvent celui qui travaillera davantage , fera moins de progrès que son condisciple , qui aura de la disposition pour les sciences , qui les affectionnera , & à qui elles se livreront presque d'elles-mêmes. Celui-ci sera querelleux , celui-là complaisant & pacifique. Tel paroîtra né pour obéir , & tel pour commander ; de sorte que non-seulement les actions morales , mais les intellectuelles dépendent des corps.

Aussi est-ce une suite nécessaire de la méthode que l'ame observe dans leur production. Les objets extérieurs agissent sur les sens qui font leur ra-

port à la fantaisie; la fantaisie rend compte à une puissance supérieure; cette puissance démêle les images qu'elle a reçues, pour en porter son jugement. Il ne sçauroit être sain, si ces images ne sont fidèles; & elles ne le sçauroient être, s'il y a de l'al-tération dans les humeurs, & dans les esprits animaux.

Le Parti contraire défend à ces moyens, que si les mœurs dépendoient du tempérament, les alimens pour-roient procurer les vertus. Car comme le tempérament dépend des humeurs, les humeurs procèdent des alimens; ce qui semble ridicule, puisque les plus considérables fonctions de l'ame dépendroient non seulement des viandes, mais de toutes les autres choses non naturelles; & que ce seroit assujettir la souveraine à des esclaves, & la dépouiller de son empire, qui consiste dans la volonté.

La Théologie intervient dans ce différend, & s'oppose à cette conclusion, qui rejetteroit sur l'Auteur de la nature les déreglemens des hommes. A la vérité, celui qui feroit une mauvaise action, ou pourroit ne la point commettre, y étant porté par sa con-

stitution; & cette necessité l'excuseroit, & il meriteroit grace, & non pas punition, parce que son peché seroit involontaire. D'ailleurs, l'homme, cet être si variable, auroit part à l'immuabilité; le mélancholique seroit toujours sombre; le bilieux toujours colere; le sanguin toujours amoureux; le pituiteux toujours nonchalant. Et néanmoins nous voyons un même homme exercer toutes sortes de vertus, & être capable de tous les vices.

Enfin nous voyons quantité de bêtes, qui ressemblent à l'homme. Le Singe pour le cerveau, pour la forme extérieure, & pour les os. Aussi du tems de Galien, on montroit dans les Ecoles le squelette de cet animal au défaut de celui de l'homme. Le Pourceau lui ressemble pour le temperament, & pour les parties internes, & le Veau comme le Singe, pour le cerveau. Cependant aucune de ces bêtes ne fait rien d'approchant des actions spirituelles de l'homme. Ces actions ne sont donc pas organiques; autrement elles seroient corporelles, puisqu'elles proviendroient des corps; & si elles étoient corporelles, quelle seroit la destinée de notre ame?

Toutes ces opinions ne vous contenteront pas plus que moi. Il n'est pas aisé de faire un choix qui contente pleinement. Je fais....

---

## X I. L E T T R E.

*Aux prétendus Esprits forts qui révoquent  
en doute l'immortalité de l'ame.*

**E** S r-ce donc là, Messieurs, une matière de dispute, & la Religion ne doit-elle pas nous suffire pour nous assurer de la durée de la principale partie de notre être ? C'est une grande autorité, dites-vous, & la plus respectable de toutes. Mais peut-elle en plusieurs personnes empêcher les soulèvemens de la raison ; peut-elle en éteindre absolument le flambeau ? Il nous épouvante, & nous rassûre.

Démêlons, s'il est possible, les ombres d'avec la lumière, & les illusions d'avec la vérité. Il ne faut point consulter la Physique sur l'immortalité de l'ame. Comme elle est la science des corps naturels, en tant qu'ils sont sujets au changement, elle ne traite de l'ame qu'autant qu'elle informe le

*Sérieuses, critiques & amusantes.* 133  
corps, & qu'elle participe, ou qu'elle  
est cause de ce changement ; mais  
elle ne traite pas de son immortalité.

Les effets qu'elle produit, & ses  
pensées qui vont au-delà des espaces  
imaginaires, sa façon d'agir, sa vi-  
gueur dans la vieillesse, ses appre-  
hensions des Jugemens de Dieu, la  
satisfaction, ou les syndereses de la  
conscience, & la seule Justice de  
Dieu qui laisse impunis quantité de  
péchés en ce monde, en sont des té-  
moignages authentiques, quand le con-  
sentement universel des Payens mê-  
mes, dont quelques-uns ont avancé  
leur mort pour jouir de cette immor-  
talité, & quand la figure, & la dis-  
position du corps de l'homme, qui  
le distingue si avantageusement de  
tous les autres animaux, ne démon-  
treroient pas l'excellence de sa forme  
postérieure : de sorte que l'ame des  
bêtes mourant, celle des hommes ne  
devoit point mourir, par la maxime  
même de la Philosophie, qui veut  
qu'il y ait des contraires parmi les  
diverses espèces de choses.

Comme il y a donc des esprits  
jointes aux corps, qui meurent, il

en falloit d'autres joints à d'autres corps , qui ne mourussent point en étant séparés ; & l'harmonie du monde , qui ne permet pas que les choses passent d'une extrémité à l'autre , sans parcourir le milieu qui est entre deux , semble aussi demander , que de même qu'il y a des esprits , & des intelligences toutes pures , qui sont immortelles , des substances corporelles , & mortelles , il y eût pareillement une nature mitoyenne , c'est-à-dire , l'homme appelé pour ce sujet par les Platoniciens , l'Horison de l'Univers , parce qu'il sert de lien , & de moyen qui unit l'hémisphère supérieure de la nature angelique , avec l'hémisphère inférieur de la nature corporelle.

Mais il y a bien de la différence entre ce qui est , & ce qui peut être démontré par la raison , qui ne sçau- roit même prouver beaucoup de choses sensibles , telles que sont les propriétés de chaque chose ; non plus que donner un nom aux dernières différences , ni même rendre raison du mélange des couleurs , de la diversité des sons , & des autres objets sensibles & grossiers , que pour la plupart elle n'a pû encore désigner par des



*serieuses , critiques & amusantes.* 13 &  
noms propres , & convenables. A plus  
forte raison ne ſçauroit-elle prouver  
ce qu'elle ne voit point , ni démon-  
trer l'attribut de quelque ſujet , ne  
ſçachant ce qu'ils ſont l'un & l'autre.

Car pour prouver par la raiſon  
l'immortalité de l'ame , il faudroit au  
moins connoître les deux termes de  
cette propoſition , l'ame eſt immor-  
telle : or l'un & l'autre eſt inconnu à  
la raiſon naturelle , parce que l'im-  
mortalité dit une choſe qui n'aura ja-  
mais de fin ; & l'infini ſurpaſſe la por-  
tée de notre eſprit , qui eſt fini , & ter-  
miné. Pour le terme d'Ame , il eſt ſi  
obſcur , que la Philoſophie n'a pû en-  
core convenir ſi c'eſt un eſprit , ou  
quelque choſe de corporel ; une ſub-  
ſtance , ou un accident ; ſi enfin elle eſt  
une ou pluſieurs.

Revenons à nos moutons. Tout ce  
qui eſt mortel , eſt corruptible ; eſt tel ,  
en ce qu'il a en lui , ou hors de lui  
quelque cauſe de cette corruption.  
Tous les corps mortels étant compo-  
ſez de parties contraires , & ennemies ,  
ont dans eux-mêmes le principe de  
cette corruption , duquel , tant les corps  
ſimples , comme les élémens , & les  
cieux , que nos eſprits , & les pures

17  
T36 *Lettres Philosophiques,*  
telligences, sont entièrement exempts

Il est vrai que dépendantes toutes d'une premiere cause, qui leur a donné l'être & qui le leur conserve par le concours continuel de sa vertu, elle le leur peut ôter, & les replonger dans le néant d'où sa toute-puissance les a tirées.

Comme en ce dernier sens, il n'y auroit rien d'immortel que Dieu, parce que les Anges, les ames raisonnables, les élemens, & les cieux, qu'il a créés dans le tems, pourroient aussi finir dans le tems : ainsi, selon le premier sens, nos ames, & les purs esprits sont immortels, & incorruptibles; sinon il faudroit, que selon l'ordre établi dans la nature, il s'engendrât de leur corruption quelque nouvelle substance : ce qui est absurde, étant simples, & exemptes de composition.

Car si les ames raisonnables, qui font partie de l'homme composé de matiere & de forme, en étoient elles-mêmes composées, il y auroit un progrès infini dans les causes; ce qui est contraire à la raison naturelle : outre que rien ne se corrompt que par son contraire; & conséquemment

*Sérieuses, critiques & amusantes.* 137  
ce qui n'a rien qui lui soit contraire,  
est exempt de corruption.

Or telle est l'ame raisonnable. Car non seulement elle n'a rien qui lui soit contraire ; mais même les choses les plus contraires dans la nature , telles que sont les habitudes , & les privations , étant reçues dans son entendement , ne sont plus opposées , ni ennemies ; mais amies , & de même nature ; d'où vient que , selon la Philosophie , la raison des contraires est semblable , & que leur connoissance fait une seule , & unique science.

Il faut demeurer d'accord que nous n'avons qu'un moyen de connoître la nature des choses , sçavoir , leurs actions ; ce qui a donné lieu à la maxime , qu'une chose agit en tant qu'elle est ; & que chaque agent a une sphère d'activité conforme à sa nature. Car puisque l'action dépend de l'être , ce qui n'est point n'en pouvant produire aucune , à plus forte raison cette même action doit-elle répondre à la nature de l'être d'où elle procède ; & par conséquent , comme une substance corporelle ne peut produire d'action qui ne soit corporelle , aussi une action immatérielle ;

& incorporelle ne reconnoît aucun principe de son être, que ce qui est incorporel, & incorruptible : de sorte que les mêmes raisons qui prouvent que les ames des brutes sont mortelles, parce que leurs opérations ne s'étendent point au-delà du corps, de sa conservation, & de son bien sensible; ces mêmes raisons, dis-je, concluent pour l'immortalité de notre ame, dont les opérations sont spirituelles, & détachées du corps. Car se nourrir, assimiler, sentir, mouvoir, & telles autres actions étant corporelles, puisqu'elles se terminent à des objets sensibles & corporels, elles doivent être produites par une faculté de même nature.

Mais l'ame étant raisonnable, outre les actions qui lui sont communes avec les bêtes, en a de particulières d'un ordre plus relevé, comme de connoître par les lumieres de l'entendement les veritez éternelles, d'affirmer, nier, suspendre son jugement, comparer les choses semblables, désunir les êtres pour les considérer à part en eux-mêmes, sans avoir égard au lieu, au tems, & à tous leurs accidens sensibles : & par la volonté aimer la vertu, l'embrasser malgré les

*Sérieuses , critiques & amusantes. 139*  
inclinations contraires de l'appétit  
sensitif ; faire le bien difficile , & fuir  
le mal qui flatte nos sens ; & telles  
autres actions , qui étant au-dessus du  
corps , & plus excellentes que les ob-  
jets matériels , & sensibles , ne peu-  
vent être produites que par une sub-  
stance immatérielle , & incorruptible,  
telle que l'ame de l'homme.

Aussi , puisque notre ame peut con-  
noître toutes sortes de corps , elle ne  
doit point participer de la matiere ;  
comme la langue , pour bien juger  
des saveurs , & l'œil pour bien discer-  
ner les couleurs , n'en doivent avoir  
aucune ; car comme l'œil étant cor-  
porel , ne peut recevoir que les espe-  
ces visibles , parce que la disposition  
de son organe est déterminée à rece-  
voir ces especes , & non celles des  
sons , ou des odeurs ; de même , si  
l'entendement étoit corporel , il ne  
pourroit recevoir les especes de tous  
les corps qu'il connoît ; mais sa na-  
ture étant limitée , elle ne seroit pro-  
pre à recevoir que certaines especes,  
& non toutes ; ce qui est absurde.

La connoissance de l'entendement ,  
bien-loin d'être restrainte à quelque  
nature corporelle , aiant pour objet

l'être en général, tout ce qui existe, tout ce qui n'est pas encore, comme les chose à venir ; ce qui n'est plus, jusqu'à cela même qui n'est pas en puissance ; tellement que son objet étant infini, il doit à plus forte raison être infini ; ce qui reçoit ayant plus d'étendue que ce qui est reçu.

Il y a plus. La nature qui est toute sage, & qui ne fait rien en vain, a imprimé en chaque chose un désir de la fin qu'elle a eu en vûe en la produisant. Cela se remarque dans tous les êtres créés. Puis donc que le plus violent désir de l'homme est celui de l'immortalité, vers laquelle il dirige toutes ses actions, & toutes ses pensées, il en doit être capable, & la passion qu'il a naturellement de connoître tout, en est un puissant argument.

Ne pouvant donc en cette vie arriver à la fin, ainsi que font toutes les autres choses ; n'y pouvant acquérir pleinement la science, ni la vertu, qui sont les perfections de son être, il faut que cela s'accomplisse en une autre ; sans laquelle non seulement les gens de bien seroient plus malheureux que les méchans ; mais les

*serieuses , critiques & amusantes.* 141

les hommes de pire condition que les bêtes, si après avoir essuyé tant de disgrâces, dont les brutes sont exemptes, la conclusion de nos misères étoit l'anéantissement de la principale partie de nous-mêmes. Joint que ce que Dieu veut conserver éternellement est immortel. Or il nous paroît par la lumière naturelle que Dieu a dessein de conserver éternellement nos âmes. Car sa sagesse ne permet pas que rien soit inutile dans la nature. C'est pourquoi aussi-tôt que les organes corporels viennent à être gâtés de telle façon qu'ils ne peuvent plus servir aux opérations, tant végétatives que sensitives de l'âme des bêtes, Dieu cesse de la conserver, & elle retombe dans le néant, étant désormais inutile.

Si donc l'âme raisonnable n'étoit que pour ces opérations corporelles, sans doute qu'elle éprouveroit le même sort que celle des bêtes, lorsque les organes seroient tellement gâtés, que ces opérations ne pourroient plus se faire ; mais puisqu'elle a en soi, & sans aucune dépendance des sens, une puissance qui agit beaucoup plus excellentement qu'avec les organes corpo-

rels , comme nous avons dit , il s'enfuit que Dieu la conservera aussi éternellement hors du corps , puisqu'elle peut produire hors de lui des opérations plus parfaites , que lorsqu'elle y étoit. Et quand même le dégoût qu'a notre ame de tous les biens créés durant cette vie ; l'ascendant qu'elle prend sur le corps , & sur toutes les puissances sensitives , & corporelles , ne prouveroient pas cela ; le mépris qu'elle fait de la mort , qu'elle recherche souvent malgré son inclination naturelle , qui la lui représente , comme le plus grand de tous les maux , témoigne assez que l'ame raisonnable , qui fait ce jugement , ne meurt pas avec le corps : autrement la maxime qui dit , que toutes choses desirent leur bien , & par conséquent l'être , fondement de tout bien , se trouveroit fautive dans l'ame qui desireroit par conséquent son mal , je veux dire , le non-être.

De plus. Si elle ne pouvoit être sans le corps , son souverain bien seroit dans la vie corporelle , & les voluptez du corps ; comme son souverain mal , dans les afflictions , & les exercices de la vertu : ce qui est ab-



furde. Car ce que l'on oppose ordinairement que notre ame ne sçauroit exercer ses fonctions les plus nobles, que par le moyen des organes corporels bien disposez ; & que lorsqu'elle sera dégagée du corps, elle ne pourra plus agir, puisqu'elle n'aura plus d'organes, & par conséquent ne sera plus, une chose ne cessant pas plutôt d'agir que la nature cesse d'en prendre soin ; c'est supposer ce qui est en dispute ; sçavoir, que l'ame ne peut agir sans les organes du corps, lorsqu'elle en est separée, puisqu'elle opère quelquefois plus parfaitement, lorsqu'elle est dégagée des sens, comme dans l'exrâse, dans les fièvres chaudes, pendant la nuit, & en la vieillesse.

Dans l'Architecture, la principale pièce d'un édifice est le fondement. Les bons principes sont de même la partie la plus importante, & la plus essentielle d'une science ; puisque, sans eux, tout ce que nous appellons sciences, sont de pures conjectures, ou opinions.

Donc pour bien juger si l'immortalité de l'ame se peut démontrer, il faut ( si l'on peut ) trouver des principes de cette proposition ; l'ame.

144. *Lettres Philosophiques ;*  
est immortelle ; dont les termes étant  
connus , soient clairs & reçûs commu-  
nément.

Ceux dont on s'est servi jusqu'à  
présent , sont tels. I. Tout ce qui est  
spirituel , est incorruptible. II. Ce qui  
est matériel , est mortel. III. Ce qui  
est immatériel , est immortel. IV. Ce  
que Dieu veut conserver éternelle-  
ment , est immortel. V. Une chose agit  
en tant qu'elle est : Et quelques au-  
tres principes sur lesquels cette créan-  
ce semble mal appuyée.

Car pour le premier , il n'est pas  
absolument vrai , puisque les habitu-  
des de la grace & les habitudes na-  
turelles se perdent ; celles-là par le pe-  
ché , celles-ci par l'interruption des  
actes qui les ont produites.

Pour le second , il est manifestement  
faux , puisque non seulement les for-  
mes des élémens qui sont matérielles ,  
& les élémens mêmes considerez dans  
leur totalité , mais encore la matière  
première , sont incorruptibles & éter-  
nelles : & selon le sentiment de plu-  
sieurs Théologiens , ce n'est pas un  
article de foi que les Anges soient  
incorporels , bien que c'en soit un  
qu'ils soient immortels : pour ne rien  
dire

*serieuses , critiques & amusantes.* 145  
dire des Démons ignées , aériens , &  
autres Genies corporels des Platoniciens.

Quant au troisiéme : les actions de l'entendement & de la volonté , sont immatérielles & néanmoins périssent , pour ainsi dire , dès le berceau , & les espèces intentionnelles ne sont pas incorruptibles , bien qu'elles ne soient composées de matière & de forme. Au contraire , les Cieux qui en sont composez , ne laissent pas d'être incorruptibles. Ce qui montre que l'immortalité de l'ame ne dépend point de là , mais de toute autre chose.

Pour le quatriéme : il est aussi difficile de prouver , sans avoir recours à la Sainte Ecriture , que Dieu veut conserver éternellement les ames , que de montrer qu'elles sont immortelles.

Pour le dernier : il est certain que plusieurs choses agissent au dessus de leur portée & de leur nature , puisque ce qui n'est point comme la fin , ne laisse pas de nous remuer , comme la cause efficiente : le mouvement engendre la chaleur qu'il n'a point ; la lumière qui est une qualité cor-

porelle , se meut en un instant à la manière des substances spirituelles ; & le Soleil qui est inanimé , produit des animaux plus excellens que lui.

Tous ces exemples font voir que ce principe si rebatu , Que l'on connoit la nature de chaque chose par ses opérations , n'est pas universellement vrai , non plus que tous les autres qu'on propose sans les expliquer , & avant que d'avoir défini les termes sous lesquels ils sont compris.

Car , comme un Géomètre se moqueroit de demander à quelqu'un qu'il lui accordât , que l'on peut d'un point donné à un autre point mener une ligne droite , & décrire un cercle de quelque centre ou intervalle que ce soit ; ou qu'il reçût pour principe que tous les angles droits sont égaux entr'eux ; si auparavant il ne lui avoit expliqué ce qu'il entend par ces termes , de point , de ligne , centre , cercle , angle droit & intervalle : Aussi ne doit-on pas écouter ceux qui proposent pour principe , Que tout spirituel ou immatériel est incorruptible & immortel ; avant que d'avoir défini ( ce qu'ils ne sçauroient faire ) ce que c'est que spirituel , immatériel & immortel.

Quand même on leur passeroit ces principes ; ce seroit à eux à montrer par raisons naturelles que l'ame raisonnable est spirituelle, immatérielle, indépendante du corps par sa nature ; & non à supposer ces choses pour assûrées. Et encore qu'on leur accordât, ce qui est fort incertain, que les actions des hommes sont plus nobles que celles des brutes ; il ne s'ensuivroit pas de là que l'ame raisonnable qui en est le principe, fût immortelle, & tout-à-fait dégagée de la matiere : mais bien qu'elle seroit d'un ordre plus relevé. Comme l'imagination est une puissance corporelle de même que la vûë, bien que ses actions soient beaucoup plus excellentes en comparaison de ce sens, que ne sont les actions de l'ame raisonnable par rapport à l'imagination qui ne lui cede guères en sa manière d'operer. Et toutefois ceux qui écrivent de l'Immortalité de l'ame se fondent là-dessus ; & ainsi la prouvent bien par des convenances, mais ne la démontrent point ; parce que c'est une verité qui, quoique très-certaine, est cependant très-obscuré, & peut bien être comprise par la foi qui nous la revelée,

148      *Lettres Philosophiques,*  
& à qui nous devons toute sorte de respect & de soumission ; mais cette vérité est trop éloignée de nos sens , pour être démontrée par des raisons naturelles & sensibles.

Je suis , Messieurs , votre . . . .

---

## X I I. L E T T R E.

A M O N S I E U R R O S E N V V O L D E ,  
à la Haye.

*Si les Esprits des Morts reviennent.*

M O N S I E U R ,

**L** Es Protestans font la guerre aux Catholiques , de croire le retour des Esprits , & la vérité est que leur incredulité n'est pas sans fondement , ayant pour eux la Parabole de Lazare & du mauvais Riche. Ils accusent les Ministres de l'Eglise Romaine de fomenter cette erreur , ou de la combattre mollement par raison d'interêt. L'envie n'auroit-elle pas autant de part que le zèle dans ces déclamations de leurs Prédicateurs ?

*Sub Judice lis est.*

C'est la faute de leurs Chefs. Ils ont imité Charles VIII. qui passa en Italie , sans avoir pris les mesures convenables pour s'y maintenir. Ces Messieurs les Réformateurs sont pour l'ordinaire gens ardens , aussi destituez de sagesse que pourvûs d'imaginative. Mais venons à notre sujet.

Puisqu'il y a une Cause suprême purement intellectuelle , il est de la perfection de l'Univers qu'il y ait aussi des créatures purement intellectuelles , semblables en quelque façon à cette premiere Cause qui les a produites , & ce sont les Anges & les Ames raisonnables.

Aristote a reconnu cette verité , & il donne au premier Moteur neuf Esprits servans , selon le nombre des Cieux auxquels ils doivent présider ; bien que Mercure Trismégiste n'en reconnoisse que deux , qui gouvernent le Pole Arctique & le Pole Antarctique.

Avicenne a exprimé la même chose par sa chaîne d'intelligence. Entre ces Esprits il en est aussi qui sont destinez à conserver les hommes. Tels sont les Anges Gardiens , qui étoient les Génies des Anciens , par lesquels ils fai-

150 *Lettres Philosophiques*,  
soient leurs plus grands sermens. D'autres nous font une guerre continuelle, & ce sont les Démons. D'autres enfin animent des corps, sçavoir les ames raisonnables, qui après la dissolution du corps, sont heureuses ou malheureuses, selon qu'elles ont bien ou mal vécu.

L'Histoire sacrée & profane font foi, que les Anges & les Démons se font souvent manifestez. On croit le même communément des ames des Défunts.

Outre la témérité qu'il y auroit de contredire toute l'Antiquité, qui convient de plusieurs faits en ce genre; l'Ecriture sainte, dont l'autorité est tout-à-fait respectable, & impose silence à la critique, fait paroître Moïse & Samuël après leur mort, ce qui ne peut être entendu que de leurs ames. Et la même raison qui nous fait concevoir une ame unie à un corps, parce que c'est une forme qui lui convient, veut aussi que les ames séparées de leurs corps les puissent désirer, comme les lieux & les personnes qu'elles ont chéries; & il n'y a pas plus de difficulté à concevoir comme une ame séparée se peut mouvoir,



*serieuses , critiques & amusantes.* 154  
que remuer le corps qu'elle informe.  
L'un & l'autre étant incomprehen-  
sible.

Oùii ; mais les spectres ne subsistent  
que dans l'imagination ; ils ne sont  
ni palpables , ni vûs de tout le mon-  
de ; mais seulement des personnes qui  
sont préoccupées de quelque grande  
passion , comme l'amour , le desir ,  
l'espérance & la crainte ; ou foibles  
comme les femmes & les enfans , qui  
sont susceptibles de toutes sortes d'im-  
pressions , non seulement durant la  
nuit , mais encore durant le jour.

Mais les bons esprits , les esprits  
forts & solides , ne sont point sujets  
à de pareilles illusions. On dira que  
c'est être trop sensuel de ne croire que  
ce que l'on voit ; qu'à ce compte il ne  
faudroit admettre dans la nature que  
des accidens , parce qu'ils sont seuls  
sensibles.

Tels étoient les Saducéens , qui ne  
croyoient aucuns Esprits ; ainsi qu'ont  
fait de tout tems les libertins , qui  
n'ont point d'autre regle de leur créan-  
ce que leurs sens ; encore que du con-  
sentement de tous les Sages de l'an-  
tiquité , non seulement il y ait des  
Esprits , mais qu'ils paroissent sou-

vent aux hommes pour les necessitez les uns des autres. Et ces necessitez, selon Aristote même, touchent les ames des défunts. Argument certain de la créance de ce Philosophe touchant l'immortalité de l'ame raisonnable, qu'il tenoit d'ailleurs venir de dehors.

Ainsi, au rapport d'Apulée, les Platoniciens ont fait trois différences d'Esprits, dont ils appelloient, les uns Démons ou Génies; sçavoir les ames tandis qu'elles informoient les corps; les autres, Lares ou Penates, qui étoient les mêmes ames de ceux qui avoient bien vécu, & qui après leur mort étoient reputez Dieux tutelaires des maisons qu'ils avoient habitées; & les derniers, Lemures ou Larves, c'étoient les ames des méchans, occupées à nuire, à mal faire, ou folâtrer après leur mort, comme ils avoient fait durant leur vie.

Quelques autres, & particulièrement les Poëtes, ont crû que l'homme étoit composé de trois parties; du corps, de l'ame & de l'ombre. Qu'elle paroïssoit seule après la dissolution des deux premières, le corps étant réduit aux élémens qui le composoient, &

l'Âme allant dans le Ciel ou dans les Enfers , l'Ombre dans les Champs Élysées , d'où elle n'avoit pas la liberté de sortir , errant çà & là , tant que le corps étoit privé de sépulture.

Il faut bien distinguer entre la vision , l'apparition & le phantôme. La vision est lorsque nous pensons voir une chose qui arrive en effet après , telle qu'elle nous a paru. L'apparition , lorsqu'en veillant ou dormant , il se présente à nous quelque figure visible. Celle-ci est de trois sortes , intellectuelle , imaginaire & corporelle.

L'intellectuelle est , quand les substances dégagées de la matière , s'insinuent dans l'esprit seul , sans emprunter de forme étrangère , & sans passer par les sens.

L'imaginaire , lorsque ces mêmes âmes impriment quelque figure ou espèces étrangères dans notre imagination , & se donnent ainsi à connoître.

La corporelle est , lorsqu'elles s'offrent à nos sens extérieurs , & pour ne parler point de la première , parce qu'elle est rare & une image de la vision beatifique , qui appartient à la Théologie , l'apparition imaginaire.

des ames , qui s'appelle aussi spirituelle , se fait lorsque par l'entremise des Anges ou des Démons , selon la qualité des ames , elles tracent dans notre fantaisie la representation de leur personne telle qu'elle étoit durant leur vie , avec des signes extérieurs de tristesse , lorsqu'elles endurent encore les peines de leurs péchez ; mais gayer , & en habit blanc quand elles en sont délivrées.

J'ai dit , par l'entremise des Anges ou des Démons , parce qu'elles ne peuvent mouvoir rien au dehors , & qu'elles n'ont pas une habileté qu'elles n'avoient pas en cette vie : bien que cette apparition soit imaginaire , elle ne laisse pas d'être véritable. Ce fut en effet par ce moyen que Judas Machabée reconnut le Grand Prêtre Onias & le Prophète Jérémie ; que Constantin vit saint Pierre & saint Paul ; & que selon le jugement de plusieurs Ecrivains Ecclesiastiques , Samuël parut à Saül , à qui il prédit les disgrâces dont il étoit menacé ; encore que d'autres pensent que l'apparition fût corporelle.

Celle-ci est encore plus certaine , vû que les ames y apparoissent , ou

sous leurs veritables corps , ce qui est fort rare , & même indécent à des ames bienheureuses de se rejoindre à des corps quelquefois infectez de pourriture ; ou , ce qui est le plus ordinaire ; elles se font voir sous des corps composez d'air , d'exhalaisons ou autre matière propre , fabriquez par les Anges , ou par les Démon.

On attribue la cause de ces apparitions à l'union qui est entre l'ame du défunt , & celle du survivant aux yeux de qui elle se produit , soit que cette union procede de la proximité du sang ; ou de la ressemblance des mœurs , & de la liaison des cœurs , qui semble ne faire qu'une ame de celles de deux amis ; de sorte que l'ame se trouvant en peine , soit par les maux presens qu'elle souffre , soit par l'apprehension de ceux dont elle est menacée pour l'avenir , principalement quand elle est engagée par quelque vœu dont elle a negligé de s'acquitter , Dieu lui permet pour sa gloire , pour son utilité propre & pour la conversion des pécheurs , de se manifester par les voyes les plus convenables.

Je suis : ...

## XIII. LETTRE.

A MONSIEUR DE BUSENVAL à Lyon.

*Génies.*

MONSIEUR,

**L**A Théologie, la Philosophie ancienne & l'Histoire, parlent des Génies. Il faudroit être bien incrédule pour douter d'un fait attesté si généralement. Ne mesurons donc pas la Nature à la portée de notre vûë.

Platon a fait trois sortes de Natures raisonnables ; les Dieux qu'il met dans le Ciel ; les hommes qui ont eu la terre en partage ; les Génies qui occupent l'espace qui est entre la sphère de la lune & nous, & qu'il appelle de ce nom, parce qu'ils sont Causes d'icibas, & Démons à raison de leur vaste sçavoir.

Ces Génies que ses Sectateurs ont crû des corps subtils, instrumens de la Providence divine, sont chez eux de trois sortes ; Ignées, Aériens & Aqueux. Les premiers poussent à la contemplation, les seconds à l'action,

*serieuses, critiques & amusantes*, 157  
& les troisièmes à la volupté. Et la  
créance de toute l'Antiquité étoit, que  
chaque homme avoit deux Génies ;  
l'un bon , qui l'invitoit à l'honnêteré  
& à la vertu ; tel étoit le bon Génie  
de Socrate , qu'ils plaçoient dans l'or-  
dre des Ignées : l'autre mauvais qui  
portoit au mal , tel étoit celui qui  
s'apparut à Brutus , & qui lui dit qu'il  
le verroit à Philippes.

Mais quoique selon cette doctrine ,  
tous les hommes soient instruits par  
leurs Génies ; qui sont comme leurs  
pédagogues , ils ne peuvent pas tous  
ressentir leur assistance ; mais ceux-là  
seulement , qui n'ont pas l'ame trou-  
blée par les passions.

C'est pourquoi Avicenne dit qu'il  
n'y a que les Prophètes & autres saints  
Personnages , qui ayent bien éprouvé  
le secours de leurs Génies en la con-  
duite de leur vie. Je pense néanmoins  
que ces Génies ne sont rien autre chose  
que nos ames ; dont la partie intel-  
lectuelle & supérieure , qui nous in-  
cline au bien honnête & à la vertu ,  
tient lieu de bon Génie ; la sensitive ,  
ou inférieure , qui ne vise qu'au bien  
sensible & délectable , est le mauvais  
Génie qui nous sollicite au mal. Ou

138      *Lettres Philosophiques,*  
bien, si les Genies sont quelque chose  
hors de nous, ils ne sont point au-  
tres que nos bons & mauvais Anges,  
constituez, les premiers pour nous gar-  
der; les seconds pour nous faire tenir  
sur nos gardes.

En effet, il étoit à propos que,  
puisque les corps d'en-bas reçoivent  
leur mouvement des corps supérieurs;  
de même les substances spirituelles  
attachées aux corps, fussent assistées  
en leurs opérations, des esprits supé-  
rieurs détachés de la matière. Car il  
est ordinaire en la nature, que le plus  
parfait donne la loi au moins parfait  
en même genre. Et non seulement  
les hommes, mais aussi toutes les au-  
tres parties du monde, ont des An-  
ges destinez à leur conservation; puis-  
que les Anges tutélaires ne sont rien  
que les organes de la Providence qui  
embrasse toutes choses.

Il est certain que les Génies produi-  
sent des effets, dont nous ignorons  
la cause, & qui ne peuvent être rap-  
portez qu'à eux, n'y ayant personne  
qui ne sente des mouvemens qui le  
poussent au bien ou au mal, sans y  
mettre rien du sien, & souvent contre  
sa volonté & sa propre résolution.



Simonide avoit entrepris  
L'éloge d'un Athlète , & la chose essayée  
Il trouva son sujet plein de récits tout nus.  
Les parents de l'Athlète étoient gens ni-  
connus ,  
Son père un bon Bourgeois , lui sans autre  
mérite ;

Matière infertile & petite.

Le Poëte d'abord parla de son Héros.  
Après en avoir dit ce qu'il en pouvoit dire ;  
Il se jette à côté ; se met sur le propos  
De Castor & Pollux ; ne manque pas d'écrire  
Que leur exemple étoit aux lecteurs glorieux ;  
Eleve leurs combats , spécifiant les lieux ,  
Où ces freres s'étoient signalez davantage.

Enfin l'éloge de ces Dieux

Faisoit les deux tiers de l'ouvrage.

L'Athlète avoit promis d'en payer un talent.  
Mais quand il le vit , le galand  
N'en donna que le tiers ; & dit fort fran-  
chement

Que Castor & Pollux acquitteroient le reste.  
Faites-vous contenter par ce couple céleste.

Je vous veux traiter cependant.

Venez souper chez moi , nous ferons bonne  
vie :

Les conviez sont gens choisis ,

Mes parens , mes meilleurs amis ,

Soyez donc de la compagnie.

Simonide promet , peut-être qu'il eut peur  
De perdre outre son dû le gré de sa louange.

Il vient , l'on festine , l'on mange.

Chacun étant étant en belle humeur ;

Un domestique accourt , l'avertit qu'à la porte  
Deux hommes demandoient à le voir prom-  
ptement.

Il sort de table , & la cohorte  
 N'en perd pas un seul coup de dent.  
 Ces deux hommes étoient les gémeaux de  
 l'éloge :  
 Tous deux lui rendent grace , & pour prix  
 de ses vers ,  
 Ils l'avertirent qu'il déloge ,  
 Et que cette maison va tomber à l'envers.  
 La prédiction fut vraie.  
 Un pilier manque & le plafond  
 Ne trouvant plus rien qui l'étaye  
 Tombe sur le festin , brise plats & flacons ,  
 N'en fait pas moins aux Echansons.  
 Ce ne fut pas le pis ; car pour rendre com-  
 plète  
 La vengeance dûë au Poëte ,  
 Une poutre cassa les jambes à l'Athlète ,  
 Et renvoya les conviez  
 Pour la plupart estropiez.

On rapporte de Socrate , que se  
 promenant hors de la ville , il fit rap-  
 peller ses amis qui alloient devant ,  
 & leur dit , que son Esprit familier  
 lui défendoit d'aller par là ; & que  
 ceux qui poursuivirent leur route ,  
 furent gâtez , & quelques-uns renver-  
 sez par une troupe de pourceaux.

Deux hommes qui ne se sont ja-  
 mais vûs auparavant , s'entr'aiment  
 d'abord. Des parens se rencontrant  
 sans se connoître , se sentent souvent  
 saisis d'une joye extraordinaire. Un  
 homme sera toujours malheureux ,

*serieuses , critiques & amusantes.* 161  
tout succedera à un autre; ce qui semble ne pouvoir provenir que des Génies , entre lesquels il y en a de plus parfaits que les autres , & dont les premiers communiquent à ceux qu'ils dirigent , une superiorité qui leur attire le respect & la crainte de leurs rivaux.

Tel étoit le Génie d'Antoine par rapport au Génie d'Auguste ; celui de César par rapport à celui de Pompée. Mais bien qu'il n'y ait rien de si commun que le mot de Génie , il n'est pas aisé de sçavoir au vrai ce qu'il signifie.

Platon dit que le Génie est le gardien de notre vie ; Epictète, qu'il est le curateur & la sentinelle de notre ame. Les Grecs l'appelloient le Mystagogue ou Initiateur de la vie. C'est proprement notre Ange Gardien. Les Stoïciens faisoient deux sortes de Génies ; l'un singulier , qui est l'ame de chaque homme ; & l'autre universel , qui est l'ame du monde.

Varron dans le huitième Livre de la Cité de Dieu de Saint Augustin , après avoir divisé les Ames en immortelles , qui sont dans l'air , & en mortelles , qui sont dans l'eau & sur

la terre , dit qu'entre la lune & la moyenne region de l'air , il y a des ames aériennes appellées Héros , Larres & Génies , dont un ancien disoit que l'air est aussi rempli qu'il est peuplé de mouches en été.

Pythagore veut que l'air fourmille d'ames ; opinion qui approche fort de la créance de l'Eglise , qui tient que le nombre des Esprits est infiniment plus grand que celui des substances corporelles.

En effet , comme les corps celestes sont plus excellens , & par cette raison sans comparaison plus nombreux que les corps sublunaires & corruptibles ( on en juge par la comparaison de la terre qui n'est qu'un point , avec les cieux dont l'immensité est prodigieuse. ) De même les Esprits purs étant les plus nobles ouvrages de Dieu , devoient être en plus grand nombre que les autres créatures.

Les Poëtes feignent que le Génie est fils de Jupiter & de la Terre. Ils le représentent tantôt sous la figure d'un serpent , comme fait Virgile celui qui se présenta à Enée ; tantôt sous une corne d'abondance , qui étoit le symbole du Génie du Prince , par lequel

*serieuses, critiques & amusantes.* 163  
juroient leurs flatteurs. On lui sacrifioit du vin & des fleurs, cérémonie aussi mystérieuse que le reste.

Il y a certainement bien de l'apparence, qu'outre notre âme, nous avons un bon & mauvais Génie. Le premier porte au bien, & détourne du mal; & quand on s'y est laissé emporter par suggestion, ou autrement, il travaille à en retirer, faisant naître les *syndereses*.

L'autre au contraire, farde, embellit le mal, & nous bouche les oreilles aux conseils de notre bon Ange. Figurez-vous deux Avocats qui plaident devant le libre arbitre de l'homme; car il est le Juge, & donne gain de cause à qui bon lui semble. C'est peut-être ce que vouloit dire Homère par les deux chemins qui furent proposés à Achille; & Pythagore par sa célèbre Emblème Y.

En effet, l'Auteur de la nature à qui l'homme est cher, & qui prévoyoit la malice du Démon, dont l'unique consolation est d'avoir des semblables, a donné au premier un guide pour le conduire dans les sentiers épineux de la vie. Aussi y voit-on des actions héroïques & admira-

164      *Lettres Philosophiques* ,  
bles ; & d'autres si noires & si scélérates , qu'on ne peut les attribuer à la seule nature humaine.

Les esprits forts & les libertins sifflent tous ces systèmes , & soutiennent que le Génie n'est rien que le tempérament de chaque chose ; qu'il consiste en un mélange harmonique des quatre qualitez , qui n'étant jamais tout-à-fait ressemblant , mais plus parfait aux uns qu'aux autres , est aussi cause de la diversité des actions ; que le Génie de chaque lieu est sa température , laquelle secondée par les influences célestes , que quelques-uns ont nommé les Génies supérieurs , est cause de toutes les productions qui s'y font : que les crimes méditez viennent de l'humeur mélancholique : que le Génie de la colére & des meurtres , est l'humeur bilieuse ; celui de la paresse & des désordres qu'elle entraîne avec elle , c'est la pituite ; & le Génie de l'amour , l'humeur sanguine. D'où vient que suivre son génie , c'est suivre ses inclinations tant au bien qu'au mal.

Laissons-là ces esprits forts , & re-  
nons-nous-en à ce que l'Eglise en croît.  
Saint-Athanasé dir dans la vie de

*serieuses , critiques & amusantes.* 165  
Saint Antoine , que l'air est tout plein  
de Démons. Mercure Trismegiste a dit  
la même chose.

Voulez - vous sçavoir au juste le  
nombre des mauvais Génies ? Jean  
Wier vous le dira , il en a fait le com-  
pte dans son Livre des Prestiges , & il  
trouve qu'il se monte à sept millions  
quatre cens cinq mille neuf cens vingt-  
six , ayant à leur tête soixante & douze  
Princes , dont il donne dans son in-  
ventaire les noms & surnoms ; le tout  
sauf erreur de calcul. Il enseigne aussi  
leurs qualitez & proprietéz. Admirez  
l'étendue du génie de cet Auteur , &  
ne me demandez pas où il a pris ce  
qu'il débite.

Mahomet dit dans son Alcoran que  
les étoiles sont les sentinelles du Ciel ;  
& qu'elles empêchent les mauvais Gé-  
nies d'en approcher , & de connoître  
les secrets de Dieu.

Apprêtez-vous pour d'autres remar-  
ques. Le celebre Bodin dans la page  
245. de ses Ouvrages , veut que les  
mauvais Génies apparoiſſent plutôt  
la nuit que le jour , & la nuit du  
Vendredi au Samedi plutôt que les  
autres jours. Pourquoi cela ? il nous  
le dira une autre fois.

Le Loyer, page 197. nous apprend que le mauvais Génie du midi se montre en forme de femme ; à qui il donne le nom d'Empuse ; que c'est le même Génie que le Scoliaſte d'Ariſtrophane dit avoir été envoyé par Hecaté, & qu'il n'apparoît qu'aux misérables & aux deſeſperez ſur l'heure de midi. Attendez-moi ſous l'orme.

Ce même Génie du midi eſt fort craint & révééré des Ruſſiens, au rapport de Camerarius. Il apparôit en habit de deüil ( c'eſt un vêtement mo-deſte ) quand on faûche les foins & au tems des moisſons, rompant bras & jambes aux faucheurs & aux moisſonneurs, s'ils ne ſe jettent la face contre terre, quand ils l'apperçoivent. O le dangereux Eſprit !

Il y a eu un Génie à Anneberg, dit le Loyer, qui tua plus de douze ouvriers de ſon ſouſſe, dans la miniere appellée la Couronne de la Roſe. Une centaine comme celui-là, déferoit les armées les plus nombreuses.

Hefiode dit, ( or vous ſçavez qu'Hefiode n'eſt pas menteur ) qu'il y a dans l'air trente mille Génies bien-faiſans.

Delrio nous apprend que jamais

To. 1.  
l. 4. c.  
10.

p. 491.

L'incré-  
dulité  
ſçav. p.  
368.



les mauvais Génies n'ont pris la forme *Disquis.*  
de colombe, ni de brebis, ni d'agneau. *Mag. p.*

Les mauvais Génies sont quelque- *304.*  
fois amoureux. Car de Lancre nous *pag. 31*  
assûre qu'un de cette espèce imprima  
sur le ventre d'Artia mere d'Auguste,  
la figure d'un serpent après en avoir  
abusé.

Cardan dit avoir vû une femme à  
Milan, qui avoit un Génie familier  
invisible, mais qui ne lui parloit que  
de loin. Grande précaution !

Le même Auteur apporte l'exemple *Au Li-*  
d'un de ses amis qui couchant dans *vre De*  
une chambre où fréquentoient des *Varietate*  
Génies folets, sentit comme une main *rerum.*  
glacée, & molle comme coton, qui  
passa sur son cou & sur son visage.

Une personne m'a dit, rapporte *To. 1.*  
Camerarius, qu'aux contrées les plus *l. 4. ch.*  
avancées vers le Septentrion, il y a *13.*  
des Génies qu'on appelle Drôles, qui  
pensent les chevaux, qui avertissent  
des dangers, & qui font ce qu'on  
leur commande. Cela est en verité  
bien drôle.

Bodin prétend que les Génies fa- *pag. 471*  
miliers donnent des signes sensibles de  
leur presence ; comme de toucher à  
l'oreille droite, si l'on fait bien ; à

168      *Lettres Philosophiques* ,  
la gauche , si l'on fait mal ; & de frapper sur un Livre pour faire cesser d'y lire.

Paracelse avoit un Génie familier qu'il tenoit renfermé dans le pommeau de son épée. N'étoit-ce pas plutôt deux ou trois doses de Ladanum , dont il ne vouloit jamais être dépourvû , parce qu'il en faisoit des merveilles , & s'en servoit comme d'une medecine universelle pour guérir toutes sortes de maladies ?

Naudé  
Apol.  
p. 274  
275.      On a dit du fameux Medecin Pierre d'Apono , qu'il étoit le plus sçavant de son siècle ; qu'il s'étoit acquis la connoissance de sept arts liberaux par le moyen de sept Génies familiers , qu'il tenoit enfermez dans un crystal ; qu'il avoit aussi l'industrie , comme un autre Pafetes , de faire revenir dans sa bourse l'argent qu'il avoit dépensé. Secret merveilleux pour les avares.

*Ibid.* p.  
279.      Mais voici , Monsieur, bien le meilleur. Il y a un Génie nommé Barbu , qui montre dans un morceau de papier le moyen de faire la Pierre philosophale. C'est ce même Génie qui , au rapport de Cardan , donna autrefois des leçons de Philosophie à Niphus.

Mais

*Sérieuses , critiques & amusantes.* 169

Mais les Génies ne sont pas tous Bodin:  
jours Philosophes , ils s'amusent quel- P. 301.  
quefois à polir , témoin le Gé-  
nie qui jeta des pierres , & fit tom-  
ber le bonnet du Président Latonji à  
Toulouse.

Tous les Génies ne sont pas dans Le Loyer  
l'air , il y en a aussi sous terre que P. 535.  
Pfellus assure rendre le visage des  
hommes tout bouffi , & méconnois-  
sable par le vent de leur haleine.

Desirez-vous encore quelque chose Histoire  
des faits & gestes des Génies ? voyez re de  
Saxon Grammairien. Il vous appren- Danne-  
dra une Histoire terrible , la voici. mark,  
liv. 5.  
Asmond & Asuith , compagnons d'ar-  
mes Danois , étant liés d'une étroite  
amitié , convinrent par serment so-  
lemnel qu'ils ne s'abandonneroient ni  
à la mort , ni à la vie. Asuith mourut  
le premier , & suivant leur accord  
Asmond se confina dans le sepulchre  
de son ami ; mais un mauvais Génie  
qui étoit entré dans le corps du dé-  
funt , tourmenta tant Asmond en le  
déchirant , lui défigurant le visage , &  
lui arrachant une oreille , qu'enfin  
Asmond coupa la tête du mort.

Dans la Tartarie il y a des Génies Le Loyer  
qui appellent les passans par leur P. 333.

170 *Lettres Philosophiques,*  
nom , pour les faire fourvoyer & pé-  
rir. Quelle méchanceté!

Paul  
Diaire,  
l. 6. ch.  
6. de  
l'Histoire  
des  
Lom-  
bards.

Quelquefois les mauvais Génies prennent la forme d'une mouche. Kunibert Roi des Lombards s'entretenoit un jour avec son Grand Ecuyer du dessein qu'il avoit de faire mourir deux Seigneurs Lombards , nommez Aldon & Granfon ; mais une grosse mouche importuna si fort ce Prince à plusieurs reprises qu'il prit un couteau pour la tuer : il ne lui coupa cependant qu'une jambe. Dans ce moment un homme se presenta à Aldon , & à Granfon avec une jambe de bois, & les avertit du dessein que le Roi avoit pris contr'eux ; ce qui fit croire que cette mouche étoit un démon.

Je ne finirois jamais , si je voulois rapporter tout ce qu'on a mis sur le compte des Génies : contentez-vous donc de ce que j'en ai dit , & regardez si vous n'en avez pas chez vous de cachez. Car deux Auteurs graves, Schot, & Delrio rapportent, comme l'ayant tiré de Meltius, que ces Génies se retiennent dans les endroits les plus cachez d'une maison : par exemple , dans un tas de bois, où on les nourrit de toutes sortes de mets délicats, parce qu'ils ap-

Le Mon-  
de en-  
chanté,  
l. 287.

*serieuses , critiques & amusantes.* 171  
portent à leurs maîtres du bled qu'ils  
volent dans les greniers d'autrui.

Ils ajoûrent, que lorsque ces Génies  
ont dessein de s'établir dans quelque  
maison, ils le font connoître aussi-tôt.  
Car ils entassent quelques monceaux  
de coupeaux les uns sur les autres,  
& jettent du fumier dans des sceaux  
pleins de lait.

Si le Maître du logis remarque cela,  
& laisse les coupeaux sans y toucher,  
non plus qu'au fumier dans le lait,  
le Génie se presente à lui, & demeure  
dans sa maison. Alors on les ap-  
pelle Gobelins.

Je dirois volontiers à ces Auteurs  
qui ont débité tant de folies :

*Ab! Domini , Domini, qua vos dementia cepit!*

Je suis....



## XIV. LETTRE.

A MONSIEUR LÉT... Maître des  
Comptes à Rouën.

*Magie , & Sorciers.*

MONSIEUR,

**L**Es Sorciers fourmillent ordinairement dans les Jurisdictions qui connoissent des sortilèges , & qui déploient la severité des Loix contre les criminels. Au contraire, dans les lieux , où l'on ne reçoit point cette accusation , à moins qu'elle ne soit impliquée de malefice , ou d'impiété , vous n'y entendez presque point parler de Sorciers : puissant préjugé qu'il n'y en a point , ou qu'ils sont fort rares.

Mais vous desirez sçavoir ce qu'on en a écrit , & vous le desirez avec ardeur , je tâcherai de contenter votre curiosité.

La haine & l'envie que l'esprit malin porte à la nature humaine , qui lui a été préférée , le rongent de telle manière , qu'il ne se contente pas de tout

le mal qu'il peut faire par lui-même ; mais il y employe encore ses Ministres, à l'exemple de Dieu, dont il affecte d'être le singe.

Ces Ministres sont les Magiciens ; & les Sorciers. Les premiers sont ceux qui enseignent ou immédiatement du Diable, ou par les Livres de Magie, usent de caractères, figures, & conjurations, qu'ils accompagnent pour l'ordinaire de paroles barbares, & qui ne forment point de sens ; ou prises contre celui de l'Ecriture Sainte, d'où elles sont souvent tirées ; par le moyen desquelles ils font paroître le démon, ou lui font rendre réponse par un son, parole, figure, peinture, ou autre signe.

Ces Magiciens font profession particulière de deviner. Les Sorciers sont leurs valets, destinez seulement à mal faire.

La forcellerie est donc une espèce de magie, par laquelle quelqu'un nuit à un autre par le secours du Diable. Car sans cette dernière condition, ce n'est pas forcellerie ; mais meurtre, empoisonnement, ou autre crime, pour l'exécution desquels on se sert de moyens ordinaires, & com-

me l'opération du Démon y est nécessaire, le consentement du sorcier ne l'est pas moins, avec la permission de Dieu, sans laquelle il ne tombe point un cheveu de notre tête.

Ce consentement est fondé sur un pacte exprès, ou tacite. Le pacte exprès se fait en rendant hommage à l'esprit malin directement, ou au Magicien en son nom, ou bien en lui adressant une requête. Les Sorciers prêtent, dit-on, ordinairement ce serment dans un cercle décrit sur la terre; le démon imitant en cela, comme en toute autre chose, la divinité représentée par un cercle.

Le pacte tacite se contracte, quand on se sert de tels, & tels moyens appris d'un Magicien, ou des Livres de magie reconnus pour tels, ou quelquefois sans le sçavoir; mais le moyen dont ils se servent le plus ordinairement dans leurs malefices, sont des poudres qu'ils mêlent dans les aliments, ou dont ils infectent le corps, les habits, l'eau ou l'air. Entre ces poudres, les noires sont destinées pour donner la mort; les grises, ou roussâtres à rendre malade, les blanches à guérir, lorsque ces malheu-



*Serieuses , critiques & amusantes.* 175  
reux s'y voyent contrainsts, ou pour  
un plus grand mal , quoique cette  
vertu ne dépende en aucune façon  
de leur couleur , ni même souvent  
de leurs qualitez , car c'est le démon  
qui fait le mal.

Ils font aussi quelquefois leurs ma-  
léfices avec des paroles , non qu'elles  
ayent aucune vertu en elles-mêmes ;  
non plus que les brins de paille , her-  
bes & autres choses sur lesquelles  
ceux qui passent , sont maleficiiez ;  
mais parce que le malin esprit à la  
presence de ces choses , la plupart  
sans énergie , s'est obligé de produire  
certains effets , se montrant fidèle en  
quelque point , pour tromper après  
dans le reste.

Les malefices des Sorciers different  
aussi selon la fin à laquelle ils sont  
destinez. Car les uns font dormir , &  
cela par potions , charmes ou autres  
enchantemens , dont les plus usitez ,  
sont certaines parties d'un cadavre ,  
& des flambeaux enchantez , com-  
posez d'une manière singuliere , qu'ils  
allument ; & tant que cette lumiere  
funeste dure , ceux qui sont dans le  
logis , demeurent dans un profond  
assoupissement.

Les autres malefices sont pour faire aimer. Ils agissent au-dedans , ou hors du corps. Vous me dispenserez de vous en rapporter la composition qui vous feroit fremir d'horreur contre une race si détestable.

Il y en a qui font haïr , qui empêchent la génération , font avorter les femmes , croître les douleurs des couches , tarir le lait , naître , à ce qu'on assure, des épines dans le corps, des morceaux de verre , & de fer, des côuteaux , & autres choses semblables, contre le cours de la nature.

Entre ces effets , il y en a quelques-uns de véritables ; mais la plupart sont des prestiges. Les véritables sont, lorsque le démon se sert des causes naturelles pour produire tel effet, appliquant les actifs aux passifs, selon la connoissance qu'il a des propriétés de chaque chose.

Mais , lorsque l'effet est par-dessus ses forces , ou que Dieu ne le permet pas , il use de prestiges, imposant aux yeux , & empêchant qu'on ne voye ce qui est véritablement , de peur de montrer son impuissance. Tels furent l'Anneau de Gygès , qui rendoit son Maître invisible , quand il vouloit ; les

*serieuses, critiques & amusantes.* 177  
festins de Pasete, d'où les Conviez  
sortoient avec une faim enragée, &  
l'argent dont il payoit ses Marchands,  
qui ne trouvoient rien au soir dans  
leur comptoir. Et Clement d'Alexan-  
drie rapporte que Simon le Magicien  
fabriquoit d'air un homme, se rendoit  
invisible, paroissoit sous divers visa-  
ges, voloit en l'air, pénétoit les ro-  
chers, se changeoit en brebis ; & en  
chèvre ; commandoit à une faucille  
d'aller moissonner, & qu'elle abattit  
plus de blé que n'auroient pû faire  
dix ouvriers. Il ébloüissoit les yeux  
de tout le monde, excepté ceux de  
S. Pierre.

Tels ont été aussi du temps de nos  
Peres Triscalin, qui voulant diffamer  
un Curé, le fit paroître remuant un  
jeu de cartes, au lieu qu'il feuille-  
toit son Breviaire. Et Maître Gonin,  
qui aiant été mis au gibet, on y  
vid la mule du premier President pen-  
duë en sa place.

Les transports au Sabat sont quel-  
quefois de la premiere sorte, & réels ;  
quelquefois imaginaires tandis que le  
démon assoupit profondément les Sor-  
ciers & les Sorcieres. Car le sexe est  
le plus sujet à la magie, & à la sor-

178. *Lettres Philosophiques* ;  
cellerie , à cause de sa fragilité , sur  
tout lorsque l'âge diminue ses graces.

Le pouvoir des Esprits malins , qui  
opèrent par l'organe des Sorciers , est  
limité de façon qu'ils ne peuvent  
créer , ni anéantir un brin de paille ;  
moins encore produire des formes  
substantielles ; bien-loin de faire des-  
cendre la lune de sa sphère , ni d'ar-  
rêter le mouvement des astres , com-  
me a crû sottement l'antiquité Payen-  
ne ; ils peuvent bien mouvoir les corps  
sublunaires , exciter des tremblemens  
de terre en amassant des exhalaisons  
dans les cavernes , ou en agitant vio-  
lemment l'air qui y est renfermé ; for-  
mer des orages par l'union de ces  
mêmes exhalaisons ; calmer les vents  
en dissipant leur matière.

Nous lisons qu'on fit mourir So-  
pater pour avoir enchaîné les vents  
en telle sorte qu'il étoit impossible  
de transporter aucune denrée à By-  
sance : & Philostrate dit d'Appollonius  
de Thyane , qu'il vit chez les Brach-  
manes deux tonneaux , qui étant ou-  
verts , les vents , & la pluie étoient  
des plus véhémens ; au lieu qu'étant  
fermez , l'air devenoit tranquille , &  
serain.

Olaus écrit que les Lapons , & les Finlandois vendent les vents aux Maréloris. Aussi les Démonis font-ils appelés par l'Apôtre les Princes de l'air. Ils font tomber où bon leur semble la grêle , la foudre , la pluie , & le feu , dans lesquels , ils se mêlent quelquefois , mais toujours sous le bon plaisir du Maître de la nature , qui leur lâche la bride , comme il fit lorsqu'ils brûlerent les serviteurs , & les troupeaux de Job ; qu'ils renverserent par un tourbillon de vent , la maison où ses enfans étoient assemblez .

Ainsi en 1533. un Sorcier réduisit en cendres une Ville considérable de Suede. Et comme ils peuvent obscurcir l'air , aussi le peuvent-ils infecter , de même que les eaux , arrêter leur cours , & les faire remonter contre leur source , de quoi Plinie dit avoir été témoin oculaire.

Quant aux animaux , ils les font mourir en les infectant , ou leur pâture ; ou les suffoquent en entrant dans leurs corps , comme ils firent dans les pourceaux des Gerazeniens. Il leur est aussi facile d'enlever , & transporter ailleurs la graisse des champs , & les rendre stériles par ce

moyen, & non par la vertu des paroles des Sorciers.

C'est encore moins elles qui font venir des mouches, des sauterelles, chenilles, ou autres insectes; mais le démon les assemble dans un lieu, ou les fait engendrer d'une matière disposée. Il faut bien distinguer les effets de la nature, & de l'art, d'avec les sortilèges; à faute de quoi quelques-uns de ceux qui font des tours de subtilité passent pour Sorciers parmi le vulgaire, qui ne connoît pas le pouvoir de la nature, ni de l'art. C. Furius Cresinus se purgea de cette calomnie, accusé d'avoir enchanté tous les champs voisins, & d'en avoir transporté le suc dans le sien. Il produisit en plein Sénat ses domestiques, ses bœufs, sa charuë, & tout son attirail de campagne, & déclara que c'étoient-là tous ses malefices.

Les stérilitez dont on se prend aux Sorciers, viennent encore quelquefois de la colère de Dieu, qui se vange des crimes des hommes, leur donnant un ciel de fer, & une terre d'airain. Quand quelqu'un s'élève de la poussière au faite des honneurs; ou de l'obscurité au comble de la fortune,

le Public jaloux de sa prospérité ne manque guères d'attribuer au démon ces grands progrès. Cependant rien n'est plus rare ( si cela est jamais arrivé ) que de voir un homme enrichi par le Diable, soit qu'il destine, & qu'il réserve les trésors qu'il possède à l'Ante-Christ, pour en séduire les peuples; soit que Dieu ne le permette pas, de peur que les hommes ne quittent son service pour celui des démons, & que les bons ne soient accablés par les méchans.

Venons maintenant aux différentes espèces de Magie que l'on divise en blanche, & noire. La première, selon les Auteurs du Dictionnaire de Trévoux, est un art qui fait des effets par l'évocation des bons Anges, ou simplement par adresse, & sans aucune évocation.

La seconde est un art détestable qui apprend à invoquer les démons, en conséquence d'un pacte avec eux, & à se servir de leur ministère, pour faire des choses au-dessus de la nature.

La Nécromancie est aussi une magie noire, qui consiste à faire quelque divination par les corps

morts. Alonfo d'Arragon difoit de foi-même qu'il étoit un grand Necromatien, parce qu'il avoit coûtume de prendre confeil des morts. Or ces morts étoient fes Livres.

A l'égard de l'Auteur de cette doctrine diabolique, voici ce qu'on en rapporte. On dit que Dieu envoya le déluge, pour nettoier la terre, qui étoit fouillée par une infinité de Magiciens, & de Sorciers; qu'il ne referva que Noë avec trois de fes enfans, & leurs femmes; qu'un de fes enfans nommé Cham enseigna

De Lan-  
cre pag.  
410.

cette magie, & forcellerie à Misraïm un de fes enfans, qui par les grandes merveilles qu'il faisoit, fut appellé Zoroastre, lequel compofa ce malheureux fujet cent mille vers, après quoi il fut emporté par le diable en prefence de fes Difciples, & que depuis il ne fut jamais vû.

Bochart  
Gcorg.  
Sàc. l. 4.

Mille  
queft.  
Jan. 68.  
69.

Il y a beaucoup d'Auteurs qui font de ce fentiment; mais il y en a qui ajoutent cette circonftance; que Cham par le moyen des charmes magiques, dont il fçavoit l'ufage & le pouvoir, rendit Noë impuiffant, à caufe du chagrin qu'il conçut contre fon pere, de ce qu'il aimoit plus fes enfans nez



*serieuses , critiques & amusantes.* 183  
après déluge , que ceux qu'il avoit  
eus auparavant. Ce raisonnement pa-  
roît venir de quelque visionnaire.

Joseph fait remonter l'ancienneté L. 8.  
ch. 2. an-  
tiq. Jud.  
de la magie à Salomon : elle con-  
sistoit cette magie blanche , selon  
lui, dans l'usage d'une certaine racine  
qu'on enfermoit dans un cachet , & Le Mon-  
de en-  
chanté  
to. 2. p 4.  
176.  
qu'on mettoit sous le nez du possédé.  
On proféroit en même tems le nom  
de Salomon , avec les paroles des  
conjurations qu'il avoit introduites ,  
& alors le demon étoit forcé de se  
retirer. Il prétend même , que c'est  
Dieu qui avoit appris à ce Roi cet  
art si efficace contre les démons , &  
qu'il en a composé un ouvrage.

Si l'on en veut croire l'Auteur de p. 49.  
l'Incroyable sçavante , Numa Pom-  
pilius composa en son tems sept vo-  
lumes Latins , & Grecs des maximes  
de l'art magique ; ces ouvrages furent  
trouvez , dit-on , dans une pierre au-  
près de son tombeau ; & publique-  
ment brûlez.

Le Loyer , & Delrio prétendent  
d'un autre côté , que les principaux  
Auteurs qui maintiennent toutes les  
fables qu'on débite de Numa , sont  
Plutarque , & Denis d'Halicarnasse ;

Naudé  
apol. p.  
185.

que cependant , si on vient à les lire , & feüilleter , on trouvera tout au contraire que ce sont eux qui les réfutent , qui les fappent , & qui nous avertissent de n'y ajouter aucune foi.

Le Mon-  
de en-  
chanté,  
to. 3. p.  
368.

Outre les deux espèces de magie , dont nous avons parlé , il y en a encore une autre que les hommes pratiquent sur eux-mêmes. Elle consiste à se froter d'onguent magique , ainsi nommé , parce qu'il est composé de choses , qui ont naturellement la vertu de troubler le cerveau des hommes , & des bêtes. Alors l'imagination travaille , on croit être loup , ours , chat , ou autre bête.

Souhaitez-vous à présent quelques remarques ? En voici , mais je ne vous les garantis pas.

1.2. qu.  
89.

Delrio donne comme une vérité , qu'Agrippa étant à Louvain , & un démon ayant étranglé un de ses pensionnaires , qui lisoit un livre de Conjurations , il commanda à ce démon d'entrer dans le corps de ce pensionnaire , de le faire promener sept ou huit jours dans les ruës , & sur la place publique , avant que de le quitter , afin qu'il ne fût soupçonné d'être l'Auteur de sa mort , quand

*serieuses, critiques & amusantes.* 185  
tôt le peuple l'auroit jugée subite,  
& naturelle.

Barthelemi Giorgenits, qui a été De mçr-  
bns Turc  
catum.  
long-tems Esclave chez les Turcs, af-  
fûre dans son ouvrage, que quand  
un Esclave a pris la fuite, son Maître  
écrit sur du parchemin, ou du papier,  
le nom de cet Esclave. Ensuite il l'at-  
tache contre la muraille dans sa cham-  
bre, & avec des conjurations propres  
pour cela, le menace de la perte de  
sa vie, s'il ne revient. Le fugitif alors  
s' imagine voir des lions, des dragons,  
& autres animaux féroces dans son  
chemin; ou que la mer est si agitée  
qu'elle va l'engloutir, de maniere  
qu'il est obligé de retourner.

Ollerus, au raport de Delrio, avec Disquisi-  
mag. p.  
124.  
un seul os enchanté passoit de vastes  
mers, comme s'il avoit été dans un  
vaisseau.

Les Lapons font des petits dards To. 4. p.  
69.  
magiques avec du plomb, dit l'Au-  
teur du Monde enchanté, puis les  
lancent vers les lieux les plus éloi-  
gnez contre leurs ennemis, & leur  
envoyent par ce moyen des maladies,  
& des douleurs violentes.

Antoine Diogene cité par Photius, E. 166.  
dit qu'un nommé Paapis habitant de

l'Isle de Thule, ou Tilemark faisoit mourir durant le jour les personnes à qui il crachoit au visage ; mais que s'il faisoit la même chose la nuit, il leur donnoit la vie.

*Disq.* Delrio dit d'un Magicien, que par  
*mag. P.* le moyen d'une lampe allumée il fai-  
*112.* soit danser *in puris naturalibus*, toutes les femmes & les filles qui étoient dans la chambre.

*Le Loyer* Les démons fuyent la voix du cocq,  
*p. 21.* selon Psellus, & cependant les Reif-  
tres, quand anciennement ils se met-  
toient en campagne, portoient avec  
eux des cocqs, qui devinoient, &  
leur faisoient connoître, où leurs hô-  
tes tenoient leur argent caché. C'est-  
*p. 163.* de Lancre qui le dit.

Vous l'allez voir dire le contraire.  
*p. 156.* Il s'est vû des démons, dit-il, qui  
avoient pris la forme de lion, lesquels  
disparoissoient aussi-tôt qu'on leur  
montrait un cocq.

Le même assure que quelquefois le  
*p. 506.* diable apparoît en forme de grosse  
mouche, ou de papillon.

*pag. 52.* Bodin dit que l'on appelle le So-  
leil Bahal, c'est-à-dire en Hebreu,  
Seigneur ; & que c'est de là qu'est venu  
Bahalsebut, qui veut dire Maître mou-

*serieuses, critiques & amusantes.* 187  
che, parce qu'il n'y avoit pas une  
mouche dans le Temple qui lui étoit  
dédié.

Paufanias & Pline ne s'éloignent pas de ce sentiment; car ils afsûrent que les Cyrenaiques après avoir sacrifié au Dieu Acaron, Dieu des mouches; & les Grecs à Jupiter surnommé Myïodes, c'est-à-dire, Mouchard; toutes les mouches s'envoloient en une nuée.

Clement d'Alexandrie rapporte du Tyran Excestus, qu'il avoit des anneaux qui l'avertissoient de ce qu'il avoit à faire par le bruit qu'ils faisoient.

Un Boulanger de Limoges voulant faire du pain blanc selon sa coutume, sa pâte fut tellement charmée & droguée au rapport de de Lancre, par l'effusion qu'y fit une Sorciere, que cette pâte fit du pain si noir, si insipide & si infect, qu'il faisoit horreur.

Pour ce qui regarde les Ecoles publiques de Magie, on ne voit pas trop où on l'enseignoît en France avant le Christianisme; mais on nous apprend qu'il y en avoit de celebres Académies en Espagne, à Toledé, à Seville & à Salamanque, où on en donnoit des leçons dans une caverne profonde.

de, dont la Reine Isabelle épouse de Ferdinand, fit murer l'entrée.

Estes-vous content, Monsieur, & voulez-vous encore quelque chose ?

✓ Cardan & Bodin soutiennent que les Esprits malins sont puants aussi bien que le lieu où ils fréquentent, & croient que c'est la raison pour laquelle les Anciens appelloient les Sorciers *Fæ-tentes*, les Puants.

Bodin  
p. 25.

Voici à présent des antidotes certains contre les mauvais esprits. Selon Albert le Grand, une poignée d'ar-moise les met en fuite. Le Mille-per-tuis & la Verveine en font autant, se-

l. 3. p.  
168.  
169.

l. 2. p. 8. lon le même. Mais voici encore un bien plus rare secret, c'est que le cœur d'un vautour, lié avec un poil de lion ou de loup, chasse tous les mauvais esprits. *Ad populum phaleras.*

Le Mon-  
de en-  
chanté  
p. 181.  
185.

Encore un petit conte & puis plus. Les Juifs prétendent que le nom de Diable est d'une grande efficace à son dommage & à son grand déplaisir; que cette efficace procede, de ce que les cinq lettres Hebraïques, qui composent ce nom, font justement le nombre de trois cens soixante & quatre, qui est celui des jours d'un an entier moins un jour, & que c'est pour

*serieuses , critiques & amusantes.* 189  
cela qu'il ne peut les accuser pendant  
les 364 jours , & que ne lui en restant  
plus qu'un pour cette accusation , ils  
font ce qu'ils peuvent ce jour-là pour  
le tromper.

Je finis par cet article. Les Anciens Aristote  
probl.  
Sect. 30:  
qu. 1. disoient que la mélancolie est le bain  
du Diable. Quelques-uns ont crû, dit  
de Lancre , que les choses qui ser-  
voient à chasser l'humeur mélancoli-  
que , soulageoient aussi les Demonia-  
ques , comme la Musique faisoit à  
l'égard de Saül. Les feuilles de ruë , la  
fumée de frêne & de cornes de che-  
vres brûlées , chassent la mélancolie ,  
qui est le siège du Démon. p. 284i

Vous aurez encore ce trait qui peut-  
être vous divertira. Lamy ancien Do-  
cteur en Médecine, dans sa quatrième  
Lettre au devant de ses Discours ana-  
tomiques \* dit de M. Blondel Médecin  
de Paris ; qu'un Ecolier en Médecine  
l'a assuré que ledit Blondel avoit dit  
une fois dans les Ecoles , que ceux qui  
employent le quinquina, péchent mor-  
tellement , & qu'ils font un pacte im-  
plicité avec le Diable ; & pour mon-  
trer que la guérison qu'on obtient par  
ce remède , est magique , c'est , disoit-  
il , qu'il agit sur toutes sortes de tem-  
\* Imprimé  
mez à  
Rouen  
en 1675i

190      *Lettres Philosophiques*,  
péramens, & qu'après un certain tems  
la maladie revient. Ce qui a été re-  
connu de tous ceux qui ont écrit con-  
tre les Magiciens, pour le véritable  
caractère d'une guérison diabolique.

*Risum teneatis amici.*

Je suis.....

---

## XV. L E T T R E.

A MON AMI MONSIEUR DE C...  
à Rennes.

*Education des enfans : la probité doit l'em-  
porter sur la science.*

MONSIEUR,

**L**A volupté est fille de la fortune,  
la folie l'est de la volupté; & l'une  
& l'autre obscurcissent les lumières de  
la raison. De là vient qu'on trouve si  
rarement la Sagesse en compagnie de  
la fortune & des richesses.

En effet, quel est celui qui est as-  
sez généreux pour souffrir quelques  
traverses par le seul amour de la ver-  
tu, si la récompense n'y est pas atta-  
chée? Et qui est plus avide de cette ré-  
compense que le pauvre? Le riche sa-  
crifie à la joie, à la volupté & aux



douceurs du repos ; les démarches pénibles lui font horreur , aussi bien que les chemins presque impraticables , qui conduisent à la forteresse où la science est renfermée.

J'entre dans une juste fureur contre ceux qui conduisent leurs jeunes élèves à la science par la lecture des Poëtes , dont la plupart n'emploient leur verve dépravée qu'à enseigner une doctrine obscène à des enfans , qui n'ont pour parer de pareils préceptes , que leur innocence. Aussi profitent-ils par degrez de ces infâmes leçons , & devenants pires de jour en jour , après avoir été abandonnez de leur première pudeur , ils se livrent entièrement à la sceleratesse de leurs mœurs.

Qu'en dites-vous , Monsieur ? de pareils Maîtres ne semblent-ils pas vouloir augmenter l'ascendant du crime originel , afin de se précipiter avec plus de rapidité dans les gouffres ténébreux de l'Enfer ? Car enfin on ne peut juger de pareils gens que par leurs criminels écrits ; & l'on juge avec raison qu'ils sont tels que leurs œuvres les représentent , puisqu'il est très-certain que la parole est le miroir de l'ame , & le témoin irrepro-

192      *Lettres Philosophiques*,  
chable des mœurs ; étant d'ailleurs  
évident que les choses dont on parle  
le plus souvent , sont celles auxquelles  
on prend plus de plaisir.

Ainsi le Laboureur ne s'entretient  
que de troupeaux , de focs , de sillons & de charruës ; le Nautonnier  
ne parle que de voiles , de boussole ,  
de vaisseaux & des autres choses qui  
appartiennent à la Marine. Le soldat  
n'occupe son loisir qu'en rappelant  
dans sa mémoire le nombre des chevaux ,  
des épées , des mousquets &  
des combats ; de même les hommes  
adonnez à l'obscénité , ne s'écartent  
guères dans leur conversation des  
choses qui y ont un honteux rapport.  
Prenez donc bien garde aux mœurs  
de celui que vous voudrez charger  
de l'éducation de vos enfans , examinez-le ,  
épluchez sa conduite. Car ,  
comme il s'agit de former de jeunes  
esprits , qui sont susceptibles de toutes  
sortes d'impressions comme une  
cire molle , il faut les faire attacher  
de bonne heure à de belles matières ,  
& leur enseigner des choses qu'on  
puisse citer sans rougir.

Que l'Histoire de leur païs , par  
exemple , & celles des Etrangers ,  
soient

*serieuses, critiques & amusantes.* 193  
soient la base de leur instruction dans leur enfance, il faut s'efforcer de la leur insinuer de façon qu'ils s'en fassent un jeu qui leur soit agréable; afin qu'ils se chargent plus facilement la mémoire des faits qui y sont contenus.

Ce sont là de ces fucs de Nectar, qui nourrissent & flattent le goût. Ils enseignent la conduite de la vie, ils apprennent ce qu'il faut éviter, indiquent ce qu'il faut suivre, préviennent les fautes par les exemples, & chargent enfin un jeune homme de l'expérience de plusieurs siècles.

On ne doit pas négliger un peu de fable & de mythologie, dont il faut faire un choix délicat. Il faut aussi leur faire lire ce que les bonnes Comedies enseignent d'utile dans les termes les plus châtiez, & dans des scènes épurées.

J'avouë qu'il y a dans la plûpart des Poëmes, des faits souilleez par les mauvaises mœurs, il ne faut par conséquent choisir que ceux qui sont écrits avec une mâle gravité, & qui cachent sous une écorce riante une instruction aussi douce que le miel, & des préceptes qui peuvent sans

194 *Lettres Philosophiques,*  
crime être mis à profit.

C'est de pareilles viandes qu'il faut alimenter les jeunes gens ; quand ils auront atteint un âge plus avancé, ils auront à parcourir un champ plus vaste, où ils pourront avec certitude & discernement, cueillir les simples qui leur plairont davantage ; il faut ensuite, pour donner la dernière main à ce précieux chef-d'œuvre de l'éducation, peser avec soin auquel des deux on doit s'attacher le plus, & par lequel on doit commencer le premier, ou d'assurer chez eux une probité à toutes épreuves, ou leur enseigner une doctrine fixe, & qui n'ait rien de superficiel.

Car la doctrine est par elle-même toute divine, elle s'insinue facilement aux caractères doux ; les orgueilleux en sont incapables, les voluptueux & ceux qui sont adonnez à la nonchalance & au sommeil, y parviennent difficilement ; elle ne s'acquiert enfin qu'au bout d'un long tems, & par une pénible étude. Mais quels avantages n'en retire-t-on pas ?

C'est cette même doctrine qui gouverne les Villes & les Etats ; c'est à elle qu'on est redevable du bon suc-

cès des armes , qu'elle met à la main , ou qu'elle fait quitter selon l'exigence des besoins. Elle enseigne quelle est la terre que nous habitons ; elle élève nos connoissances jusques aux astres ; elle nous apprend l'art de guérir les maladies , elle renferme la peinture , la sculpture & l'architecture , en un mot toutes les formes & les figures sont de son ressort. C'est par elle qu'à l'aide d'une petite quantité de caractères de chiffres , on s'assûre avec certitude des nombres les plus innombrables.

L'art séduisant de la Musique , & de faire les instrumens , relève de l'empire de cette Fille du Ciel ; elle nous conduit jusques dans les voûtes éternelles , séjour immuable de la Divinité ; elle pénètre jusqu'au plus profond sanctuaire de la nature , & nous rend les confidens de ses ressorts secrets.

Ce n'est que par elle enfin que nous pouvons parvenir à la perfection. Elle nous met infiniment au dessus des autres animaux , & semble nous égaler aux Bien-heureux.

Tous ces talens que la doctrine renferme , perdent cependant tout

leur prix & leur éclat, quand elle se trouve mêlée parmi les vices ; elle se masque alors d'un visage difforme, comme le jaspe se salit, quand il est plongé dans un borbier ; ou comme le Soleil, quand il est couvert d'une épaisse nuée, ou quand il s'éclipse par l'interposition de la Lune ; non seulement il perd son éclat, mais ses influences sont nuisibles & dangereuses. Il en est de même de la doctrine : chez un méchant homme elle devient ce qu'est une arme dangereuse entre les mains d'un furieux, qui est en état de s'en servir à la ruine de bien des gens, & il paroît extravaguer à mesure qu'il est plus sçavant & plus méchant.

Celui-là au contraire qui fait ses efforts, afin que le cours de sa vie soit exempt de crimes, qui respecte la Religion & les droits des hommes, qui est en garde contre le vice, comme contre les morsures d'un dragon affamé, quand il seroit de la plus basse condition, berger ou le plus vil esclave, fût-il de la plus crasse ignorance, il doit néanmoins être regardé avec vénération, on lui doit les louanges les plus exquises ; les hommes si élevez qu'ils soient, & les Bien-heureux.

mêmes qui sont au Ciel, ne sont pas en droit de le mépriser. Quel est celui qui n'aimera pas un pareil homme ? il faudroit n'avoir point d'ame, ou être un dangereux ennemi des vertus, pour refuser des éloges à celui qui respecte les choses sacrées, & qui amateur de la justice, est incorruptible aux présens les plus précieux, & à l'or dont les hommes ont fait une aveugle idole, à laquelle tant de gens sacrifient. Avec ces qualitez, cet homme ne veut pas s'emparer du bien d'autrui, il tend aux malheureux une main secourable, il s'éloigne avec horreur des infâmes : il cultive, recherche & prend soin des gens humbles ; il a soin d'éviter la fréquentation impie d'une langue médisante, qui n'épargne pas même la Divinité ; le cinique lui fait horreur ; il seroit au desespoir d'offenser qui que ce soit ; il est au contraire dans une perpétuelle sollicitude de trouver l'occasion de rendre service à tout le monde ; & ce qui met le comble à ses vertus, il est humble, & modeste à tous égards.

Heureux qui est le modèle d'un pareil caractère ! mais mille fois encore plus heureux celui qui joint la science

198      *Lettres Philosophiques* ,  
à ces vertus ! Un pareil homme est digne du Diadème , il est autant au dessus des autres , que l'or est supérieur au clinquant , & le diamant préférable au verre.

Un sçavant fait rarement des fautes , ou du moins elles sont legeres. Les ignorans au contraire n'ont aucune pudeur , ils se précipitent ouvertement dans des défauts grossiers ; c'est le propre de la plus rustique ignorance , de se moquer des loix les plus saintes , de même qu'un aveugle ne peut pas se garantir de tomber dans des gouffres profonds ; leurs pieds sont chancelans , comme dans la nuit la plus obscure.

C'est ainsi qu'un aveugle qui n'est pas illuminé par les sciences , ne fait nulle difficulté de se plonger dans le crime , par une pente qui lui est comme naturelle. La seule terreur du supplice est capable de l'arrêter , parce qu'il ne regarde comme juste , que ce qui le flatte.

A quelques-uns la simple nature a servi de maître , & l'intelligence a été accordée à plusieurs dès leur naissance ; ils ont reçu par un celeste present ce que d'autres n'ont appris



*serieuses , critiques & amusantes.* 199  
qu'aux Ecoles. Qui empêche ces derniers de mener une vie innocente ? On doit donc avoir quelques obligations à celui dans les écrits duquel on trouve ces deux dons réunis.

Je suis .....

---

## XVI. LETTRE.

A MONSIEUR le Comte de...  
A Paris.

*Lequel est préférable , du célibat  
ou du mariage ?*

MONSIEUR,

**L**A question n'est pas aisée à décider, parce que toutes les deux opinions ont leurs partisans. Examinons-les cependant autant que nous en sommes capables.

Une femme, dira-t-on , est souvent d'un esprit altier , querelleuse , d'une humeur difficile ; sujette aux caprices , & quelquefois trop galante. On y joindra les inquiétudes que causent les enfans. Une maladie , dont on ignore la nature , les fait languir , enfin ils meurent. Une fille déjà gran-

Iiiiij

200      *Lettres Philosophiques* ,  
de , attend impatiemment d'être pour-  
vûë. Il lui faut une dot & un mari.  
On peut craindre que son impatience  
ne la porte à des extremitez qui desho-  
norent une famille.

Si c'est un garçon , il peut s'adon-  
ner au vice , aux femmes de mau-  
vaise vie : il peut être étourdi , que-  
relleur , effronté ; en un mot , l'acqui-  
sition d'une femme semble être le si-  
gnal de la perte de la liberté : il fait  
changer de mœurs , abandonner la vie  
de jeune homme , être tranquille dans  
son ménage , ne pas s'écarter beau-  
coup , renoncer aux voyages , cesser de  
courir la Ville & les Caffez pendant  
la nuit , & d'aller en ce qu'on ap-  
pelle bonnes fortunes. Il faut se com-  
porter avec plus de gravité , avoir  
soin de ses affaires , afin qu'elles aug-  
mentent au lieu de déperir , si l'on  
veut éviter de tomber dans la pau-  
vreté pendant la vieillesse.

Malgré tous ces inconveniens , je  
crois qu'il vaut mieux se marier , &  
suivre l'exemple que la nature nous  
donne par les oiseaux & les animaux  
les plus ferores. On voit chez eux le  
mâle se joindre à la femelle , demeu-  
rer ensemble , & nourrir de concert

par un soin assidu , les petits auxquels ils ont donné l'être : sans quoi le genre auroit péri , & n'auroit pû subsister tant de siècles.

L'empire que l'amour a non seulement sur nous , mais sur tous les animaux , nous oblige de nous soumettre au lien du mariage ; ou , ce qui est beaucoup plus dangereux , de nous livrer à l'insatiable cupidité d'une maîtresse , qui , comme un gouffre , engloûtit les richesses. On meurt sans enfans , & on a le chagrin d'enrichir par sa mort un héritier collatéral ; on devient vieux , une maladie de longue durée vient assieger , on est sans secours & sans consolation. Qui peut vous soulager en cet état ? Sera-ce un cousin , un ami , un frere-même ? ils aimeroient mieux mille fois vous voir dans le cercueil , afin de jouir plus promptement de votre succession. Les caresses qu'ils vous font pendant votre vie , ne tendent qu'à vous dépouiller après votre mort ; & ce sont vos richesses qu'ils respectent , & non votre personne.

Il faut avouer que la cupidité de posséder des richesses , est une passion bien scélérate & bien détestable : c'est

une misérable contagion qui est répandue dans l'Univers. Chacun , au préjudice de la vertu , ne vise qu'à l'utile. L'espérance d'un petit gain fait mépriser la justice & la probité , & l'or fait taire les loix les plus saintes , il prévaut aux liens du sang ; la pudeur , la bonne foi & mille autres choses lui sont sacrifiées.

Il n'en est pas de même d'une femme. Elle abandonne ses pere & mere , & la maison où elle a pris naissance , pour vous suivre & demeurer avec vous. Elle vous donne une race seconde , & devient la source d'une famille nouvelle : elle vous donne des secours & vous rend ses services. Vous partagez avec elle les biens & les dangers ; elle partage enfin tout ce qui vous arrive d'avantageux.

Si une maladie vous survient , ou que la vieillesse vous accable , elle vous parle , vous exhorte , vous console , vous donne ses soins , vous veille & vous sert. D'ailleurs , des enfans caressent leur pere de tout leur cœur , vous voyez dans leur visage un mélange d'une double ressemblance. Après votre mort enfin , vous ne mourez pas entierement , car

*Sérieuses, critiques & amusantes.* 203  
vous paroissez revivre en eux.

Il est des gens qui aiment mieux avoir des enfans d'une maîtresse, ce qui les éloigne du mariage. Je blâme de pareilles personnes, je ne les crois pas même sensées : en voici la raison.

Une femme vous apporte une dot, une maîtresse ne vous en donne point. Les parens d'une femme sont vos amis, ceux d'une maîtresse sont vos plus irréconciliables ennemis. Vous possédez l'une avec honneur & sûreté, & vous ne vivez avec l'autre qu'avec honte & inquiétude. L'une est fidèle, & l'autre est perfide ; elle s'empare de votre bien, parce qu'elle craint d'être abandonnée ; elle fait enfin ses efforts pour se mettre en état de se passer de vous. En un mot, les biens & les meubles ne sont pas en sûreté avec une maîtresse.

Vous avez des enfans légitimes & certains d'une femme, au lieu que ceux d'une Maîtresse sont tachez d'infamie, & souvent très-douteux. Il faut donc prendre une femme, mais on ne peut trop prendre garde au choix qu'on en doit faire.

Il faut d'abord examiner les mœurs de ses peres & meres, car souvent

les enfans leur ressembtent. Tel est l'arbre, tels sont ses fruits ; il faut s'informer d'elle secretement dans le voisinage ; & si vous connoissiez quelque femme à qui vous puissiez vous confier , l'envoyer , sans qu'il paroisse que ce soit de votre part , aux informations ; qu'elle s'informe avec finesse si elle n'a point de défauts cachez sur sa personne ; si elle est laborieuse , & si elle est capable de s'occuper des petits soins inséparables du ménage. Une femme qui s'occupe chez elle , conserve ordinairement sa pudeur. L'oisiveté est presque toujours la source de tous les vices , & le libertinage s'en écarte rarement. C'est elle qui a renversé les plus grandes Villes. Si Lucrèce , & Penelope ne s'étoient pas occupées chez elles à leurs ouvrages de laine ; de mille Amans qui les sollicitoient , un plus heureux auroit été écouté ; & Lucrèce , en mourant , n'auroit pas eu de si grands éloges pour sa chasteté.

On doit même pour l'examen de ses talens ne s'en rapporter qu'à soi-même ; car il est très-rare de trouver des agens fidèles, puisque la plus grande partie des hommes se fait une loi

*serieuses , critiques & amusantes.* 209  
d'en imposer. Une chose, qui touche  
d'aussi près, mérite d'être examinée  
par soi-même , & l'on ne sçauroit  
s'informer avec trop de soin de celle  
qu'on veut épouser , si l'on veut s'é-  
pargner un subit repentir.

Si cependant par un destin contrai-  
re, on est assez malheureux pour avoir  
une femme de mauvaise humeur , &  
de mœurs dépravées , il faut d'abord  
l'avertir de ce qui déplaît dans sa con-  
duite , tâcher de la ramener par la  
douceur , l'appaiser par de petits pre-  
sents , & la charmer par des caresses.  
On doit en pareil cas l'embrasser, lui  
donner mille marques de tendresse ,  
opposer enfin la douceur à toute sa  
furie.

Mais si ces moyens ne réussissent  
pas , il faut avoir recours à la rigueur.  
Il faut parler avec autorité , l'épou-  
vanter par des menaces ; si les paroles  
ne suffisent pas , il en faut venir aux  
effets , mais le plus tard qu'on peut.

Si une femme est suspecte , & que  
sa pudeur soit chancelante , il faut  
éviter d'avoir chez soi de beaux do-  
mestiques , & ne lui pas procurer de  
frequentation avec gens dangereux sur  
la coquéterie. Sur cet article aucun

ami n'est fidèle, & c'est le propre de l'amour de faire des perfides. Venus se plaît à la tromperie, & l'amour ne procède que de la fraude : mais sur tout défendez l'entrée de votre maison à ces visages hypocrites, à ces mines sucrées ; fuyez-les comme la peste la plus dangereuse. Ils trompent les insensés par des apparences fardées, & couvrent du voile d'une fausse sagesse mille actions défendues, & une infinité de vices. Il seroit à craindre que leur probité simulée ne vous coëffât comme les maris des chèvres.

Ne vous fiez pas aussi trop à certains compères ; car bien des gens se sont efficacement servis de ce nom pour abuser de leurs comères. Observez que votre servante ne sorte pas trop souvent seule de chez vous ; défendez-lui d'avoir commerce dans les maisons voisines, parce que c'est ordinairement dans le voisinage que le Galand de la Maîtresse du logis a coutume de se cacher. Ayez soin que votre Epouse ne fréquente que des femmes d'une chasteté, & de mœurs éprouvées. Interrompez le honteux commerce qu'elle pourroit avoir avec d'infâmes vieil-



*serieuses , critiques & amusantes.* 207  
les , qui sont ordinairement des appareilleuses avarés.

Vous , de votre côté , soyez sage , n'allez pas , épris de l'amour d'une Maîtresse nouvelle ; rechercher à souiller la couche d'autrui. Fuyez le concubinage ; rien ne peut vous causer de plus violens chagrins , & rien n'exige une vengeance plus implacable , que l'infidélité entre gens mariés. Une femme brûle de se vanger de son mari par les mêmes moyens dont il l'a offensée ; il se forme entr'eux une haine implacable. L'Epouse devient furieuse , & rien ne peut l'appaiser. Il en est peu , croyez-moi , qui ne cherchent à se dédommager des droits dont leurs maris les privent. Si la constitution de leur tempérament ne les porte pas à une vengeance où le corps ait part , leur esprit s'aliène , & leur volonté se porte au vice par le mauvais exemple qu'on leur donne.

S'il arrivoit qu'elle fût surprise en adultère , ne rougissez pas d'avoir recours aux Loix. Le respect , qu'on doit avoir pour les Loix nous engage à avoir recours à elles ; elles sont la règle principale de notre vie.

N'allez pas aussi par un aveugle-

ment de colère exiger une punition qui ne soit pas proportionnée au crime. C'est en pareil cas offenser la Divinité, & c'est s'assujétir à une façon de penser vulgaire, dont la raison ne fut jamais le principe. Qui peut ignorer que le vulgaire est sujet aux mêmes fureurs, & aux mêmes mouvemens impétueux que des animaux les plus stupides. Dès l'instant qu'on est marié, on cesse d'être libre. Préférez, en cet état, le permis à l'illicite. Cessez d'être errant pendant la nuit, & abandonnez la folle façon d'agir des gens qui ne sont pas obligés aux engagemens du mariage. Leur liberté prétendue n'est qu'un libertinage, & une licence dépravée : c'est être esclave que d'être libre à pareil prix. Une telle liberté n'est pas désirable, puisqu'elle précipite dans des désordres inévitables celui qui en jouit. Il est toujours mieux de n'avoir pas la faculté de commettre le mal, que d'être libre à tous égards pourpouvoir s'y livrer. Combien de gens ont péri pour avoir joui de cette dangereuse liberté ! Combien d'autres ne doivent leur conservation qu'à en avoir été privés ! Pourquoi

*serieuses, critiques & amusantes.* 209  
se livrer au chagrin , si une maladie emporte un enfant ? Secourez-les des remèdes dont vous êtes capable ; s'ils sont insuffisans , ce n'est plus votre faute. Consolez - vous cependant de leur mort, après avoir rempli tous les engagemens de l'état de Pere. Vous n'êtes assurément pas le seul affligé, & bien d'autres que vous sont dans le même état. Il semble que les maux partagent soient soulagez en quelque façon ; ne doit-on pas se faire une raison sur la mort ? Pour peu qu'on réfléchisse que notre naissance n'est qu'un engagement de mort , & que l'action de naître est précisément la source de celle de mourir. Chacun de nous a reçu en partage une certaine mesure de jours ; c'est plus tôt ou plus tard que nous devons payer cette dette. La mort devient la fin de tous les maux. Un homme de courage, & de veru n'apprehende pas ce passage.

Mes reflexions me mèneroient trop loin. Je suis. ....



## XVII. LETTRE.

A U M E S M E.

*Sur le Mariage.*

MONSIEUR,

**L**A lecture de ma lettre vous a fait penser à vous marier, & vous y pensez sérieusement ; c'est-à-dire, que vous allez faire pour autrui, ce qu'on a fait pour vous. Vous donnerez des sujets à l'Etat, qui le défendront, ou qui le serviront dans des emplois plus tranquilles. Vous augmenterez votre bien, & vous vous éleverez un trône.

On se peut repentir, comme l'on void souvent,

Du trop hardi dessein de vivre en un Couvent ;

Mais, quand on a lâché la parole fatale,

Cet oui, dont dépend l'union conjugale ;

Quand on est marié un quart d'heure, un moment,

Jusqu'à tant qu'un époux soit dans le monument,

On vit sous des Tyrans que les Loix autorisent,

*serieuses, critiques & amusantes.* 211

Et qui non seulement nos actions maîtrisent ;  
Mais sur nos volontez étendent leur pou-  
voir.

Ils nous prêchent l'honneur, la vertu, le  
devoir ;

Et l'honneur, le devoir, & les vertus austères,  
Qui sont pour nous des loix, sont pour eux  
des chimères.

Il leur est tout permis ; tout nous est défendu.  
Ils disposent sans nous d'un cœur qui nous  
est dû.

Et quelquefois, ma sœur, telle est leur impu-  
dence,

Que de leurs trahisons il nous font confi-  
dence.

Et dans le même tems qu'ils nous manquent  
de foi,

Leur jalousie a droit de nous faire la Loi,  
De regler nos habits, notre train, nos visi-  
tes ;

Enfin de nous traiter de folles interdites.

Si nous nous révoltons contre de tels tyrans,  
Nos plus grands ennemis sont nos proches  
parens ;

Nous devenons l'horreur même de nos amies,  
On entretient de nous toutes les compagnies.

Voilà ce que disoient deux jeunes  
Epousées. Un jeune Garçon qui les  
entendit s'écria aussi-tôt :

*Vade, vade retro, Satanat* qui me tente ;  
Mon front ne fut jamais une table d'attente,  
Et ne portera point le mystérieux bois  
Que personne ne voit, & qu'on croit toute-  
fois.

Je ne veux point avoir un timbre de pécoré ;  
 Je ne veux point de toi , redoutable Pandore.  
 Moi , te prendre ? Ah vraiment , c'est moi  
 qui seroit pris !

Et pour qui me prends-tu , maudite Béatrix ?  
 Tu me crois aussi sot que Mendoce mon Maître.

Moi , j'aurois des enfans , & leur mete à repaître !

Si je suis sans enfans , on dira c'est un sot ;  
 Et si j'en fais enfin , ou quelqu'autre marmot ,  
 J'aurai neuf mois durant une femme ventruë ,  
 Je l'entendrai heuler , comme un pourceau  
 qu'on tuë

Quand elle mettra bas cet enfant nouveau-né ,

Non sans avoir long-tems criailé , rechi-gné.

Une sote dira : C'est le portrait du pere ;  
 Une autre , il a les yeux , & le nez de la mere.  
 Puis il faudra baiser un-fils qui sentira  
 La couche de sa mere , & tout cela pûra.  
 Il me faudra souffrir une sote nourrice ,  
 Un enfant qui toujours , ou crie , ou tette , ou  
 pisse :

Me relever la nuit pour le faire bercer ,  
 Et cela tous les ans , c'est à recommencer :  
 Avoir tous les matins à souhaiter la peine  
 De me voir bien-tôt veuf par une mort soudaine.

Ces vers ne sont qu'une ébauche.  
 Quelqu'un de vos futurs Confreres  
 achevera le tableau , s'il vous prend  
 envie d'aller au conseil , avant que de  
 vous enrôler dans cette milice. Je suis.

*Réponse d'une Dame à la Lettre  
précédente.*

MONSIEUR,

J'Avouë ce que vous écrivez à votre ami ; que le mariage est un trône pour les maris, mais pour les maris mal-honnêtes gens. Les autres observent, les uns plus, les autres moins, cette belle regle de nos ayeux.

Apprenez seulement d'un homme de mon  
âge,

Qui n'est pas peu sçavant au fait du mariage,  
Que tout homme d'honneur n'est pas se mar-  
riant

Dispensé pour cela des devoirs de galant,  
Et qu'on doit être après, comme avant  
l'hyménée,

Galant de la moitié que le Ciel a donnée.

Loin du mariage, comme de toute autre chose, le pouvoir arbitraire ! pouvoir fatal à lui-même, quelque part qu'il exerce ses violences, & ses injustices. En voici la preuve pour la société conjugale.

Sçachez, ma sage sœur, que la vôtre fera  
Avecque son Epoux, telle qu'il la fera ;

S'il est doux , votre sœur sera la douceur même ;

Si rude , elle sera d'une rudesse extrême.

S'il pense l'accabler de ses conseils prudents,  
Jamais jeune cheval , qui prend le frein aux  
dents ,

Ne s'emporta plus loin en se donnant carrière ,

Que fera votre sœur en plus d'une manière.

S'il est jaloux , pour moi , j'ai trop d'aversion

Pour cette malheureuse , & triste passion ,

Pour aller me secher aussi de jalousie ;

Mais de cent faux objets troublant sa fantaisie ,

Je réduirai bien-tôt cet ombrageux Epoux

A briguer une place en l'Hôpital des foux.

S'il veut m'accompagner en tous lieux comme une ombre ,

Scandalisant les gens d'une humeur triste , & sombre ,

Toutes & quantes fois qu'il m'accompagnera ,

Je gage contre lui qu'ils s'en repentira.

Enfin , ma sage sœur , que vous dirai-je encore ?

Je le respecterai , comme un Dieu , s'il m'adore ;

J'aurai pour cet Epoux les tendres sentimens ,

Qui font tout le bonheur des fidèles amans ;

Et ne comptant pour rien tout le reste du monde ,

Nous coulerons nos jours dans une paix profonde.

Mais s'il pense m'ôter l'honnête liberté

D'user de tous les droits dûs à ma qualité ,

De jouir des plaisirs des femmes de mon âge ,

D'être lesté en habits autant qu'en équipage ,



De recevoir chez moi tous les honnêtes gens,  
Enfin de pouvoir tout , hors d'avoir des galands :

S'il va déiâprouver ces équitables clauses ,  
Et m'ose disputer la moindre de ces choses ;  
Lors j'aurai des galands de toutes les façons,  
Ma beauté jettera surtout ses hameçons ;  
Et sans cesse entassant franchise sur franchise ,

Je ne respecterai ni la Cour , ni l'Eglise ;  
Je ne mépriserai Campagnards, ni Bourgeois,  
Enfin je me ferai Coquette en bon François.  
Toutes mes actions ne seront qu'artifice.  
Pour un Amant qui veut qu'on rêve , & qu'on languisse ,

J'aurai de cette douce , & rêveuse langueur  
Si propre , à ce qu'on dit , à conserver un cœur.

Avec les sérieux , je serai sérieuse ,  
Avec les emportez , plus qu'eux impétueuse ,  
Et mauvaise plaisante , & goguenarde aussi ,  
Quand j'aurai des Galands à qui l'on plaît ainsi.

Enfin de chacun d'eux observant la portée ,  
Je me transformerai plus souvent qu'un Pro-  
tée.

Dans les lieux où par fois je verrai tous ces foux ,

Les uns comme captifs , pleurant à mes genoux ,

Les autres éloignez , de mourantes œillades  
M'expliquant les douleurs de leurs ames malades ,

Les autres plus hardis à me découvrir leurs maux ,

Me parlant à l'oreille , aux yeux de leurs rivaux ;

Un regard , un souris, un mot , des complaisances ,

Des affectations , des fausses confidences ,

Me tireront d'affaire , & chacun abusé ;

Se mettra dans l'esprit d'être favorisé.

Enfin le procédé que votre sœur doit suivre

Dépendra d'un mari qui sçait bien , ou mal vivre ,

Et je vous le repete encore , elle sera

Avecque son Epoux telle qu'il la fera.

Je suis , Monsieur , votre très-humble servante.

## XVIII. LETTRE.

*Réponse à la Dame qui a écrit la  
Lettre qu'on vient de voir.*

MADAME,

**J**E ne me plains point de vous ; je mérite votre colère , puisque je me la suis attirée. Je ne me plains que de M.... qui a eu l'imprudence de vous montrer ma lettre. Souvenez-vous , s'il vous plaît , du crime que Cicéron fit à Antoine , d'en avoir usé de la sorte , & des reflexions dont il appuye ses reproches. Elles me conviennent , & je les employe pour défenses. Je puis encore justifier mon procédé par les vers mêmes qui vous ont offensée.

Ils

Ils sont d'une Muse étrangere , qui  
s'élève contre la tyrannie de la plû-  
part des maris , ou qui fait décrire à  
un domestique ce qui lui donne de  
l'éloignement pour le mariage. J'in-  
sinuë assez que cet état a de bons &  
de mauvais endroits , & je suis prêt  
de ratifier , & de confirmer ce que je  
dis des bons , quand les parties se  
sont pratiquées , & ont pensé à l'assor-  
tissement avant que de s'unir.

Un jeune Coq des mieux hupez ,  
En rodant par le voisinage ,  
D'une jeune Poulete aussi-belle que sage  
Eut les yeux & le cœur également frapés.  
Le Coq étant fort beau , comme elle étoit  
fort belle ,  
Elle sentit pour lui ce qu'il sentoit pour  
elle :  
Leurs cœurs des mêmes traits furent tous deux  
blessez ,  
Et tous deux pénétrés de la même tendresse.  
Du matin jusqu'au soir ils se voyoient sans  
cesse ,  
Et ne se voyoient pas assez.  
Pendant que l'un & l'autre à l'amours s'aban-  
donnent ,  
Et qu'ils jurent si tendrement  
De s'aimer éternellement ,  
Leurs severes parens autrement en ordon-  
nent.  
Le Pere du Coq le contraint  
A quitter sa chere Poulete :  
En vain de sa rigueur , il gémit , & se plaint :

Il faut qu'il obéisse , ou qu'il fasse retraite.  
D'abord, il va percher sur le toit le plus haut  
De la plus deserte cabanne.

Mais faute d'aliment , il lui salut bien-tôt  
Epouser , en pestant , une jeune Faisanne.

Ces Epoux dès le premier jour  
Empêchez de leur contenance ,  
S'étant mariez sans amour ,  
Se traiterent sans complaisance :  
Outre qu'ils negligeoient le soin

De se dire des yeux quelque chose de tendre ,  
Leur langage à tous deux étoit un baragoûin ,  
Que chacun ne pouvoit entendre.

Quand le Coq chantoit , ou parloit ,  
Sa Faisanne eût juré que c'étoient des mur-  
mures.

Quand la Faisanne l'appelloit  
Il croyoit oïr des injures.  
En un mot leur destin ne fit point d'envieux.

Il faut que pour bien vivre ensemble  
L'amour ait soin d'unir ce que l'Hymen as-  
semble ,

Il est sûr qu'on s'entend bien mieux.

Je suis. . . . .



XIX. LETTRE.

A MONSIEUR LE MARQUIS  
DU C. . . à sa Terre.

*Sur cet axiome, Quand une femme a résolu  
de faire son mari. . .*

MONSIEUR,

**V**ous me faites injustice de croire, que je suis guéri de la fausse délicatesse, ou que cette maladie ne m'a jamais attaqué. Tout m'est bon : matières graves, matières comiques ; & je n'approuve point le procédé d'Héraclite, & de Démocrite, dont le premier pleuroit, & l'autre rioit éternellement. Il faut de tous les deux pour s'accommoder au système de la vie humaine, où la joye succede à la tristesse, & la tristesse à la joye. Encore aimerois-je mieux rire que pleurer ; mais enfin tout est propre à notre commerce.

Laissions le monde, & sa croyance,  
La bagatelle, la science,  
Les chimères, le rien, tout est bon, je soutiens

K ij

Qu'il faut de tout aux entretiens ;  
C'est un parterre où Flore épand ses biens  
Sur différentes fleurs ; l'Abeille s'y repose ,  
Et fait du miel de toute chose.

Le cocuage étant si à la mode, & si commun, il paroît inutile de le définir. On n'employe la définition que dans les sciences, qui sont obscures, & pour tâcher de les éclaircir. Il n'en est pas de même de l'étymologie.

Celle de cocu n'est qu'une ironie, si on la fait venir de coucou, puisque cet oiseau va pondre dans le nid des autres volatiles. Qui sçait si l'on n'a pas donné ce nom à ceux qui vont voir les femmes d'autrui, à cause qu'ils reçoivent souvent la pareille ?

Plin rapporte qu'on appelloit anciennement *Cocus*, c'est-à-dire, paresseux, les Vignerons qui attendoient à tailler leurs vignes, lorsque le coucou commençoit à chanter, ce qui étoit quinze jours plus tard qu'il ne falloit.

Auroit-on donné par la même raison ce nom à ceux dont la negligence, ou la paresse laisse prendre tant de liberté à leurs femmes qu'elles en abusent ? Aristote a observé que le coucou est froid, & humide de sa nature, & néanmoins prudent ;

*serieuses , critiques & amusantes.* 221  
que ne se sentant pas assez fort pour  
défendre & pour nourrir ses petits , il  
les met dans le nid des autres oi-  
seaux , afin qu'ils les nourrissent les  
croyant à eux.

Peut-être a-t-on ainsi appelé du  
nom de cocus les gens mal-aisez , qui  
ne pouvant entretenir leurs familles ,  
les font entretenir aux autres aux dé-  
pens même de leur honneur. Sans  
aller si loin , n'aurions-nous pas em-  
prunté du mot Latin *Cognus* celui de  
Cocus , à raison du rapport qui se  
rencontre entre les maris infortunez  
& les Cuisiniers ?

En effet , ceux-là logent & nour-  
rissent leurs femmes , & ceux-ci ap-  
prêtent la viande aux autres. Mais il  
ne faut pas confondre tous les cocus.  
Il y en a qui le sont , & qui servent  
même aux amours de leurs femmes  
sans le sçavoir. Il y en a qui le pen-  
sent être , & ne le sont pas ; & ceux-  
là sont plus misérables que s'ils l'é-  
toient à leur insçû. Si l'on en croit les  
Histoires ; d'autres le sont véritable-  
ment , mais sans que leurs femmes  
soient coupables , en ayant pris d'au-  
tres pour leurs maris. Il y en a d'au-  
tres qui sont tels , qui le voyent à

demî , & cependant ils n'en croient rien , par la bonne opinion qu'ils ont de leurs femmes. Il y en a qui ſçavent bien qu'ils le font , mais qui diſſimulent & qui prennent des meſures pour ramener leurs épouſes. Enfin il y en a qui le ſçavent & qui le ſouffrent , pouvant y apporter remède ; & ce ſont là les plus infâmes.

Pour les autres , je ne vois pas comment l'impudicité d'une femme pourroit deſhonorer un homme. Ce qui eſt hors de nous & de l'empire de notre volonté , ce qui excède notre pouvoir ne nous touche point , & nous n'en ſommes pas reſponſables. Je le donne au plus ſage homme du monde d'empêcher la lubricité d'une femme impudique.

Or perſonne n'eſt tenu à l'impoſſible , & comme l'action vicieuſe ne doit être imputée qu'à ſon auteur , il en doit être de même de la honte & du deſhonneur qui la ſuit ; lequel il eſt auſſi abſurde de vouloir faire rejaillir ſur celui qui n'y a rien contribué , que de faire part de la gloire & de l'honneur qui vient d'une action vertueuſe, à celui qui n'y a rien mis du ſien , & qui y a même réſiſté tant qu'il a pû.



Si la question se vuide par le Droit : les Jurisconsultes tiennent qu'un Contrat fait en secret & sans y appeller toutes les parties qui y ont intérêt, ne leur peut préjudicier. De sorte que les femmes qui n'appellent pas leurs maris à leurs commerces amoureux, ne peuvent rien faire à leur préjudice.

Ajoûtons que s'il y avoit en effet du deshonneur au cocuage, il seroit honteux par tout pais. Cependant il y a des peuples qui ne s'en tiennent pas deshonorés. Les Abyssins ne trouvent pas mauvais que leur Pontife couche la première nuit des nûces avec l'Épousée, afin de la purifier. Les peuples des Indes Orientales permettent à ceux qui leur donnent un Elefant, de s'approcher de leurs femmes, se tenant tout glorieux d'avoir une femme estimée à si haut prix.

Ne pourroit-on pas de là tirer une conséquence à la décharge de celles qui s'abandonnent quelquefois pour d'aussi grosses bêtes ? Les Romains, quoique des plus illustres de leur tems, se mettoient si peu en peine de ce que faisoient leurs femmes en leur absence, que revenant de la campagne ils avoient soin de les envoyer aver-

tir de leur arrivée , pour empêcher , qu'elles ne fussent surprises. Et Pompée , Auguste , Luculle , Caton & une infinité d'autres grands personnages , n'en étoient pas moins estimez pour avoir des femmes qui leur faisoient porter les cornes.

A propos de cornes , les Histoires nous assûrent qu'elles ont percé réellement & de fait à quelques-uns , comme à M. Benutius Cippus , Préteur de Rome. Je voudrois bien sçavoir pourquoi elles sont décriées dans le mariage. Par tout ailleurs elles sont marque de grandeur & de puissance.

Lorsqu'on songe que les cornes viennent au front , c'est un présage qui promet des honneurs & des dignitez. A la naissance de Claude Albin , un veau du troupeau de son pere , nâquit avec deux cornes rouges. Les Augures lui prédirent l'Empire qui entra dans sa famille.

Cet Empereur , pour honorer ces cornes qui avoient présagé sa grandeur , les fit attacher au Temple d'Apollon. Jupiter , Bacchus & Pan , sont representez avec des cornes. L'abondance étoit aussi signifiée par une corne remplie de toutes sortes de fruits. La

*serieuses, critiques & amusantes.* 215  
vérité est que l'honneur est en celui  
qui honore, & non en celui qui est ho-  
noré ; & que la raison des contrai-  
res étant semblable , le deshonneur  
doit venir de celui qui deshonore.

Or la plûpart des hommes s'accor-  
dent à se moquer des cocus , soit  
qu'ils sçachent qu'ils le sont , ou qu'ils  
n'en sçachent rien. Cela est-il juste, ou  
ne l'est-il pas ? pourquoi y trouver à  
redire ? Car comme on peut déferer  
un honneur à celui qui ne le méri-  
tera point ; ainsi peut-on deshonor  
celui qui ne méritera pas en effet qu'on  
le deshonore ?

Un homme de bien puni par la Ju-  
stice , est deshonoré , quoiqu'il soit in-  
nocent , puisqu'il faut que les Cours  
superieures le vent l'infamie qu'il a en-  
couruë. Une fille ou une femme qu'on  
aura forcée , ne laisse pas d'être des-  
honorée , & les parens reçoivent de  
la confusion des excès , & du suplice  
de leurs proches.

A plus forte raison , la honte qui  
suit la lubricité d'une femme , doit  
rejaillir sur son mari , puisqu'étant  
deux en une même chair , ce qui tou-  
che l'un , touche aussi l'autre , encore  
que les maris qui ont même ordinai-

rement le nom de bons, soient exemts de faute. De sorte qu'on peut être deshonoré & être vertueux, comme on peut être cocu, & être honnête homme. Ce raisonnement me paroît exact, & dans sa matiere & dans sa forme ; mais il le faut encore fortifier.

Quoique l'honnêteté & la vertu d'un chacun dépendent de lui seul & non des autres, il est constant cependant que son honneur & sa réputation, sont attachées à certaines circonstances & à certaines relations. Le public a érigé ces rapports en marques glorieuses ou flétrissantes. De là vient que nous respectons ceux qui sont de familles illustres, quand même ils en soüilleroient le nom. Leur indignité ne les dégrade point, parce qu'on ne considere que le sang dont ils sont sortis.

Les femmes tiennent encore plus étroitement à leurs maris que les enfans à leurs peres & à leurs meres. Elles font un tout avec leurs maris, composé de deux moitez : que si dans le corps humain une partie saine se ressent de l'altération de celle qui est malade, comment une moitié ne

sera-t-elle pas infectée de la corruption de sa compagne ? Tous crimes sont, à la vérité, personnels, & devroient se renfermer dans leurs Auteurs. Mais les hommes ayant mis leur bonheur dans les choses extérieures, au lieu de le mettre dans la vertu qui est intérieure & propre, ils portent la peine d'avoir fait le principal de l'accessoire. Qu'on ne dise pas que les femmes empruntant tout leur lustre de leurs maris, elles ne les peuvent deshonor. La Lune ne reçoit-elle pas du Soleil toute sa lumière ? & cependant elle en couvre quelquefois la face de ténèbres & de nuages. Comparaison qui convient d'autant mieux à la femme débâchée, que l'une & l'autre ne s'approchent de la source de leur clarté, que pour lui faire les cornes, & ne sont jamais si tristes, que lorsqu'elles sont avec elle.

Pour épuiser le sujet, un cocu ne peut éviter le blâme, ou de défaut de jugement d'avoir fait un mauvais choix ; ou de peu de conduite & d'usage de son autorité, de ne sçavoir point régler ni ranger sa sujette : ou de peu d'esprit, de ne pouvoir décou-

vrir ses ruses & ses artifices, pour y apporter remède. Et quand il les éviteroit, on ne laisseroit pas de le traiter de malheureux : & dans le siècle où nous vivons, le malheur ou la misère, entraînent avec eux la honte & le mépris.

Je suis .....

\* Que veut dire autre chose ce bon mot de Molière.

*Elles font les sottises, & nous sommes les sots.*

---

## XX. LETTRE.

A U M E S M E.

*Ce qui fait le bonheur du Mariage.*

**V**OUS avez, Monsieur, une curiosité, qui suppose peut-être l'impossible. Ne croyez pas que je raille. Mon soupçon est appuyé du témoignage de S. Paul, qui déclare que le Mariage a son amertume; qu'il promet plus de contentement qu'il n'en donne; qu'il retire du service de Dieu par des assujettissemens indispensables à la créature.

Ces réflexions, me direz-vous, sont

*serieuses , critiques & amusantes.* 229  
hors de saison. L'engagement est pris  
& consommé ; il s'agit d'en sortir avec  
honneur , & de tirer parti de ma con-  
dition.

Cela est plus difficile que vous ne  
vous l'imaginez. Je souhaite de me  
tromper. La multiplication de l'espèce  
est la fin du mariage. Comme la na-  
ture a distingué les sexes , elle a fixé  
à chacun son tempérament. Le mâle  
doit être chaud & sec ; la femelle ,  
froide & humide , si non point de gé-  
nération. S'il y a donc de l'intempérie  
dans l'un ou dans l'autre , qui est-ce  
qui la corrigera ? Il n'est plus de Fer-  
nels , ou du moins ils sont fort rares.

A l'égard des mœurs , qui sont re-  
quises dans les conjoints , il est que-  
stion de sçavoir laquelle convient  
mieux , de la conformité ou de la di-  
versité. Il semble que dans une fa-  
mille , l'office du mari étant autre que  
celui de la femme , leurs mœurs &  
leurs inclinations doivent être aussi  
différentes que leurs tempéramens.

Les Philosophes qui tenoient que  
le mâle & la femelle pris séparément ,  
ne sont qu'une partie de l'homme ,  
dont le nom leur est encore commun ,  
eussent conclu pour la ressemblance  
de la complexion & des mœurs. Ils

disoient que chacun cherche la moitié dont il a été séparé , jusqu'à ce qu'il l'ait rejointe. Ce qui produisoit & les amitez illustres & les mariages , auxquels ceux qui prennent garde de plus près , observent qu'il y a peu de personnes mariées , qui n'ayent quelque ressemblance même dans le visage.

En effet , les Mariages étant faits au Ciel , & l'un des plus considérables événemens de la vie , il faut que la même influence qui fait le mariage du mari , fasse celui de la femme. Et si ce que prétendent les Astrologues est véritable , que toutes les actions d'ici-bas ont leurs causes dans les Cieux ; le mari & la femme devant à la même cause universelle leur assemblage , d'où dépend presque tout leur bien & leur mal , ne peuvent qu'ils ne se ressemblent. Par conséquent , ceux qui auront plus de ressemblance , auront plus de rapport avec cette cause. Par conséquent les astres trouvent moins de résistance à produire leurs effets sur eux. Par conséquent ils passeront la vie avec plus d'agrément ; que si par une contrariété de mœurs , ils imitoient le voyageur qui se promène dans le vaisseau au rebours de



*serieuses , critiques & amusantes.* 231  
son cours , ou qui entreprend de voguer contre vent & marée. Jettons du jour dans cette peinture.

Figurez-vous l'un gai , l'autre mélancolique ; l'un aimant le monde , l'autre la solitude : ce contraste d'humeurs & d'inclinations, rendra la présence de l'un aussi insupportable à l'autre , que la musique & la danse sont désagréables à un homme triste , ou les lamentations importunes à celui qui veut se divertir. Car cette disproportion choque & blesse l'esprit. Si l'un est jeune, l'autre vieux ; l'un beau, l'autre laid ; l'un galand , l'autre insensible , les désordres qui ont coutume d'en arriver , sont assez connus. Si l'un est prompt , l'autre lent ; ce que fera l'un déplaira à l'autre. Au lieu que ce qui plaît étant ou paroissant bon , & n'estimant rien après nous à l'égard de ce qui nous ressemble , deux personnes qui conviendront dans la conduite de leur ménage , auront la paix , & leur société sera pleine de douceur.

On peut opposer que dans l'économie , ainsi que dans la politique , il se doit rencontrer une espèce d'harmonie qui exige de la variété. Ce qui faisoit désirer à Aristote que le mari

fut de dix ans au moins plus vieux que sa femme ; la disparité d'âge entraînant celle des humeurs , & ce qui fait passer la différence qui se trouve entre tous les individus pour une des plus rares merveilles de l'Univers. C'est pourquoi les conjoints doivent être dissemblables dans leurs mœurs & dans leurs actions , afin que chacun tienne sa partie , que l'un commande & l'autre obéisse.

Certainement le mari & la femme , qui seroient toujours d'accord , n'auroient point matière de parler. S'ils sont tous deux grands causeurs , ils rempliront leur maison de bruit. S'ils sont tous deux sçavans , ils ne s'estimeront ni l'un ni l'autre. S'il n'y en a qu'un qui le soit , celui qui sera ignorant , l'admirera & l'en aimera davantage. Si tous deux sont prodigues , ils auront bien-tôt dissipé leur bien , que le bon ménage de l'un auroit conservé en suppléant aux dépenses de l'autre. Si l'un est triste , l'autre qui sera gai , le réjouira ; sinon ils se porteront tous deux dans l'excès de la tristesse ou de la joye. Si l'un est peu dévot , celui qui aura la crainte de Dieu le convertira , & comme dit l'Apôtre , le sanctifiera par son

*serieuses , critiques & amusantes.* 233  
bon exemple.

Enfin , si l'un est severe , il est bon que l'autre soit doux ; autrement le trouble regneroit dans la famille. Chez les Romains , le sexe le plus fragile étoit retenu par la crainte du deshonneur , & par celle de la réputation. La femme qui avoit fâché son mari , expioit sa faute en lui demandant pardon dans le Temple d'une Déesse , appelée pour ce sujet *Viriplaca*. Et le divorce établi par la Loi de Romulus , pour contenir les femmes , & mis en usage & à la mode par Spurius Carvilius , a été en vigueur jusqu'à l'Empereur Justinien , qui l'abolit , soit de son propre mouvement , soit à la sollicitation de l'Impératrice Théodora.

Nous avons introduit à la place de cet usage la séparation de corps & de biens ; mais à quelles horreurs succède-t-elle , & de combien de chagrins est-elle suivie ? Tous les maris & toutes les femmes y sont pourtant exposez par la difficulté de s'assortir , & par l'inconstance de leurs volontez. Cette reflexion détruit par avance les raisonnemens suivans.

Il est des températures de corps , des habitudes de l'ame absolument

234 *Lettres Philosophiques,*  
bonnes, d'autres absolument mauvaises, & de troisièmes qui sont indifférentes. L'homme & la femme dont les corps seroient bien temperez, quoique cette sorte de température ne se rencontre guères en un degré de perfection, surtout dans le sexe, devroient se rechercher par la raison que le temperé ajouté au temperé, conserve sa température; au lieu que dans le cas d'imtempérie, il faut que l'excès de l'un corrige le défaut de l'autre.

En effet, la production de l'homme étant la plus noble de toutes les actions, elle demande dans ce qui sert à la production, une parfaite température des quatre qualitez, qui ne se trouveroit pas, si les parens étoient tous deux chauds & secs; ou froids & humides. Le vertueux doit s'allier au vertueux. Le Mariage n'est point fait pour les autres, parce qu'il ne peut y avoir d'amitié ni de société honnête entre les méchans.

Pour les passions qui tiennent le milieu, entre le bien & le mal; il est à propos que le mari ait celles que la nature donne le plus communément aux hommes; & la femme, celles qui sont les plus ordinaires au se-

*serieuses , critiques & amusantes.* 235  
xe. Que pensez-vous de ma réflexion ?  
Je suis . . . . .

---

## XXI. LETTRE.

A MONSIEUR . . . . Docteur en  
Médecine à Caën.

*Lequel est le plus porté à l'amour de  
l'homme ou de la femme.*

MONSIEUR,

**E**COUTEZ les Amans & les Maîtres-  
ses. Ils accrocheront la question ,  
& ne la décideront point. Ils exagè-  
reront chacun leur penchant à l'amour  
& la violence de ce penchant. Ils sen-  
tent, diront-ils , tous les symptômes  
de cette passion. Elle les brûle , elle  
les glace : elle les comble de plaisirs ,  
elle les accable de peines secrètes :  
elle les met , pour ainsi dire , dans le  
ciel , elle les précipite dans les en-  
fers , c'est-à-dire , qu'elle leur fait  
éprouver une partie des tourmens des  
damnez. Jargon courant , & qui ne  
dit rien pour trop dire , & être com-  
mun aux deux sexes.

Cherchons donc des lumières dans  
la Physique. Les femmes ont la chair  
plus délicate que les hommes ; c'est une

verité sensible au toucher, il s'ensuit de là, selon la maxime d'Aristote, qu'elles ont l'esprit plus subtil qu'eux; & de cet avantage du côté de l'esprit, qu'elles se portent avec plus de vivacité aux objets aimables.

Selon Platon, l'amour est produit de l'abondance & de l'indigence; & celui des femmes venant d'indigence & de nécessité, il les excite plus fortement à la poursuite de leurs besoins, que celui des hommes qui vient de l'abondance & d'un desir de se communiquer.

C'est pourquoi le Philosophe dit que la femme desirer l'homme à la façon de la matière qui est insatiable de nouvelles formes. Le peu de connoissance qu'elles ont de ce qu'elles affectionnent, fait aussi qu'elles aiment avec plus d'ardeur. La contrainte même où elles vivent, la pudeur, la crainte, causent un mouvement intérieur plus violent, & de plus grandes inquiétudes: & à l'exemple d'un feu couvert de cendres, elles conservent bien plus long-tems leur amour sous un masque de retenue, que les hommes qui l'éventent indifféremment.

Les maladies que les Médecins ap-

pellent Hyſtériques , les jauniffes , les pâles couleurs & tels autres ſymptômes que l'amour produit en elles , & qui aboutiſſent ſouvent à la fureur érotique ou amoureuse , montrent bien que cette paſſion eſt plus violente en elles qu'aux hommes , puifqu'elle eſt capable d'altérer juſqu'à cet excès leur conſtitution. En récompense la nature les a avantagées par deſſus les hommes en la jouiſſance des fuits de l'amour , ſi nous en voulons croire le devin Tyreſias , qui fut , ou qu'on dit avoir été ſucceſſivement homme & femme.

Il ſemble véritablement que la femme doive être plus portée à l'amour , & aimer plus conſtamment que l'homme , à cauſe de la foibleſſe & de l'imperfection de ſa connoiſſance. J'ai déjà touché cette raiſon ; mais il eſt à propos de l'approfondir , & de remarquer que la connoiſſance met le prix & la perfection au bien qui eſt l'objet de la volonté , & lui donne l'être aimable. Le bien a de ſoi & de ſes principes ſa nature de bien , qui eſt abſoluë ou relative ; abſoluë au regard du ſujet auquel il eſt attaché , & qu'il perfectionne ; relative en tant que convenable , & qu'il peut ap-

238 *Lettres Philosophiques*,  
porter de l'honneur, du profit ou du plaisir. Pour l'être aimable, il le doit à la connoissance, comme les couleurs ont de leurs principes leur être de couleur, mais non pas leur être visible, qu'elles tirent de la lumière, sans laquelle l'écarlate est bien la nuit écarlate, mais non pas visible.

Ainsi la lumière de notre connoissance produit l'être aimable de l'objet, d'où vient qu'on aime quelquefois le mal, à cause du jugement favorable qu'on en fait. Cela posé, l'homme qui connoît plus clairement, aime plus légèrement. Il connoît mieux, parce qu'il a plus de chaleur, & par conséquent l'imagination plus vive, & ainsi la connoissance plus profonde. Car les Esprits sont égaux, & ne diffèrent qu'à raison des phantômes. D'ailleurs, il est plus sec, ce qui empêche que la connoissance ne soit obscurcie par les nuages de l'humidité.

La femme au contraire plus froide, a moins de vigueur en l'imagination, & étant plus humide, ses phantômes sont étouffez par les vapeurs de l'humidité, & elle a par conséquent moins de réflexion. Tâchons d'expliquer ce mystère de la nature.

Le sec en l'homme est ce qui oc-



*serieuses , critiques & amusantes.* 239  
casionne la réflexion de sa connoissance. Comme ce sec n'obéit pas si aisément au mouvement du chaud , & ne le suit pas avec la même promptitude que l'humide ; le chaud qui est actif , se réfléchit pour amener le sec qui demeure derrière , & forcé de s'arrêter , il s'occupe sur le phantôme déjà formé , & le regarde mieux que devant.

La femme au contraire , va son chemin sans se détourner , à cause que son humidité suit ce qu'elle a de chaleur. De là vient que ses premières pensées prévalent sur les secondes. L'homme est plus clair-voyant , & connoît mieux que la femme , que tout bien visible est frêle , petit & mêlé de beaucoup d'impureté & d'imperfection. Je dis plus ; que c'est la marque d'un bon esprit d'être léger en amour. Car , comme l'objet de sa volonté est le bien universel , tout bien particulier n'en est qu'une parcelle & un diminutif. L'esprit fort n'a pas plutôt goûté un bien sensible, qu'il le méprise , parce qu'il ne contient pas son objet dans son étendue naturelle. Voilà pourquoi il en va chercher d'autres.

A la vérité , moins on connoît les

240      *Lettres Philosophiques* ,  
choses imparfaites , plus on les aime. Nous en avons un exemple dans ceux qui ont la vûë courte , que les premiers objets émouvent. C'est tout le contraire des perfections ; plus elles sont grandes , plus elles veulent être conuës. De même que l'ouvrage d'un grand Peintre ne peut être exposé à des yeux trop sçavans. Mais la connoissance de ce qui est aimable , ne suffit pas pour le faire aimer. Les Eunuques & les vieillards impuissans , en font une bonne preuve : ils ne manquent pas de connoissance , mais ils manquent de cette ardeur intérieure excitée par l'abondance des esprits qui allument l'amour , que leur froideur n'est plus capable de produire.

Ces principes établis , les hommes auront plus d'amour que les femmes , pour les objets qui le méritent , parce qu'ils ont plus de connoissance , & en auront encore plus pour ceux qui ne le méritent pas , à cause qu'ils abondent plus en ces esprits.

Je suis ....





LETTRES  
PHILOSOPHIQUES,  
SÉRIEUSES,  
CRITIQUES,  
ET  
AMUSANTES.  
TRAITANT

De la Pierre Philosophale, de l'Incertitude de la Médecine, de la Félicité temporelle de l'homme, de la Nature de l'Ame, des prétendus Esprits forts qui révoquent en doute l'Immortalité de l'Ame : si les Esprits reviennent : des Génies, de la Magie, du Célibat, du Mariage, de la Comparaison des deux sexes, des Ris, des Pleurs, de la Mort, des Richesses, des Plaisirs du monde, de la véritable Noblesse, de l'erreur des Sens, de l'excellence de la Raison, des Paniers des femmes : Rondeaux, Canzates, & autres Sujets intéressans.

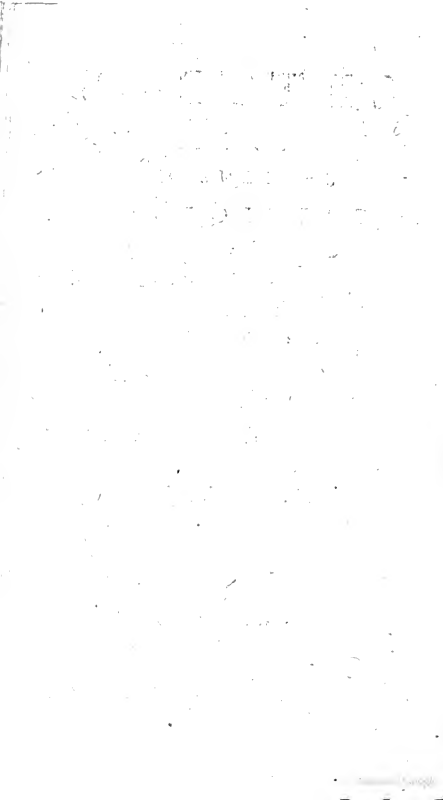


A PARIS, AU PALAIS,  
Chez SAUGRAIN, du côté de la Cour  
des Aydes, à la Providence.

---

M. DCC. XXXIII.

*Avec Approbation & Privilège du Roy.*





LETTRES  
PHILOSOPHIQUES,  
SERIEUSES,  
CRITIQUES,  
ET  
AMUSANTES.

---

XXII. LETTRE.

A MONSIEUR .... Conseiller en la  
Cour des Aydes, à....

*Fureur érotique ou amoureuse.*

MONSIEUR,



L'ECOLE de Platon a re-  
tenti du nom de l'Amour;  
on ne s'y entretenoit gué-  
res que de lui. Toûjours  
peintures nouvelles, qui en represen-  
toient tantôt une propriété, tantôt

L

une autre. Par tout même desordre, même hardiesse & même vivacité de couleurs, & même délicatesse de pinceau.

Ces manières exciterent du scandale, qui a passé jusqu'à la postérité. Le moyen de ne pas soupçonner ces Philosophes, d'avoir parlé de l'abondance du cœur; & l'incompatibilité de la sagesse & de l'amour, est-elle un problème? C'est bien pis quand cette passion devient excessive. Elle se change en folie déclarée, qu'on appelle Fureur érotique ou amoureuse.

Ce nom de fureur menace de terribles accidens, & vous allez voir que cette menace n'est point fausse. Les malades de cette maladie tombent dans un délire mélancolique causé par la vive & continuelle représentation de l'objet aimé, qui les occupe tellement, qu'ils en oublient souvent le boire & le manger, le sommeil & les autres choses nécessaires à la conservation. On n'écoute ni conseils, ni remontrances; ceux qui les font passent pour des gens du vieux tems. Et les peres & les meres qui contredisent à cette folle passion, deviennent des tyrans dont on ne peut plus sou-



*serieuses, critiques & amusantes.* 243  
tenir la présence, bien loin d'écouter  
leurs avis sages & prudents.

Le caractère du sang & la constitution du cerveau, ont grande part à cette espèce de possession ; & pour le montrer, il ne faut qu'examiner les pituiteux & les bilièux, qui y sont moins sujets que les mélancoliques & les sanguins.

On reconnoît ceux qui en sont attequez, à leurs yeux enfoncez où la tristesse est peinte, au mouvement perpétuel de leurs paupières, à l'inégalité de leur visage, & à celle de leur poux, principalement lorsqu'ils entendent parler de ce qu'ils aiment, ou qu'il se présente à eux inopinément.

Galien & Erasistrate devinèrent à cette dernière marque ; l'un, l'amour d'une femme ; l'autre, celui d'Antiochus fils du Roi Seleucus pour la Reine Stratonice sa belle mere. L'Histoire en est galante & curieuse.

Le couple étoit mal assorti. Seleucus déjà grison, & Stratonice au commencement de sa course. Sa beauté toucha Antiochus, dont l'amour fit en peu de tems de grands progrès, par les assiduez qu'il eut auprès de la Princesse.

Il n'oublia rien pour étouffer un feu , qu'il ne pouvoit éteindre. Ses efforts furent inutiles , & leur inutilité le jetta dans le désespoir ; le désespoir dans des chagrins mortels ; & le chagrin & l'abattement dans une fièvre quarte.

La Médecine épuisa son art pour le guérir , sans en venir à bout. Seleucus allarmé du danger de son fils , & son successeur , recommanda à Erasistrate de sauver à quelque prix que ce fût l'héritier de la Couronne. Ce Médecin , après avoir rappelé dans sa mémoire tous les remèdes qu'on avoit employez pour vaincre la maladie , se douta de sa cause , & que le jeune Prince étoit amoureux. Il suggéra au Roi d'ordonner aux Dames de visiter Antiochus , sous ombre de le divertir. Il demeura auprès du malade , pendant qu'elles passèrent en revûe. La Reine les suivit , & dès qu'elle parut , le poulx du malade se troubla , fut agité de secousses extraordinaires , qui changerent le soupçon en certitude. Erasistrate va trouver le Roi , lui dit que le Prince est attaqué d'un mal incurable , parce que le remède qui convenoit , ne pouvoit être mis en usage,

Quel est donc ce remede , reprit Seleucus ? le Prince aime ma femme , repliqua Erasistrate : Hé bien , repartit le Roi , il faut que tu la lui cede. Erasistrate s'en défendit ; & pressé de nouveau : Sire , dit-il , mettez-vous en ma place , ma femme m'est aussi chère que la Reine l'est à Votre Majesté , qui n'en voudroit être privée pour rien du monde. Seleucus ayant répondu , que , quelque tendresse , quelque attachement qu'il eût pour elle , il la sacrifieroit à la santé d'Antiochus. Erasistrate lui déclara que Stratonice en étoit aimée. Il y a lieu de croire que l'échange du pere au fils ne lui coûta point de larmes.

La fureur érotique est d'autant plus dangereuse , qu'elle plaît à ceux qui en sont tourmentez , & la cure en est très-difficile , parce qu'ils ne craignent rien tant que leur guérison , chérissant leurs chaînes encore plus que les courtisans.

Comme cette maladie a son principal siège dans l'esprit , le grand remede est de divertir leur pensée de ce qu'ils aiment ; de leur tenir l'esprit & le corps occupez , & de les arracher des bras de l'oïssiveté , mere de

246      *Lettres Philosophiques*,  
tous vices, & surtout de la concupis-  
cence.

La médecine y ajoute les purgations, pour expulser les humeurs qui demeurent dans leur sang, & qui différencient ces pauvres foux. Car les sanguins sont joyeux, rient toujours, & souvent seuls, aiment les chansons & les danses. Les bilieux sont colères, furieux, jusques-là qu'il s'en est trouvé qui se sont tuez eux-mêmes, pour ne pouvoir résister à la violence de leur passion. Tels que ces Cavaliers à tout faire pour les bonnes grâces de leurs maîtresses, dont les Romans sont pleins. Les mélancoliques sont pensifs, solitaires & tristes, soit à cause de la noirceur ou de la froideur de cette humeur gluante, qui arrête & ralentit les mouvemens de l'ame. Quand cette maladie vient de l'abondance de l'humeur, on recourt aux remèdes qui en empêchent la production, comme la rue, le poupier, laictuës, nénufar, feiilles de saules, les graines de coriandre & d'agnus castus, le camphre & la menthe.

La Fable n'a rien de plus incroya-  
ble ni de plus absurde, que ce qu'elle  
débite de son Protée, si l'on ne l'en-

tend des transformations de l'amour. Elles se rencontrent dans ces misérables Amans , que nous voyons en une même heure aimer & hair ; fuir & désirer ; se réjouir & s'attrister ; craindre & se hasarder ; se mettre en colère sans sujet , & s'apaiser encore avec moins de raison ; en un mot , n'avoir jamais l'esprit en même assiette , non plus que le corps en même posture , ni le même air de visage.

Ces changemens soudains ont fait croire à bien des gens , que cette maladie étoit produite par des breuvages enchantez , appelez philtres , à cause de l'effet qu'on leur attribue , qui est de faire aimer. Ils peuvent bien avoir la vertu d'allumer l'amour , comme il y en a qui l'amortissent. Mais de le déterminer à une certaine personne , & de le rendre par ce moyen réciproque , quelle apparence ! Ces breuvages ne peuvent agir sur la volonté , ni captiver sa liberté sous un objet particulier : moins encore faire aimer une personne inconnue , puisque l'amour est un désir qui suppose la connoissance ; ce qui est inconnu , échauffant aussi peu notre appétit que ce qui n'est point.

On allégué l'intervention du Démon , & on cite l'exemple de cette fille exorcisée pour ce sujet , par saint Hilarion , dont parle S. Jérôme en la vie de ce fameux Hermite. La sainteté ne conclut rien en matière de Philosophie , & l'on peut être homme de bien , & mauvais Philosophe.

Vous ferai-je une énumération de ces philtres ? Le détail vous épouvanteroit , tant le nombre en est grand ; vous feroit rire , tant la plupart sont ridicules ; vous causeroit de l'horreur , tant quelques-uns sont sales , & soulèvent la nature. Je me contenterai de vous dire que leur effet ordinaire , est de bouleverser la raison ; témoin ce qui arriva à l'Empereur Caligula , à un Frédéric d'Autriche , & au Poëte Lucrece , après qu'ils eurent été régalez de ces breuvages. Faut-il s'en étonner ? L'amour est le fond de la volonté , & ennemi de la contrainte , de l'aveu même d'Olympias femme de Philippes de Macedoine. Le trait mérite d'être rapporté.

Philippes aimoit une jeune fille qu'on accusoit de lui avoir donné des breuvages amoureux. La Reine jalouse , & inquiète la fait venir devant

elle ; & ayant vû sa beauté, la reçût avec des caresses, & déclara qu'elle avoit ces philtres en elle-même.

Que si ces dons du corps sont accompagnés de ceux de l'esprit, & qu'avec cela, celui qui possède les uns & les autres, témoigne son amour à la personne qu'il aime, il est impossible qu'il ne soit aussi aimé d'elle ; l'Amour étant le pere de l'Amour même, selon les Poëtes qui ont feint deux Amours, qu'ils ont nommez Eros, & Antéros. Ovide, le grand maître en amour, a renfermé cette maxime dans ces paroles ; *ut amaris, amabilis esto.*

Voulez - vous que je pousse plus loin la matiere ? j'y consens, & dis que l'amour est une chose spirituelle, qui doit être produite par des moyens de même nature ; autrement ils n'opéreroient point sur notre ame, faute d'avoir de la proportion avec elle. La même Belle que son Amant aura adorée, quoiqu'elle n'ait perdu aucune de ses graces, en fera haïe à cause de quelque raport qu'on lui en aura fait, & qui n'est pas seulement incorporel, mais le plus souvent controuvé, & imaginaire. Et de deux person-

250 *Lettres Philosophiques*,  
nes d'égale beauté, l'une est aimée;  
l'autre ne l'est point; preuve qui dé-  
ment l'opinion commune, que l'a-  
mour est une playe agréable que le  
cœur de l'homme a reçûe d'un bel  
objet. D'où j'infere que ceux-là ont  
mieux rencontré en la recherche des  
moyens de se faire aimer, qui y ont  
employé les flatteries, & les persua-  
sions. Ce sont aussi les moyens les  
plus ordinaires, dont on se sert pour  
ménager les mariages. Enfin la fureur  
amoureuse n'est-elle pas un vice de  
de l'esprit? Je suis. . . .

---

### XXIII. LETTRE.

AU MESME.

*Si le mari a plus d'amour pour sa femme,  
que la femme n'en a pour son mari.*

MONSIEUR,

UN de nos Poëtes disoit, que  
pour n'aimer plus tant sa Maî-  
tresse, il la vouloit épouser. C'est  
un secret infallible; on aime moins  
ce qu'on possède; mais cela ne vuide  
pas la question. Qui se lasse le plutôt



*serieuses, critiques & amusantes.* 251  
d'aimer, ou qui aime le plus, de  
l'homme, ou de la femme? Il faut fai-  
re distinction entre l'amour, & l'a-  
mitié.

L'amour est une passion de l'appé-  
tit concupiscible qui se porte au bien  
sensible, conçu tel par l'imagination;  
& l'amitié, une vertu, qui porte no-  
tre volonté au bien honnête, conçu  
tel par l'entendement. Le premier est  
souvent contraire à l'autre. Car les  
passions violentes troublent la raison,  
& l'excès d'amour dégénere en jalou-  
sie; au lieu que l'amitié ne peut avoir  
d'excès, & qu'elle mérite d'autant  
mieux le nom d'amitié, qu'elle est  
extrême.

De ce que l'imagination de la fem-  
me est supérieure à son entendement,  
il résulte qu'elle a plus d'amour, &  
moins d'amitié. Par une raison op-  
posée le mari a au rebours plus d'a-  
mitié & moins d'amour. Ce qu'on  
remarque même à l'égard de leurs  
enfants, que les meres aiment avec  
plus de passion, & de tendresse; mais  
les peres plus solidement. Cette di-  
versité d'affection peut servir de preu-  
ve à celle que nous établissons entre  
le mari, & la femme.

Il s'agit ici de sçavoir qui aime plus constamment. Il paroît que c'est l'homme, puisqu'il a l'esprit meilleur, & que la perfection emporte avec soi la constance, qui ne convient pas aux choses imparfaites. Elles sont mobiles de leur nature, & leur mobilité ne procede que du désir de changer de forme, ou de rendre la leur plus accomplie.

On dit d'ordinaire, qu'il faut connoître avant que d'aimer. Selon cette regle, ceux qui ont plus de connoissance ont plus d'amour. Or les hommes l'emportent par les lumières, non seulement par leur capacité qui est plus grande; mais encore parce qu'ils sont mieux informez de la bonne conduite de leurs femmes, qui gardent la maison, qu'elles ne le sont de celle de leurs maris, qui exercent au dehors les fonctions de la vie civile, à la guerre, dans le négoce, & les autres professions.

Je ne parle que des honnêtes femmes, que plus on connoît, plus on chérit. Les hommes les choisissant, le manque d'affection seroit plus blâmable en eux, qu'en elles, parce qu'il supposeroit de plus grands défauts,

*Sérieuses, critiques & amusantes.* 255.  
sçavoir, outre l'inconstance, un défaut de jugement de s'être trompez dans leur choix.

Les femmes ne font qu'accepter les maris, qui les recherchent, & se peuvent mieux disculper. Car il y a grande difference entre la liberté qu'a notre volonté, de se porter indifféremment à tel objet qu'il lui plaît, & la seule alternative d'agréer, ou de refuser ce qui se presente à elle. Si bien que la femme qui n'aime pas son mari, peut dire qu'elle ne s'est trompée qu'en un point, qui est d'avoir accepté ce qu'elle devoit refuser : mais le mari s'est trompé en autant de points qu'il y avoit parmi le sexe d'objets dignes de son amitié. D'ailleurs, comme il est le chef, & le maître de la maison, il lui seroit honteux d'être inférieur à sa femme dans le capital, qui rend les mariages heureux, ou malheureux.

L'histoire est remplie d'exemples pour & contre. Elle rapporte que Gracchus choisit la mort pour sauver la vie à sa femme Cornelia; que Semiramis fit tuer son mari Ninus, qui lui avoit déferé pendant un jour le souverain commandement, & qui l'avoit

tant caressée pendant toute sa vie ; que les quarante-neuf filles de Danaüs massacrèrent toutes leurs maris en une nuit.

Le devoir à part , ces bonnes filles furent trop obéissantes à leur pere , & n'entendoient pas leurs interêts. La femme est la plus foible , & a besoin du suport , & de la protection de l'homme , qu'elle est par-là obligée d'aimer davantage , puisqu'elle tire plus de profit de leur société que lui.

La nature , qui a pourvû au bien de chaque chose , lui ayant donné les moyens de parvenir à sa fin , ne s'est pas aussi oubliée , & n'a pas été moins bonne mere à l'endroit du sexe , lui ayant imprimé une plus grande tendresse , & inclination à aimer , par ce principe , que son bonheur , ou son malheur dépendent du bon , ou mauvais traitement du mari , qui en use avec sa femme sur le pied de l'amour qu'elle lui témoigne.

Le sexe a encore obligation à la nature de lui avoir formé le corps délicat , & poli , & ainsi plus disposé à donner , & à recevoir de l'amour , que celui des hommes , dont les exercices demandoient plus de chaleur , &

*serieuses, critiques & amusantes.* 255  
de secheresse pour résister au travail.  
Faut-il des exemples? de grandes nations entieres nous en fourniront.

Les femmes Indiennes ne disputoient-elles pas, qui d'entr'elles se jetteroit dans le bûcher de leur commun mari, avec ce qu'elle avoit de plus précieux, pour preuve qu'elle l'avoit aimé le plus ardemment. Où lit-on qu'il y a des hommes qui ont rendu cette preuve d'amitié pour leurs femmes? Que dis-je? les hommes en avoient anciennement plusieurs, qui n'avoient toutes qu'un mari, dont l'amour étoit par conséquent affoibli par le partage: au lieu que leur amour n'avoit que lui pour objet, & conservoit ainsi toute sa force.

Je suis, ....



## XXIV. LETTRE.

A MONSIEUR. . . . Receveur des  
Tailles en la Generalité de. . .

*Comparaison des deux Sexes.*

MONSIEUR,

**L**A question que vous me fîtes il y a quelques jours , n'étoit pas trop de mon goût ; celle-ci me plaît d'avantage , parce qu'elle est plus sérieuse. Vous vous souvenez bien que dans l'ancienne Rome , un homme se trouvant veuf de sa vingt-deuxième femme , & en même-tems une femme veuve de son vingt-deuxième mari , le Peuple Romain les contraignit de se marier ensemble , & que les hommes , & les femmes , parioient à qui mourroit le premier des deux ; que la femme étant enfin morte la première , tous les hommes , jusqu'aux petits garçons , assistèrent à son enterrement , ayant chacun une branche de laurier en main , comme ayant obtenu la victoire sur ce Sexe.

La dispute touchant la noblesse , &

la dignité de l'un au-dessus de l'autre, est bien de plus grande conséquence, que cette première, où non seulement les femmes l'emportent souvent, se trouvant plus de vieilles que de vieillards, à cause des divers hasards que courent les hommes, & dont la condition des femmes les exempte; mais aussi les cerfs, & les corbeaux, qui vivent des centaines d'années, nous surprennent hommes & femmes.

La plus grande difficulté qui se présente à vider ce différend, consiste en ceci; que chacun en est juge, & a intérêt en la cause; motif absolu de récusation.

Il est donc dans l'ordre que je m'abstienne, & que je plaide uniquement les droits des parties. Les hommes recherchent les femmes, & montrent par là l'estime qu'ils en font, puisqu'on ne recherche pas une chose qu'on méprise. Mais leur supériorité par-dessus les hommes, se tire principalement de ces chefs; du lieu, de la matière, & de l'ordre de leur création. L'homme n'a pas eu l'avantage d'être créé dans le paradis terrestre, comme la femme. Elle a été produite d'une matière plus exquise, que lui, qui a été fait

258 *Lettres Philosophiques*,  
de la terre ; & elle d'une des côtes  
de l'homme. C'est pour cela que quel-  
ques-uns disent agréablement , qu'elle  
se plaît si fort à ses côtes.

Quant à l'ordre de la création, Dieu  
en la production des corps mixtes a  
commencé par les choses les plus  
abjectes, & a fini par les plus rele-  
vées. Ainsi il a premièrement fait la  
terre, & la mer, puis les plantes, les  
poissons, & les autres bêtes. Ensuite  
il a créé l'homme, comme le maître  
de toutes ces choses ; & enfin la fem-  
me, comme le chef-d'œuvre de ses  
ouvrages, maîtresse de l'homme, plus  
forte que lui, selon l'Ecriture, & par  
conséquent maîtresse de toutes les  
créatures. Aussi n'est-il sorte de biens  
qui ne se trouve en la femme plus  
éminemment qu'en l'homme.

En effet, pour les biens du corps,  
dont la beauté est le plus rare, les  
hommes y ont toujours perdu leur  
cause, qu'ils ne gagneront pas pour  
les biens de l'esprit ; cet esprit étant  
plus fort, & plutôt mûr dans les  
femmes, que pour ce sujet les Loix  
déclarent puberes à douze ans, & les  
garçons à quatorze. Elles cultivent  
plus la vertu que les hommes ; &



*serieuses , critiques & amusantes.* 259  
elles en ont effectivement plus de  
besoin , pour résister aux assauts qu'ils  
livrent à leur pudicité , qui ne se ren-  
contre guère qu'en ce sexe.

Elles se distinguent des hommes  
par leur compassion , leur foi & leur  
charité ; l'Eglise , qui connoît ses en-  
fans , honore de ses éloges leur de-  
votion. Le vulgaire croit qu'elles sont  
inhabiles aux sciences , & aux arts li-  
beraux , quoique notre âge , & les der-  
niers siècles en aient vû un grand  
nombre , qui y ont excellé , & en-  
tr'autres , sœur Julienne Morel Ja-  
cobine d'Avignon , qui sçavoit qua-  
torze Langues , & qui soutint à Lion  
des Thèses de Philosophie à l'âge de  
treize ans.

L'Histoire celebre pour la même  
science une Diotime , & une Aspasie ,  
que Socrate ne dédaignoit pas d'aller  
toutes deux écouter. Pour l'Astrolo-  
gie , une Hipatie femme du Philoso-  
phe Isidore , pour l'art Oratoire ; une  
Tullia fille du fameux Cicéron , à  
qui elle n'étoit pas inférieure en élo-  
quence ; & une Cornélie qui forma  
celle des Gracches ses enfans. Pour  
la Poësie , une Sapho inventrice des  
vers saphiques , avec les trois Coryn-

260 *Lettres Philosophiques*,  
nes, dont la premiere vainquit jusqu'à cinq fois Pindare Prince des Poëtes Lyriques. Pour la peinture, une Irène, & une Calypso, qui vivoient du tems de Varron. S'il y a eu des Prophètes, n'y a-t'il pas eu des Prophétesses, & des Sybilles. C'étoient même anciennement des filles, qui rendoient les Oracles à Delphes. Enfin, s'il y a eu des Braves, & des Héros, il y a eu des Amazones, & des Heroïnes, dans la lie même du peuple; & ce qui en a diminué le nombre, est la tyrannie, & la jalousie des hommes, qui ont assujetti les femmes aux petits soins du ménage. Tour-nons à present la médaille de l'autre côté.

Les femmes ne doivent pas alleguer, voyant les hommes seuls traiter ce differend sans elles, qu'il est aisé de loüer les Atheniens dans la Ville d'Athenes, puisque Dieu en a donné l'Arrêt en ces termes: La femme sera sujette à l'homme. Et il ne sert de rien de dire qu'il en étoit autrement avant le peché, puisque cette sujétion lui a été imposée pour peine, attendu que la punition du serpent, qu'il ramperoit sur la terre, ne suppose

*Serieuses , critiques & amusantes.* 261  
pas qu'il eût des pieds avant qu'il  
eût fait pêcher Adam par sa femme;  
mais marque seulement que Dieu  
convertit en peine ce qui lui étoit  
naturel.

Le même se doit dire de la femme  
qui n'étoit pas moins sujette à l'hom-  
me avant le péché. Aussi après que  
Dieu eût tiré la femme de la côte  
d'Adam ( d'où procede qu'elles ont la  
tête si dure ) il ne dit point qu'elle  
fût bonne , comme il avoit dit de tant  
d'autres de ses ouvrages. Et pour ma-  
rier Adam , il ne trouva point de meil-  
leur expedient , que de l'endormir ;  
sans doute , parce que étant éveillé ,  
& ayant eu le loisir d'y réfléchir , il  
auroit eu bien de la peine à s'y ré-  
soudre.

Voilà pourquoi ceux qui conside-  
rant l'utilité de ce Sexe pour la con-  
servation de l'espèce , & d'un autre  
côté les maux dont il est cause , n'ont  
pas mal rencontré , lorsqu'ils ont ap-  
pellé la femme un mal nécessaire , que  
les hommes embrassent par un instinct  
naturel pour le bien commun ; au  
préjudice du particulier , ainsi que  
l'eau monte en haut contre son natu-  
rel , pour empêcher le vuide.

C'est un animal tellement imparfait, que Platon a douté s'il le mettroit parmi les raisonnables, & qu'Aristote l'appelle monstre. Ceux qui le traittent plus doucement, une simple erreur de la nature, laquelle par défaut de chaleur n'a pû parvenir à faire un mâle.

Les femmes qui sont enceintes, sont pâles, & dégoutées. Dans l'ancienne Loi, celles qui étoient accouchées d'une femelle, demeuroient souillées durant soixante jours; mais quand elles étoient accouchées d'un mâle, elles ne le demeuroient que trente.

La nature forme celui-ci dans trente jours; mais la femelle seulement en quarante-deux. Les mâles neez au septième mois ont vie; mais les femelles seulement au neuvième, comme si la nature cacheoit le plus long-tems qu'elle peut sa faute. Elles ont moins de vigueur en toutes leurs actions, à cause qu'elles ont moins de chaleur; ce qui paroît en ce qu'elles ne sont jamais ambidextres, comme les hommes.

Que si les femelles en plusieurs animaux, comme les tygresses, les lionnes, & les louves, ont l'avantage

*serieuses, critiques & amusantes.* 26;  
par-dessus les mâles, c'est en ferocité,  
qu'on remarque aussi à la femme.

Mais quel Juge plus éclairé entre  
les hommes pourront-elles trouver que  
Salomon, qui en avoit tant essayé, &  
qui demande qui lui pourra trouver  
une femme prudente ? Et après les  
avoir comparées à un abîme, il con-  
clud, que toute malice est supporta-  
ble, pourvû que ce ne soit point  
malice de femme, & même que la  
malice de l'homme, vaut mieux que  
la bonté de la femme. Parties ouïes  
par les plaidoyers de leurs Avocats,  
on pourroit concilier ainsi leurs pré-  
tentions.

Chaque chose est estimée selon son  
Auteur, sa nature, sa fin, les moyens  
dont elle se sert, & la maniere dont  
elle les employe. Si bien que l'hom-  
me, & la femme ayant un même  
Auteur, étant à peu près composez  
des mêmes parties, il reste de voir  
quels moyens ils mettent en œuvre  
pour parvenir à la beatitude. Ce n'est  
pas d'être homme, ou femme, que  
l'on est beau ou laid ; bon ou mau-  
vais ; noble ou infâme, heureux ou  
malheureux. Il s'en trouve en chaque  
sexe des uns, & des autres. Car pour

commencer par le Paradis, si ce n'est par une erreur de légende, les onze mille Vierges montrent que le sexe y a aussi bonne part que les hommes.

Sur le trône, une Semiramis, une Tomyris, plusieurs Reines, & Impératrices, ont fait voir que les femmes sçavoient commander avec autant de sagesse que les hommes. Judith qui coupa la tête à Holoferne : & la Pucelle d'Orléans du tems de nos ayeux, ont montré que les hommes ne sont pas seuls courageux, & résolus. En un mot, il n'y a sorte d'exercice, auquel il ne se trouve des exemples d'hommes, & de femmes qui s'y soient adonnez avec succès.

En l'œconomie, si quelques hommes sont les maîtres, combien de femmes qui sont les maîtresses, & qui le sont d'autant plus que les hommes ne s'en osent plaindre ! C'est pourquoi ceux qui cherchent dans le Sexe le principe de la noblesse, & de l'inégalité de l'homme, & de la femme, cherchent une cause où elle n'est point. Ce n'est pas être homme, ou être femme, qui fasse être noble, ou ne l'être pas ; c'est être ou n'être pas excellent homme, ou excellente femme.

Car

*serieuses , critiques & amusantes.* 265  
Car comme ceux-là se trompent , qui disent que tous les naturels d'une Province ont quelque défaut , ou quelque vertu , puisqu'être vicieux , ou vertueux sont choses personnelles , on doit dire le même de l'homme & de la femme , chacun desquels pris en général n'a rien en soi que d'exquis , & d'achevé , étant l'ouvrage du Créateur , qui lui a communiqué la perfection , qui lui convenoit. S'il a des défauts , ils viennent de la personne , & ne se doivent pas plutôt attribuer au Sexe qu'à l'espece. Je suis. . .

*P. S.* Je veux vous faire part d'une histoire que je viens d'apprendre. C'est qu'un Cordelier prêchant à Vire en Normandie , & daubant les femmes dans ses sermons , il s'en détacha une des plus hupées pour lui en faire ses plaintes. Elle allegua l'ordre & le progrès de la création , & s'en prévalut. Le Moine lui répondit froidement , qu'elle étoit bien sçavante , & bien ignorante , de ne pas sçavoir que la derniere piece qu'on met à un bâtiment , est une giroüete.

## XXV. LETTRE.

A MONSIEUR le Marquis de C...  
à sa Terre.

*Duquel de ces deux animaux la femme  
approche le plus, de la chèvre, ou de la mule.*

MONSIEUR,

**V**ous me faites une question que  
vous pouvez mieux décider que

\* ou U. moi. *Experientia rerum Magistra.* \*  
sus, opti- Le mariage est une école incompara-  
nins re- ble pour les deux Sexes. Les humeurs y  
rum Ma- font à une épreuve continuelle. Même  
gister, gîte. Même table. Même lit. Interêts

communs. Société inséparable. Com-  
munication libre, les motifs de con-  
trainte ayant cessé. Tant de politesse  
qu'il vous plaira ; c'est une cendre lé-  
gère qui couvre un grand feu, dont  
la captivité ne sçauroit durer, & que  
son activité affranchira incessamment.  
Telle est la force du naturel.

Il se moque de tout ; certain âge accompli,  
Le vase est imbibé, l'étoffe a pris son pli.

En vain de son train ordinaire

On veut le désaccoutumer.



Quelque chose qu'on puisse faire,  
On ne sçauroit le réformer.  
Coup de fourche, ni d'étri viés,  
Ne lui font changer de manières ;  
Et fussiez-vous embaïstonnez,  
Jamais vous n'en ferez les maîtres.  
Qu'on lui ferme la porte au nez ,  
Il reviendra par les fenêtres.

*Naturam expellas furcâ , tamen usque redibit.*

En un mot, chaque sexe a ses infirmités, qui se trouvent réunies dans le mariage, & en rendent la condition si fâcheuse qu'il y a bien des gens qu'elle ne tente point.

Pour vous qui avez tourné de ce côté-là, je veux croire que vous vous êtes tâté auparavant, & que, comme cet illustre Romain, vous avez vu, & méprisé tous les vents, & toutes les tempêtes qui vous menaçoient. Ce n'est pas qu'il y a bien loin de la théorie à la pratique; & peut être même en avez-vous fait l'expérience. Du moins la question que vous mettez sur le tapis, en est un indice, par la raison que je viens de dire au commencement de ma lettre, l'usage en toutes choses est un excellent maître. Vous avez l'habileté requise pour la résoudre, c'est pourquoi je me con-

268 *Lettres Philosophiques;*  
renterai de la traiter, vous en laissant la décision.

Toutes les femmes ne sont pas capricieuses; mais lorsqu'elles le sont, on en demande la cause, & pourquoi elles sont plus capricieuses que les hommes? De tirer cette différence de la diversité des âmes, c'est prouver une chose obscure par une autre qui l'est encore davantage: c'est confondre la Philosophie avec la Théologie: c'est supposer dans notre espèce une hiérarchie pareille à la celeste, où les Archanges président les Anges; c'est prononcer sans titres, & contre les règles, des jugemens; que les esprits des hommes sont naturellement plus parfaits, & plus accomplis que les esprits des femmes.

La déduira-t-on de la diversité des corps? La beauté, qui est le partage du Sexe, y résiste. Car qui dit beauté, dit résultat d'une conformation régulière, & d'une bonne constitution. Joint que les Belles sont ordinairement les plus bisarres, & entendent le moins raison.

Il faut donc tirer cette différence de la proportion, & de la disproportion du corps, & de l'âme. Celle-ci

rencontre quelquefois un corps, si remperé, & des organes si heureux, qu'elle approche plus de Dieu que de l'homme dans ses opérations. De tels hommes, & de telles femmes font l'admiration de tous les témoins de leur conduite.

Il y a au contraire des âmes si mal logées, & dont les fonctions sont traversées, & corrompues par tant d'obstacles, que leurs actions tiennent moins de l'homme que de la bête. Et parce qu'il est plus de femmes que d'hommes, dont l'esprit est mal logé, & dépravé dans ses fonctions; delà viennent leurs caprices, & ce que vous voudrez. La cause de ces caprices réside dans leur sang plus aqueux, & plus subril, & comme tel, plus aisé à être agité, & émû par les objets présents, que celui des hommes.

La pesanteur du sang des mélancoliques les dispose à des manières opposées. Ils se possèdent, ne sortent point de leur assiette, & comme ils sont estimez les plus sages, ainsi ceux qui ont le sang, & par conséquent les esprits plus mobiles, le doivent être moins, & leur esprit plutôt dérouté.

Les mouvemens déreglez de l'or-

270 *Lettres Philosophiques*,  
gane, qui distingue le Sexe, & que les Naturalistes appellent un animal dans l'animal, se mettent souvent de la partie, & renversent l'économie des humeurs. D'où il arrive que non seulement la santé du corps, mais encore celle de l'esprit, en est souvent altérée, & que telle femme surprise par une suffocation de cet organe, entrera, du bon sens où elle étoit, en fureur; pleurera, rira, fera des mouvemens défordonnez, & qui ne travailleront pas seulement son corps & son esprit, mais aussi celui des Medecins pour en assigner la cause précise.

La façon de vivre, à laquelle les Loix, & les Coutumes assujerissent les femmes, ne contribüe pas peu aux défauts qu'on leur reproche. Car menant une vie sédentaire, où elles ont toujours les mêmes objets devant les yeux, leur esprit n'étant point divertí par les actions civiles, en cela plus malheureuses que les hommes, elles font une infinité de reflexions sur leur condition presente, qu'elles comparent à celles dont elles s'estiment dignes; ce qui déconcerte leur modestie, & les emporte souvent au-delà des bornes qu'elles s'étoient pro-

*serieuses, critiques & amusantes.* 271  
posées ; sur tout, quand une femme  
de bon esprit se void un sot mari ;  
qu'elle a l'ambition de paroître, com-  
me c'est l'animal qui en a le plus, &  
qu'elle ne peut se tirer de la presse.

Une autre se jugeant mériter plus  
que sa rivale, ne sçachant à qui se  
plaindre de son malheur, fera tout  
par dépit ; ce que les hommes appel-  
lent fougue, faute d'en sçavoir la  
véritable cause. Y a-t'il sujet de se  
récrier ? Le principe est naturel, &  
agissant ; & la jalousie l'irrite, & en  
augmente la force. Mais pourquoi  
se sert-on du mot de \* caprice pour  
exprimer l'humeur extravagante de la  
plupart des femmes ?

Le terme le porte, & elles sym-  
pathisent en effet avec les chèvres,  
dont les mouvemens sont si déreglez,  
que prendre la chèvre a toujours signi-  
fié s'épouvanter sans sujet, & chan-  
ger de résolution tout à coup, &  
lorsqu'on s'y attendoit le moins. Ceux  
qui ont étudié la nature de cet ani-  
mal, disent qu'il a le sang extrême-  
ment acré, & les esprits très-brûlans ;  
qu'il a toujours la fièvre ; qu'enlevé  
par cet excès de chaleur, il saute

\* Caprice vient du mot latin *Capra*, Chèvre.

dès sa naissance ; que la conformation de son cerveau est semblable à celui de la femme. Cela supposé, je raisonne ainsi.

Les ventricules du cerveau de la femme étant fort petits , & remplis aisément de vapeurs ; ces vapeurs ne peuvent s'évaporer à cause des sutures du cerveau des femmes , qui sont ordinairement plus serrées que celles des hommes. Par le séjour que font ces vapeurs , elles contractent de l'acrimonie , piquent les nerfs , & les membranes , & leur causent des agitations extraordinaires.

Il est certain que les femmes sont plus sujettes aux migraines , & autres maux de tête que les hommes ; & en voila sans doute la raison.

Permettez-moi de remarquer que ceux qui vendent une chèvre , ne la garantissent jamais saine ; & on demande des garands pour les femmes : c'est trop de rigueur. Marc-Aurele pour un Philosophe avoit mauvaise grace de se plaindre de son Beau-pere , & de dire qu'Antonin, qui avoit fait tant de bien au monde , lui avoit fait beaucoup de mal , en lui donnant sa fille , tant il y trouvoit d'os à ronger en assez peu de chair.

Les Naturalistes assûrent que la chèvre est surtout ennemie de l'olivier, symbole de la paix. La femme ne l'aime guères davantage : sans parler du divorce qu'elle a mis entre Dieu & l'homme par sa friandise & par sa curiosité. D'où proviennent la plûpart des differends & des querelles qui surviennent dans le ménage & la vie civile, que de son babil, son ambition, son luxe, son opiniâtreté & ses autres vices ? Pour faire passer un troupeau de chèvres en quelque lieu difficile, il n'y en faut pousser qu'une, toutes les autres la suivront. Ainsi les femmes naissent envieuses, & à peine une mode nouvelle est-elle éclosée, qu'elles l'embrassent. Les Jardiniers comparent les femmes & les filles à un troupeau de chèvres, qui broutent sans cesse, & qui aiment à grimper. N'y auroit-il que cette difference entre les unes & les autres ; que la chèvre porte les cornes, & la femme les fait porter ?

Quelques-uns diront que la femme a plus de rapport avec la mule qu'avec la chèvre ; que laissant aux Grammairiens l'étymologie du mot *mulier*, la mule est la plus fougueuse & la plus

fantasque de toutes les bêtes ; qu'elle craint plus l'ombre d'un homme , ou un arbre renversé , que l'éperon de celui qui sera prêt à la piquer. De même la femme craint tout , hormis ce quelle devoit craindre. L'opiniâtreté de la mule est si grande , qu'elle a passé en proverbe : elle est inséparable du sexe , la plupart des femmes venant au monde avec un esprit de contradiction,

Les mules comme les femmes , se plaisent à marcher en compagnie. Les clochettes & les muselières des unes ont beaucoup de rapport avec les pendans d'oreilles & les masques des autres. Plus on laisse reposer une mule , plus elle devient rétive. La femme dans l'oisiveté devient un monstre en malice. L'une & l'autre ne prennent pas volontiers le frein aux dents. La mule est si mauvaise , qu'elle ruë même la nuit en dormant ; la femme est plus souvent couchée qu'elle ne repose. Enfin la mule aura toujours bien obéi , qu'il faut qu'elle paye quelque jour son maître d'un coup de pied : la femme aura paru la plus sage du monde , qu'il faut qu'elle fasse une folie en sa vie. On pourroit répon-



dre à ceux qui ont inventé ces petites médailles , qui représentent par le haut la tête d'une femme , & par le bas celle d'une mule , qu'ils louent ce sexe pensant le blâmer.

En effet , quoi de plus sain , de plus fort , de plus patient & de plus grand service qu'une mule ? aussi la nature produisant tous les autres animaux , montre bien qu'elle ne se contente pas d'eux , leur en faisant engendrer d'autres. Mais quand elle a fait une mule , elle s'arrête là , comme ayant trouvé ce qu'elle cherchoit.

Que si la femme a des quintes , des faillies & des emportemens , pour-quoi lui en faire des crimes , & ne les pas attribuer à vivacité d'esprit & à grandeur de courage ? & comme le Poëte pour bien louer sa maîtresse More , chantoit ses jouës de jayet & son sein d'ébene ; ainsi , quoiqu'en dise le vulgaire ignorant , entre les femmes , la plus capricieuse est la plus gentille.

Parmi les Juifs il y avoit trois sortes de personnes exemptes des charges publiques , & qui même ne pouvoient être appellez en jugement ; les pauvres , les frénétiques , & ceux qui avoient

une mauvaise femme , parce qu'on supposoit qu'ils avoient assez d'affaires à la maison , sans leur en donner d'autres au dehors. Les loix exemptoient encore les nouveaux mariez d'aller à la guerre la premiere année de leur mariage , pour leur donner ce tems , qui est le plus rude & le plus important à démêler leurs differends, & à reduire au`devoir leurs fières épouses. Mais si les maris n'en pouvoient venir à bout , un petit libelle de divorce , ordonné par la Loi pour mettre fin aux misères d'un homme , en faisoit l'office.

Les Chaldéens n'y apportoit pas encore tant de façon. Ils ne faisoient qu'éteindre le feu du logis que le Prêtre y avoit allumé à leur mariage. Mais le privilege n'étoit pas réciproque , les Loix divines & humaines n'ayant jamais permis aux femmes de quitter leurs maris. Autrement , comme elles sont fantasques & inconstantes , elles en eussent changé tous les jours.

Les mêmes loix à ce sujet ont toujours interdit aux femmes l'administration des affaires publiques ; & la Religion des Arabes Mahométans leur

*serieuses , critiques & amusantes. 277*  
faisant un paradis à part , ils en rendent cette raison ; que si les femmes entroient dans le leur , elles en troubleroient toute la fête.

Je suis. . . .

P. S. J'ai lû cependant quelque part , qu'il y a eu des nations , dont les loix permettoient aux femmes de se séparer de leurs maris dans certaines circonstances.

---

## XXVI. LETTRE.

A MONSIEUR l'Abbé de.....  
à Toulouse.

*Dissertation sur le ris & les pleurs.*

MONSIEUR,

**L**E ris & les pleurs sont équivoques : on rit & on pleure quelquefois sans en avoir envie. Les exemples en sont familiers dans la nature , sans fouïller plus avant. Allez là : à bon entendeur , demi mot : vous n'ignorez pas ce qu'a dit galamment un Auteur ;

Qu'il faut toujours louer les Dieux & sa  
Maitresse.

Autre parallele. On a beau vanter la mediocrité & l'appeller dorée, elle ne nous touche point. Qu'un passant suive son chemin avec une contenance modeste, on n'y prendra pas garde. Mais si un foû rit, & qu'un autre pleure, il attire nos regards & notre attention.

Vous demandez lequel est le plus raisonnable, soit de la part de l'homme, soit de la part des objets qui fournissent matière à l'un & à l'autre ? Nous ne lisons point que Notre-Seigneur ait jamais ri, non pas même aux nêces de Cana ; mais il a pleuré le Lazare mort, encore qu'il l'allât ressusciter. Et il compare l'entrée du Paradis à la porte d'un Juge qu'une femme fait ouvrir à force de plaintes & de lamentations, qui obligent enfin ce Juge de lui rendre justice. Il dit que bienheureuse est la maison de larmes, & que Dieu y réside.

Au contraire des ris & des réjouissances, qui du tems de Noé précédèrent le déluge, & qui sont encore à présent des occasions de peché en mille manières. Aussi tout le pathétique des Prédicateurs aboutit-il à tirer des larmes de contrition de leurs audi-

*serieuses , critiques & amusantes.* 179  
teurs. Et dans le procès des Sorciers  
& des Magiciens , on observe pour  
marque de sortilege qu'ils ne pleu-  
rent jamais.

C'est un indice certain de mauvais  
naturel dans les femmes & dans les  
enfans , lorsqu'étant blâmés ils sont  
insensibles, & demeurent les yeux secs.  
L'indolence d'Enée à son adieu , af-  
flige & irrite plus Didon sa bien-fai-  
ctrice , que le départ de ce Héros fu-  
gitif.

La Physique nous découvre le prin-  
cipe de cette insensibilité. Les esprits  
& les vapeurs qui s'élevent de la masse  
du sang , venant à se calmer , s'épaif-  
fissent dans le cerveau , d'où procedent  
les larmes ; comme les vents s'appai-  
sent étant résous en pluie dans la  
moyenne region de l'air ; mais de mê-  
me que quand il ne pleut point , l'o-  
rage continuë ; ainsi lorsqu'on n'arra-  
che point de pleurs d'un esprit agité,  
en un sujet qui le mérite , c'est une  
preuve asûrée que cette agitation n'est  
point apaisée.

La structure des yeux & l'humidité  
qui les abreuve, publient qu'ils ont été  
faits pour pleurer. Ils sont borde-  
d'une grosse glande , appelée pour

ce sujet Lachrymale, qui reçoit cette humidité par une infinité de pores & de petites ouvertures. Etant serrée dans la tristesse par les muscles, elle dégorge & distille goutte à goutte.

Les objets de nos sens nous offrent une plus ample matière de pleurer que de rire. Car si nous regardons nos pieds, la terre se présente, qui doit en moins de tems que l'ambitieux ne s'en promet, ensevelir son ambition, & ne lui prêter que six ou sept pieds de terre pour le couvrir.

A côté de nous il s'offre tant de misères, que les Espagnols disent en proverbe, Que ceux qui s'affligent des misères d'autrui, portent le monde sur les épaules. En haut, quel sujet de tristesse de voir Dieu deshonoré en tant de façons ! Chez nous, les infirmités du corps, les afflictions de l'esprit, la tyrannie des passions & les traverses de la fortune, ont extorqué cet aveu de la bouche des plus heureux, du moins en apparence ; que la vie est pleine d'épines & de misères : de la bouche du Sage, que la plus éclatante & la plus délicieuse, n'est que vanité.

Gémir sur le malheur de notre con-

*serieuses, critiques & amusantes.* 281  
dition est une suite de cette connoissance; s'en rire c'est une folie & imiter les limaçons d'Esopé. Il y a tems pour pleurer & tems pour rire, selon même la Sagesse incréée. De sorte que pleurer toujours ou rire sans cesse, est une extrémité également vicieuse: & néanmoins le ris étant plus convenable à l'homme, qui est défini par la faculté qu'il a de rire, & non par celle de pleurer qu'il a commune avec les cerfs & les crocodilles, qui jettent de véritables larmes, & les autres bêtes qui pleurent à leur mode, le ris me paroît moins à blâmer que le pleurer. Héracite par ses larmes se rendoit odieux & insupportable à tout le monde, qui au contraire se plaît en la compagnie des rieurs, & se range volontiers de leur côté.

Aussi leur humeur joviale est-elle à préférer à la mélancolique des pleureurs, qui n'ont point de plus grands ennemis qu'eux-mêmes, puisqu'ils épuisent en pleurant tout ce qu'ils ont d'humidité qui est la source de la vie, & que leurs larmes qui sont d'ailleurs une marque d'impuissance, sont un effet de la tristesse dans laquelle ils s'entretiennent.

Ils devroient au moins considerer qu'elle est d'autant plus dangereuse, que par la compression & la concentration des esprits qui la suit, elle empêche & suspend les fonctions de la raison déjà obscurcie par les nuages de ces humiditez continuelles. Au lieu que le ris, qui est un signe de joie & de contentement, donnant l'essor à ces esprits qu'il dilate, est cause que toutes les actions de la vie sont plus parfaites, & à l'imitation de nos esprits animaux, suivent le branle & le mouvement qui leur est imprimé par les esprits animaux des autres. De là vient que nous bâillons, voyant bâiller les autres; que les enfans remuent les pieds & les mains voyant danser, & entendant le son des violons; que la tête semble nous tourner, lorsque quelqu'un tourne devant nous. De même nous pleurons avec les pleureurs, & rions avec les rieurs, sans sçavoir même pourquoi. Et ainsi le ris de Democrite excitant un pareil mouvement de joie dans ses spectateurs, la joie qu'ils ressentoient dilatant leurs esprits, les rendoit plus dociles, & plus capables de recevoir ses conseils, à quoi les larmes de



*serieuses, critiques & amusantes.* 283  
l'autre étoient contraires.

Comme un Médecin seroit également fou de se rire de son malade, & de pleurer du mal qu'il lui voit souffrir; de même Democrite & Heraclite n'étoient pas moins ridicules l'un que l'autre, de rire ou de pleurer de la misère des hommes. Démocrite l'étoit plus que ceux dont il se moquoit; & ce fut peut-être de regret qu'il se creva les yeux, & non pour mieux philosopher. Autrement il eût fait comme celui qui se couperoit les jambes pour mieux sauter, puisque les yeux sont les fenêtres de l'ame, qui reçoit par ce sens presque toutes ses connoissances. Héraclite étoit donc plus supportable en ce que les larmes qu'on jette pour autrui, venant d'un mouvement de charité, & de la compassion qu'on lui porte, nous aimons naturellement ceux qui nous aiment, & qui compatissent à nos maux, dont la vie est pleine: au lieu que le ris procédant de la disproportion des actions des rieurs, & de celle des personnes dont ils se rient, & étant l'effet du mépris le plus sensible qui soit, rend odieux ceux qui se moquent du prochain. Et puis le rire de Démocrite

284 *Lettres Philosophiques* ,  
devoit servir à rendre les autres meilleurs , ce qui étoit impossible ; car quel profit peut-on faire de ce que dit un moqueur ? à moins de prendre ses paroles à contre-sens.

Les larmes au contraire sont si persuasives, qu'Auguste tout fin qu'il étoit, se laissa tromper à celles de Cléopâtre, & crut qu'elle vouloit vivre , ayant résolu de mourir. Heraclite & Démocrite avoient tous deux raison , fondez sur un même principe ; sçavoir sur la vanité des choses de ce monde , qui sont également ridicules & déplorables.

Car bien que le rire & le pleurer semblent contraires , ils peuvent venir à même occasion. Ainsi des peuples ont pleuré à la naissance des enfans , qui est pour nous un sujet de réjouissance. Plusieurs ont ri d'Alexandre , qui pleuroit de ce qu'il avoit encore plusieurs mondes à conquérir. Xerxès pleuroit voyant son armée formidable , dont il ne devoit rester Officier ni soldat dans cent ans , pendant qu'un Philosophe de sa suite s'en rioit.

Le rire & le pleurer se font par la retraction des nerfs , d'où il arrive

*serieuses, critiques & amusantes*, 285  
que les traits du visage de celui qui rit, sont semblables aux rides & aux grimaces de celui qui pleure. Aussi les trois sujets qui peuvent nous obliger à rire des hommes, sçavoir les revers de la fortune, & ce qu'ils appellent vertu & science, peuvent fournir également de quoi rire & pleurer.

Pour la fortune, lorsqu'elle précipite ceux qu'elle a élevez au plus haut de sa rouë, ne sont-ils pas autant dignes de pitié que de moquerie, de s'être fiez à son inconstance? Pour le second, quand des gens de qualité se coupent la gorge pour un mot équivoque, afin de ne paroître pas poltrons, sont-ils, si je l'ose dire, moins déplorables que ridicules, de prendre l'ombre de la vertu pour la réalité? Et quant au troisième, si ces deux Philosophes ressuscitez voyoient notre jeunesse employer dix ans, pour apprendre à parler, comme faisoient il y a deux mille ans les servantes, & les harangeres à Rome, & toute notre Philosophie reduite à un fatras de raisonnemens & de distinctions frivoles, ne mourroient-ils pas bien vite, s'il étoit en leur pouvoir, avec une pareille raison, l'un de pleurer,

286      *Lettres Philosophiques* ,  
l'autre de rire : mais s'ils voyoient  
toutes les disputes comiques & se-  
rieuses , qui sont répandues dans le  
monde, oh ! pour le coup, ils n'y pour-  
roient plus tenir , ils voudroient mou-  
rir une troisième fois.

Je suis....

---

## XXVII. LETTRE.

A MONSIEUR..... Chanoine  
Regulier.

*Sur la mort , les richesses & les  
plaisirs du monde.*

MONSIEUR,

Tous songes sont mensonges , dit  
le proverbe vulgaire ; mais cette  
proposition n'est pas universellement  
vraie , comme vous allez le voir par  
le recit exact que je vais vous faire ,  
& dans lequel vous trouverez de gran-  
des veritez.

Ces jours passez me trouvant un  
peu plus mélancolique qu'à mon or-  
dinaire , je me retirai un soir dans  
ma chambre un peu plutôt que de  
coûtume , & je jettai les yeux sur

quelques anciens manuscrits, avant de me coucher. Je tombai par hazard sur un où je lûs ces reflexions.

» Bien des gens ont de l'éloquen-  
» ce, mais il est rare de trouver du  
» jugement. On en trouve aisément  
» qui font des vers sublimes, & qui  
» sont sçavans dans les Langues Grec-  
» que & Latine ; ils sçavent beau-  
» coup de choses qui ne leur procu-  
» rent pas la sagesse. Leurs paroles  
» sont brillantes comme des colliers de  
» pierres précieuses ; mais dans un se-  
» rieux examen, elles n'ont rien dont  
» on puisse profiter. C'est une peinture  
» délicate & plate, qu'on regarde ex-  
» terieurement, mais qui n'a ni suc,  
» ni substance. Quel fruit l'esprit en  
» peut-il retirer ? que peut-on appren-  
» dre d'une pareille lecture ? Que sçait-  
» on enfin, sinon des songes & des  
» rêveries, qui ne servent pas à la  
» conduite de la vie, & qui ne ten-  
» dent à rien d'utile ? On est aussi avan-  
» cé à les sçavoir qu'à les ignorer. . . .

J'en étois là, lorsque le sommeil m'obligea de me coucher. En moins de rien je tombe dans un profond assoupissement, pendant lequel mon imagination me transporte dans des

campagnes couvertes d'ifs & de pavots , où regnoit un affreux silence.

Cependant on entendoit dans les forêts voisines les cris funestes des hiboux & des chouettes , & de tems en tems des phantômes hydeux m'effrayoient par leurs hurlemens. Les collines & les vallées retentissoient alors du bruit affreux des accens qu'on entendoit dans ces tristes lieux. Ce n'est pas encore tout , je vis en un instant une prodigieuse quantité de peuples couverts de voiles obscurs , & qui traînoient après eux de funèbres lambeaux. Ils avoient la tête comme voilée , & remplissoient l'air de leurs tristes plaintes.

Apprêtez-vous , la scène va changer & être encore plus effrayante. En un clin d'œil je vis un horrible carnage. La terre étoit de tous côtez jonchée d'affreux cadavres. Qui a pû , dis-fois-je en moi-même , se baigner dans ces flots de sang ? Combien vois-je de corps de Seigneurs , de Princes & de Rois ? je reconnois les marques de leurs dignitez.

Comme je faisois tout tremblant ces réflexions , je vis tout d'un coup la mort toute furieuse s'approcher à  
grands

*serieuses , critiques & amusantes.* 289  
grands pas. Quel horrible aspect !  
La cruelle faulx étoit toute ensangla-  
rée , mille bataillons de dangers & de  
maladies la précédoient , elle étoit  
accompagnée de je ne sçai combien  
de cruels Ministres. Quand elle fut à  
» portée de se faire entendre : Je suis  
» la Mort , s'écria-t-elle d'une voix  
» terrible , & je moissonne avec cette  
» faulx tout ce qui est sur la terre ,  
» comme on fauche le foin. Dieu m'a  
» donné sur l'Univers des droits in-  
» contestables , j'ai des ordres de n'é-  
»pargner personne. Le pauvre en  
» sa cabanne est soumis à mes loix ,  
» & la garde des Palais les plus som-  
»ptueux n'en sçauroient garantir les  
» Monarques , personne ne peut m'é-  
»chaper. Les grands comme les pe-  
»tits , sont soumis à mon joug ; j'hu-  
»milie & j'attere le faste orgueil-  
»leux des plus grandes Puissances : il  
» n'est point enfin de tête exemte de  
» ce tribut. Rien au monde ne peut  
» mettre les hommes à couvert de ma  
» colère ; mes coups sont par tout  
» inévitables , parce qu'on me trouve  
» par tout , & cette faulx abbat les  
» jeunes gens comme les vieillards. Je  
» n'ai nul égard pour les richesses , ni

» pour la Noblesse fondée sur les plus  
 » anciens monumens. Quel est celui  
 » qui m'a résisté, & qui a pû s'exem-  
 » ter de la Loi générale? J'ai arraché  
 » le sceptre de la main des uns, &  
 » enlevé le diadème de la tête orgueil-  
 » leuse des autres. La parole leur a  
 » manqué. Je les ai arraché de l'écla-  
 » tante lumière. Leurs corps inani-  
 » mez ont été renfermez dans de té-  
 » nébreuses sépultures. L'Indien, le  
 » Maure, l'Arabe, l'Européen, l'Asia-  
 » tique, le Scythe, & l'Affricain, me  
 » craignent également. Je n'ai nul  
 » égard pour les personnes & pour  
 » les différens lieux. Le temps, les  
 » mœurs, & les années me sont in-  
 » différens. Le Marchand, & l'hom-  
 » me de probité; le sage, & l'insen-  
 » sé; les enfans, les jeunes gens, &  
 » les vieillards; la laideur, & la beau-  
 » té, n'ont aucune recommandation  
 » auprès de moi. » C'est ainsi que cet-  
 » te implacable acheva son discours.

Une grande frayeur s'empara de  
 mon ame; je me sentis le sang tout  
 glacé, sur tout quand j'aperçûs cette  
 lourde exécutrice députer dans tout  
 l'Univers ses cruels ministres, qui  
 composoient une troupe innombra-



*serieuses, critiques & amusantes.* 291  
ble. Elle paroissoit se glorifier d'une  
ruine générale. Etonné, confus, &  
tremblant je m'imaginai proferer ces  
paroles :

O soins inutiles ! ô vœux des hom-  
mes ! ô vains travaux ! espérances  
trompeuses ! consolations humaines ;  
& vains honneurs ! que vous êtes pas-  
sagers ! que notre vie est courte, incer-  
taine, & remplie de maux, & de dan-  
gers ! que les apparences en sont trom-  
peuses ! quel fiel, & quel venin ne  
renferme-t'elle pas ! que sommes-nous  
misérables, qu'une poussière élevée par  
les vents, aussi fragiles que le verre,  
aussi peu considérables que l'ombre fu-  
gitive, d'aussi courte durée que les  
roses, qui brillent le matin, & lan-  
guissent le soir ! A présent gais, &  
vivants ; en un moment la pasture des  
vers : maintenant forts, & doüez de  
beauté ; peu de tems après des cada-  
vres hideux. De quoi peut nous ser-  
vir d'amasser des trésors ? A quoi sont  
bonnes les perles, les diamans, l'or,  
l'argent, & les habits précieux ? A quoi  
peut même servir la souveraineté ? De  
quel usage sont les palais incrustez  
de marbre ? Pourquoi d'un regard dé-  
daigneux mépriser tout le monde, &

se regarder comme des Dieux sur terre , si la mort enleve tout ; si , misérables que nous sommes , nous devons retourner en poussiere ; & si , tôt ou tard notre faste , & notre vaine gloire doivent finir sans retour.

Changement de décoration, & nouveau spectacle. A peine eus-je finies reflexions, que je vis devant moi un grand jeune homme tout environné de lumiere, que je pris pour une Intelligence celeste. Ce qui me rassura un peu. Je ne me trompois pas ; car c'en étoit effectivement une , qui me voyant tout tremblant , & tout pâle me parla ainsi.

» Rassûrez-vous , me dit - elle , &  
 » munissez-vous d'une noble hardiesse.  
 » La crainte ne convient qu'à une ame  
 » basse : elle ne sied pas aux grands  
 » hommes , ni aux Philosophes. Quelle  
 » raison avez-vous de tant craindre la  
 » mort ? Votre crainte vous paroît lé-  
 » gitime. Je sçais que ce mouvement  
 » est donné par la nature à tous les  
 » animaux , qu'il n'en est pas un qui  
 » n'en ait horreur , & qui ne la fuye.  
 » Elle ôte la vie , les richesses , & les  
 » délices des hommes ; elle détruit  
 » leurs corps , les réduit au néant ; &

» jusqu'à leurs os mêmes , ils sont ré-  
» duits en poussiere ; elle est enfin fe-  
» lon vous autres mortels le plus  
» grand de tous les maux. Je conviens  
» de tout cela avec vous , & , si vous  
» voulez , qu'il faudroit être de fer  
» pour ne pas apprehender une chose  
» qui nous paroît si cruelle. Mais vous  
» vous trompez , & vous vous laissez  
» séduire par l'apparence , & par l'om-  
» bre de la verité qu'il n'a pas été per-  
» mis à tout le monde de découvrir.  
» Ecoutez-moi. L'homme qui se con-  
» fie témérairement à son esprit , & à  
» ses lumières , devient le jouet , & la  
» risée des habitans des Cieux ; quand  
» il ose sur tout pénétrer les secrets de  
» la nature , & fouiller dans les juge-  
» mens impénétrables de la Divinité.  
» Comme son esprit est effectivement  
» imbecille jusqu'au point qu'il ne  
» peut distinguer ce qu'il a devant ses  
» pieds ; de quel droit peut-il esperer  
» de découvrir ce que Dieu a caché  
» dans le sein de la nature ? Il croit ce-  
» pendant tout sçavoir ; il est causeur ,  
» malheureux , aveugle , téméraire ,  
» & plein de folie. Il se flatte lui-même ,  
» & s'estime beaucoup. L'amour pro-  
» pre est l'origine de cette folie. C'est

» le nuage épais qui l'empêche de con-  
» noître la vérité. Défaites - vous de  
» l'amour propre , vos yeux verront  
» plus clair ; & ce qui vous paroît  
» bon , ne tardera pas à vous paroître  
» moins bon , ou peut-être mauvais.  
» Ce que vous envisagez comme de  
» grands maux , deviendra le plus ex-  
» cellent des biens.

...» Après avoir chassé les épaisses té-  
» nébres qui vous environnent , ap-  
» prenez que le genre humain n'est  
» autre chose qu'un sac rempli de  
» vents que la Fortune roule d'un  
» côté , & d'autre. Mais hélas ! Ce-  
» lui qui est sage préfère la mort à la  
» vie , puisque les hommes sont con-  
» tinuellement tourmentez , pendant  
» qu'ils sont sur la terre , ou qu'ils ne  
» jouissent tout au plus que de biens  
» périssables , mêlez d'une affreuse  
» amertume. Vous seriez aisément  
» persuadé de cette vérité si vous con-  
» noissiez parfaitement les biens & les  
» maux de la vie des hommes , & si  
» vous sçaviez en faire une juste com-  
» paraison. Vous connoîtriez alors la  
» vie telle qu'elle est , & vous ne trou-  
» veriez plus la mort si redoutable  
» que vous vous l'êtes figurée.

» Commençons par les richesses que  
» tout le monde désire, & recherche;  
» qu'on loue, & qu'on admire; je  
» veux vous montrer ce qu'elles sont.  
» Qu'est-ce que les richesses? Peut-  
» on mieux représenter leur incons-  
» tance qu'en les comparant à une  
» nuée qui disparoît, change de forme,  
» & se dissipe par le vent? Qu'y a-t'il  
» de plus séduisant que le premier as-  
» pect du riche? Palais superbe, meu-  
» bles somptueux, équipage magnifi-  
» que, nombreuse suite de Courtisans,  
» & de Domestiques; rien ne lui man-  
» que, sa table est couverte de la dé-  
» pouille des mers, & des forêts; tou-  
» te espèce de volatile, & de gibier  
» viennent s'y placer par l'art magi-  
» que de ses richesses; les vins les plus  
» exquis n'y sont pas épargnez; tout  
» cède, tout rampe devant lui, il se  
» croit heureux; voila un beau ta-  
» bleau; mais dont le revers est sou-  
» vent bien hideux. Ce n'est qu'après  
» la mort qu'on connoît si on a été  
» heureux.

» En effet, le riche est sans cesse  
» agité au milieu de son prétendu bon-  
» heur, de mille soucis cuisans qui  
» lui rongent les entrailles. De deux

» choses l'une, ou le riche connoît le  
 » prix de ce qu'il possède, ou il n'en  
 » est pas persuadé ; s'il n'en est pas  
 » persuadé , à quoi lui servent ses  
 » trésors ? Il n'en peut recevoir ni  
 » bonne ni mauvaise impression : Le  
 » voilà de niveau avec celui qui ne  
 » possède rien. S'il connoît au con-  
 » traire ce qui lui appartient, ou il en  
 » aime la possession, ou bien elle ne le  
 » touche pas ; dans ce dernier cas de-  
 » quoi lui sert cette possession, & quel  
 » plaisir peut-il ressentir, d'une chose  
 » qui lui est indifférente, & à laquelle  
 » il n'est pas plus sensible, qu'un  
 » homme qui ne boit point de vin ,  
 » le feroit à une grande quantité de  
 » cette liqueur. Si le riche au con-  
 » traire est sensible à son prétendu  
 » bonheur, il donne tous ses soins à  
 » le conserver. Pour y parvenir, com-  
 » bien d'inquietudes, de travaux, de  
 » soins, & de craintes ne ressent-il  
 » pas ? Son esprit agité est sans cesse  
 » à la torture, nul moment de repos.  
 » Concluons donc que la mort est mil-  
 » le fois préférable à la vie de telles  
 » gens.

» A l'égard des plaisirs de la vie, ils  
 » sont si remplis d'amertumes qu'ils ne

» méritent pas qu'on les recherche  
» Qui ne sçait que la volupté, commē  
» un autre Circé, transforme en bêtes  
» ceux qui lui sont soumis ? Elle pre-  
» sente une coupe fatale remplie du  
» plus doux des poisons ; quand quel-  
» qu'un boit ce philtre dangereux, il  
» devient à l'instant insensé, & souvent  
» pire qu'une bête. Un très-petit nom-  
» bre des mortels est exempt de cette  
» pernicieuse boisson ; peu fuyent les  
» étendards de cette infâme, à qui  
» l'aveuglement, & la folie ont fait  
» autrefois ériger des autels, & con-  
» struire des Temples.»

Mon bon Ange ( car je crois que  
c'étoit lui qui me parloit ) alloit en-  
core continuer ses sages instructions,  
lorsque tout d'un coup je m'éveillai  
tout en sueur, & le cœur palpitant.  
Je ne pus retrouver le sommeil le  
reste de la nuit ; je ne fis continuelle-  
ment que repasser mon songe dans  
mon esprit : je vous l'envoie tel que  
je l'ai songé, & suis....



## XXVIII. LETTRE.

A MONSIEUR LE COMTE DE N.....  
à Paris.

*Ce que c'est que la veritable Noblesse.*

MONSIEUR,

**V**ous voulez sçavoir ce que je pense de la Noblesse ; vous allez être satisfait. La Noblesse, selon les idées du peuple ignorant, procede, ou des grandes richesses, ou du sang, lorsque quelqu'un doit sa naissance à une illustre origine, dont l'arbre généalogique fait parade d'ayeux, de bisayeux, & de blazons antiques. On y voit de somptueux éloges rendus à la vertu des peres. Mais hélas ! que le jugement du vulgaire s'écarte en pareil cas de la verité, comme ce n'est que trop la coûtume !

L'opinion commune est le partage de bien des gens ; mais la raison n'est du ressort que de peu de personnes. Si celui qui est riche, doit être regardé comme noble, il s'ensuivra qu'un Boucher, un Barbier, un Pêcheur, un



Marchand de chevaux, un Berger, un Boulanger, un Corroyeur, un Bouvier, un Fripon, un Brigand, & tout autre de la plus basse lie du peuple, y pourra parvenir ; car il faut avouer que plusieurs de ces gens se trouvent riches, ou peuvent le devenir.

Il arrive même souvent que la fortune élève les misérables, & quelquefois les précipite, selon le caprice inconstant de sa rouë. Marius ne fut-il noble que quand il entra en triomphe dans la Ville de Rome, avec les applaudissemens du peuple, & du Sénat, couronné de lauriers, monté sur un char traîné par quatre chevaux plus blancs que la neige ? Mais le même après avoir été chassé par Sylla, exilé de sa patrie, obligé de se cacher à Minturne dans le Royaume de Naples, & même d'être renfermé dans une honteuse prison ; quand il étoit obligé de mendier dans les campagnes de Carthage, & qu'il mangeoit du pain destiné aux gens qui bêchoient la terre ; le même cessoit-il d'être noble ?

O jugemens de Dieu, que vous êtes impénétrables ! Mais, dira le peuple

La mémoire du petit nombre de gens qu'elle en a gratifiés, se conserve long-tems après leur mort. Néanmoins chacun volontiers se diroit, & voudroit être crû Noble. Les grands noms flattent, la reputation, & la gloire plaisent. Pourquoi le travail, & la vertu n'ont-ils pas sur leurs cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux qu'ils peuvent être Nobles à juste titre ? Ils aiment mieux être regardez comme sages, & justes, sans en avoir acquis le nom glorieux. Pourquoi une monnoye fausse, & une chose qui n'a que la ressemblance du pain, sans en être effectivement, ne leur plaisent-elles pas, comme le faux nom de la Noblesse ? Qu'ils apprennent ces esprits ambitieux à mettre un frein à leurs desirs, à reprimer leurs folles passions, & à se servir de leur raison pour les empêcher de tomber dans le crime, & pour leur faire fuir la justice. Qu'ils commencent par se connoître eux-mêmes ; que le travail cesse de les effrayer ; qu'ils fuyent enfin l'oisiveté : ce sont les vrais moyens d'acquiescer la vertu ; pour lors ils seront Nobles à juste titre ; c'est-là la vraie noblesse ; ce sont les vrais

*serieuses, critiques & amusantes.* 303  
presens du Ciel, inconnus des igno-  
rans.

C'est par de pareils moyens que les  
anciens Romains ont élevé la gloire  
de leur Empire. C'est en quittant cette  
route qu'ils se sont détruits. Car dès  
l'instant que leurs lâches descendans,  
au milieu de la prospérité, & d'un  
Empire tranquille, se sont livrez aux  
délices, aux jeux, & au luxe, ils ont  
en peu de temps dégénéré de la gloi-  
re de leurs ancêtres. La luxure, & le  
vice de leurs neveux croissant de jour  
en jour, tout l'orgueil de Rome s'est  
enfin trouvé confondu.

Non, ce n'est ni la race, ni le sang,  
ni l'ordre successif des statuës anti-  
ques, ni l'abondance de l'or qui peu-  
vent ennoblir, mais la seule vertu;  
c'est d'elle qu'ont reçu la Noblesse  
tant de Héros dont la réputation  
s'est conservée depuis tant de siècles.

Pourquoi se glorifier d'être issu de  
parens nobles? qu'en peut-on inferer  
à l'avantage de celui qui s'en glorifie,  
s'il n'est rien par lui-même, & s'il  
deshonore une illustre famille à la-  
quelle il fait une tache irreparable,  
s'il en est la honte, & le deshonneur?  
C'est comme si un Lion donnoit la  
naissance à un Ane.

300 *Lettres Philosophiques*,  
imbécile, sa noblesse l'avoit abandonné, & elle n'est revenue que quand Marius revint à Rome, le sort ayant changé de face. Ce sentiment seroit sans doute extravagant.

Si la Noblesse procède de l'or qui naît de la terre, de la fraude, du vol, ou de l'usure; la Noblesse par conséquent tireroit son origine de l'usure, du vol, & de la fraude. Le jugement du vulgaire est insensé. Jamais les richesses n'ont pu ennoblir l'homme. La vraie Noblesse est sans prix, & ne peut s'acquérir au poids de l'or.

Quoi ! race misérable ! vous vantez la vertu de vos peres ; vous exaltez votre illustre origine, tandis que par vous mêmes, vous feriez rougir ces illustres morts, s'ils étoient capables de sentimens ! On se contente de rapporter les actions de ses peres : on montre les monumens glorieux de ses ancêtres, & les trophées élevez par ses bisayeux, pendant que soi-même on est livré à toutes sortes vices, & pendant que l'on est lâche, & sans vertu.

Cependant on ose se dire Noble, parce que l'on doit le jour à un sang illustre ; mais de quel droit s'approprier les dépouilles d'autrui ? & pour-

*serieuses, critiques & amusantes.* 309  
quoy la louange acquise par les peres  
sera-t'elle celle de leurs descendans,  
tandis qu'ils leur font deshonneur,  
& que dégénerant de leurs vertus, ils  
menent une vie souillée d'ordures,  
& de corruption? C'est le Geai qui  
prend le nom du Cigne, & la Cor-  
neille, qui revêtuë des plumes du  
Paon, veut paroître telle; mais la  
nature les fait reconnoître; elle est la  
source de la Noblesse; c'est d'elle que  
procedent les ames basses, aussi-bien  
que les cœurs généreux; c'est à l'esprit  
qu'est dûë la noblesse, & non pas au  
corps. On voit tous les jours des  
domestiques, qui sont beaux, grands,  
& robustes. La Noblesse est la déco-  
ration de l'ame; c'est un certain cou-  
rage qui naît avec nous, & qui nous  
porte aux grandes actions, & nous  
fait mépriser les choses viles. La No-  
blesse s'efforce de monter en haut,  
comme le feu, & veut pénétrer jus-  
qu'aux nuës. Celui qui par un don  
du Ciel a reçu cette force, sera bon,  
patient dans l'adversité, doué d'un  
jugement sain, attentif, & avide d'ac-  
querir de la louange à juste titre.

Mais hélas! la nature n'accorde pas  
à tout le monde un si grand bien.

La mémoire du petit nombre de gens qu'elle en a gratifiés, se conserve long-tems après leur mort. Néanmoins chacun volontiers se diroit, & voudroit être crû Noble. Les grands noms flattent, la réputation, & la gloire plaisent. Pourquoi le travail, & la vertu n'ont-ils pas sur leurs cœurs le même ascendant, puisque c'est par eux qu'ils peuvent être Nobles à juste titre? Ils aiment mieux être regardez comme sages, & justes, sans en avoir acquis le nom glorieux. Pourquoi une monnoye fausse, & une chose qui n'a que la ressemblance du pain, sans en être effectivement, ne leur plaisent-elles pas, comme le faux nom de la Noblesse? Qu'ils apprennent ces esprits ambitieux à mettre un frein à leurs desirs, à reprimer leurs folles passions, & à se servir de leur raison pour les empêcher de tomber dans le crime, & pour leur faire suivre la justice. Qu'ils commencent par se connoître eux-mêmes; que le travail cesse de les effrayer; qu'ils fuyent enfin l'oisiveté: ce sont les vrais moyens d'acquiescer la vertu; pour lors ils seront Nobles à juste titre; c'est-là la vraie noblesse; ce sont les vrais

*serieuses, critiques & amusantes.* 303  
presens du Ciel, inconnus des igno-  
rans.

C'est par de pareils moyens que les  
anciens Romains ont élevé la gloire  
de leur Empire. C'est en quittant cette  
route qu'ils se sont détruits. Car dès  
l'instant que leurs lâches descendans,  
au milieu de la prospérité, & d'un  
Empire tranquille, se sont livrez aux  
délices, aux jeux, & au luxe, ils ont  
en peu de temps dégénéré de la gloi-  
re de leurs ancêtres. La luxure, & le  
vice de leurs neveux croissant de jour  
en jour, tout l'orgueil de Rome s'est  
enfin trouvé confondu.

Non, ce n'est ni la race, ni le sang,  
ni l'ordre successif des statues anti-  
ques, ni l'abondance de l'or qui peu-  
vent ennoblir, mais la seule vertu;  
c'est d'elle qu'ont reçu la Noblesse  
tant de Héros dont la réputation  
s'est conservée depuis tant de siècles.

Pourquoi se glorifier d'être issu de  
parens nobles? qu'en peut-on inferer  
à l'avantage de celui qui s'en glorifie,  
s'il n'est rien par lui-même, & s'il  
deshonore une illustre famille à la-  
quelle il fait une tache irreparable,  
s'il en est la honte, & le deshonneur?  
C'est comme si un Lion donnoit la  
naissance à un Ane.

La Noblesse ne se laisse pas par testament. La vertu n'est pas hereditaire, comme une terre, ou des meubles. C'est un don que Dieu a fait, & qu'il ne prodigue pas à tout le monde. Si un homme de qualité remontoit jusqu'à l'origine de sa race, il y trouveroit peut-être des Artisans, des Laboureurs, & il en trouveroit un qui, né du plus bas lieu, a tracé le premier à ses descendans le principe de la Noblesse, qui s'est accrue peu à peu, & par degrez pendant un long temps, & qui vieillit, & se détruit à la fin. Car le temps enleve, & détruit tout.

Qu'est devenue, par exemple, la race des Pompées, & des Césars ? Qu'est devenue celle d'Alexandre le Grand, & de tant de grands Conquerans fameux dans l'Histoire ? Qui pourroit croire l'extinction de Maisons si illustres ? une grande Maison tombe, se détruit presque, est ensuite relevée, & retombe à la fin. Ce qui fait voir que rien n'est durable en ce monde. Il en est ainsi de toutes les choses périssables. Rien ne prouve mieux qu'on est d'un sang illustre, que de l'être soi-même. Mais cela n'arrive



*serieuses, critiques & amusantes.* 305  
guères, & de grands Seigneurs ont  
souvent donné la naissance à des hom-  
mes qui ont bien dégénéré de leur  
vertu. La laideur quelquefois naît de  
la beauté. Les gens les plus robustes  
ont eu des enfans foibles, & infirmes,  
& l'on a vû des foux devoir la nais-  
sance à des gens très-sensez. Le corps  
émane de nos peres, ils ne sont cepen-  
dant pas les maîtres de nous accorder  
l'esprit. C'est à la Providence que cela  
appartient. La plus noble origine ne  
fera rien de bon, si elle n'est pas se-  
condée des celestes presens. Rien n'est  
si vrai que le Proverbe vulgaire : C'est  
l'année qui produit les moissons, &  
non pas la culture.

Ce n'est donc pas un pere qui peut  
seul donner la naissance à des enfans  
nobles, il faut que le Ciel y concoure.  
C'est pour cela qu'on voit naître du  
plus bas peuple, des gens illustres qui  
s'acquierent un grand nom qui leur  
survit. Qui étoit Virgile, qui étoit  
Cicéron ? Le sage Caton lui-même ?  
En un mot, qui étoit Horace ? Ils  
étoient tous nez du milieu du peuple.  
Quel étoit le sçavant Homère, auquel  
nous ne connoissons ni patrie, ni pa-  
rens certains ? Quel étoit le pere de

Demosthene ? La mere d'Euripide ? Qui étoit Socrate , surnommé le Divin ? Socrate , dans les leçons duquel Platon a puisé , comme dans des sources divines , & qui , au jugement d'Apollon même , a paru être le seul qui fût véritablement sage ? Le même étoit fils d'un Marbrier , & sa mere étoit une Accoucheuse. N'avons-nous pas vû des Rois s'élever du milieu du peuple , & des Consuls , & des Empereurs ?

Enfin , pourquoi les chevaux , les chiens & les autres brutes , dégènerent-ils de leur premiere race ? Aucune chose ne reste long-tems dans son premier état. Tout déperit. C'est la Loi de la nature & du destin. De nouvelles choses renaissent & se rétablissent ; c'est la vicissitude du monde. Dieu du milieu de sa gloire , a fait les plus grandes , des plus petits , commencemens , & il réduit avec la même facilité , qu'il augmente avec magnificence , & change à chaque instant la face de l'Univers avec une sagesse infinie.

Je ne veux pas pour cela inferer qu'il ne soit avantageux d'avoir des parens illustres , & de naître d'une race noble : c'est un grand avantage ,

je l'avouë, parce qu'un grand nom fournit quelquefois des secours & des exemples. C'est une perpetuelle exhortation au bien qu'une haute naissance ; & souvent de pareils enfans ressemblent à leurs peres pourvû que rien ne n'y oppose.

Concluons donc qu'il ne suffit pas d'être regardé comme Noble par le peuple pour l'être effectivement. Si une personne est toujours parée, a le visage lavé, est nourrie de mets exquis, magnifique dans ses habits, & qu'elle parle avec ostentation de sa famille ou de sa maison ; elle n'est pas noble pour cela, mais seulement fortunée ; elle est un ballon doré ou semblable à une statuë de marbre.

Cependant personne ne s'embarasse d'autres choses, on se contente du simple nom de la noblesse & de la vertu, & l'on aime mieux paroître homme que de l'être effectivement. Chacun veut porter des noms magnifiques & des titres illustres ; on les affecte, on se les attribue, on les recherche, on les dérobe enfin, comme s'ils étoient dûs ; c'est un âne qui veut passer pour léopard, & une fourmi pour un lion. On s'embarasse peu

308 *Lettres Philosophiques*,  
d'être sage, généreux, juste, sçavant,  
& même honnête homme. On est con-  
tent de l'écorce & de passer pour tels.  
L'ombre de ces choses est le voile qui  
cache les plus mauvaises mœurs; c'est  
un lis qui n'est blanc que de nom, &  
non pas d'effet.

C'est à pareil titre que bien des  
gens sont nobles, comme Pasquin  
passe à Rome pour être un homme,  
parce que souvent on lui donne les  
épithetes de courageux, de noble ou  
d'homme de mauvaise vie. Cette sta-  
tuë prend-elle pour cela ces qualitez?  
Je suppose même qu'une personne  
soit Noble de nom & d'effet, qu'en  
résulta-t-il? Mais j'aurai des loüanges  
& des honneurs, me dira-t-elle, ces  
choses ne méritent-elles pas d'être  
recherchées?

La vertu procede de la vraie no-  
blesse; les loüanges & les honneurs  
procedent de la vertu. Qu'il est dif-  
ficile de l'acquérir cette vertu! si vos  
vûës étoient moins bornées, lui ré-  
pondrai-je, vous connoîtriez quels  
travaux en coûte l'acquisition, com-  
bien les hommes ont de peine à la  
posséder, & combien elle rend la vie  
amère.

*serieuses , critiques & amusantes.* 309  
En voilà , je crois , assez sur cet  
article Je suis . . . .

---

## XXIX. LETTRE.

A MONSIEUR SPULGEN,  
à Bruxelles.

*Erreur des sens , excellence de la raison.*

MONSIEUR,

**I**L y auroit de la folie à vouloir juger de tout par les sens , n'en déplaise à votre ami , qui vouloit soutenir cette opinion. Il devrait avoir remarqué que les yeux trompent souvent, & nous font voir une chose pour l'autre.

Plongez , par exemple , un bâton droit dans des eaux claires , il vous paroîtra courbe. Qu'on soit dans une chaloupe , qui vogue avec rapidité en cotoyant un rivage , le rivage paroîtra courir , & la chaloupe rester tranquille. Les sens sont susceptibles d'erreur , soit par l'âge ou par une maladie , & sont altérés par mille autres causes ; ils diffèrent même chez différentes personnes.

On voit des gens qui trouvent beau ce que d'autres trouvent difforme ; une chose paroît douce à l'un , & amère à l'autre ; l'un regarde de sang froid ce que l'autre brûle de posséder : les sens en un mot sont varieés par le corps ; les chairs sont différentes , & l'on suit l'impression des parties par lesquelles on agit.

Un homme yvre apperçoit deux lumières où il n'y en a qu'une , & voit mouvoir les choses qui sont dans un tranquille repos. Les yeux troubleés par le vin , troublent aussi le rapport qu'ils font à l'intellect.

L'air aussi fait différentes impressions sur les sens selon qu'il est épais , clair , trouble ou humide , sec ou léger. Il présente aux sens différentes illusions ; c'est de là que le Soleil paroît quelquefois rouge comme du sang , & que la lune semble plus ou moins grande.

C'est par cette même raison que quelques gens se sont imagineés avoir vû des spectres , dont leurs oreilles trompées avoient entendu les voix effrayantes. Il y a enfin mille façons de se tromper. C'est en pareil cas à la raison qu'il faut avoir recours :

*serieuses , critiques & amusantes.* 311  
c'est par elle qu'on démêle la vérité,  
parmi mille bagatelles & mille rêve-  
ries. Celui qui est sage, l'aime, la suit,  
& s'y attache de toutes ses forces.

Celui qui a l'esprit vif, l'emporte  
d'ordinaire sur les autres pour le gé-  
nie, son ame participe plus de l'éther.  
Mais il n'appartient pas au vulgaire  
ignorant de discerner les objets ; ils  
ont les yeux louches ; c'est de là que  
resulte l'erreur, la sotte credulité, l'o-  
piniâtreté & l'aveuglement des senti-  
mens.

La raison au contraire est la con-  
ductrice des gens prudents ; mais le  
peuple n'est entraîné que par l'opi-  
nion. Cherchons donc de toutes nos  
forces le chemin de la raison. Elle  
doit être regardée comme le Soleil  
qui prescrit une route certaine ; c'est  
elle enfin qui nous distingue des  
brutes.

L'opinion ressemble en quelque fa-  
çon à la lune, par sa lumière obscure,  
& par la facilité qu'elle a de changer.  
La raison nous dicte qu'il y a plusieurs  
Etres vivans, qui ne sont pas per-  
ceptibles à nos sens, parce qu'ils sont  
trop subtils & trop déliez. Si le Grand  
Ouvrier de l'Univers n'avoit rien fait

de meilleur & de plus noble que le genre humain, ses ouvrages seroient bien moins admirables, son empire seroit moins parfait & moins noble. Les lieux les plus bas sont occupez par l'homme & par les bêtes, viles, sans esprits, misérables & uniquement occupées de se repaître & de dormir. S'il n'y avoit point d'êtres animez plus nobles, le monde ne seroit qu'une honteuse étable de bêtes féroces, remplie d'épines & de fumier. Dieu ne seroit qu'un berger de bêtes à corne & à laine.

Mais, dira quelqu'un, il a fait l'homme, cet ouvrage n'est-il pas assez glorieux? A-t-il pû ou dû rien faire de meilleur? L'Univers pouvoit-il être plus parfait? C'est là qu'on voit éclater sa puissance infinie.

Est-il permis que l'amour propre dicte de pareilles choses? C'est s'écarter de la saine raison d'oser même le penser. Qu'est-ce que l'homme, sinon un animal fol & malin, & plus misérable mille fois que tous les autres, s'il se connoissoit bien? Car qui est celui qui de son plein gré ne fuit pas le mauvais & large chemin des vices, dans lequel il se hâte & se précipite



capite de marcher ? Ce chemin est toujours rempli : à peine la Religion , les conseils , la Loi , les supplices & la crainte même peuvent-ils en détourner les hommes ? Il faut les contraindre , & les forcer même de suivre le sentier étroit de la vertu , que peu de personnes suivent de leur propre mouvement. Où trouver un véritable sage ? se trouve-t-il parmi les enfans , parmi les femmes , & au milieu du petit peuple ? Non , sans doute ; c'est une troupe insensée , ils sont dans d'aveugles ténèbres , conduits par leurs seules passions. Il n'en est point qui suivent la raison , ou du moins , il n'y a que le petit nombre qu'a choisi le Maître de l'Univers.

Il faut de la contemplation pour chercher la vérité cachée , on n'a pas de loisir pour cela. Distracts par mille soins , nous employons la meilleure partie de notre vie à manger , dormir & être malades. Des peines assidues nous détournent ; la tyrannique pauvreté nous trouble , la paresse & la volupté nous dérobent à nous-mêmes ; nous sommes insensés : la sagesse ne peut résider en nous. Elle demande une étude longue & assidue , un esprit

314      *Lettres Philosophiques,*  
en paix , & une ame tranquille , dont  
peu de gens sont capables dans la si-  
tuation même la plus abondante.

Cependant le vulgaire stupide &  
épais , ne sçait ce que c'est que cette  
sagesse , il chante au milieu des plus  
rudes travaux , il rit , il perd de vûë  
sa misère , il souffre mille peines qu'il  
oublie sur le champ , pourvû qu'une  
legere douceur leur succede. C'est le  
fleuve d'oubli des Poëtes , qui influë  
sur leurs ames. La nature sage & pré-  
voyante , en a usé ainsi ; car en effet ,  
si on pensoit avec délicatesse , qui  
pourroit supporter les ennuis de cette  
miserable vie ? La sagesse enfante la  
tristesse & les soucis les plus cuisans ;  
mais la nature nous flatte d'une vaine  
espérance , sans laquelle je crois qu'on  
desireroit mille fois la mort.

L'esperance & la folie , sont les  
deux remèdes pharmaciques que la  
prudente nature nous fournit , afin  
que nous ne soyons pas accablez par  
tant de maux. S'il n'étoit pas des sub-  
stances plus excellentes que l'homme ,  
que seroit l'Auteur de la nature ; si-  
non le Roi , le Pere , le Prince & le  
Seigneur des misérables , & si je l'ose  
dire , des scelerats & des foux ?

Écoutez néanmoins leur amour propre, voici le langage qu'ils vont vous tenir. C'est pour l'amour de l'homme, Grand Dieu, que vous avez créé la terre & la mer; c'est en sa faveur que vous avez créé les cieux, les astres, le soleil, la lune & tous les globes lumineux. Quantité d'imbéciles pensent de cette façon, parce qu'ils s'imaginent qu'il n'y a que la terre & la mer qui soient habitées. Mais qu'est-ce que la terre & la mer en comparaison de ces espaces immenses du monde? si on l'examine avec attention, on trouvera que le globe terrestre n'est qu'un point, puisque le moindre des astres, selon les supputations astronomiques, est beaucoup plus grand.

Seroit-il possible qu'un lieu comme le nôtre, si vil & si petit, fût peuplé d'hommes, de poissons, d'animaux, d'oiseaux & de bêtes féroces, pendant que le reste de l'Univers seroit vuide d'habitans? il faudroit être hébété pour pouvoir le penser. Il faut croire au contraire que des colonies infiniment excellentes, peuplent ces lieux charmans, & que leur félicité est proportionnée à l'excellence des lieux

qu'ils habitent. De là nous concluërons que la terre est la dernière des habitations , encore trop bonne pour les hommes & les bêtes.

Mais à l'égard de l'air supérieur aux nuées ; c'est là que commence à regner une paix éternelle ; c'est dans les Cieux qu'habitent ces habiles Intelligences , dont la nature délicate ne peut tomber sous nos foibles connoissances. Ces Intelligences sont plus innombrables que les grains de sable de la mer. Il faudroit être environné de ténèbres bien épaisses , pour croire que l'immensité des Cieux fût vuide d'habitans. Ce seroit porter envie aux Bien-heureux ; & blasphêmer la Majesté Divine , que d'en disconvenir. Certainement le Tout-Puissant a scû , a pû & a voulu créer des Etres meilleurs que nous. Il les a destinez à vivre dans des lieux plus agréables , afin que sa gloire & son empire fussent plus grands , & l'Univers plus parfait. Plus les œuvres sont abondantes & bonnes ; plus l'ornement du monde & la puissance de Dieu se manifestent.

Je suis , . . . .

XXX. LETTRE.

A MONSIEUR..... Conseiller  
au Grand Conseil.

*Ce que c'est que le premier principe de  
toutes choses.*

MONSIEUR,

**V**OUS attendez de moi une courte  
dissertation sur le premier prin-  
cipe de tout ce qui est créé. Je veux  
bien vous contenter. Ecoutez donc.

Il n'est qu'un seul premier princi-  
pe immense , grand & admirable ,  
d'où , comme d'une source éternelle ,  
& intarissable , coulent tous les êtres  
divers.

Ce seroit révolter l'imagination que  
d'en admettre plusieurs , car s'il y avoit  
une multiplicité de premiers princi-  
pes , ou ils ne pourroient différer en  
rien , & par conséquent ils ne se-  
roient qu'un ; ou bien au contraire ,  
il y auroit entr'eux une grande dis-  
proportion. Il faudroit donc de né-  
cessité que parmi eux il s'en rencon-  
trât un plus grand , meilleur & plus  
excellent , qui seroit la source des

318 *Lettres Philosophiques* ;  
principes inferieurs. Ce seroit de sa  
volonté immuable que les autres prin-  
cipes recevroient leur motion ; parce  
que si plusieurs principes étoient égaux  
en puissance , si ils donnoient avec  
des forces égales un mouvement pa-  
reil , ils ne pourroient avoir le mê-  
me esprit & la même volonté ; il se  
feroit entr'eux de cruels combats ; la  
discorde interromproit par consé-  
quent le mouvement harmonique :  
comme si , par exemple , plusieurs  
vents pouffoient un vaisseau à l'envi  
les uns des autres , il seroit arrêté  
tantôt d'un côté , tantôt de l'autre ,  
agité par ces souffles differents , incer-  
tain auquel il obéiroit , il demeure-  
roit immobile dans un même lieu ,  
sans pouvoir faire route.

Si au contraire on admet que ces  
principes ayent la même volonté , ils  
doivent cesser d'être plusieurs ; & ne  
sont plus qu'un. Car si un principe  
ne suffit pas , & qu'il ait besoin du  
secours des autres ; & s'ils ne peuvent  
accorder le mouvement que quand  
ils sont unis , il faut par conséquent  
que chacun d'eux en particulier soit  
imparfait ; ils cesseront donc de de-  
voir être regardez comme premiers

*serieuses, critiques & amusantes.* 319  
principes ; car il faut que le parfait  
soit devant & précède l'imparfait ; le  
simple doit l'emporter sur le com-  
posé, & l'unité sur la pluralité, com-  
me le simple sur le mixte, ce qu'au-  
cune personne sensée ne peut nier.  
Il est besoin de prouver cela par la  
raison.

La cause précède l'effet ; l'auteur  
est devant l'ouvrage, le parfait con-  
tient toutes ses parties, il ne lui  
manque rien ; il est par conséquent  
le plus fort & le plus robuste. Donc  
il agit, il meut & commande, d'où  
l'on infère qu'il est cause & auteur.

L'imparfait au contraire est foible ;  
parce qu'il n'a pas toutes ses parties,  
& qu'il lui manque quelque chose.  
C'est pourquoi il est soumis & reçoit  
le mouvement & l'ordre du parfait ;  
il obéit & ne commande pas. Par con-  
séquent on doit le regarder comme un  
effet ou comme un ouvrage, & il  
doit être estimé moins que le parfait.

Que si le premier principe qui a  
tout créé, étoit imparfait, il seroit  
lui-même misérable, & rien de par-  
fait n'en auroit pû jusqu'ici résulter ;  
il seroit semblable à l'art, qui n'étant  
pas parfait, ne peut donner à aucun

ouvrage le degré de perfection. C'est donc pour cela qu'il ne peut pas y avoir plusieurs principes des choses ; mais seulement un , parce qu'il n'y a de parfait que l'unité , d'où procède l'ordre éternel de tous les êtres , de même que les nombres les plus innombrables ne procèdent que du nombre d'un ou de l'unité , qui est aussi pure & simple ; car les autres nombres qui le suivent , sont mixtes & composez.

Or comment pourroit-on composer ou faire un mélange , si on ne trouvoit pas ce point d'un pour le faire ; il a fallu auparavant que chacun de ces nombres existât en unité , chacun en son particulier , afin qu'on pût les joindre & les réunir. Donc le premier principe , comme je l'ai dit , est un , simple & pur.

Il faut à présent prouver qu'il vit ; car s'il ne vivoit pas , d'où pourroit proceder la vie des autres êtres , qui ne la tiennent tous que de lui. Il vit donc , & il est sage. Sans la sagesse il n'auroit pû créer tant de différentes choses, si bonnes, si belles , & avec un si grand ordre ; & il ne pourroit , s'il n'étoit pas sage , connoître tout parfaitement.



Non seulement on ne sçauroit douter , mais on est encore obligé d'avoüer de cœur & de bouche , qu'il est par lui-même le bien parfait , le souverain bien ; qu'il ne peut , & ne doit jamais manquer de bonté ; & qu'il est par conséquent l'origine , & la cause de tous les biens ; car une source d'eau douce ne produit pas des ruisseaux amers. On doit donner la qualité de bon par excellence à celui qui est l'origine de tous les Etres , & le grand Auteur du monde.

Les hommes ont donné à l'Etre Souverain differens noms , nous l'appelons Dieu , & nous le regardons comme le premier Etre , & le Créateur de toutes choses , & par conséquent par lui-même vivant , sage & bon. Il n'a reçu de personne tout ce qu'il possède , & tous les autres Etres ont tout reçu de lui. Ils peuvent par conséquent perdre tout ce qu'ils possèdent , quand ce magnifique distributeur de tous dons voudra cesser ses fécondes largesses , de la même manière que les ruisseaux se dessèchent , quand la source leur refuse les eaux , sans que pour cela la source cesse d'exister ; car elle produit les eaux par

322 *Lettres Philosophiques ;*  
elle-même sans dépendre de rien.

Ainsi, Dieu qui existe par lui-même, ne peut jamais manquer. Quand tout l'Univers periroit, il ne pourroit être envelopé dans cette ruine générale, parce que tout ce qui existe par soi-même, doit toujours durer : puisqu'il n'a besoin d'aucune chose pour sa restauration, & qu'il ne dépend que de soi ; & comme il ne peut pas périr malgré lui, il ne le doit pas, ni ne peut le faire de son plein gré.

Il est enfin le Tout, & tout ce qui existe n'est que ses parties ; il est cependant un Tout indépendant de ces mêmes parties, & distinct par lui-même. Il n'en est pas composé, puisqu'il est simple sur toutes choses. Mais il est Tout par vertu, parce qu'il a créé l'Univers si vaste, & tout ce qu'il contient dans son immense étendue ; tous les Etres vivans, & ceux qui sont privez de vie ; tout ce qui paroît, & tout ce qui ne paroît pas, lui doit sa création. Il a tout fait lui seul, le conserve, & le maintient seul. C'est par cette raison qu'il est appelé Tout, & qu'il l'est effectivement.

Or ce Principe suprême, bon, tout-puissant, éternel, & sage, vit, & existe

*serieuses, critiques & amusantes.* 323  
sans avoir de corps; non plus qu'une  
infinité d'autres Êtres qu'il a créés,  
que nous nommons Anges, Esprits  
bien-heureux, Intelligences, qui sont  
tous des Êtres par excellence; & qui  
ne sont souillés par rien de terrestre,  
ni de charnel.

Ai-je bien réussi? Mandez le moi.  
Je suis. . .

---

## XXXI. LETTRE.

AU MÊME.

*La fortune & le hasard sont des noms qui  
ne signifient rien. La destinée n'est autre  
chose, que l'ordre que Dieu a une fois  
prononcé.*

MONSIEUR,

**O**N demande pourquoi les choses  
d'ici-bas sont conduites par des  
routes différentes, & pourquoi les uns  
ont tout à souhait dans cette vie, pen-  
dant que les autres sont brisés de dou-  
leur, & accablés de peines infinies.  
Il y en a qui prétendent, mais mal-  
à-propos, que tout ce qui arrive dans  
ce monde, est conduit par un aveu-

O. vj.

gle hasard, sans que la Providence se mêle des événemens de cette vie. La plupart des hommes sont entraînez à penser de la sorte, parce qu'ils voyent souvent les crimes couronnez du plus heureux succès, & les vertus échoüées être regardées avec indignation : ils voyent les hommes justes, & prudens gémir dans une injuste oppression ; & les scélérats au contraire enlever les faveurs d'une fortune aveugle ; ils apperçoivent le vice préféré à la vertu, & les plus heureux criminels parvenir au comble des honneurs par les mêmes moyens qui les devoient conduire à la plus misérable infamie.

Quand on void de pareils revers, la plupart des hommes croyent ou que Dieu ne se soucie point de ce qui se fait sur la terre, ou qu'il abandonne la conduite de l'Univers à un hasard incertain, & à une fortune chimérique. Ils s'imaginent même que c'est cette fortune, qui est la dispensatrice des biens, & des honneurs, & que c'est au revers de sa rouë qu'on doit attribuer tous les sinistres événemens.

Suivant cette folle opinion on a vû autrefois dresser des autels à la Fortune,

*serieuses , critiques & amusantes.* 325  
& les charger de victimes profanes  
qu'ils lui immoloient.

Les Destins ont eu leur part de ces  
sacrifices ; on les regardoit comme les  
Legislateurs du monde ; on leur attri-  
buoit le gouvernement du globe ter-  
restre , ils le regissoient , disoit-on ,  
par un ordre éternel , & permanent ,  
& on les envisageoit comme les dis-  
tributeurs des fêtes , & des triomphes.  
On croyoit que chaque personne re-  
cevoit d'eux ce qui lui étoit destiné  
de bien , & de mal.

On voit par là que de tout temps  
les hommes ont reçu les fables avec  
avidité , & que le merveilleux a tou-  
jours eu , & aura toujours un grand  
droit sur eux. Passons à notre ques-  
tion.

Rien ne peut exister , ni être fait  
sans une cause , & ce n'est que la dis-  
tance qui se trouve de la cause à l'ef-  
fet , qui en fait la difference. Rien  
ne s'engendre , rien ne se produit, rien  
enfin ne peut être la cause de soi-mê-  
me. Il y a non seulement dans les cau-  
ses une infinité de progres differens ;  
mais il faut encore qu'il y ait quel-  
que chose qui les precede , d'où re-  
sulte , & commence leur grand ordre.

qui par degrés parvient jusqu'à des effets entierement finis.

J'appelle Destin cet ordre des causes ; ce qui n'est autre chose que le decret que Dieu a une fois prononcé, qui devient une Loi permanente. Or plus chaque cause est voisine de ce premier degré, plus elle a de dignité ; elle commande, & gouverne les causes qui la suivent, & ainsi successivement jusqu'aux effets.

On prétend par exemple, que le premier Etre est une cause, & que ce qui est opposé à l'autre extrémité, doit être regardé comme l'effet ; que tout ce qui tient le milieu entre ces deux extrémités, doit donc être participant aux deux qualitez ; qu'il y a un nœud, & une continuité perpétuelle des causes ; qu'une chose dépend immédiatement de l'autre, & qu'il se trouve un enchaînement qui s'étend par differens chaînons depuis le Ciel jusqu'aux Enfers.

Ce raisonnement est absurde. Car pour que cela fût, il faudroit que plusieurs premiers principes, & plusieurs causes premières fussent réunis dans un même sujet. Tant de Rois ne pourroient subsister long-tems d'accord entr'eux,

ils ne tarderoient pas long-tems à se combattre , parce que la puissance souveraine peut se parrager. Le monde cesseroit d'être unique , dont l'unité fait l'ordre admirable des choses.

On pourroit objecter que plusieurs causes distinctes , & séparées entr'elles procedent du souverain principe de tout , qui est un , de la même manière que plusieurs rayons émanent du Soleil , qui ont entr'eux une différence , qui fait qu'un rayon ne dépend point absolument de l'autre , quoiqu'ils sortent tous de la même source , & que malgré cela ils ne sont point obligés de se combattre , & de se nuire l'un à l'autre , puisque chacun d'eux a une route séparée qui lui est propre. Ce sentiment paroît appuyé sur la vraisemblance , & ne paroît pas éloigné du vrai. Examinons - le cependant intérieurement , afin de tirer notre entendement des ténèbres.

S'il y a plusieurs causes qui procedent immédiatement de la première ; je demande si chacune d'elles est égale en perfection ; auquel cas il cessera d'y avoir de l'ordre entr'elles. Car où l'on ne trouve ni primauté , ni degré , ni différence , il cesse d'y avoir de l'or-

dre. Dans quelque genre que ce soit, il y a le commencement, le milieu, & la fin. Il n'est par conséquent pas de genre sans ordre. Si au contraire, chacune de ces causes diffère en perfection, il s'en suivra que Dieu a fait quelque chose d'imparfait, ce qui me paroît difficile à croire.

Je suis donc du sentiment de croire que les causes sont en leur particulier, chacune également parfaite, de façon que l'effet primitif qui en résulte, doit être très-parfait à tous égards; mais qu'à proportion qu'ils s'éloignent de leur premier principe, ils sont plus ou moins parfaits; de la même manière qu'un arbre, ou une plante s'abatardit, & ne rend pas des fruits également bons: ce qui fait qu'on voit les maux excéder en nombre les biens, & les choses affligeantes beaucoup plus fréquentes, que celles qui nous procurent de la satisfaction.

Parmi ces causes, celle qui a le plus de vie, & de raison, est la plus puissante, la meilleure, la plus simple, & de la plus pure substance; celle, au contraire, qui renferme moins de vie, & de raison, doit être regardée comme la plus foible, la plus épaisse,



& d'une substance la plus imparfaite. Ce qui est justifié par ce qui arrive sur la terre, où tous les Êtres ne sont pas de longue durée, où à peine trouve-t'on quelqu'un de raisonnable, où rien n'est pur, & où toutes choses sont des mixtes, composez de plusieurs autres choses. Il n'y a presque pas dans le monde de substance pure : on ne la connoît même point, & elle n'est honorée que de ceux qui la connoissent : elle est cachée dans d'obscures cavernes. C'est ce qui fait qu'on fait plus de cas des biens du corps, & de la fortune que de ceux de l'esprit ; car la substance est presque la même chose que la vertu ; mais cette substance est dans ce monde comme dans un exil. Sa patrie, & son siège ordinaire est le Ciel, où elle a pour compagnons fideles la verité, & le bien parfait ; c'est de cette façon que le monde n'est qu'un tissu de causes, il conserve toutes choses par une convention certaine. Rien ne peut briser cette chaîne, ni les tems, ni la force. Dieu seul peut la briser. C'est de ces causes que provient tout ce qui a été, tout ce qui est, ou sera. Ces causes ont reçu leurs forces du

Roi des Rois , c'est lui qui leur a prescrit les tems , les limites , & leurs progressions.

Il faut sçavoir que plusieurs causes concourent pour faire une chose, mais ce concours n'est jamais fortuit ; au contraire tout marche par un ordre certain ; le tout-puissant Ouvrier du monde a tout soumis à des loix certaines , & a mesuré les jours qu'il a créés.

Il n'est donc pas vrai qu'il n'y ait rien de certain , que tout soit conduit par le hasard , & que Dieu se soucie peu des choses d'ici-bas. Le hasard n'est par lui-même qu'une futile opinion qui ne diffère pas de l'image d'un songe , quoiqu'en dise Aristote , & plusieurs autres Philosophes , leur sentiment ne me fait nulle impression, quand ils s'écartent de la vérité. Il est souvent arrivé que les plus grands hommes , les plus graves , & dont la réputation étoit la mieux établie , ont erré , & leur grand nom a entraîné dans l'erreur beaucoup de sectateurs , qui ont prêché leur doctrine ; tant l'erreur , & l'exemple ont de puissance. Pour moi , qui ne suis partisan de personne , je me livre à la seule

*serieuses, critiques & amusantes.* 331  
raison qui doit être la seule conductrice des sages. Le Scrutateur de la vérité doit l'aimer, & la suivre sur toutes choses.

C'est cette même raison dont la puissance me fait croire que rien n'arrive par hasard. Car si ( comme j'ai dit ) tout procede de causes, d'ordre, & de tems certains par l'ordre du suprême Dispensateur, ce qui étoit nécessaire pour que le monde fût parfait, & pour empêcher que le désordre ne détruisît un si grand ouvrage; que devient le hasard qui est ambigu, & plus changeant que Vertumne, & Prothée?

La nature en un mot, a en horreur le hasard, comme le vuide; rien n'est incertain dans le monde. Car si quelque chose étoit incertaine; l'Esprit de Dieu ne sçauroit pas tout, ce qui est absurde, puisque celui qui a tout fait, doit tout sçavoir, rien en aucun endroit ne pouvant lui être caché. Il y en a qui disent que si le Pere des lumières sçavoit tout ce qui se passe ici-bas, cette connoissance diminuëroit sa grandeur. Ce sentiment est erroné, car l'on ne devient pas mauvais pour connoître ce qui

est tel ; le Soleil ne perd pas de son éclat pour éclairer les méchans ; & ne se salit pas en éclairant un borbier ; la lumière enfin , ne perd pas sa pureté, quoiqu'elle touche à des choses sales. Ainsi l'esprit peut comprendre les choses les plus basses sans s'avilir pour cela. Il convient de connoître le mal , comme il est défendu de le faire.

Dieu n'ignore donc rien : il sçait le passé , le présent , & l'avenir , tout lui est certain , sans quoi il ne le sçau-  
roit pas , car on ne peut sçavoir les choses incertaines. Il faut cependant avouer que certaines choses paroissent arriver par pur hasard , comme quand une tuile, chassée du haut d'une maison par la force du vent , vient frapper quelqu'un , ou bien qu'on trouve un trésor en creusant des fondemens.

Le peuple croit que cela arrive par hasard ; mais je ne pense pas de même. Car quoique de telles choses nous arrivent contre notre espérance , nous ne devons pas pour cela croire que le hasard y ait part ; puisque , soit que nous sçachions , ou que nous ignorions ce qui nous arrive , l'ordre des événemens n'est pas pour cela changé. Le

Soleil n'est pas brillant , la neige blanche , & le feu chaud , parce que nous sçavons qu'ils sont tels ; mais , parce qu'au contraire , ils sont tels véritablement. Notre esprit peut se tromper , mais jamais la chose ; or c'est de la chose dont il est question dans l'événement.

Je demande à present si on peut admettre que le hasard la domine ; si une chose se fait , soit que nous la sçachions, ou que nous ne la sçachions pas ? Le hasard se trouve en nous , & non dans la chose qui se fait à son tems marqué. Il n'y a de hasard que quand nous y en croyons , & ce, parce que nous en ignorons la cause , qui est très-connuë de Dieu.

Tout est donc certain. Le Ciel a toujours le même mouvement ; les mêmes choses naissent toujours des mêmes semences ; les élémens conservent toujours leurs facultez ; l'année a toujours ses mêmes parties ; la chaleur de l'été succède au printems ; l'automne avec ses fruits , & les raisins suit l'été , & l'hyver vient ensuite avec ses frimats , & les vents qui congelent tout. Les animaux ont toujours les mêmes membres , & les mêmes

coutumes. Il ne faut pas croire que les monstres soient formez par hasard ; ils ont des causes certaines qui les font naître , d'où leurs noms procedent , & qui les font regarder comme monstres. C'est de son propre mouvement que la nature les fait, elle semble se jouer en les formant , comme un Peintre , qui , quoique grand maître dans son art , se fait un plaisir de faire des figures grottesques sans proportion , digne spectacle du petit peuple.

Toutes choses se faisant donc de cette façon , le hasard cesse d'avoir des droits dans l'Univers , qui n'est régi que par la souveraine puissance de Dieu , ce dont on ne sçauroit douter pour peu qu'on examine l'ordre perpetuel , & admirable , & l'harmonie parfaite avec lesquels ce monde a été créé. Car bien-loin de croire que Dieu ait rien fait en vain , & par hasard , on sera forcé de reconnoître qu'il y a une raison , & une prudence accomplie qui ne peut proceder que des suprêmes decrets de la Divinité.

Parlons maintenant de la Fortune , examinons si elle gouverne les choses mortelles , comme quelques gens

*serieuses , critiques & amusantes.* 335  
se l'imaginent. Prêtez-moi votre attention.

Il faut d'abord sçavoir ce qu'on entend sous le nom de Fortune. Les Anciens l'ont adorée comme une Déesse puissante au Ciel, & sur la terre. Cette prétendue Divinité est appelée dans la Sainte Ecriture , le Prince de ce monde. Les Poètes l'ont nommée Plutus ou le Dieu des richesses , qui prodiguoit ses faveurs aux méchans , & aux insensés , & qui se faisoit un cruel plaisir d'être contraire à ceux qui ont des mœurs innocentes.

Le siege , le palais , & le trône est digne du tyran qu'on appelle la Fortune , puisque sa domination s'étend sur le monde sublunaire , qui n'est rempli que de maux , ou règnent des ténèbres perpétuelles , des tempêtes affreuses , le froid , la chaleur , les maladies , l'importune vieillesse , l'impérieuse pauvreté , les crimes , le travail , la douleur , l'irreligion , la mauvaise-foi , & la mort.

Or quoique toutes ces choses soient soumises à l'Empire de la Fortune , rien cependant ne s'exécute sans les ordres du Destin , qui n'est autre que les decrets de Dieu ; comme la distri-

bution des richesses, des consolations, des plaisirs, des honneurs, que notre volonté ne peut nous acquérir; car, si cela étoit, qui est celui qui ne les ambitionneroit pas? Combien de gens ont fait des efforts inutiles pour s'élever, que les Destins contraires ont toujours précipitez!

Ceux au contraire, qui ont une destinée favorable, reçoivent des faveurs inespérées, qui s'offrent d'elles-mêmes, sans qu'ils ayent pris grand soin de les rechercher; ce sont des Pêcheurs heureux, qui pendant qu'ils ont dormi, trouvent à leur réveil leurs filets remplis de poisson; ce sont de ces fortunez mortels, qui doivent le jour à un pere riche, & d'une illustre Maison; qui succent les délices avec le lait, qui s'élèvent au faite des grandeurs; & qui sont, quoique souvent remplis de vices, & de défauts, destinez à commander, & gouverner les autres. Ce sont des aveugles choisis pour regir des gens qui ne sont pas beaucoup plus éclairés, & à qui ils ne donnent souvent d'autre exemple que celui d'une vie licentieuse.

D'autres au contraire, doivent leur naissance à de pauvres parens, & d'une  
origine



origine obscure ; ils sont livrez à la peine , & aux larmes ; ils sont surchargez de travaux assidus ; tout leur soin, & toute leur vigilance peuvent à peine les garantir de la faim , & ils sont toujours écrasez par la plus affreuse misere. Qui peut nier que ces choses n'arrivent par l'ordre de la Providence ? Les uns sont beaux , agiles , vigoureux ; les autres naissent difformes , maladifs , & délicats. Peut-on croire que cette difference soit occasionnée par nos mérites , ou bien par nos péchez : & notre libre arbitre est-il consulté en pareil cas ?

Tout cela procède assurément de l'ordre que Dieu a une fois établi ; les choses mêmes qui concernent nos corps y sont sujettes , jusqu'à l'heure , & le genre de notre mort , ils en dépendent. L'un périt d'une mort infâme , l'autre est assassiné : celui-ci est noyé , un autre finit ses jours par un incendie , ou par l'ignorance d'un Medecin , ou par le qui-pro-quo d'un Apoticaire ; cet autre par le froid ; celui-ci par la faim ; cet autre par trop de nourriture , ou par un excès de boisson ; la plus grande partie par la douleur , le chagrin , le désespoir , les ma-

ladies, les accidens, ou bien ils sont abbatus par la vieillesse. La mort est certaine à tous les hommes, mais ils ne sçavent pas la durée de leurs jours. O mort cruelle! de combien de moyens ne vous servez-vous pas pour détruire le genre humain! plus on la croit éloignée, plus elle nous menace.

Examinons à present si c'est ce qu'on appelle Destin, ou la volonté, qui forment en nous les mœurs, & les différentes inclinations. Ce n'est pas une chose d'une discussion facile, que de découvrir cette verité.

Il faut assurément que notre libre-arbitre nous reste, sans quoi ce seroit fait de nous; & la faculté du choix seroit ôtée au genre humain. Si on accordoit au Destin une puissance sans bornes, il nous forceroit d'être méchans, & nous ne pourrions plus opposer au crime le frein de la raison.

Commençons par examiner ce qu'on entend par libre-arbitre. Je ne crois pas que ce soit autre chose qu'une puissance libre, & absolüe, que Dieu a accordée à l'homme, par laquelle il dépend de lui de suivre le bien, ou le mal.

Cette liberté ne lui a cependant

*serieuses, critiques & amusantes.* 339  
pas été accordée afin qu'il s'addon-  
nât au vice, au préjudice de la vertu ;  
mais afin qu'il s'appliquât au con-  
traire à acquérir de bonnes mœurs,  
au mépris du vice. Car les mauvaises  
actions sont nuisibles, & les bonnes  
méritent une juste louange. Voyons  
à présent si le libre-arbitre est égal  
en toutes choses, & si sa durée a des  
tems limitez.

Il ne se rencontre pas assurément  
dans les enfans, non plus que dans  
ceux qui sont tourmentez d'une mala-  
die trop violente, ou dans ceux qui sont  
dans un profond sommeil, puisqu'il est  
regardé comme l'image de la mort.  
Si on veut examiner avec soin la  
verité, on trouvera peu de gens par-  
mi le grand nombre, qui se servent  
de leur franc-arbitre, & de leur li-  
berté.

Je passe sous silence les fautes de  
la jeunesse, & je pardonne aux pre-  
mieres années ; j'excepte encore les  
gens endormis, les febricitans, les  
maniaques, & les malades de toute  
autre espèce. Le nombre de ces pre-  
miers est grand ; mais il n'égale pas  
à beaucoup près celui des gens dont  
l'esprit est livré aux désordres les plus

340 *Lettres Philosophiques,*  
honteux , & dont l'ame est souillée de  
maladies de l'esprit. Ceux-là s'écartent  
de la raison , & du droit chemin ;  
qu'on doit se prescrire pendant le  
cours de sa vie. Je demande si ces  
sortes de gens ont leur libre-arbitre,  
& s'ils jouissent de ce qu'on appelle  
libre-puissance. Cette question est pro-  
blematique, & je sçais plus d'une per-  
sonne qui n'en conviendra pas. Il faut  
prendre garde qu'on ne doit regar-  
der comme libre, que la personne  
qui se conduit par la raison , qui  
sçait résister à ses passions , & ne se  
laisse pas emporter avec impetuosité  
dans les écueils de la mer orageuse de  
ses mauvais desirs ; mais qui au con-  
traire les combat de toutes ses forces ,  
qui tient le gouvernail avec intrepidi-  
té, & gagne enfin le port. Celui-là seul  
mérite d'être regardé comme homme  
libre, & sage. Il peut par la raison  
corriger les mouvemens de l'esprit,  
& les sens révoltez ; mais les autres  
hommes n'en peuvent pas faire au-  
tant.

Pourquoi non , dira quelqu'un ;  
Dieu ne leur a-t-il pas donné leur li-  
bre arbitre ? la raison est par tout as-  
sûrement avec la liberté, elles mar-

chent toujours de compagnie ; c'est ce qui fait que les bêtes n'ont point de libre arbitre , parce qu'elles sont dépourvûes de raison ; & par la preuve du contraire , comme les hommes ont tous de la raison , ils ont par conséquent cette liberté du choix. La raison est une certaine lumière & une force de l'esprit , qui nous fait discerner ce qui est courbé d'avec ce qui est droit , le honteux d'avec l'honnête , & le juste d'avec l'injuste. Elle s'appelle ordinairement l'œil de l'esprit. La souveraine Sagesse du Créateur en nous créant , nous a donné à tous un œil semblable ; ainsi tout le monde en peut faire usage , puisqu'elle est égale en tous.

Je réponds que malgré cela , il y a peu de gens qui se servent de leur raison , & qu'au contraire ils paroissent n'avoir pas plus de libre arbitre que les bêtes qu'ils imitent dans leur façon de vivre. C'est ce que je vais expliquer autant qu'il me sera possible.

Il y a en nous quelque chose de divin , qui est ce qu'on appelle esprit & raison. La nature les a placez dans la tête , comme le lieu le plus élevé

elle a ordonné que les sens en fussent les esclaves , par le secours desquels il pût concevoir les idées des cieux , de la terre & de la mer ; en un mot , toutes les choses qui sont comprises dans l'Univers.

Il y a aussi quelque chose de mortel renfermé dans notre sein , par le secours de qui nous croissons & végétons par le ministère du feu qui est renfermé chez nous ; ce dernier est l'ennemi juré de l'esprit ( Dieu l'a ainsi voulu ) il diminue les facultez de l'ame , il la débilité , il la trouble. Ce quelque chose a plus d'un satellite , comme la volupté , la paresse , la colére , la douleur , la crainte , la cupidité & l'ambition qu'on peut comparer à une fumée qui monte à la tête.

C'est avec ces esclaves & ces sortes de soldats qu'il déclare la guerre à l'esprit. Si l'esprit succombe , adieu la raison , elle est obligée d'abandonner le gouvernail , elle est battuë des vents & des flots ; en un mot , elle devient captive de l'ennemi.

C'est donc les semences des vices qu'il faut commencer à déraciner , & en détruire les causes avant qu'elles

*serieuses , critiques & amusantes.* 343  
ayent pris des forces. C'est alors qu'on  
jouit du libre arbitre , & que l'esprit  
est en liberté. Remerciez Dieu alors  
de votre victoire. Mais si vous avez  
laissé engager le combat ; si déjà le  
féroce & cruel ennemi ébranle la ci-  
tadelle , si les murailles commencent  
à tomber , la raison succombe sous  
tant d'efforts , à moins que la Provi-  
dence vous regardant en pitié , ne  
vous prête une main secourable.

Ne voit-on pas tous les jours com-  
bien le vin nuit à l'esprit ? de quelle  
fureur ne le rend-il pas capable ,  
surtout si l'on en use avec excès ?  
L'ivresse s'empare de la tête , & l'as-  
siège de ses fumées. La sobriété au con-  
traire jouit du libre arbitre. La per-  
sonne à jeun se laisse conduire par la  
raison ; mais dans l'ivresse elle ne sçait  
ce qu'elle fait , & fait ce qu'elle ne  
voudroit pas faire. Elle ne tarde pas  
à s'en repentir. Quand le bon sens a  
repris tous ses droits , elle rougit pour  
lors d'une honte inexprimable.

Les passions n'enyvrent pas moins  
l'esprit , & ne dérangent pas moins  
le cerveau que la vapeur du vin. On  
ne doit donc regarder comme libre  
& comme possesseur du franc arbitr ,

que celui qui est gouverné par la raison ; ce n'est que celui qui se rend maître de ses passions , qui s'est accoutumé dès sa tendre jeunesse à la pratique des vertus , & qui s'est livré aux beaux arts , qu'on puisse véritablement appeller libre. Le reste des hommes se conduisent comme les bêtes ; ce qui a fait dire au Poëte , que chacun se laisse entraîner par la volupté qui lui est propre. La chair s'élève , & déclare à l'esprit une guerre perpétuelle ; l'esprit de son côté est porté par sa nature & sa délicatesse à s'élever aux contemplations sublimes ; la chair au contraire ne desire que les choses de la terre , parce qu'étant terre elle-même , elle y doit retourner. C'est ainsi que Dieu a rassemblé deux choses si différentes en un même sujet.

Quand même une personne seroit parvenue à posséder la sagesse , à ne se laisser conduire que par la seule raison , & qu'il posséderoit parfaitement son libre arbitre , croiroit-il pour cela être exempt d'être agité par un destin contraire ? C'est alors qu'il y fera encore davantage assujetti ; mais il saura lui obéir , & il fera un sa-



*serieuses , critiques & amusantes.* 345  
crifice d'obéissance à la volonté divine , en s'y soumettant sans murmure. C'est le comble de la sagesse que cette soumission. Le méchant & l'insensé au contraire , en a horreur , & voudroit éviter d'exécuter les Ordres Divins.

Mais , dira quelqu'un , il est donc libre puisqu'il n'obéit point aux Decrets de Dieu ? Je réponds que je ne regarde pas cela comme une véritable liberté , puisqu'il est dans l'esclavage du crime & de la folie , ce qui est beaucoup plus fâcheux , quoique cela procède encore de la permission de Dieu & non de ses ordres. Ainsi tout est soumis à la Providence , les biens comme les maux. Dieu permet les uns & les autres selon sa volonté.

En conséquence de ceci , il me semble entendre des gens se récrier , & dire : Livrons-nous aux plaisirs pendant notre vie , chassons de notre esprit les soucis amers , le seul tems présent doit nous toucher sans nous embarrasser de l'avenir ; car tout se fait par une Loi établie , & tout marche dans un ordre certain & déterminé. Pourquoi se laisser tourmenter par une douleur & une crainte fri-

vole ? Chacun a son sort fixé, chacun porte sa destinée écrite dans son sein, sans sçavoir quelle elle est. Chaque jour nous la dévoile & nous l'explique peu à peu. Ils apportent encore mille pareilles raisons que j'obmets.

Il est aisé de résoudre ces difficultés, diront quelques gens, & de confondre les raisons de ces impies. Là-dessus ils enfilent un long discours, qui aboutira à prouver la bonté & la justice de Dieu, qui punit par les maux les coupables, & accorde les biens comme une récompense à la vertu.

Je ne crois pas cela, dira-t-on : car nous voyons parmi les hommes, les bons & les justes être perpétuellement agitez par une fortune contraire ; nous la voyons accorder ses faveurs avec profusion à des gens vicieux & souillez d'ordures, qui se trouvent souvent placez au comble des honneurs. Les presens du Destin ne sont donc pas proportionnez au mérite ; il faut donc chercher ailleurs la cause de cette distribution. Quelqu'un dira, la cause n'est autre que la Volonté Divine, & s'en tiendra là.

Cela ne suffit pas. Il faut tâcher de

pénétrer l'intérieur de cette douteuse & importante vérité : il n'est pas raisonnable d'avancer que Dieu étant très-sage & très-bon, puisse vouloir quelque chose qui manque de raison. La Divine Volonté au contraire, choisit toujours ce qu'il y a de plus parfait pour le mettre à exécution ; c'est pour cela qu'il faut dire que chacune des causes devient pire à proportion qu'elle s'éloigne, & qu'elle est moins semblable à la cause première, & à proportion que son effet s'accorde moins avec les desseins de la cause primordiale.

Dieu étant simple par lui-même au plus parfait degré, la dernière des causes, qui est la plus éloignée de lui, est la moins simple, & produit différens effets, à proportion des différences des modifications & des mélanges qu'elle a contractez dans son éloignement : ses effets doivent donc être aussi variez que ses forces ; c'est donc cette cause mixte qui gouverne le monde & les choses terrestres. C'est elle qui est la source de l'incertitude des événemens que nous voyons arriver ; c'est là cette fortune qui différencie ses facultez, & qui prend

plaisir à tourmenter les hommes par differens accidens.

Je vous rapporte ce système enfanté par un grand Philosophe, mais je ne vous le garantis pas exempt de difficultez. Pour moi, je crois qu'il faut tout rapporter aux decrets impénétrables de la Providence ; car il est difficile de connoître la raison pourquoi l'un est plus heureux que l'autre ; pourquoi l'un est riche, l'autre pauvre ; pourquoi les peines onéreuses écrasent celui-ci ; & les honneurs sont distribuez avec profusion à d'autres. Cela est aussi inexplicable que de définir pourquoi le feu est chaud, la neige blanche, l'absynthe amère ; pourquoi cette herbe est venimeuse, cette autre bien-faisante ; pourquoi tel arbre a les feuilles faites de telle façon ; d'où vient que certains animaux sont naturellement chauds & d'autres plus imbeciles ; pourquoi l'ambre attire la paille, l'aimant le fer ; & pourquoi il perd sa faculté attractive quand il est près du diamant. Dieu a enveloppé ces secrets dans d'obscures ténèbres. Il a borné les hommes par une sphère de connoissances limitées, au de là desquelles on s'efforce en vain de pénétrer.

Si un Potier de terre a séparé une masse d'argile , & qu'il destine les différentes parties de cette masse à différentes figures ; pourquoi , dira-t-on , fait-il de l'une une marmite , un plat , ou une tasse ? Pourquoi de l'autre fait-il une urne , & de l'autre enfin une petite cruche ou un pot à l'eau ? il n'a assurément d'autre raison que sa seule volonté , & son seul franc-arbitre lui a fait faire le tout comme il lui a plu. Il en est de même du Souverain Artiste de l'Univers. Non , jamais les esclaves n'imposèrent des loix à leurs Maîtres , & nous sommes assurément asservis à sa Divine Majesté pendant que nous vivons. Le Démon peut pousser l'homme à ce qu'il lui plaît ; il n'a cependant pas de pouvoir sur son ame , puisqu'elle est d'une celeste origine , & que Dieu l'a exemtée du joug de cette tyrannie. Il a livré tout ce qui dépend de la terre & de la mer , au capricieux arbitre de ce Prince du monde ; mais il lui a prescrit de justes bornes , au de là desquelles il ne peut passer.

Je suis . . .

## XXXII. LETTRE.

A MONSIEUR LE F... Maître ès  
Arts à Caën.

*Que rien est quelque chose. Contre l'opinion  
commune qui soutient que rien n'est rien.*

MONSIEUR,

**V**OUS avez crû jusqu'à présent ,  
comme les autres , que rien n'est  
rien , je vais vous prouver qu'il est  
quelque chose. Commençons donc.

Il n'y a point de chose dans le monde , dit un Auteur , qui fasse une plus belle figure que l'habitant *Rien*. On le trouve par tout , & cependant il ne réside nulle part. L'homme de Ville & d'Etat ; le Poëte comme le Philosophe ; les Théologiens même font souvent grand bruit pour rien.

J'ai lû ( c'est toujours le même Auteur qui parle ) dans les Histoires des Assemblées générales , qu'il y a eu des convocations & des amas de gens éclairés , qui après avoir bien passé du tems en des contestations très-vives , n'ont à la fin rien fait. Il est vrai qu'ils

*serieuses , critiques & amusantes.* 351  
prétendoient faire de grandes choses ,  
fixer la croyance du public sur cer-  
taines choses , & découvrir la source  
des mauvaises opinions & des mau-  
vaises mœurs ; mais toutes leurs bra-  
vades ont souvent abouti à rien.

J'ai vû un sage Philosophe garder  
le silence pendant toute une après-  
midy , sans en donner d'autre raison  
que celle , qu'il n'avoit rien à dire.

Plusieurs des plus Sages du monde ,  
après une longue & diligente recherche  
des sciences, ont été parfaitement con-  
vaincus, qu'ils ne sçavoient rien. J'ai ouï  
dire que sous une des Reines d'Angle-  
terre , il y avoit un Secretaire d'Etat ,  
qui ne sçavoit rien des affaires ; &  
j'ai été informé que sous un autre re-  
gne il y avoit un Prince qu'on en-  
voyoit souvent faire les messages les  
plus importans , & qui avoit la répu-  
tation de s'en acquiter très-bien ,  
quoiqu'il ne sçût rien de l'affaire.

Il me souvient d'avoir lû dans un  
ancien Historien , Pausanias ou Plu-  
tarque , il n'importe ; qu'un vieux  
brave Général Lacedemonien , avoit  
été privé de ses emplois pour rien , &  
qu'un autre avoit été mis en sa place ,  
qui en lui-même n'étoit rien.

Si Achille qu'Agamemnon désobliga , n'eût été engagé à retourner à l'armée , les grands avantages que les Grecs avoient remportez pendant dix ans de guerre contre Troye , auroient enfin abouti à rien.

Du tems du Roi d'Angleterre Jacques premier , un brave Gentilhomme fut poursuivi en Justice , condamné & executé , quoiqu'on n'eût allegué ni prouvé rien digne de mort contre lui : & sous le regne d'un de ses predecesseurs , une personne fort éclairée , fort éloquente & d'un très-grand mérite , fut envoyée à la Tour pour rien.

Ce fantôme n'est pas moins en usage parmi nous qu'il l'étoit du tems de nos ayeux ; nous l'estimons même plus qu'eux. Il semble que son prix augmente par son antiquité. Ne voit-on pas tous les jours que ceux qui doivent des sommes considerables , ne veulent rien donner à leurs créanciers , & que ceux qui retiennent les biens usurpez , font tout leur possible pour ne rien rendre ?

Quelques critiques refrognez voyant les nouveaux Livres qui paroissent , se récrient que l'on s'amuse à écrire sur



*serieuses, critiques & amusantes*, 353  
rien, & à augmenter le nombre des  
Auteurs qui n'ont rien dit de nouveau.  
Que vous dirai-je encore ? Les enfans,  
les domestiques & les malfaïcteurs,  
quand on les punit, ils n'ont jamais  
rien fait.

Un Poëte de nos jours de la pre-  
miere classe, quoiqu'il y eût quelque  
chose dans ce qu'il écrivoit, a pour-  
tant composé un très-excellent poë-  
me sur rien. Rien, ce zéro si significa-  
tif, quoique dans une estime géné-  
rale, n'a jamais paru dans un si beau  
jour. Je vais vous donner un petit  
échantillon de sa grandeur.

Mais auparavant, disons encore  
quelque chose. On a vû souvent des  
armées nombreuses passer des campa-  
gnes entieres à ne rien faire, des que-  
relles & des procès faits pour rien ;  
des filles mariées pour rien, des di-  
vorfes faits pour rien, des protesta-  
tions d'amitié reduites à rien, des ar-  
gumens qui ne concluent rien, des  
sermens exigez pour rien, des gens  
qui s'amusez à rien ; & mille autres  
riens de cette nature.

Je ne sçais, Monsieur, si vous ne  
direz pas que c'est beaucoup parler  
pour ne rien dire ; mais ce qu'il y a

354 *Lettres Philosophiques* ,  
de sûr , c'est que je crois vous avoir  
dit quelque chose sur rien ; ainsi rien  
est quelque chose. Voyons à présent  
les vers dont je vous ai parlé : ils  
composent une Enigme assez ingenieu-  
se, & je crois que vous la trouverez  
telle.

*E N I G M E.*

Lecteur , je suis encore à naître.  
Si pourtant tu veux me connoître ,  
Je suis sous toi , je suis dessus ;  
Je suis à peine imaginable.  
Dans la bourse je suis un diable ;  
Et quand je suis je ne suis plus.  
Je suis le grand coffre du monde.  
Ma nature fut si féconde ,  
Que tout fut engendré par moi.  
Je suis le vaste inaccessible ,  
Je suis le point indivisible ,  
Et le bien d'un gueux comme toi.  
Ce qu'a fait un larron qu'on juge ,  
Ce que respecta le déluge ,  
Ce qui sert aux Cieux de soutien ,  
Ce qu'un recors ne sçauroit être ,  
Ce qu'on fait , quand on ne fait rien ,  
C'est Lecteur mon nom & mon être.

Voici à présent l'explication de cette  
Enigme , dont vous comprenez , je  
m'assûre , aisément le mot.

Ce qui n'est pas , n'a pas pû naître.  
En vain pour vouloir le connoître ,

Nous chercherions dessous dessus :  
A peine est-il imaginable.  
Rien dans sa bourse , c'est le diable ;  
Et dès qu'il existe , il n'est plus.  
Tout est néant dans ce bas monde.  
Sa nature fut fort féconde ,  
Puisque tout fut créé de rien.  
C'est le grand vaste inaccessible.  
C'est le vrai point indivisible ,  
Et c'est à peu près tout mon bien.  
Un larron proteste à son Juge  
Qu'il n'a rien fait ; & le déluge  
N'eut jadis de respect pour rien.  
Qui dit recors , dit quelque chose ,  
Et malgré la Métamorphose \* ,  
Les Cieux n'eurent point de soutien.  
Ce fait n'est pas problématique.  
Mais , nous dira quelque critique ,  
C'est assez raisonné sur rien.

Vous pourrez peut-être dire aussi  
que je vous amuse avec des riens ,  
j'imite en cela certain Ambassadeur ,  
qui prêt à partir d'une certaine Cour ,  
dont il avoit eu son audience de congé ,  
différa son départ de quelques jours  
pour voir représenter une pièce intitulée,  
*les Fadaïses*. Ce qui fit dire aux rieurs  
que l'Ambassadeur de . . . . .  
étoit resté à . . . . . pour des fadaïses.

Cependant il est tems de finir ma

\* La Métamorphose a prétendu qu'Atlas  
portoit le Ciel sur ses épaules.

356      *Lettres Philosophiques,*  
Lettre si pleine de rien par quelque  
chose de très-réel & de très-effectif,  
qui est que je serai toujours ....

---

XXXIII. LETTRE.

A MADemoiselle de C.....  
l'aînée, à sa Terre.

*Paniers des femmes. Faux cordon bleu.  
Heureuse rencontre.*

MADemoiselle,

J'AI reçu celle dont vous m'avez  
honoré, & je ne peux m'empêcher  
de vous dire que vous êtes terrible-  
ment pressante. Quoi ! pour vous  
avoir conté deux historiètes en com-  
pagnie, pour un peu égayer la conver-  
sation, vous n'aurez point de patience  
que je ne vous les aye envoyées tou-  
tes deux par écrit ? Passe pour la se-  
conde ; mais pour la première, vous  
auriez bien dû me faire le plaisir de  
m'en dispenser, le sujet ne convient  
guères à un homme de Lettres ; mais  
puisque les prières des Belles sont or-  
dinairement des commandemens ; je  
vais vous obéir, & vous donner moi

*serieuses, critiques & amusantes.* 357  
à mot ce qui est contenu dans les remarques sur la Satyre Menippée, au Tome second, pag. 387. Souvenez-vous toujours que je ne prétends pas par là blâmer les paniers des Dames, ni me mêler en aucune maniere de ce qui concerne leurs ajustemens.

A l'endroit donc que je viens de vous citer, on y lit ce qui suit.

» Porter de gros culs, &c. Cette  
» pensée n'est pas nouvelle, témoin  
» certain Livie plaisant qui fut im-  
» primé l'an 1563. à Lion chez Benoît  
» Rigaut, sous le titre de *Blasons des*  
» *Basquines & Vertugales*, avec la  
» belle remontrance qu'ont fait quel-  
» ques Dames, quand on leur a mon-  
» tré qu'il n'en falloit plus porter.

» Ces Vertugales étoient une espé-  
» ce de gros bourlet qu'on appelloit  
» culs ; témoin Henri Etienne qui dit  
» que de son tems, environ l'an 1579.  
» quand une Dame demandoit son  
» bourlet pour sortir, elle disoit : Ap-  
» portez-moi mon cul ; & que quel-  
» quefois on crioit : On ne trouve  
» point le cul de Madame, le cul de  
» Madame est perdu.

Et dans l'*Apologie pour Herodote*  
à la page 206. on y lit, que ces Ver-

358 *Lettres Philosophiques,*  
tugales avoient été inventées par les  
Courtisanes pour cacher leur grossesse. Aussi quand on commença à en porter, on reconnut bien les mauvais effets qui en pouvoient arriver. C'est dans ce sens qu'un Cordelier prêchant en ce tems-là à Paris, dit, que les femmes en prenant ces Vertugales avoient quitté la vertu ; mais que la galle leur en étoit demeurée.

La plaisanterie du Moine me paroît un peu fade, vous en jugerez vous-même. Passons à l'autre article de votre lettre, que je vous rapporterai avec plus de plaisir que ce premier.

De tout tems il y a eu des fots, & des dupes, & il y en aura toujours.

Un Provincial d'un génie à peu près comme le sieur Vivien de la Chaponardiere, devenu orphelin dans un âge, où il auroit pû être grand-pere, résolut, après avoir vuïdé le coffre fort de son défunt Papa, d'aller briller à Paris, & de s'y faire honneur de ses écus.

C'est d'abord le grand projet des gens de Province, & le but de leur ambition. Notre Orphelin ne tarda pas à executer sa résolution ; & muni de bonnes lettres de change, il partit

*serieuses , critiques & amusantes.* 359  
par le premier coche.

A son arrivée il trouva des gens pleins de bonne volonté, qui le voyant tourné en dupe lui offrirent leurs services , & résolurent de le plumer comme il faut. Paris fourmille, comme vous sçavez , de cette espèce de gens qu'on appelle Redresseurs , & qui ne vivent que des sotises d'autrui. Il y en a même qui s'associent pour cela , & qui , répandus en divers quartiers de la Ville , partagent ensuite les revenus de cette honnête profession. Le Fauxbourg saint Germain est l'endroit où ils font mieux leurs affaires ; ce fut-là où notre Provincial établit son domicile , & où il tomba entre les mains d'un Chevalier d'industrie qui le mena beau train.

Ce Redresseur ne l'eut pas plutôt aperçû , qu'il ne l'abandonna pas un moment. Il se logea dans le même hôtel garni , mangea régulièrement à la même Auberge , & feignant d'avoir pris pour lui une inclination toute particuliere, il s'établit son conseiller, & l'avertit sur tout de se défier de tout le monde ; que Paris étoit souvent funeste aux Etrangers , & qu'il falloit bien prendre garde de n'être

pas la dupe de quantité d'Escrocs , qui , masquez en honnêtes gens , étoient des pestes publiques , & d'un commerce mille fois plus dangereux que les voleurs de grands chemins.

Notre pauvre Provincial, qui se souvenoit confusément d'avoir lû Telemaque, croyoit avoir rencontré un second Mentor dans ce maître Fripon , & s'estimoit bien-heureux de pouvoir se mettre sous sa conduite ; persuadé qu'il avoit le goût bon , il le consulta sur son ajustement , & le pria de lui donner un Tailleur qui sçût les modes de la Cour , où il avoit dessein d'aller figurer , dès qu'il auroit été habillé d'une maniere convenable.

Le Tailleur ne tarda pas à paroître, l'habit fut ordonné, & notre benêt demanda à être mis tout comme M. le Maréchal de... : parce qu'il n'y avoit pas de Seigneur qui sçût aussi-bien se mettre que celui-là. La dépense ne fit point d'obstacle. On répandit l'or à pleines mains pour être habillé de bon air , & équipé de pied en cap. On partit pour Versailles : notre Etranger conduit par son Mentor parcourut tous les appartemens , & alla briller à la Chapelle, se croyant le plus beau du monde. Mais



Mais lorsqu'il vit le Maréchal de ... qu'il s'étoit proposé pour son modèle , ne trouvant pas la ressemblance fort grande , il crut que c'étoit moins le défaut de sa bonne mine , que le manque de conformité dans l'ajustement ; & prétendit que le cordon bleu en faisoit toute la différence. Voyez-vous, dit-il à son ami, comme ce Tailleur m'a trompé ; je lui ai donné tout ce qu'il a voulu ; cependant il n'a point fait tant de façons à mon habit qu'à celui de M. le Maréchal de ... cette petite machine brodée sur son estomach , & cette bandouliere bleüe , tout cela relève bien la bonne mine d'un homme.

Vous avez raison , dit l'autre , qui comprit d'abord que sa dupe s'enfermoit d'elle-même : vous avez raison , & je lui en dirai deux mots. En effet, le Tailleur fut mandé , & lorsqu'on se plaignit du manque d'uniformité, il répondit qu'il ne sçavoit pas que Monseigneur fût d'un rang à cela.

Cette réponse choqua l'Etranger , qui prétendoit être en droit de tout. Son Mentor lui applaudit , & il fut résolu de joindre le cordon bleu à son ajustement , & de faire faire une

croix de diamans proportionnée à la magnificence de l'habit.

Pendant qu'on travailloit à cette parure, on tâcha pour expedier plutôt la bourse de cet Etranger, de l'engager à faire quelque partie de jeu; mais il ne se trouva pas dans ce goût-là, il fut plus prenable du côté des femmes. Dès qu'on eût découvert son penchant, il fut résolu qu'on n'en feroit pas à deux fois, & qu'on le plumeroit tout d'un coup.

Ainsi dès qu'il fut revêtu de sa nouvelle dignité, on le mena tout brillant de ses rayons chez une Dame qu'on lui dit être une Duchesse, chez qui il trouva bonne compagnie, & où on le gracieusa fort; mais au plus fort de sa joye la fête fut troublée par l'arrivée d'un Exemt, ou soi-disant, & de dix ou douze Archers prétendus, qui après s'être fait ouvrir par force, entrèrent d'un air d'autorité dans cette maison, & arrêterent notre Provincial de la part du Roy.

La Dame du logis dit qu'elle iroit le lendemain à Versailles se plaindre de ce manque de respect; mais tout cela n'empêcha point qu'on ne mît

*serieuses , critiques & amusantes.* 363  
la main sur le colet à notre homme ;  
& qu'on ne le fît monter dans un ca-  
rosse que six Archers escortoient.

Dans cet état, il pria son Mentor  
de ne le point abandonner, & son  
Mentor s'étant rendu prisonnier avec  
lui fut mis dans le même carosse. On  
les mena dans une maison, qu'on lui  
fit croire être l'Hôpital des Cheva-  
liers de l'Ordre, & on lui dit que c'é-  
toit à la requisition de ces Messieurs,  
& parce qu'il avoit manqué d'aller  
prendre leur attache, formalité ab-  
solutement nécessaire, qu'on l'avoit  
fait arrêter. Il devoit être ruiné de  
cette affaire-là ; dégradé pour jamais  
de ses titres, & puni même corpo-  
rellement, du moins par une longue  
prison : il n'y avoit pas moyen de se  
tirer de ce mauvais pas.

Cependant son Mentor se souvint  
que celui qui présidoit alors dans l'as-  
semblée, étoit de ses amis. Il deman-  
da à lui parler, & après avoir allegué  
que l'Etranger ne sçavoit pas les us &  
coûtumes, & avoir mis toute son élo-  
quence en usage pour obtenir sa gra-  
ce ; il fut résolu que pour cette fois  
on se contenteroit d'installer de nou-  
veau le prétendu Cordon - bleu, de

364      *Lettres Philosophiques,*  
confisquer tout son étalage, comme  
étant de contrebande, & de le con-  
damner à dix mille livres d'amende  
au profit de la communauté.

Cette Sentence prononcée, & le  
Mentor en question ayant dit qu'il  
n'y avoit pas lieu d'en appeller, on  
se mit en devoir de l'exécuter, &  
après avoir dépouillé le pauvre Etran-  
ger de tous ses ornemens, & lui avoir  
fait prononcer à genoux quatre mots  
de latin, qui avoient du rapport à l'af-  
faire, on lui mit un autre cordon  
bleu, & une croix de diamans faux  
qu'on avoit fait faire exprès, & que  
l'on supposa tirer des Archives de l'Or-  
dre. Les dix mille francs d'amende fu-  
rent payez sur le champ, car le prétendu  
Mentor qui sçavoit les affaires de l'E-  
tranger, offrit de les aller chercher  
dans sa cassette, où il les avoit vûs  
quelques heures auparavant, & dont  
il vit le fond en les tirant.

Cette expedition faite, on laissa la  
pauvre dupe en liberté. Tous les pré-  
tendus Cordons-bleus se séparèrent  
avec promesse de se retrouver pour  
partager tous ce butin, & le sot Pro-  
vincial revint fort désolé à son Auber-  
ge. Son Mentor lui conseilla de re-

*serieuses, critiques & amusantes.* 365  
tourner dans la Province, pour tâcher, par ses épargnes, de réparer la perte qu'il venoit de faire; & par une générosité la plus grande du monde, qui pourtant n'étoit causée que par le désir de le voir bien-tôt éloigné, de peur qu'un tour aussi hardi ne vînt à se découvrir; il lui donna vingt pistoles pour son voyage, & le consola de ses pertes par l'agrément qu'il avoit de pouvoir emporter chez lui des marques d'une dignité qu'on ne pouvoit plus lui disputer, & qui illustroit toute sa posterité.

Repû de ces chimères, notre Provincial retourna chez lui, persuadé que celui qui l'avoit dupé, étoit le plus honnête-homme du monde, & le meilleur de ses amis. A son arrivée chacun le félicita sur l'honneur que le Roi lui avoit fait de lui donner le Cordon-bleu: mais ce compliment le mertoit fort en colere. Vous vous moquez de moi, répondoit-il à ceux qui le lui faisoient: ce n'est point le Roi qui me l'a donné, je l'ai bien acheté, & il me coûte assez cher, ajoûtoit-il en soupirant.

Bien des gens ne comprenoient point ce qu'il vouloit dire; mais en-

366 *Lettres Philosophiques*,  
fin ceux qui prenoient le plus d'intérêt en lui , le firent expliquer là-dessus, & le firent convenir ensuite qu'il avoit été joliment dupé. On fit tout ce put pour découvrir les Auteurs de cette fourberie ; mais il n'y eut pas moyen. On eut beau aller à l'endroit, où il avoit logé, & à son Auberge ; personne ne lui put donner des nouvelles de son Mentor ni de ses semblables, qui ne firent pas long-tems leur domicile au même lieu, & qui, à l'exemple de M. d'Outremer, changeoient de nom, & de pavillon, selon que l'occasion le requéroit. Ainsi le pauvre Provincial en a été pour son compte.

Me voilà, Mademoiselle, je crois, quitte avec vous ; cependant comme vous pourriez peut-être vous imaginer que je n'aime pas les longues conversations avec le sexe ; & que d'ailleurs les histoires qui ont quelque sel, vous font plaisir, je vai vous en servir encore d'une, & puis plus. Elle est encore arrivée à Paris, lieu du monde le plus propre pour les aventures.

Sous le dernier Regne, un Seigneur de la Cour fort connu par ses fail-

*serieuses , critiques & amasantes.* 367  
fies , & son bel esprit , alloit un jour  
à Versailles , sans suite , & sans bruit ,  
dans un de ces carrosses ordinaires ,  
où le public trouve des places pour  
son argent.

Il n'étoit pas fort paré. Un gros  
fourtout de pinchina le couvroit de-  
puis la tête jusqu'aux pieds , & sa bon-  
ne mine ne supléoit pas beaucoup au  
défaut de l'ajustement. Dans cet équi-  
page , & son chapeau enfoncé jus-  
qu'aux yeux , il se rencoigna dans le  
fond du carrosse , sans faire la moin-  
dre attention sur ses compagnons de  
voyage. Mais quelque tems après  
frapé par laideur de celui , qui étoit  
précisément vis-à-vis de lui , & sen-  
tant peut-être tout d'un coup les  
prompts effets de la sympathie , il ne put  
pas s'empêcher de lier conversation  
avec lui , & après avoir débuté par  
lui demander son nom , son pays , &  
les raisons qui l'engageoient à aller à  
Versailles , il apprit que ce Provincial  
étoit un bon Gentilhomme d'Auver-  
gne , qu'un procès obligeoit de venir  
du fond de sa Province.

Il plaidoit contre les Fermiers du  
Domaine , & plusieurs Arrêts donnez  
en sa faveur prouvoient la justice de

sa cause. Il s'agissoit d'un remboursement de cent mille écus, que ses Parties trouvoient le secret d'éluder depuis plusieurs années, en faisant naître incident sur incident.

C'étoit pour en voir décider un au Conseil, que le pauvre Auvergnac faisoit de fréquens voyages à Versailles; & il auroit fort risqué de mourir sans voir la fin de cet éternel procès, si le Seigneur en question n'eût pris à cœur son affaire, & ne se fût déclaré son Protecteur, & son Solliciteur.

Après avoir écouté patiemment l'ennuyeux récit des diverses chicanes que ce plaideur avoit essuyées: Le procédé de vos Parties est indigne, lui dit-il; je vois bien que vous manquez ici d'appui, & qu'ils abusent de votre credit, & de votre foiblesse: mais j'y mettrai ordre. Le Roi ne sçait sans doute rien de cela. Il est trop ennemi de l'injustice pour le souffrir. Venez-vous-en me trouver demain matin, je vous présenterai à lui lorsqu'il ira à la Messe, & vous verrez que nous trouverons bien-tôt le secret de finir votre affaire.

L'Auvergnac, qui ne voyoit rien de



fort recommandable dans la personne de ce Seigneur, crut avoir affaire à quelqu'échappé des Petites-maisons, ou tout au moins, à un Gascon outré, & voulant s'éclaircir là-dessus, il lui dit : Mais, Monsieur, à qui m'adresserai-je pour avoir de vos nouvelles ? Chez moi, répondit l'autre, je suis le Duc de... & il ne vous sera pas difficile de me trouver.

A ces mots le Plaideur mit le chapeau bas, le traitta de Monseigneur, & tâcha de réparer toutes les incongruitez qu'il crut avoir faites. Point de façons, dit alors le Duc, mettez-vous à votre aise, & songez seulement à me venir trouver demain matin, je ne suis point amateur de complimens, j'ai envie de vous faire plaisir. C'est de bon cœur, ainsi brisons là-dessus. En disant cela ils arriverent à la grille, & chacun tira de son côté.

Le Plaideur charmé de sa trouvaille, n'eut garde de négliger les moyens de s'en prévaloir ; & dès l'aube du jour, il alla dans l'anti-chambre du Duc, afin de se trouver à portée de le suivre chez le Roi. Le Duc parut fort aise de le rencontrer sur son passage, & le prenant par la main, il le

370     *Lettres Philosophiques*,  
mena dans la grande Gallerie que le  
Roi traverse à la Chapelle, & dès que  
Sa Majesté parut : Sire, s'écria-t'il en  
lui présentant l'Auvergnac, voici un  
homme de condition, & de mérite,  
auquel j'ai en mon particulier des  
obligations infinies, qui est obligé de  
quitter sa Province, & de consommer  
son tems, & son argent à la poursuite  
d'un procès que les Fermiers de vo-  
tre Domaine, qui sont ses parties,  
trouvent le secret d'éterniser par leurs  
chicanes, malgré tous les Arrêts qu'il  
a obtenus contr'eux, par lesquels ils  
sont condamnez à lui restituer cent  
mille écus. En verité, Sire, l'injustice  
qu'on fait à ce bon Gentilhomme;  
est criante, & il y va de l'équité, &  
de la gloire de Votre Majesté, de met-  
tre ordre à cela.

Je le ferai aussi, dit le Roi, & dès  
aujourd'hui. Effectivement, Sa Ma-  
jesté prit l'affaire à cœur, envoya cher-  
cher les Commissaires qui devoient  
la juger, & leur ordonna de donner  
prompte satisfaction à l'Auvergnac,  
& de faire cesser ses plaintes.

Les Fermiers du Domaine reçurent  
une mercuriale, que le Roi leur fit  
faire par le Ministre, & furent obli-

gez de payer sur le champ les cent mille écus qu'ils devoient legitime-ment, & tous les dépens que leurs chicanes avoient causez.

Après que tout cela fut fait, & que le Duc en eut remercié le Roi, Sa Majesté lui demanda quelles liaisons il avoit avec cet homme dont il prenoit les interêts si fort à cœur. Nulle, dit le Duc, & je ne l'avois même jamais vû que l'autre jour qu'il se rencontra avec moi dans un carrosse de loüage. Quoi ! répondit Sa Majesté, vous ne l'aviez jamais vû ? & comment pouvez-vous donc lui avoir de si grandes obligations ? Ah ! Sire, s'écria alors le Duc, Votre Majesté ne voit-elle pas bien, que sans ce Magot-là, je serois le plus laid homme de la France ? N'est-ce pas-là une assez grande obligation ? Le Roi rit de l'imagination de ce Seigneur. On en plaifanta beaucoup à la Cour, & la chose vint enfin aux oreilles de l'Auvergnac, qui, en homme d'esprit, ne fit pas semblant d'y faire attention, & ne parut occupé que de sa reconnaissance.

Il alla quelques jours après à Paris, pour la témoigner à son bienfaic-

teur, qui s'y en étoit retourné. En arrivant à l'Hôtel du Duc, le Suisse lui dit que Monsieur dînoit en compagnie, & qu'il n'y avoit pas moyen de lui parler; le Provincial insista pour qu'on voulût bien l'annoncer, assurant que M. le Duc ne seroit pas fâché de le voir. On se rendit à ses instances, & il y eut effectivement ordre de le faire entrer.

Le Duc étant charmé de faire voir à ceux qui étoient avec lui en partie de plaisir, qu'il y avoit quelqu'un de plus laid encore que lui, l'Auvergnac fut introduit dans la chambre où étoit la Compagnie, en présence de laquelle il fit un discours très-éloquent sur la générosité du Duc, & sur la reconnoissance qu'il auroit toute sa vie pour ses bontez, & à la fin de chaque période, il disoit en le regardant: Monseigneur, Dieu veuille vous conserver la vûe.

Quand son discours fut fini, il prit congé du Duc, qui lui donna mille marques d'amitié, & qui, dès qu'il fut sorti, s'applaudit encore qu'il l'emportoit sur lui en laideur. Cela est vrai, dirent les Conviez; mais quel but pouvoit avoir cet homme, en fai-

*serieuses, critiques & amufantes*, 373  
fant à la fin de toutes ses périodes des  
vœux pour que le Ciel vous conserve  
la vûë. Le Duc qui n'avoit point pris  
garde à ce refrain, ordonna qu'on le  
rapellât.

On courut pour cela après lui, &  
quand on l'eut ramené, le Duc lui  
demanda quelle raison il avoit pour  
prier si souvent le Ciel, qu'il lui con-  
servât la vûë? C'est répondit l'autre,  
fans se démonter, qu'il me semble,  
Monseigneur, que si votre vûë s'affoi-  
blissoit, vous avez un nez qui ne seroit  
guères propre à porter des lunettes.

Cette réponse, quoiqu'un peu har-  
die, fut du goût du Duc, & plus encore  
de ceux qui étoient à table avec lui,  
qui ne furent pas fâchez de voir qu'on  
lui rabatoit un peu son caquet. Les  
uns, & les autres firent mille caresses  
à l'Auvergnac, on lui fit donner un  
couvert, & on voulut à toute force  
qu'il fût de la partie. On tint table  
jusqu'au soir; & comme il avoit de  
l'esprit, il contribua beaucoup à l'a-  
grément du repas. Enfin il s'en retour-  
na dans sa Province comblé de biens,  
d'honneurs, & de gracieusetes; &  
ce qu'il y a de particulier dans cet-  
te aventure, c'est qu'il ne dut tous

374 *Lettres Philosophiques*,  
ces grands avantages qu'à son exces-  
sive laideur. Différent en cela de ce  
grand Conquérant, dont il est parlé  
dans l'Histoire, qui fut employé par  
des gens qui ne le connoissoient pas,  
à fendre du bois, & qui dit à ceux qui  
le surprirent dans cette occupation  
tout-à-fait indigne de lui; Je paye l'a-  
mende de ma mauvaise mine. Celui-  
ci sçut la mettre à profit. Ainsi on  
peut bien dire que toutes les choses  
de la vie ont deux faces. On a vû un  
Officier, à qui, dès qu'il entroit dans  
quelque assemblée de jeu, celui qui  
tenoit les cartes, donnoit un tribut,  
pour l'obliger de se retirer. Ainsi il n'a-  
voit qu'à se présenter, pour avoir une  
pension, non pas annuelle, mais jour-  
naliere. Voilà ce qui s'appelle faire  
argent de tout.

J'ai l'honneur d'être. . . .



XXXIV. LETTRE.

A MONSIEUR LE MARQUIS  
DU C.... à sa Terre.

*Le Cocuage , conte allegorique. Les deux amis trompez. Rondeau Marotique sur les femmes. Cantate sur l'amour & la raison. L'Enfant prodigue , ou le fils débauché.*

MONSIEUR,

J'Avouë ma faute, & vous avez raison de m'accuser d'avoir obmis la principale pièce dans ma Lettre du Cocuage. Pour la réparer, je vais vous donner l'Apothéose en question. Que le terme d'Apothéose ne vous choque pas. Je conviens que ce n'est pas là une devotion bien placée, & qu'il y a de la folie à déifier ainsi les vices les plus odieux. C'est cependant ce que faisoient les anciens Romains, lorsqu'ils dressoient des Autels aux crimes & aux défauts, auxquels les humains sont sujets, & c'est ce qui se pratique encore dans certains pais lointains, où, si l'on en croit les relations, les hommes sacrifient au Diable pour se

376 *Lettres Philosophiques* ,  
le rendre favorable & éviter d'en être  
battus. Quoiqu'il en soit , cette ima-  
gination toute bisaré qu'elle est , a  
quelque chose de réjouissant , & cette  
folie est assez agréablement tournée.  
On prétend qu'un Cavalier chagrin  
de ce que sa Maîtresse s'étoit mariée  
à un autre , composa cette pièce , &  
il y a toute apparence par l'adresse qu'il  
en fait. Vous en jugerez. Elle com-  
mence ainsi :

*L'APOTHEOSE DU COCUAGE.*  
*Conte allégorique.*

Jadis Jupin de sa femme jaloux ,  
Par cas plaisant fut pere de famille :  
De son cerveau fit sortir une fille ,  
Et dit : du moins celle-ci vient de nous.  
Le bon Vulcain que la Cour Echérée  
Fit pour son dam l'époux de Cithérée ,  
Vouloit aussi avoir quelque poupon ;  
Car de penser que le beau Cupidon ;  
Que les amours , ornemens de Cithère ,  
Qui , quoiqu'enfans , professoient l'art de  
plaire ,  
Fussent les fils d'un simple Forgeron ,  
Pas ne croyoit avoir fait telle affaire.  
De son vacarme il remplit la maison.  
Soins & soucis sans cesse l'assiégerent ,  
Soupçons jaloux son cerveau travaillèrent ,  
A sa moitié cent fois il reprocha  
Son trop d'apas , dangereux avantage ;  
Le pauvre époux fit tant qu'il accoucha .



Par le cerveau. De quoi ? de Cocuage.  
C'est là ce Dieu révééré dans Paris ,  
Dieu malfaisant , la terreur des maris.  
Dès qu'il fut né , sur le chef de son père  
Il essaya sa naissante colére.  
Sa main novice imprima sur son front  
Les premiers traits d'un éternel affront.  
A peine encore eut-il plume nouvelle ,  
Qu'au bon Hymen il fit guerre mortelle.  
Vous l'eussiez vû l'excédant en tous lieux ,  
Et de son bien se parant à ses yeux ,  
Se promener de ménage en ménage ,  
Tantôt porter la flamme & le ravage :  
Et de brandons allumez dans ses mains  
Aux yeux de tous éclairer ses larcins.  
Tantôt rampant dans l'ombre & le silence ,  
Le front couvert d'un voile d'innocence ,  
Chez un époux le matois introduit  
Y fait son coup sans scandale & sans bruit :  
La Jalousie au teint sombre & livide ,  
Et la Malice à l'œil faux & perfide  
Guident ses pas où l'Amour le conduit :  
Nonchalamment la Volupté le suit.  
Pour mettre à bout les maris & les belles ,  
De traits divers ses carquois sont remplis ;  
Flèches y sont pour les cœurs des cruelles ,  
Cornes y sont , pour les fronts des maris.  
Or ce Dieu là malfaisant ou propice  
Mérite bien qu'on chante son Office ;  
Et par besoin ou par précaution ,  
Il faut avoir à lui dévotion ,  
Et lui donner parfums & luminaire ,  
Soit qu'on épouse , ou qu'on n'épouse pas ,  
Soit que l'on fasse , ou qu'on craigne le cas ,  
De sa faveur on a toujours affaire.

*E N V O I.*

O vous , Iris , que j'aimerai toujours !  
Quand de vos vœux vous étiez la maîtresse ,  
Et qu'un contrat trafiquant la tendresse  
N'avoit encore asservi vos beaux jours ,  
Je n'invoquois que le Dieu des Amours :  
Mais à présent , père de la tristesse ,  
L'Hymen , hélas ! vous retient sous sa loi ,  
A Cocuage il faut que je m'adresse ,  
C'est là le seul en qui j'ai de la foi.

Je ne sçai si vous ferez de mon avis ;  
mais je trouve que ce Poëme devoit  
avoir sa place parmi les Poësies gail-  
lardes. Quoiqu'il en soit , comme c'est  
assez la coûtume de blâmer les femmes  
en gros , & qu'il se trouve même des  
gens assez charitables pour donner  
sous couleur d'amitié , des avis qu'on  
ne leur demande point , & dont sou-  
vent on se passeroit bien ; aussi ar-  
rive-t-il ordinairement que ces mou-  
chards de ménages sont punis par le  
même endroit qu'ils employent à mor-  
tifier les autres. L'avanture suivante  
vous en convaincra.

Un Bourgeois d'une celebre Ville de  
Flandre ( mes Mémoires ne marquent  
pas précisément l'endroit ) alla un jour  
chez un Marchand de vin de ses meil-

*serieuses , critiques & amusantes.* 379  
leurs amis , & prétendit lui prouver  
sa tendre amitié , par l'avis qu'il lui  
donna de l'infidélité de son épouse.

Vous n'avez , lui dit-il , mon cher ,  
qu'à observer votre femme dès cet  
après-midi , & lorsqu'elle sera sortie  
me venir trouver , afin que je vous  
conduise en lieu où vous en ferez plei-  
nement convaincu. Ce qui fut dit , fut  
fait ; & la femme sortie , nos deux  
amis furent dans un de ces honnêtes  
endroits qu'une femme n'oseroit nom-  
mer. Ils débutèrent par demander du  
brandevin & de la bière : après quoi  
ils proposèrent à la maîtresse du logis  
de leur faire venir des Demoiselles.

La venerable Matrône leur deman-  
da aussi-tôt s'ils étoient gens à faire  
de la dépense ; auquel cas , dit-elle ,  
j'en ai ici deux dans la chambre voisi-  
ne , qui seroient dignes d'être presen-  
tées à un Roi. Nos bourgeois ayant  
accepté le parti , on fit venir les deux  
belles. Mais quel fut l'étonnement de  
ces deux Marchands , lorsque chacun  
d'eux y rencontra sa femme ! Ils reste-  
rent quelque tems immobiles sans par-  
ler ; ils se regarderent l'un l'autre :  
après quoi se voyant tous deux logez  
à même enseigne , ils songèrent à se

380 *Lettres Philosophiques*,  
venger de concert , & firent pour cela  
ligue offensive & défensive.

Leur premiere démarche fut de  
prendre un carosse , dans lequel ils  
jetterent les deux Dames , qu'ils fi-  
rent conduire au lieu où l'on met or-  
dinairement les Dames d'une vertu  
délabrée , & où ces deux là devoient  
rester par provision jusqu'à la déci-  
sion de leur procès. Ce qu'il y a de  
plus plaisant , c'est qu'elles en inten-  
terent un dans toutes les formes à  
leurs maris , auxquels elles deman-  
doient des réparations. Leur Avocat ,  
habile chicaneur , prétendoit qu'elles  
n'étoient allées dans cette maison qu'à  
dessein d'y surprendre leurs maris ,  
qui vouloient fort mal-à-propos leur  
faire porter la peine d'un crime dont  
ils étoient seuls coupables ; que l'in-  
tention dans laquelle ils étoient ve-  
nus , n'étoit point douteuse ; puis-  
qu'il étoit sûr qu'ils avoient demandé  
des femmes ; que les leurs n'avoient  
point été trouvées avec des hommes ;  
*Ergo* , il concluoit que c'étoit eux ,  
& non pas elles , qu'il falloit punir ,  
& l'on croyoit dans le tems de cette  
avanture , que l'adresse de cet Avocat ,  
jointe au penchant que les Juges.

*serieuses, critiques & amusantes.* 381  
ont naturellement à favoriser le beau-  
sexe , pourroit bien donner gain de  
cause à ces belles , malgré toutes les  
raisons que l'Avocat des maris pou-  
voir alleguer , qui étoient d'autant  
plus solides , qu'elles étoient confor-  
mes à la verité.

Je n'ai pas sçû la fin cette affaire ,  
sinon qu'il vint une troisième Instan-  
ce de la part de l'honnête maison con-  
tre les maris & leurs femmes , préten-  
dant que c'étoit mal-à-propos que les  
uns & les autres la qualifioient de  
mauvais lieu , & on demandoit des  
preuves ou des réparations là-dessus ,  
avec des dépens & intérêts. Enfin cette  
complication de procédures donna  
pendant un tems une scène très-ré-  
jouissante au Public ; mais ce qui ré-  
jouissoit le plus , c'est que M. le don-  
neur d'avis s'étoit justement trouvé  
dans le cas dont il avertissoit son ami.  
Il étoit bien payé de son indiscret avis.

Il seroit à souhaiter que cette avan-  
ture jointe à celle qui arriva au cor-  
beau en pareille occasion , pût corri-  
ger ces gens si prompts à rendre des  
services dont on se passeroit très-fort ,  
& souvent si peu secourables dans les  
choses veritablement nécessaires. Le

382     *Lettres Philosophiques* ,  
pauvre Marchand de vin vivoit content avec sa femme , & il a été malheureux pour le reste de ses jours par l'indiscrétion de son confrere. Cela n'étoit-il pas bien cruel ? Pour moi , je crois que c'est ce qui donna lieu à un Critique de faire le rondeau suivant en stile marotique , à l'honneur de la plûpart des femmes.

Que femme naît habile pour le mal !  
Dans l'âge seul quatre fois trienal ,  
Plus elle en sçait que le plus grand Génie ,  
Qui vieillissant sur l'art de la Magie ,  
Auroit acquis de sçavoir maint quintal.  
Ses beaux yeux sont de naufrage un fanal ,  
Non de salut. Rien au cœur déloyal  
N'est plus Sirène en sa douce harmonie  
Que femme.

Dans son maintien pleine d'hypocrisie ,  
De la vertu n'a que superficie ;  
Et dit pourtant que c'est son principal.  
Homme prudent , ne vous y fiez mie :  
Car n'est plus beau ni plus traître animal ,  
Que femme.

Une pièce de cette nature est un passe-port pour être bien reçu du beau sexe. Que vous en semble ? Pour moi je crois qu'il y a d'honnêtes gens par tout , & par conséquent bien des femmes vertueuses. A la verité je suis fort

*serieuses , critiques & amusantes.* 383  
du sentiment de la femme d'Orgon  
dans le Tartuffe , je ne fais pas grand  
cas de ces vertus hérissées d'ongles &  
de griffes ; & les femmes qui font  
le plus de vacarme sur le chapitre  
de l'honneur , ne sont pas , à mon  
avis , celles qui en ont le plus. Il en  
est de cela comme de la bravoure chez  
les hommes. Un véritable brave ne se  
vante point. Il paroît toujours de sang  
froid , pendant qu'un poltron vous  
étourdit par ses fanfaronades.

Ce qui cause selon moi les plus  
grands desordres de la vie , est que l'on  
ne consulte ni la Religion , ni la rai-  
son. On se laisse entraîner fort volon-  
tiers aux passions qui nous dominent ;  
& , si on commence à se servir de la  
raison , c'est toujours sur le retour ,  
encore se trouve-t-il souvent de vieux  
foux , qui , à l'imitation des jeunes  
gens , font gloire de leur folie. C'est  
peut-être ce qui a donné occasion à  
une cantate intitulée , la Raison &  
l'Amour , où on les fait raisonner  
ainsi :

La Raison & l'Amour  
Disputoient l'autre jour ,  
Qui pourroit remporter la gloire  
D'être de Lisis le vainqueur.

L'une ébranloit l'esprit , l'autre ébranloit le  
cœur ,

Mais aucun n'emportoit une pleine victoire.

Pour terminer ce differend ,

A Lisis remettons l'affaire ,

Dit l'Amour , je veux seulement

A ses yeux présenter ma Mere :

Montrez-lui Minerve , & nous verrons alors

Qui des deux sçaura mieux lui plaire

Pour le gagner. Bornons-là nos efforts.

Venus ne paroît que de charmes ,

Que de pièges pour gagner un cœur !

Est-il d'assez fortes armes

Pour combattre sa douceur ?

Les Jeux , les Ris & les Graces

Brillent par tout sur ses traces :

Tout y plaît jusqu'aux soupirs.

Ici d'une aile legere

Voltigent mille Plaisirs.

Des Amours être mère

C'est l'être des Desirs.

Mais quel éclat admirable

Frappe mes regards surpris !

C'est vous , Minerve adorable ,

Vous remporterez le prix.

Quelle gloire triomphante !

Quelle Majesté brillante !

Quels attraits pleins de bonté !

Vous faites Roi qui vous aime ,

Et joignez au Diadème

La belle immortalité.

Voyez , voyez , Lisis ; mais sa vûë insensée

Ne peut considerer des biens si précieux ,

Des regards de Venus son ame empoisonnée

Brûle d'un feu sédition.

Venus occupe seule , & son cœur & ses yeux.

L'Amour victorieux

Vante



Vante sur l'heure  
Son grand crédit.  
La Raison pleure,  
Et l'Amour rit ;  
La Raison pleure,  
Et l'Amour rit.

Mais enfin , dégouté d'une extrême mollesse  
Lisis reconnoit son erreur.  
Plein de honte pour la bassesse,  
Où l'engloutissoit son vainqueur ;  
Il l'abandonne & sans reserve,  
Rompant ses indignes fers,  
Il court , il court à Minerve ,  
Qui le reçoit à bras ouverts.

Aussi sur l'heure  
La Raison rit,  
Et l'Amour pleure  
Plein de dépit.  
La Raison rit,  
Et l'Amour pleure.

Que la Raison triomphe chaque jour :  
De Minerve assûrons le légitimé empire ;  
Mais unissons si bien la Raison & l'Amour  
Que nous les fassions tous deux rire.

Je crois , Monsieur , que cela n'est pas fort aisé. J'ai cependant connu un homme qui se piquoit d'avoir attrapé ce rare secret. Il est mort comme il a vécu , c'est-à-dire , qu'il croyoit avoir raison en tout ce qu'il faisoit. Erreur fort commune au siècle où nous vivons. C'est ce qui lui a mérité l'Épigramme que vous allez voir.

R

Ci gist un homme incomparable  
De tout le monde regretté.  
Jamais de rien trop entêté.  
Toujours Convive infatigable,  
Il fut d'un caractère aimable,  
Et tout paitri de volupté.  
D'une douce société,  
Et d'un tour d'esprit agréable.  
Né pour la soie, il l'aima fort.  
Selon lui, personne n'eut tort.  
Il en a laissé la maxime.  
Gens devots, apprenez de lui  
A ne pas tomber dans le crime  
De juger toujours mal d'autrui.

On prétend que cette Epitaphe n'est pas nouvelle, & qu'on l'a appliquée à plusieurs personnes de même génie & de même caractère. Mais que nous importe ? le sel qui y est répandu, vous pourra plaire, & cela me suffit. Je sçai d'ailleurs que vous aimez les critiques fines, il faut donc vous servir d'un plat qui soit à votre goût. C'est ce que j'ai crû faire. Passons à présent à quelque chose de plus sérieux. Lisez la Pièce suivante, & m'en donnez votre avis.

LE FILS DE BAUCHE.

*Tiré du 15. Chapitre de S. Luc.*

Un homme avoit deux fils : le plus jeune des  
deux

Débauché, d'une humeur légère,  
Des plaisirs défendus faisoit sa seule affaire ;  
Et dans la maison de son pere  
Il se trouvoit contraint & malheureux.

Pouffé par son libertinage  
Il va trouver son pere & le fait convenir  
De lui donner le bien qui sur son heritage  
Devoit un jour lui revenir.

Le pere en fit donc le partage.  
Content & maitre de son bien,  
Il part pour un païs bien éloigné du sien.  
En ce païs , sans regle & sans prudence  
Il s'abandonne au gré de ses desirs ,  
A tous les criminels plaisirs.  
Rien n'égalait son luxe & sa dépense ;  
Et de sa prodigalité ,  
Il faisoit sa félicité.

Cela ne dura pas , & bien-tôt cette vie  
Fut de la pauvreté suivie.

Bien-tôt tout l'abandonne , argent , plaisirs ,  
amis ,

Tout le quitte à la fois , tout dispaçoit bien  
vite ;

Et c'est le triste état où sa folle conduite  
Irréparablement l'a mis.

La famine de plus survint en ce païs.  
Dans cette extremité pressante & déplo-  
rable ,

Le malheureux que la misère accable ,  
Pour paître les pourceaux , n'ayant rien à  
manger ,

Se vit contraint de s'engager.

Trop heureux , trop heureux encore ! ..  
S'il eût pû se remplir des dégoûtans mor-  
ceaux

Dont on nourrissoit les pourceaux ;  
Mais à la faim qui le dévore  
Personne ne veut seulement  
Accorder ce soulagement.

Réfléchissant un jour sur sa misère extrême ,  
Les yeux en pleurs , presqu'expirant ,  
Enfin il revint à lui-même.

Combien de gens , dit-il, en soupirant ,  
Combien de gens aux gages de mon pere ,  
Ont tous les jours abondamment du pain !  
Malheureux que je suis ! & moi je meurs de  
faim !

Mais voici ce que je veux faire.  
J'irai le retrouver ce pere courroucé ,  
Qui m'aimoit tant , que j'ai tant offensé ,  
Et par mon repentir sincere ,  
Par mes pleurs , mes soupirs j'espère  
Qu'enfin il se verra forcé  
D'appaîser sa juste colere.

Dans ce dessein il se mit en chemin ,  
Et pour jamais quitta ces tristes lieux enfin.  
Il ne s'arrêta pas , & son impatience  
Lui fit hâter ses pas & faire diligence.  
Touché de son état , d'aussi loin qu'il parut  
Le pere à son fils accourut.

Il se jette à son côté , le baise , le caresse.  
Mais son fils tout en pleurs embrassant ses  
genoux

Je ne mérite pas ces marques de tendresse :

*serieuses , critiques & amusantes. 389*

Mais plutôt les effets de tout votre cour-  
roux ,

Mon pere ; & j'ai péché , dit-il , je le confesse ,

Contre le Ciel & contre vous.

De ma conduite criminelle ,

Toujours le déplaisir en moi se renouvelle ;

Et je sçais qu'en l'état où mes pechez m'ont mis ,

Je suis indigne hélas ! du nom de votre fils ;

Aussi je ne viens pas en reprendre la place.

Mais faites-moi le même traitement

( Si toutefois je puis esperer quelque grace )

Qu'à l'un de vos esclaves seulement ;

C'est tout ce que vous demande.

En vous servant comme eux , je passerai mes  
jours ,

Et cette grace encor sera pour moi trop  
grande.

Le pere sans répondre à ce touchant discours ,

Parle à ses esclaves , ordonne

Que l'on porte & que l'on donne

A son cher fils de langueur abbattu

Une robe semblable à celle

Dont il étoit autrefois revêtu ,

Avant qu'il eût quitté la maison paternelle ;

Qu'on lui donne de plus un anneau , des  
souliers ,

Et pour orner ses mains , & pour couvrir ses  
pieds.

Amenez le veau gras , tuez-le , qu'on l'ap-  
prête ,

Dit-il , puisqu'en cet heureux jour

Mon fils est enfin de retour ,

J'en veux solemniser la fête.

Ce fils qui m'est si cher, & que j'avois perdu ;  
Par un bonheur inattendu ,  
Bonheur dont j'ai l'ame ravie ,  
Est retrouvé , nous est rendu ;  
Il étoit mort, il est de retour à la vie.

Après ce bonheur donc , & si rare & si doux ,  
Bannissons la tristesse , & réjouissons-nous.  
Pendant qu'il s'occupoit à faire bonne chère ,  
Le fils aîné qui revenoit des champs ,  
Entendit un concert de voix & d'instrumens.

Cette fête extraordinaire ,  
Dont il ne sçavoit pas la cause , le surprit ;  
Il s'en informe , un esclave lui fit  
Du sujet de la fête un fidele recit.

Ce récit qu'on vient de lui faire  
Excite son dépit , il ne veut point entrer.  
Ce dépit est si grand qu'il le fit murmurer  
Du bon accueil fait à son frère.

Son pere vint à lui , l'invite tendrement  
De venir prendre part au divertissement.  
Mais il lui répondit : Après tous mes services ;

C'est me traiter bien durement ,  
Mon pere ; & c'est assurément  
La plus grande des injustices.

Je ne vous ai jamais abandonné ,  
J'ai fait toujours , à vos ordres fidele ,  
Ce que vous m'avez ordonné.

Mais malgré mes soins & mon zèle ,  
Et quoique votre fils aîné ,

Vous ne m'avez pourtant jamais donné  
Un chevreau seulement pour faire  
Avec mes amis bonne chère.

Mais dès que celui-ci revient, se montre à vous,  
On ne peut voir un traitement plus doux.

*serieuses , critiques & amusantes. 391*

Il est l'objet de toutes vos caresses ,  
De vos faveurs , de vos largesses ;  
Et pour bien celebrer son retour aujourd'hui ,  
Vous tuez le veau gras pour lui.  
Pour lui , qui cependant dans le libertinage  
A dissipé le bien qu'il avoit emporté ,  
Qu'il tenoit de votre bonté ,  
Et qui n'en a fait d'autre usage ,  
Qu'à contenter sa folle vanité ,  
Son luxe & son impureté.

Le pere repartit : Votre courroux me blesse ;  
Mon fils , appeaisez-vous ; pourquoi  
Douter pour vous de ma tendresse ?  
Vous êtes toujours avec moi ;  
Tous mes biens sont à vous , vous en êtes le  
maitre ,  
Avec moi faites donc paroître  
Votre joie en cet heureux jour ,  
Où votre frere est de retour.  
Unissons-nous , faisons éclater notre joie ;  
Puisque le Ciel nous le renvoie.  
Votre frere & mon fils que nous avions  
perdu ,  
Par un bonheur inattendu ,  
Bonheur dont j'ai l'ame ravie ,  
Est retrouvé , nous est rendu :  
Il étoit mort , il est de retour à la vie.

Je suis . . . . .



## XXXV. LETTRE.

A MADAME LA BARONNE  
DES ROSIERS, à Paris.

*Le Triomphe de la Vertu sur l'Amour dé-  
reglé. Histoire Angloise.*

MADAME,

**V**OUS me demandez un exemple d'une vertu parfaite, & , comme l'on dit, d'une vertu à toute épreuve. Je vais, pour vous obéir, vous en fournir un, que peu de gens auroient le courage d'imiter. Vous sçavez que l'Angleterre a été de tout tems un pays fécond en Héros, & en Héroïnes : c'est de ce pays que je tire l'exemple que je veux vous proposer, & que toutes les Dames devroient prendre pour modele.

Edoüard Roi d'Angleterre, Pere de ce fameux Edoüard, qui sous le nom de Prince de Galles, vainquit les François près de Poitiers, & prit le Roi Jean prisonnier : Edoüard, dis-je, Pere de cet Edoüard, qu'il avoit eu de son premier mariage avec la fille



du Comte de Hainaut, eut à soutenir une longue guerre, non seulement contre les François, mais encore contre les Ecoissois ses voisins; qui le voyant occupé, tâcherent de se rendre maîtres d'une partie de ses Etats; ce qui obligea le Roi d'envoyer le Général Guillaume de Montaguë, avec un corps de troupes considerable, pour veiller à la sûreté de ses frontieres.

Montaguë y pourvût suffisamment, repoussa les ennemis, fortifia Rosambure, & mérita, par mille belles actions, le titre de Comte de Salisbury, que Sa Majesté lui donna, joignant à cette récompense celle de le marier avec la fille de son premier Ministre, qui étoit une des plus belles personnes de sa Cour. Quelques jours après son mariage, le Roi l'envoya en Flandre avec le Comte de Suffolk. Ce voyage n'eut pas un succès heureux. Car les deux Comtes furent pris par les François, & conduits en France, & ce qu'il y eut encore de fâcheux, c'est que les Ecoissois profitant de ce malheur, & sçachant que le Comté de Salisbury étoit sans défense, coururent promptement l'assiéger, & mirent une armée

394     *Lettres Philosophiques,*  
sur pied avec laquelle ils prétendoient  
pénétrer bien avant dans l'Angleterre ;  
mais ils furent obligés de décompter ,  
car le Comte avoit laissé les choses en  
si bon état , & donné de si bons ordres  
en partant , que la garnison les re-  
poussa avec une perte considérable.

Le Roi qui fut en même tems averti  
de cette irruption , partit avec une  
armée pour venir au secours de la  
place , & eut le plaisir d'apprendre  
en chemin , que le siège étoit levé ,  
& que son secours n'étoit plus néces-  
saire. Cependant , comme Sa Majesté  
étoit déjà assez proche , elle ne voulut  
point retourner sur ses pas , sans voir  
la Comtesse de Salisbury , & lui faire  
compliment sur l'alarme que les Ecos-  
sois lui venoient de donner : mais ,  
hélas ! que cette politesse lui coûta  
che !

La Comtesse avertie de l'honneur  
que le Roi lui vouloit faire , & du des-  
sein qu'il avoit eu de la secourir , vint au  
devant de ce Prince , suivie de ses Da-  
mes , & escortée par les vaillans hom-  
mes qui l'avoient si bien défendue.  
Elle avoit eu soin de se parer de tout  
ce qu'elle avoit de plus précieux , &  
cette parure jointe à la joye d'avoir

échapé au péril dont elle avoit été menacée, donnoit un nouvel éclat à sa beauté, qu'un air de modestie & de pudeur relevoit sur tout infiniment.

Ce fut ainsi qu'elle se presenta aux yeux d'Edouïard, qui la trouva plus belle que tout ce qu'il avoit jamais vû, & bien plus redoutable que ne l'auroient été les François, & les Ecoïlois, quand même ils auroient joint toutes leurs forces ensemble; & qui après les premieres civilitez, lui dit de l'air du monde le plus gracieux: Je crois, Madame, que sans armer tous ces braves gens, qui vous ont si vaillamment défenduë, il vous auroit suffi de vous placer sur les remparts du Château; vos ennemis respectant vos charmes, n'auroient jamais osé l'attaquer, & vous auriez du moins fait plus d'impression sur leurs cœurs, que leurs armes n'en auroient fait sur la place.

Sire, répondit alors la Comtesse en rougissant, je ne crois pas que j'eusse été fort en sûreté dans l'endroit où Votre Majesté trouve que j'aurois dû me placer, & la manière dont les Ecoïlois ont battu pendant

plus de douze heures ce Château, dans lequel ils sçavoient que j'étois, marque bien qu'ils avoient dépouillé tout sentiment d'humanité, & que je n'avois rien à attendre de leur courtoisie.

Le Roi connu par cette réponse de la Comtesse, qu'elle étoit bien aise de tourner la conversation d'un autre côté, que celui de la galanterie. Ainsi admirant sa sagesse, & ne voulant pas lui faire de la peine : Allons, lui dit-il, Madame, allons au Château voir les brèches que nos ennemis y ont faites, où il sera peut-être plus aisé de remédier, qu'à celles dont je vois bien que vous ne voulez pas vous appercevoir.

La Comtesse avoit fait préparer un magnifique repas, qui fut servi dès que Sa Majesté eut mis pied à terre, mais duquel ce Monarque ne mangea presque point, tant il étoit occupé du mérite de cette Belle, & des combats que cette passion naissante livroit à son cœur; car outre qu'il prévoyoit beaucoup de difficulté à gagner celui de la Comtesse, il trouvoit même que la générosité lui défendoit de l'attaquer, & de se servir de son

autorité, pour séduire la femme d'un homme, dont les services méritoient une toute autre récompense, & qui étoit actuellement dans les fers de ses ennemis. Irai-je aggraver ses peines, disoit-il en lui-même, en lui ôtant la seule chose qui peut les adoucir ? Non, je ne puis y consentir. La vertu de la Comtesse, doit dans cette occasion, m'aider à rapeller la mienne, & me fortifier contre l'impression que ses charmes ont fait sur mon cœur.

Il en étoit-là, lorsque la Comtesse surprise de sa rêverie, & chagrine de ce qu'il ne mangeoit pas, s'imaginant que c'étoit, peut-être, parce que le régal n'étoit pas à son goût, lui en fit des excuses, & lui dit d'un air modeste & déconcerté, qu'elle avoit fait de son mieux ; mais que n'étant pas accoutumée à avoir un si grand Monarque à sa table, Sa Majesté devoit avoir la bonté de l'excuser, sur tout dans un tems, où les désordres d'un siège en avoient beaucoup causé dans son esprit & dans sa maison.

Ce n'est pas-là ce qui me fait de la peine, répondit le Roi en soupirant ; & c'est du désordre de mon cœur, ajouta-t'il à demi-bas, dont je dois

me plaindre. La Comtesse peu accoutumée aux discours de galanterie, n'entendit point ce que celui-là vouloit dire, & croyant que le Roi étoit indigné de l'entreprise que les Ecoissois avoient osé tenter, lui représenta humblement, que Sa Majesté devoit oublier cette injure, se contenter de sa victoire, & se réjouir de ce qu'elle n'avoit pas coûté beaucoup de sang.

Ah! Madame, dit alors le Roi en quittant la table, & en conduisant la Comtesse près d'une fenêtre; je n'y puis plus tenir; ma vertu est à bout, elle a assez combattu contre le mal que je souffre, & auquel vous seule pouvez remédier. Ah! Sire, s'écria cette belle Dame toute éperdue, croiant qu'effectivement le Roi sentoit quelque vive douleur, que Votre Majesté m'apprenne promptement son mal, & s'il ne faut que mon sang pour la soulager, je suis prête à le donner jusqu'à la dernière goutte, pour la conservation de mon Souverain, de mon bienfaiteur, & de mon libérateur.

Il n'est pas question de votre sang, répondit le Roi avec précipitation, il m'est trop cher pour que je voulusse l'exposer à être versé, ni votre

personne au moindre péril ; il n'es'agit que de votre pitié ; & s'il est vrai que vous souhaitiez ma conservation, il faut qu'un peu de tendresse répare le mal que vos yeux m'ont fait. La générosité même vous y engage : je suis venu ici pour vous défendre contre des audacieux qui avoient osé vous attaquer ; & pour prix de ma bonne volonté & de mes services , je me trouve moi-même défait , & vaincu par la force de vos charmes. Cela n'est-il pas contre le droit des gens , & ne deviez-vous pas un peu mieux ménager un Prince, auquel vous croyez avoir quelque obligation , & qui a toujours regardé votre famille avec distinction : mais enfin , puisque le mal est fait , n'est-il pas naturel que je remonte jusqu'à sa cause pour y trouver du remède ? & pourriez-vous avoir la cruauté de me le refuser , sçachant que ma vie en dépend ? Il auroit pû continuer encore long-tems sur le même ton , & la Comtesse étonnée n'auroit pas songé à l'interrompre, s'il ne se fût interrompu lui-même pour lui dire d'un air passionné : Eh quoi , Madame , vous ne répondez point ! prononcez , s'il vous plaît , car c'est

400 *Lettres Philosophiques* ,  
de votre belle bouche que j'attends  
l'Arrêt de ma vie , ou de ma mort , &  
c'est votre ouï , ou votre non qui doit  
en décider.

J'avouë , Sire , dit alors la Com-  
tesse , que le discours de Votre Ma-  
jesté me cause une si grande surprise ,  
que ne sçachant comment la bien mar-  
quer , je n'ai pû prendre d'autre parti  
que celui du silence , que je garderois  
encore , si Votre Majesté ne m'ordon-  
noit de le rompre. Non , Sire , je ne  
puis revenir de mon étonnement :  
Quoi ! se peut-il faire que dans un mê-  
me jour vous vouliez mêler tant d'ou-  
trage à tant de bonté , & me faire  
acheter aux dépens de mon honneur  
celui que je reçois de la visite que Vo-  
tre Majesté a bien voulu me faire :  
Avez-vous oublié , Sire , combien tou-  
te ma famille vous a été dévouée , &  
votre grand cœur vous permet-il de  
songer à séduire l'épouse d'un homme  
qui est actuellement dans les fers de  
vos ennemis ? Ah ! laissez-moi pleurer  
la perte de sa liberté ; laissez-moi  
pleurer son absence , sans aggraver ma  
douleur par des propositions que je  
n'écouterois pas avec la même mo-  
dération , si tout autre que mon Sou-



*serieuses , critiques & amusantes.* 401  
verain avoit osé me les faire.

Cependant , Sire , tout Souverain que vous êtes , votre pouvoir est limité , & puisque Votre Majesté me demande une réponse positive , j'aurai l'honneur de lui dire , sans sortir du profond respect , que je lui dois , qu'elle peut , si elle veut , m'ôter la vie ; & me priver de tout ce qu'elle peut avoir d'agréable : mais qu'elle ne pourra jamais me faire perdre cette innocence , sans laquelle la vie , & la fortune me seroient en horreur , & qui peut seule me consoler de tous les malheurs dont votre colere pourroit m'accabler. Mais , que dis-je , Sire ? mon innocence pourroit-elle exercer la colere de Votre Majesté , & ne devriez-vous pas au contraire m'en faire ressentir les effets , si vous trouviez en moi les foibleesses que Votre Majesté semble aujourd'hui y chercher ? Oüi , Sire , la qualité de pere de vos sujets , les services de mes Proches , ceux de mon Epoux , sa captivité , tout vous engageroit à me faire châtier ; si j'étois capable de deshonorer les uns en manquant de fidélité à l'autre. Aussi veux-je croire que ce n'a été que pour m'éprouver que Votre

Majesté m'a parlé comme elle vient de faire, mais cette épreuve est toujours très-mortifiante pour moi, puisqu'elle me marque un doute sur ma vertu.

Ainsi, Sire, de quelque manière que je puisse tourner la chose, je ne trouve que des objets d'affliction, & de mortification dans le discours de Votre Majesté, & il n'en falloit pas davantage pour troubler la joye que sa présence, & la fuite des ennemis avoient pû répandre dans mon ame. Je vois bien qu'il faut que ce jour, commencé dans la crainte, & dans les horreurs d'un siège éclairé par le grand feu qu'on a fait sur nous, finisse tristement, & qu'il soit marqué entre les jours les plus malheureux de ma vie. Aussi ne convient-il point à la femme d'un pauvre Captif d'abandonner long-tems son cœur à la joye. Je me reproche les momens que je puis y avoir donnez aujourd'hui, & Votre Majesté m'en punit bien sévèrement.

La Comtesse laissa couler quelques larmes dans cet endroit, & le Roi touché de sa douleur, enchanté de ses charmes, & plus encore de sa vertu,

*serieuses , critiques & amusantes.* 403  
passa sans lui rien répondre dans l'appartement qui lui avoit été préparé , & fut y cacher le désordre dans lequel le discours modeste & spirituel de la Comtesse venoit de le jeter. Il admiroit la solidité de ses réponses , sa fermeté , & ne pouvoit s'empêcher de trouver qu'elle avoit raison , & de convenir en même tems que la sienne étoit fort égarée.

Il fit tout ce qu'il pût pour la rappeler , & passa le reste du jour , & la nuit suivante dans les combats les plus cruels du monde. Enfin ne pouvant ni vaincre sa passion , ni se déterminer à la contenter par des violences criminelles , il crût que le parti de la fuite étoit le plus convenable à prendre : ainsi il donna promptement les ordres nécessaires pour son départ , & ne voulut voir la Comtesse qu'au moment qu'il monta en carrosse.

Ce fut alors qu'en lui disant adieu , il la conjura d'avoir pitié de lui , & de réfléchir un peu sur ce qu'il lui avoit dit la veille ; à quoi cette vertueuse personne répondit , qu'elle feroit toujours des vœux pour que Sa Majesté triomphât de ses ennemis , extérieurs , & intérieurs.

Pendant que ce Monarque s'éloignoit d'un lieu qui lui avoit été si fatal, & qu'il rouloit du côté de Londres, l'esprit occupé de sa nouvelle passion, & des moyens de pouvoir ou la vaincre, ou la satisfaire, la Comtesse reçut un Courier qui lui apporta la triste nouvelle de la mort de son mari, qui étant enfin sorti des fers des François, étoit tombé malade en venant rejoindre sa chere épouse, & étoit mort en chemin.

La Comtesse pleura amèrement sa perte, & après avoir donné à sa douleur tout le tems que son accablement ne lui permettoit pas d'employer à autre chose, elle songea à regler ses affaires, & à retourner dans la maison du Comte de Varuccio son pere. Car, comme elle n'avoit point eu d'enfans, le Comté de Salisbury devoit retourner au Roi.

Ce Monarque voyant revenir à Londres la personne du monde qui lui étoit la plus chere, s'imagina que la fortune se mêloit de ses affaires, & flatté par de nouvelles espérances, cessa de combattre une passion qui caufoit un si grand trouble à son ame. Mais la conduite de la Comtesse lui

fit bien-tôt perdre ses vaines espérances ; car dès qu'elle lui vit prendre les mêmes manières qu'il avoit eues à Salisbury , elle lui retrancha toutes les occasions de la voir , & se condamna volontairement à une retraite , à laquelle son état de veuve servoit de prétexte , mais qui ne convenoit guères à une Veuve de vingt-six ans qui étoit plus belle que les Amours.

Le Roi pénétra d'abord son intention , fit tout ce qu'il pût pour l'engager à paroître dans le monde , & donna pour cela les fêtes les plus galantes ; mais il n'eût jamais le plaisir de l'y voir briller , & rien ne fut capable de la faire sortir de la maison de son pere , qui , comme premier Ministre , faisoit sa résidence à Londres , & chez lequel cette belle personne se tenoit close , & cachée.

Une conduite aussi sage , & aussi régulière , ne fut point du goût du Roi , qui lassé d'une si longue résistance , sentit enfin que sa vertu l'abandonnoit , & qui , par le conseil d'un Confident plus intéressé que scrupuleux , résolut de s'abandonner aveuglément à sa passion. Il voulut pour-

406      *Lettres Philosophiques* ,  
tant , avant d'en venir aux dernières  
extrêmités , tenter encore les prières ,  
& faire le personnage de suppliant :  
c'est pourquoi il écrivit la Lettre sui-  
vante.

*EDOUARD ROI D'ANGLETERRE,*

*à la Comtesse de Salisbury.*

M A D A M E ,

» **S** I vous voulez vous donner la  
» peine de faire attention sur la  
» naissance de ma passion , sur son ac-  
» croissement , sur tout ce que j'ai fait  
» pour la vaincre , ou du moins pour  
» vous la cacher , sur sa constance , &  
» sur la violence où elle est presen-  
» tement , je suis sûr que votre cruauté  
» aura lieu d'être assouvie , & qu'elle  
» fera place à la pitié ; puisqu'en-  
» fin , quelque offense que je puis vous  
» avoir faite , j'en suis cruellement pu-  
» ni , & vous pleinement vengée. Ces-  
» sez donc de fuir comme un ennemi  
» redoutable , un Prince malheureux ,  
» & soumis , qui n'est coupable à vo-  
» tre égard que par un excès de ten-  
» dresse ; & cessez enfin de désespérer

» par vos rigueurs le fidèle, & désolo-  
» le E D O U A R D.

Le Confident du Roi fut chargé de porter cette Lettre à la Comtesse, qui après l'avoir lûë lui dit sans s'émouvoir : Je vous prie , M. de vouloir bien dire au Roi , que Sa Majesté peut s'épargner la peine de m'écrire sur cette affaire , puisque la réponse que je lui fis au Château de Salisbury est la seule que je lui puis donner là-dessus. Ce fut-là tout ce que le Confident pût obtenir.

Le Roi mécontent de ce message, & ne sçachant plus comment s'y prendre , lui ordonna d'aller chercher le Comte de Varuccio Pere de la Comtesse , qui prompt à executer les ordres de son Maître , s'y rendit dans le moment. Il trouva le Roi sur son lit , qui , dès qu'il fut entré , lui ordonna de fermer la porte , & de venir s'asseoir auprès de lui ; après quoi le regardant d'un air languissant : Comte , lui dit-il , comme votre fidélité m'est connue , j'ai été bien-aise de vous parler sans témoins sur une affaire où il s'agit de plus que de ma vie , puisque tout mon repos en dé-

pend, & qu'elle doit décider de ma bonne, ou de ma mauvaise fortune. J'attends là-dessus de vous non seulement des conseils, mais des secours que d'autres ne sçauroient me donner; & si vous me les refusez, je ne puis plus avoir recours qu'à mon désespoir. Je n'ai pû me résoudre à vous les demander qu'à la dernière extrémité, & les choses sont presentement à un point, qu'il faut absolument, ou que je meure, ou que vous me sauviez.

Sire, s'écria alors le Comte tout éperdu; d'où vient cet accablement, & pourquoi Votre Majesté s'y abandonne-t'elle, puisque je puis y remédier? pourroit-elle bien douter de mon zèle, & de mon affection? Où sont vos ennemis? Quels périls faut-il aller affronter? Que faut-il entreprendre? Parlez, Sire, & comptez que je ne trouverai rien de difficile pour vous procurer le repos dont je vous vois privé, falût-il pour cela vous sacrifier & moi & les miens, en un mot tout ce que j'ai de plus cher au monde; puisque le repos de Votre Majesté m'est infiniment plus précieux que ma vie, & que celle de ma famille.

Oùi, Sire, continua-t'il, en levant  
sa



*serieuses, critiques & amusantes.* 409  
sa main droite vers le Ciel, je jure par  
tout ce qu'il y a de plus sacré, que je  
suis prêt à faire tout ce que Votre Ma-  
jesté m'ordonnera, quelque risque  
qu'il y ait à courir en le faisant.

Comte, dit alors le Roi, votre pro-  
messe me rend la vie, je n'ai jamais  
douté de votre zèle, ni de votre cou-  
rage. Cependant, je n'osois pas tout-  
à-fait compter sur un secours que je  
n'osois presque pas vous demander, &  
que vous pouvez m'accorder sans ex-  
poser votre vie, ni celle de vos pro-  
ches. Il ne s'agit point ici de livrer  
des combats, j'en ai soutenu d'assez  
rudes moi-même, avant de recourir à  
l'unique remède qui peut vous con-  
server un Roi qui vous aime, que vous  
dites vous être cher, & qui ne veut  
vivre que pour combler de biens, &  
d'honneurs, & vous, & les vôtres.

Oùi, mon cher Comte, ajouta-t-il,  
il n'y a rien que vous ne puissiez at-  
tendre de moi, pourvû, continua ce  
Prince d'un air interdit & embarrassé,  
que vous vouliez bien engager la Com-  
tesse de Salisbury, votre fille, à me  
vouloir un peu de bien. Je l'aimai dès  
le premier moment que je la vis, &  
je fis tout ce que je pus pour m'en

faire aimer. Ne pouvant pas y réussir, je voulus l'oublier, j'eus recours pour cela à l'absence; mais également malheureux dans ces deux entreprises, je n'ai pû ni cesser d'aimer, ni parvenir à plaire, quoique j'aie employé pour cela offres, presens, soins, lettres tendres; rien n'a pû fléchir sa rigueur.

Cette résistance m'a piqué, j'ai admiré la vertu que j'ai combattue, l'estime s'est jointe à l'amour.... Ah! que l'amour est fort quand il est joint à l'estime, & qu'il en est soutenu! J'ai voulu l'arracher de mon cœur, mais hélas! il en est le maître, & je ne sçaurois emporter sur moi-même la moindre victoire, après avoir sçu tant de fois triompher de mes ennemis. Ne me parlez donc point de surmonter une passion, qui est devenue trop forte pour pouvoir être combattue, & qui, si elle n'est pas promptement satisfaitte, va me précipiter au tombeau par le plus cruel desespoir. Je me suis dit là-dessus tout ce que vous pourriez me dire: votre honneur, le mien, tout s'est présenté à mes yeux; mais l'idée de votre fille, qui occupe continuellement mon imagination, ne

*serieuses , critiques & amusantes.* 411  
m'a laissé envisager que sa beauté & sa sagesse ; & m'a si bien fait connoître le prix du bien après lequel j'aspire , que je me suis résolu à tout sacrifier pour en faire la conquête ; mais je vous le répète encore , ç'a été après m'être livré à moi-même les plus rudes , & les plus inutiles combats. Voilà , Comte , quelle est ma situation. Je ne puis cesser d'aimer votre fille qu'en cessant de vivre ; je ne puis vivre sans en être aimé ; & comme mes soins , ni ma constance , n'ont pû l'engager au moindre retour, & que je ne puis être heureux que par votre moyen , je vous laisse le maître de ma vie. Voyez à quoi votre serment vous vient delier, & comptez sur celui que je vous fais à mon tour , de vous accorder tout ce que votre ambition pourra désirer , & de partager si bien avec vous toute mon autorité , que je n'aurai par dessus vous , que le nom de Roi. Songez que vous avez quatre fils , dont naturellement trois doivent être traitez en cadets , & croyez que si vous travaillez à me rendre heureux , je les mettrai en état de ne pas porter envie à la fortune de leur aîné.

S ij

Pendant tout ce discours du Roi, le Comte avoit été si frappé d'étonnement, qu'il n'avoit pas eu la force d'ouvrir la bouche pour lui répondre; mais enfin, revenant tout d'un coup à lui, comme s'il se fût éveillé en sursaut: Sire, dit-il, j'ai fait un serment aussi téméraire que le fut autrefois le vœu de Jephté. Le zèle que j'ai eu pour votre Majesté, m'a emporté un peu trop vite; il est vrai que je n'aurois jamais pensé qu'elle eût pû m'en demander une preuve de cette nature; & que non contente d'en vouloir à l'honneur de ma fille, elle eût encore voulu me rendre l'artisan de la honte de ma Maison, & croire me faire avaller cette honte par l'espoir des récompenses, & d'une fortune qui ne sçauroit tenter un cœur fait comme le mien. Le respect dû à la dignité Royale, ne me permet pas, Sire, de dire à V. M. tout ce que je pourrois lui dire là-dessus; & qu'elle convient s'être déjà dit elle-même: & sans hésiter un moment sur le parti que je dois prendre; je me détermine à tenir mon serment, quelque téméraire qu'il puisse être, & à aller de ce pas dire à ma fille tout ce que je pour-

rai pour l'engager à répondre à votre amour ; je lui ferai faire attention sur votre tendre constance , & sur la fortune qu'elle peut faire en vous aimant. Enfin , je lui parlerai , non en pere , mais en confident de V. M. mais je vous déclare aussi , Sire , qu'après lui avoir dit là-dessus tout ce que vous pourriez souhaiter , vous ne devez pas compter que j'use de violence ni d'autre droit que de celui de la representation. J'espère que sa vertu ne lui permettra pas de se rendre à mon éloquence : mais si j'étois assez malheureux pour la persuader , en joüant l'indigne rolle que V. M. m'oblige de faire , je me réserve en ce cas le droit de pouvoir agir en pere , & de la châtier comme elle le mériteroit.

Voilà , Sire , quels sont mes sentimens : gardez vos bien-faits & vos promesses pour des ames basses. Souvenez-vous bien que pendant la dernière guere que nous avons eüe contre les Ecossois , vous avez reproché à certain Seigneur , que de Barbier il étoit devenu Comte , parcequ'il avoit favorisé les amours du feu Roi votre pere. C'est un reproche qu'on ne me fera jamais , puisque j'ai puisé dans un

414 *Lettres Philosophiques*,  
sang noble des sentimens qui me feront toujours mépriser la plus haute fortune, lorsqu'il s'agira de l'acquiescer aux dépens de mon honneur. Le Comte sortit en proferant ces dernières paroles, & laissa le Roi dans une consternation & une confusion la plus grande du monde.

En le quittant, il alla trouver la Comtesse, à laquelle il dit : Ma fille, vous n'avez qu'à vous attendre à la proposition la plus extraordinaire qu'un pere ait jamais faite à sa fille, surtout un pere comme moi, qui ai toujours eu l'honneur en recommandation, & qui le préféreroit à la plus brillante fortune. Sçachez donc, ma fille, que malgré ces sentimens dans lesquels je vous ai élevée, & que j'ai vû avec joie dans votre cœur ; & que quoique j'aimasse encore mieux vous voir morte, que capable d'en prendre d'autres, je me vois forcé aujourd'hui par la fatalité de mon étoile, à venir vous faire une déclaration d'amour de la part du Roi, & à vous donner des conseils opposés à mon inclination, en vous sollicitant de répondre à la tendresse de cet amoureux Prince, qui vous offre la fortune

*serieuses , critiques & amusantes.* 415  
ne la plus éclatante , & l'amour le plus  
constant. Un serment trop legerement  
fait , m'oblige à vous parler en sa  
faveur , & à vous prier même de ré-  
pondre à sa passion. Mais je ne suis  
obligé qu'à cela , & vous êtes libre de  
faire ce que vous jugerez à propos.  
J'ai promis de vous prier , & non  
de vous commander ni de vous for-  
cer. Ainsi , ma chere fille , pour satis-  
faire à mon serment , je vous prie  
dans ce moment , une fois pour tou-  
tes , de satisfaire le Roi : sa vie en  
dépend , elle doit vous être assez pré-  
cieuse pour lui sacrifier votre hon-  
neur , & je vous tiendrai compte de  
ce sacrifice. Voilà , ma fille , ce que  
j'avois à vous dire , & dont je vous  
parle pour la premiere & derniere  
fois. Prenez là-dessus le parti que  
vous jugerez à propos , puisqu'encore  
un coup je ne prétends point me ser-  
vir de mon droit de pere dans une  
occasion de cette nature ; mais seule-  
ment du droit de representation.

Je ne me serois jamais attendu ,  
répondit alors la Comtesse , à une  
pareille proposition , & moins encore  
à la recevoir de la bouche de mon pe-  
re. Se peut-il que le Roi vous ait choisi

pour vous faire une si étrange confiance , & pour vous donner l'indigne commission dont vous vous acquitez aujourd'hui ; & se peut-il , mon cher pere , ajouta-t-elle en fondant en larmes , que vous puissiez douter un moment du parti que j'ai à prendre là-dessus ? Il n'y a pas à balancer , & quand vous seriez capable de joindre la force aux conseils , vous me trouveriez prête à vous rendre la vie que je tiens de vous , plutôt qu'à renoncer aux sentimens d'honneur que j'ai puisés dans votre sang. Dites donc , s'il vous plaît , au Roi ce que j'ai répondu à toutes les personnes qui m'ont jusqu'ici parlé de sa part , & ce que je lui ai répondu à lui-même ; qui est , que je cesserai plutôt de vivre , que de cesser d'être femme d'honneur ; que je le prie de m'oublier & de me laisser dans la fortune où je vis. Je me suis volontairement exilée de la Cour , j'évite avec soin tous les lieux qui pourroient m'offrir à sa vûë , de peur d'entretenir cette fatale passion qui trouble depuis si long-tems mon repos , en m'exposant à la persécution du monde la plus cruelle ; & qui , pour mettre le comble à mes mal-



heurs , me fait rencontrer aujourd'hui un persécuteur dans la personne de mon propre pere. Si ma constance irrite ce Prince , & si elle lui paroît un crime ; je suis prête à l'expier dans les plus cruels supplices. Qu'il fasse dresser des échaffauts , & préparer des buchers , il le peut ; mais son pouvoir ne s'étend ni sur mon honneur , ni sur ma conscience ; & je consentirois plutôt à souffrir la mort la plus cruelle , qu'à consentir à ses criminels desirs. Voilà , mon pere , ma dernière & ferme résolution.

Le Comte de Varuccio charmé de la réponse de sa fille , l'embrassa tendrement ; & après lui avoir conté la maniere dont le Roi avoit surpris son serment , il fut rendre compte à ce Monarque du succès de sa commission , lui protesta en conscience qu'il s'en étoit acquitté , & qu'il avoit non seulement conseillé à sa fille d'avoir du retour pour lui : mais même l'en avoit priée. Il lui dit aussi que ses conseils & ses prières avoient été sans effet , & lui rendit mot pour mot la réponse qu'il venoit de recevoir de la Comtesse.

Le Roi avoit été dans de grandes

418 *Lettres Philosophiques*,  
inquiétudes en l'attendant ; il avoit même fait de nouveaux efforts pour vaincre sa passion. Il avoit goûté les raisons du Comte, & avoit rougi d'avoir pû se résoudre à lui donner une si honteuse commission. Mais dès qu'il apprit qu'il s'étoit porté inutilement à cette extrémité, toute sa vertu l'abandonna, il perdit patience en perdant l'esperance, & s'abandonnant à son desespoir, il dit tout ce que la passion la plus forte est capable d'inspirer.

Le Comte prévoyant bien qu'il n'en demeureroit pas là, & craignant qu'on ne voulût encore se servir de son ministère, lui dit : Sire, j'ai rempli ce à quoi je m'étois engagé : j'espère que V. M. voudra bien à son tour remplir la promesse qu'elle m'a faite de m'accorder tout ce que je lui demanderois : je ne demande ni biens, ni emplois, à mon âge on n'a besoin que de repos ; ainsi, toute la grace que je fouhaite, c'est de pouvoir aller finir mes jours sur mes terres. Le Roy y consentit, & il partit le jour même avec ses quatre fils, laissant à Londres sa femme & sa fille, avec le reste de la maison.

Le Roi n'eut pas de peine à pénétrer le motif de sa retraite, jugeant bien que ce Seigneur ne vouloit pas être mêlé dans cette affaire, & que sûr de la vertu de sa fille, il la laissoit à elle-même, ne pouvant pas la mettre en de meilleures mains, afin qu'on vît bien qu'elle étoit maîtresse de sa conduite & de ses actions, & qu'on ne pût pas lui imputer la manière dont elle pouvoit en agir avec sa Majesté.

Ce fut alors que cet amoureux Prince perdant tout espoir, ne garda plus aucunes mesures, & qu'entièrement occupé de sa passion, on lui vit négliger le soin des affaires, & abandonner les plaisirs auxquels on l'avoit vû le plus sensible. Il n'étoit plus question de partie de chasse, & toutes ses promenades se bornoient à passer & repasser devant la porte de la Comtesse, pour tâcher d'en attraper un regard qu'il ne pouvoit attendre que du hazard, par le soin que cette Belle prenoit de se dérober aux siens.

Une conduite aussi extraordinaire surprit toute la Cour : & comme l'amour du Roi n'étoit plus un secret,

les Courtisans se plaignoient hautement des rigueurs de la Comtesse, & de l'état où elle réduisoit son Souverain. Les uns disoient qu'il falloit l'en punir, & les autres flattant la passion du Monarque, prétendoient lui prouver par bons argumens, qu'il pouvoit, pour se satisfaire, se servir de toute son autorité, & se rendre heureux par la force, puisqu'il n'avoit pû réussir à le devenir par ses soins & ses tendresses.

Que sçavez-vous vous-même, Sire, ajoûtoient ces flatteurs, si la Comtesse ne sera pas bien aise qu'on lui fasse une douce violence ? Il est des choses qu'on feint souvent de ne pas vouloir donner, & qu'on se laisse voler avec plaisir. Elle a pris les choses sur son ton, & s'est donné des airs de prude qu'elle ne croit pas devoir démentir, & qu'elle ne soutient peut-être qu'en enrageant : Car enfin, les femmes sont sensibles tout comme les hommes, & il est impossible que celle-là ne le soit point au mérite & à la tendre constance de Votre Majesté, aussi-bien qu'à la grandeur d'une fortune qui peut remplir toute son ambition : ainsi, en lui donnant moyen

*serieuses , critiques & amusantes.* 421  
de contenter l'amour & l'ambition ,  
sans rompre en visière à la vertu ,  
Votre Majesté lui rendra à coup sûr  
le meilleur office du monde ; & en la  
forçant à devenir heureuse , vous lui  
ferez assurément autant de plaisir que  
vous vous en procurerez.

Le Roi persuadé par ces discours  
qui flatoient sa passion , & emporté  
par la passion même , se détermina à  
la contenter. Mais avant de se servir  
de la force , il voulut encore une fois  
faire sommer cette Belle , & l'avertit  
que c'étoit pour la dernière fois , &  
qu'après cela elle devoit s'attendre à  
être traitée comme une place prise  
d'assaut. Il chargea un de ses Secre-  
taires d'Etat d'aller faire cette somma-  
tion à la Comtesse , & de déclarer ses  
intentions à la mere.

Le Secrétaire s'acquitta fidèlement  
de sa commission. La Comtesse ne  
s'en émût point , & répondant tou-  
jours sur le même ton , elle dit à cet  
envoyé , que le Roi pouvoit lui ôter le  
bien , la liberté , & même la vie , s'il  
le jugeoit à propos , & qu'elle étoit  
prête à tout sacrifier pour conserver  
son honneur : après quoi elle passa  
dans son cabinet , laissant le Secre-

taire auprès de sa mere, qui fut bien plus aisée à épouvanter, & qui, tremblante & étonnée de tout ce que ce Ministre des volontez du Roi, lui fit craindre des effets de son juste ressentiment, demanda qu'on lui donnât le tems de parler à sa fille, & promit de la porter à ce que le Roi souhaitoit.

On lui accorda sa demande, & le délai dont elle avoit besoin, à condition d'en faire un bon usage, sans quoi il n'y a plus que des malheurs à attendre, & l'on devoit se préparer à essuyer les plus terribles. Le Secrétaire rendit ensuite compte de sa commission au Roi, qui, sans en concevoir une plus grande espérance, s'entint toujours au dessein qu'il avoit fait de se contenter à quelque prix que ce pût être. Il approuva cependant ce que son Ministre avoit fait, & consentit au délai qu'il avoit accordé, lequel étant très-court, ne pouvoit pas retarder beaucoup l'accomplissement de ses desirs, que la mere de la Comtesse tâchoit de lui procurer. Car cette bonne femme oubliant tout d'un coup les sentimens de vertu, dans lesquels elle avoit passé toute sa vie,

& intimidée par les menaces du Secrétaire d'Etat , courut dès qu'il fut sorti dans l'appartement de sa fille , & après avoir fait retirer ses femmes , lui dit fondant en larmes : J'avois jusqu'ici remercié le Ciel de m'avoir donné une fille aussi belle & aussi vertueuse que vous l'êtes , ma chère enfant , & je comptois que vous seriez la consolation de mes derniers jours , & de ceux de votre pauvre pere ; je m'applaudissois de la bonne éducation que je vous avois donnée , & me croyois la mere du monde la plus heureuse. Helas ! je m'en applaudissois peut-être un peu trop ; fière des avantages que je voyois briller en vous , je regardois la plupart des autres meres en pitié , & le Ciel indigné de mon orgueil , veut aujourd'hui l'humilier , en faisant tourner à ma honte ce dont je tirois ma plus grande gloire , & en faisant de vous l'instrument de la ruine totale de toute notre Maison ; car il n'y a plus ici à balancer , la passion du Roi est montée à un excès , qu'elle ne lui laisse plus écouter ni raison , ni vertu ; à peine lui permet-elle de manger & de dormir. Il ne garde plus aucune mesure ,

Le public est devenu son confident , & les peuples touchez des peines de leur Souverain , & allarmez pour une santé si précieuse , ne parlent que de venir nous brûler dans notre maison , & de vous punir de vos rigueurs en exterminant toute votre race ; chacun crie *tolle* sur vous , & telle est la dépravation du siècle , & la complaisance des flatteurs , qu'il n'est ni petit , ni grand , qui ne parle de votre vertu & de votre constance , comme du plus grand des crimes. Les Courrisans qui étoient autrefois jaloux de la faveur de votre père , tâchent à présent d'établir leur fortune sur le débris de la nôtre , en donnant au Roi des conseils odieux , & lui persuadant qu'il doit se servir de son autorité pour vaincre votre obstination : c'est ainsi qu'ils appellent vos sages refus , qu'ils disent être moins l'effet d'une vertu sévère , que d'une humeur fière & orgueilleuse , ou peut-être même de quelque inclination secrète , qui vous empêche de répondre à celle du Roi , & de faire attention à l'honneur que vous fait sa recherche. Le Roi persuadé par cette fausse éloquence , s'est déterminé à suivre aveuglé-



*serieuses , critiques & amusantes.* 425  
ment de si pernicioeux conseils ; les ordres sont donnez pour cela , & ils auroient déjà été suivis , si je n'avois obtenu par mes prieres qu'on en suspendît l'exécution pour quelques heures , afin de m'en donner le tems de vous dire mon sentiment , & de prendre votre dernière résolution : ainsi vous devez , supposé que cette résolution ne soit pas favorable à l'amour du Roi ; vous devez , dis-je , vous attendre à être , dès ce soir , arrachée d'entre mes bras , pour être portée dans ceux de ce Monarque , qui se vengera ensuite sur nous de cette violence , & nous fera expier les crimes que vos rigueurs l'auront forcé de commettre. Vous auriez pû , ma chère fille , éviter tous ces malheurs , en tenant une conduite un peu plus mitigée , & en payant de quelque petite complaisance tous les soins que ce Prince a pris pour vous plaire. Un peu de ménagement auroit pû vous conserver sa tendresse , sans vous obliger à rien faire qui dût vous couster son estime. Il ne falloit pour cela que le laisser esperer sans lui rien promettre , il auroit toujours attendu d'être heureux par l'amour , sans le

secours de la violence à laquelle votre procédé l'oblige d'avoir recours aujourd'hui. Croyez-moi , ma fille , un Amant couronné ne doit pas être traité comme un particulier , & les Souverains sont toujours en droit de nous faire sçavoir qu'ils sont nos Maîtres ; c'est ce que vous allez éprouver dès aujourd'hui , à moins que cedant à la nécessité , vous ne fassiez un effort sur vous-même , en consentant à ce que vous ne sçauriez empêcher. Par là vous pouvez prévenir la ruine de notre Maison , & détourner le terrible orage qui gronde sur notre tête. Il est triste pour moi de me voir forcée à vous donner des conseils si opposez aux sentimens de vertu dans lesquels je vous ai élevée , & je vous jure même que je vous les donne malgré moi ; car je ne les donnerois point , si je voyois la moindre apparence de pouvoir mettre votre honneur à l'abri de la violence qu'on a résolu de vous faire ; mais encore un coup , il faut s'accommoder au tems , il faut céder à la force. Puis-je armer des soldats pour vous défendre contre ceux qui viendront investir ce logis , & vous en tirer à main armée ? Hélas !

je ne puis leur opposer que mes larmes auxquelles ils feront peu d'attention. Appellerai-je mes femmes à mon secours , & leurs quenouilles pourront-elles parer contre des hallebardes & des mousquetons ? Il seroit ridicule d'y penser. Ainsi , ma chere enfant , il n'y a plus d'apparence de pouvoir sauver votre honneur ; & cela posé , je crois pouvoir sans blesser le mien , vous conseiller de vous garantir des autres malheurs qui nous menacent , puisque vous ne remediez à rien en nous les attirant.

La Comtesse qui avoit écouté attentivement tout le discours de sa mere , l'interrompit en cet endroit par ses sanglots , & cédant à la douleur dont elle étoit pénétrée , se laissa tomber évanouïe à ses pieds. La bonne Dame en fut extrêmement allarmée ; elle appella du secours , & s'empressa à donner à sa fille ceux dont elle avoit besoin. Ses soins firent l'effet qu'elle souhaitoit. Ils rapellerent cette Belle à la vie , & revenue à elle-même , & rappelant toute sa fermeté , se tourna du côté de sa désolée mere , & lui dit d'un œil sec , & avec un visage ferein : Rassûrez-vous , Madame , il ne

tera pas dit que je sois venue au monde pour causer la ruine de ma maison, & pour vous ouvrir une source intarissable de larmes. Il est bien plus juste que je subisse seule la peine, que la fatalité de mon étoile veut m'imposer. Il faut, comme vous venez de le dire, s'accommoder au tems, ceder à la force, & à la nécessité, & ne souffrir que ce qu'on ne peut pas éviter. Ainsi, comme de deux maux on doit tâcher d'en gauchir un, je viens de me déterminer à aller trouver le Roi, afin de garantir ma famille des effets de son ressentiment : essuyez donc vos pleurs, & partons au plus vite afin de prévenir l'ordre qu'il pourroit donner pour que l'on me vînt chercher.

La bonne-mère charmée de trouver dans sa fille une docilité sur laquelle elle n'avoit pas crû devoir compter, l'embrassa tendrement, & montant avec elle en carrosse, sans autre escorte que de deux de ses Demoiselles, courut à toute bride au Palais du Roi, où elle demanda d'abord le Secrétaire d'Etat, qui, quelques heures auparavant, avoit été à son Hôtel. Ce Ministre ravi de les voir, courut les annoncer au Roi, & lui dit ensuite en

*serieuses , critiques & amusantes.* 429  
les lui présentant ; Sire, je vous amène  
ici Compagnie que Votre Majesté a  
bien souhaité de voir.

Le Roi s'avança pour recevoir ces  
Dames , & leur fit l'accüeil du mon-  
de le plus gracieux , après quoi la mere  
ayant fait retirer ses femmes , lui dit  
d'un ton tremblant , & interdit : Sire,  
voici ma fille que je vous amene pour  
reparer toutes les peines qu'elle a cau-  
sées à Votre Majesté ; je vous supplie  
de vouloir bien les oublier , & de ne  
point les imputer au reste de la fa-  
mille.

Rassûrez-vous, Madame, lui répon-  
dit cet amoureux Roi , la démarche  
que vous faites aujourd'hui en ma fa-  
veur , efface tout le passé , & je suis  
plus que dédommagé de tout ce que  
les rigueurs de votre fille m'ont fait  
souffrir , par la faveur qu'elle veut  
bien me faire en venant volontaire-  
ment me trouver , & en me garan-  
tissant par-là de la cruelle nécessité  
dans laquelle je me trouvois de lui  
faire des outrages. J'espère que vous  
n'aurez jamais lieu de vous repentir ,  
ni l'une , ni l'autre , de cet effort de  
complaisance , & que vous aurez lieu  
au contraire , de vous louer de la

maniere dont je reconnoîtrai vos bon-  
tez. La bonne Dame se retira, & laissa  
sa fille au pouvoir du Roi.

Ce fut alors que ce Prince passion-  
né, abandonnant son cœur tout en-  
tier à la joye , dit à la belle Com-  
tesse tout ce que l'amour peut inspi-  
rer de tendre , & de galand , & que  
se jettant à ses pieds , il quitta pour  
un moment le caractère de Roi , pour  
prendre celui de l'amant le plus sou-  
mis.

Enfin , ses empressements ne lui per-  
mettant pas de moderer ses desirs ,  
ni de differer plus long-tems à les  
satisfaire; la Comtesse le pria de lui  
donner, avant tout , un petit moment  
d'audience, après quoi, elle lui dit :  
Sire , Votre Majesté peut bien croire,  
que je ne suis pas venuë ici pour m'op-  
poser à ses volonteés , ni pour conti-  
nuer à l'offenser , en persistant dans  
mes résistances ; non , Sire , je suis en  
votre pouvoir , puisqu'il plaît ainsi à  
mon étoile , & que mes plus proches  
ont bien voulu eux-mêmes m'y li-  
vrer , quoiqu'ils eussent dû au con-  
traire me fortifier dans les sentimens  
de vertu auxquels ils me forcent de  
renoncer : mais encore un coup, Sire,

telle est la fatalité de mon étoile, je dois en subir l'influence , & il n'est plus à présent question de cela ; tout ce que je souhaite à présent, c'est que Votre Majesté puisse être bien persuadée, que ma vertu a fait seule mon crime auprès de vous, puisqu'il est très-sûr que sensible à vos bontez autant qu'à votre mérite, j'ai cent fois souhaité que la distance fût moins grande entre nous, afin de trouver moyen de vous satisfaire sans crime.

Après vous avoir fait connoître mes sentimens , trouvez bon , Sire, que je tâche de pénétrer les vôtres , & de sçavoir si vous me faites l'honneur de m'aimer véritablement , ou si vous avez seulement envie de vous satisfaire , & que piqué, par mes refus, vous vous foyez fait une espece de point d'honneur de triompher de ma résistance. Ma délicatesse demande cet éclaircissement que je vous supplie de vouloir bien me donner.

Le Roi lui protesta alors qu'il l'aimoit plus qu'on n'avoit jamais aimé. Ce n'est pas par ces paroles, Sire, reprit la Comtesse, que l'on peut me persuader, mais bien par des effets. J'ai une grace à demander à Votre

Majesté, jurez-moi que vous me l'accorderez , & je serai convaincu de toute votre tendresse. Le Roi jura alors par tout ce qu'il avoit de plus cher , & de plus sacré, qu'il accorderoit à la Comtesse tout ce qu'elle pourroit lui demander , quand ce seroit la moitié de son Royaume ; imitant en cela la complaisance qu'eut autrefois Assuérus pour la Reine Esther ; mais quelle fut la surprise de ce Prince , lorsque lié par un serment qu'il n'étoit plus en son pouvoir de violer , il vit prendre à la Comtesse un visage riant , & assuré ; que tirant de dessous sa robe un poignard , dont elle avoit eu la précaution de se munir depuis qu'on la menaçoit de lui faire violence , elle lui dit ; Sire, la grace que j'ai à vous demander, c'est de ne point attenter à mon honneur , vous ne le sçauriez faire à présent sans fausser votre serment , auquel cas je tiendrai inviolablement celui que je vous fais à mon tour , de me plonger ce poignard dans le sein : c'est à vous , Sire , à choisir , & à me dire lequel de ces deux sermens vous souhaitez qui soit accompli. En achevant ces mots elle se jeta à genoux , & tâcha ,  
par



*serieuses, critiques & amusantes.* 433  
par ses larmes, de le déterminer à  
prendre le bon parti.

Le Ciel seconda ses vœux ; car le  
Roi touché de trouver tant de vertu,  
& tant de courage dans l'ame de la  
Comtesse, après avoir été quelque  
tems dans une admiration, & une sur-  
prise difficile à exprimer, lui dit :  
Relevez-vous, Madame, je ne puis  
plus tenir contre tant de vertu. Vous  
triomphez de moi, & je prétends ren-  
dre dès aujourd'hui votre triomphe  
aurentique en couronnant votre ver-  
tu. C'est-là le seul moyen qui me reste  
pour contenter mon amour, sans vio-  
ler mon serment, & sans m'exposer à  
vous déplaire ; c'est le seul qui peut  
me rendre parfaitement heureux, &  
le seul qui vous convienne, puisque  
vous êtes digne du trône ; préparez-  
vous donc à venir le partager avec  
moi, à regner sur les Anglois, comme  
vous regnez souverainement sur mon  
cœur.

Cela dit, le Roi donna ordre qu'on  
appellât les Seigneurs qui se trou-  
voient alors au Palais, & ayant fait  
entrer en même-tems la mere de la  
Comtesse, & les deux Demoiselles de  
sa suite, il leur dit à tous de saluer la

Reine, à laquelle il mit un très-beau diamant au doigt, après lui avoir donné un baiser pour marque de son engagement, suivant la manière usitée en Angleterre; ensuite il ordonna à un Evêque distingué par son sçavoir, & par sa grande réputation, qui se trouva pour lors présent; il lui ordonna, dis-je, de bénir au plutôt son mariage, après avoir fait part à l'assemblée de la secrete scène qui venoit de se passer entre Sa Majesté & la Comtesse, & leur ayant fait voir le poignard qu'on pouvoit justement appeller le fidèle témoin de sa vertu.

Tout le monde applaudit à ce que le Roi venoit de faire: car outre que, comme l'a très-bien remarqué autrefois certain Souverain, le Prince fait toujours bien, on pouvoit sans flatterie concevoir que c'étoit-là la plus belle action qu'il fût possible de faire. Ce Monarque fit présent à sa nouvelle Epouse, du Duché de Lancastre, qu'il avoit acquis par confiscation, & lui assigna de gros revenus annuels.

La Comtesse sans se prévaloir d'un retour de bonne-fortune aussi surprenante qu'éclatante, en remercia le Roi dans les termes les plus touchans.

La bonne-mere lui marqua sa reconnaissance , par des larmes que sa joye lui faisoit répandre en abondance , & il n'y eut personne qui ne fût touché d'une scène aussi tendre. On dépêcha des Courriers au Pere , & aux Freres de la Comtesse , pour qu'ils vinssent assister à ses nôces , & le Roi les embrassa avec autant de tendresse , que si l'un eût été son propre Pere , & les autres ses Freres. Il les combla tous de biens , & d'honneurs. Le mariage se fit à petit bruit , les empressemens du Roi ne lui permettant pas d'attendre qu'on eût préparé toute la pompe , que S. M. réserva pour le jour auquel on devoit le celebrer publiquement.

Le premier de Juillet fut marqué pour cette solennité ; tous les Pairs du Royaume furent mandez pour venir y tenir leur rang , & assister au Couronnement de la nouvelle Reine , qui ayant été menée la veille incognito du Palais du Roi dans l'Hôtel de son Pere , fut conduite delà à l'Abbaye de Westminster , où Sa Majesté prit avec elle de nouveaux engagements , en ajoutant à son mariage les cérémonies qui y étoient nécessaires par rapport au temporel , & en la déclarant

436      *Lettres Philosophiques* ,  
publiquement Reine.

La ceremonie de son couronnement suivit celle de ses secondes épousailles, après quoi elle fut conduite au Palais parée des habits Royaux , ayant la Couronne sur la tête , & suivie de tous les Seigneurs , & de toutes les Dames du Royaume , qui étoient les uns , & les autres d'une magnificence la plus grande du monde , & telle qu'il convenoit pour briller à une aussi belle fête.

Ce fut alors qu'on entendit les cris, & les acclamations de tout le peuple, & que par un changement étrange, ceux qui quelque tems auparavant avoient blâmé la Comtesse, furent contraints de rendre hommage à sa vertu , en lui donnant mille loüanges. Les femmes & les filles avoient eu soin de joncher de fleurs les rues par où elle devoit passer, que l'on avoit ornées des plus belles tapisseries, & l'air retentissoit des cris de joye , & des *housé* qu'on pouffoit de tous les côtez en disant : *Vive notre belle Reine que sa vertu vient de couronner.* Cene furent que festins, & bals pendant plusieurs jours , & ce fut dans un de ces bals qu'Edouard créa l'Ordre de la

Jarretiere, si considerable en Angleterre, afin que dans tous les siècles, les plus grands Seigneurs se fissent un honneur de porter les livrées de cette belle Reine, & que le don de sa Jarretiere devint le but de l'ambition des Grands de la Cour, qui aspirent tous à l'honneur de s'en voir parez.

Voilà, Madame, la fin de l'Histoire. On en peut tirer une conséquence plus avantageuse pour la Comtesse, que celle qui a été tirée en faveur de Porus. Car, si l'on a dit au sujet de ce brave Indien, que la vertu plaît quoique vaincuë; on peut conclure ici que la vertu est invincible, puisque celle de la Comtesse a triomphé de tous les assauts qu'on lui a livrez, & que triomphant de l'autorité Royale, elle lui a ouvert le chemin au Trône. Grand exemple pour engager les gens à suivre cette belle & triomphante vertu.

Mais hélas! on peut dire à la honte du siècle, que c'est un exemple peu suivi. Le penchant que les humains ont au vice, les y entraîne, & delà ordinairement dans le précipice, puisque les gibets, les échaffauts, les rouës, & tous les plus grands malheurs, sont

438      *Lettres Philosophiques* ,  
les suites ordinaires du crime, dont  
on est outre cela toujours secrètement  
puni, par les remords que l'on sent  
après l'avoir commis ; au lieu que le  
témoignage d'une bonne conscience,  
peut seul suffire à nous faire soutenir  
tout le poids de la plus mauvaise for-  
tune ; mais encore un coup , le pen-  
chant des humains les entraîne vers  
leur perte.

Pour moi , le mien me portera tou-  
jours à me dire avec bien du respect ,  
Votre....

---

### XXXVI. LETTRE.

A MONSIEUR WATINET, Pro-  
cureur du Roi, à Oisemont.

*Comparaison d'un Philosophe , & d'un  
homme du monde , tirée de Platon.*

MONSIEUR,

**I**L n'y a rien de plus certain, que  
ceux qui ont passé toute leur vie  
à l'étude de la Philosophie, ne sont  
point propres à faire la fonction d'O-  
rateur dans les Tribunaux. La raison  
de ceci est, que ceux qui se plaisent

*serieuses , critiques & amusantes.* 439  
à la Philosophie , & aux exercices de  
l'esprit , sont comme des personnes  
libres , & les autres comme des Es-  
claves.

Prouvons notre thèse. Les Philo-  
sophes ont toujours beaucoup de loi-  
sir , ils discourent en paix , & à leur  
commodité ; ils se soucient peu que  
leurs discours soient longs , ou courts  
pourvû qu'ils rencontrent la verité ,  
qui est l'unique chose qu'ils cherchent.  
Les Orateurs au contraire , sont tou-  
jours dans la contrainte ; quand ils  
parlent , l'horloge les presse , ils ne  
peuvent parler de ce qui leur plaît ,  
ils sont obligez de former leurs rai-  
sonnemens sur les Loix , dont ils ne  
peuvent s'écarter , ils n'employent leur  
éloquence que pour des Esclaves com-  
me eux , en présence de Maîtres qui  
les écoutent assis , & qui tiennent le  
sort de leurs causes entre leurs mains.

Les Orateurs , il est vrai , sont plus  
vifs , & plus ardens que les Philoso-  
phes , parce que ceux-ci ne combat-  
tent pas pour des intérêts pressans , &  
même pour la vie , comme les premiers ,  
qui s'étudient à se concilier la bien-  
veillance des Juges par des caresses ,  
& des paroles flatteuses , & c'est en

440 *Lettres Philosophiques,*  
quoi ils n'ont ni droiture, ni grandeur  
d'ame, comme dit Platon. \*

Car, selon ce Philosophe, la servitude où ils s'engagent dès la jeunesse, les empêche de croître en connoissances, & d'avoir ni élévation, ni noblesse. C'est cette même servitude qui les force de suivre le plus souvent des voyes obliques, & qui abat leurs ames encore tendres par la crainte de plusieurs dangers. Comme ils n'ont pas la force d'y résister par la vérité, & la justice, faut-il s'étonner s'ils aiment d'abord le mensonge, & les injustices réciproques, & s'ils se plient, & se rompent en mille façons différentes, de sorte que quand ils deviennent des hommes parfaits, ils ont l'esprit entièrement corrompu, & croient cependant être de fort habiles gens.

Voilà, Monsieur, ce que Platon pensoit des Orateurs de son tems, comme vous le pouvez voir dans son Théotete. Voyons à présent ce qu'il disoit des Philosophes. Il n'a pas dû sans doute leur être défavorable. Vous en allez juger.

\* Edit. d'Henri Etienne 1578. pag. 172. & au  
Traité des Etudes par M. Fleury, page 291. Edition  
de Paris de 1687. avec Privilège du Roy.



Nous autres, dit-il, nous ne sommes pas esclaves de nos discours ; au contraire, ce sont nos discours qui sont nos esclaves, puisque chacun d'eux attend d'être fini quand il nous plaira ; & nous ne ressemblons pas aux Poètes qui dépendent d'un juge , ou d'un spectateur, qui peut les reprendre, ou leur commander.

J'entends, continuë-t-il, parler ici des Philosophes du premier rang, & non de ceux qui deshonnorent leur profession. Les premiers dès leur jeunesse ignorent le chemin des places publiques, les lieux où l'on rend la justice, où l'on tient le conseil, où l'on s'assemble pour les affaires. Ils ne lisent, & n'écoutent ni Loix ; ni Ordonnances écrites ou prononcées. Ils ne savent ce que c'est de former des cabales pour arriver aux dignitez, & aux charges. Ils ne cherchent point les assemblées, les festins, la musique, ni les femmes. C'est ce qui ne leur est jamais venu dans l'esprit, même en dormant.

Je dis plus, s'il se fait dans la Ville quelque chose bien, ou mal, s'il est arrivé quelque malheur dans une famille, des aventures parmi des hommes, ou des femmes ; tout cela lui est

aussi inconnu que ce qui se passe dans l'autre monde, & il ne sçait pas même qu'il ne sçait pas tout cela, il s'en fait aussi honneur. Car en effet, il n'y a que son corps qui soit present dans la Ville où il demeure, & son ame estimant tout cela trop petit, & le comptant pour rien, se promène de tous côtez, & mesure, pour parler avec Pindare, tout ce que contient la terre, dessus & dessous; elle vole au-delà des cieux, elle étudie la nature de l'Univers, dans toutes ses parties, & ne s'abaisse pas à ce qui est auprès d'elle.

Pour vous convaincre de cette verité, (c'est toujours Platon qui parle.) voyez ce qui arriva à Thales. Ce Philosophe étant fort occupé à spéculer les astres, se laissa tomber dans un puits, d'où une Thracienne, qui le servoit avec affection, prit sujet de le railler, lui disant qu'il étoit bien sçavant, mais qu'il ignoroit pourtant ce qui étoit à ses pieds. Il n'y a point de Philosophe dont on ne puisse faire la même raillerie.

En effet, il ne sçait pas ce que fait son voisin le plus proche; à peine sçait-il si c'est un homme ou un animal de quelqu'autre espèce. Mais de

*serieuses, critiques & amusantes.* 443  
sçavoir ce que c'est que l'homme,  
quelle action, quelle propriété distin-  
gue la nature humaine de toutes les au-  
tres; c'est à quoi il s'applique, & de  
quoi il fait son affaire.

Représentez-vous un Philosophe tel  
que je le dépeins, avec quelqu'un en  
particulier ou en public, soit devant  
des Juges, soit ailleurs, obligé à par-  
ler de ce qui est à ses pieds, ou devant  
ses yeux; il donne à rire non seule-  
ment aux domestiques, mais à tout  
le peuple; car il tombe dans des puits  
& dans des embarras infinis, faute  
d'expérience. Il s'en tire même de si  
mauvaise grace, qu'on le prendroit  
pour un imbécile.

S'il faut quereller quelqu'un, il ne  
trouve rien de particulier à lui repro-  
cher, ne sçachant aucun mal de per-  
sonne, faute de s'y être appliqué; on  
rit de voir qu'il ne sçait par où s'y  
prendre. Si on louë quelqu'un, ou si  
quelqu'un se vante, il s'en moque si  
sérieusement, que l'on croit qu'il ra-  
dote. Quand on fait l'éloge d'un Prin-  
ce ou d'un Roi, il lui semble que  
c'est un berger que l'on félicite de ce  
qu'il tire beaucoup de lait de son trou-  
peau. Il estime que les animaux dont

444 *Lettres Philosophiques* ,  
les Princes ont le soin , & dont ils  
tirent ce dont ils ont besoin , sont les  
plus difficiles à gouverner , & les plus  
dangereux. Il croit impossible que les  
Princes se polissent ou s'instruisent ,  
non plus que les Pasteurs , faute de  
loisir , enfermés dans leurs murailles ,  
comme dans un parc sur une monta-  
gne. Lorsqu'il entend parler de dix  
mille arpens de terre , comme d'une  
richesse considérable , il trouve que  
c'est fort peu de chose , étant accou-  
tumé à regarder toute la terre.

Quant à ceux qui vantent leur no-  
blesse , parce qu'ils croient noble ce-  
lui qui peut compter sept ayeux puis-  
sants ; il croit que pour louer ainsi quel-  
qu'un , il faut avoir la vûë bien cour-  
te , & être bien ignorant de ne pas  
regarder tous les tems , ni faire re-  
flexion que chacun de nous a eu des  
milliers innombrables d'ayeux &  
d'ancêtres , entre lesquels il y a eu une  
infinité de pauvres & de riches ; de Sei-  
gneurs & d'esclaves ; de barbares , & de  
la nation. Il s'étonne comme on peut  
avoir l'esprit si petit , que de s'en faire  
accroire , parce que l'on compte ving-  
t-cinq degrez de généalogie , & qu'on  
la fait monter jusqu'à Hercules ; il rit

quand il pense que celui qui étoit le vingt-cinquième au dessus d'Hercules, étoit tel qu'il avoit plû à la fortune, & le cinquantième tout de même; il admire qu'on ne puisse faire ces réflexions, & se défaire de la vanité & de la sottise. En tout cela notre Philosophe paroît ridicule à la plûpart des hommes. D'un autre côté il se met au dessus de tout; de l'autre il ignore les choses les plus communes, & tout l'embarasse.

Mais si ce même Philosophe peut tirer quelqu'un d'un cas particulier, s'il peut l'engager à examiner ce que c'est que le tort & le droit, en quoi ils different l'un de l'autre, & ainsi des autres choses; quand il fera raisonner sur ces matieres ce petit esprit qui a tant de feu, cet habile Orateur, ce Philosophe aura bien sa revanche.

La tête tournera à notre plaideur, il sera comme suspendu en l'air, & n'étant pas accoutumé à regarder de si haut, il sera tout éperdu, il ne saura où il en est, il hésitera, il begayera & donnera à rire, non pas aux domestiques, ni aux autres ignorans, ils ne s'en apperçoivent pas; mais à tous ceux qui sont mieux élevez que les

gens du commun. Voilà comme ils sont faits l'un & l'autre. L'un qu'on appelle Philosophe, sent en effet son homme de qualité, nourri dans un beau loisir ; & on ne doit pas trouver mauvais qu'il paroisse un innocent, & ne soit bon à rien, quand on le réduit à des fonctions serviles ; qu'il ne sçache pas rendre un lit, assaisonner un ragoût, ou dire des flateries. L'autre sçait rendre tous ces services promptement & adroitement ; mais il ne sçait pas s'habiller en honnête homme, ni porter son manteau de bonne grace ; il ne sçait pas le ton qu'il faut prendre pour louer dignement la véritable félicité des Dieux & des hommes.

Je sçai bien, poursuit toujours Platon, que si je pouvois persuader à tout le monde ce que je dis, il y auroit plus de paix, & moins de maux parmi les hommes ; mais il n'est pas possible d'abolir le mal, puisqu'il est nécessaire qu'il y ait toujours quelque chose contraire au bien. Mais il ne faut pas aussi placer le mal chez les Dieux. Il roule par nécessité autour de ces lieux-ci, & de la nature mortelle. C'est pourquoi il faut nous efforcer

*serieuses , critiques & amusantes.* 447  
de fuir au plutôt là-haut. Fuir ainsi ,  
c'est nous rendre semblables à Dieu ,  
autant qu'il est possible , & cette res-  
semblance consiste dans la justice &  
la sainteté accompagnée de prudence.

Mais il est bien difficile de persua-  
der aux hommes , qu'ils doivent fuir  
les vices & embrasser la vertu , par  
d'autres motifs que les ordinaires, qui  
sont d'éviter la reputation d'être mé-  
chant , & d'acquiescer celle d'homme de  
bien. Selon moi ces motifs son baga-  
telles d'enfans , car dans la vérité voici  
ce qu'il faut dire. Dieu ne peut être  
injuste en quelque maniere que ce soit ;  
au contraire , il est infiniment juste ,  
& rien ne lui ressemblera jamais tant  
que celui de nous , qui sera aussi ju-  
ste qu'il est possible. C'est là que se  
rapporte la vraie habileté d'un hom-  
me , ou sa pauvreté & son incapacité.  
Connoître cela , c'est la sagesse & la ve-  
ritable vertu. Ne le pas connoître ,  
c'est l'ignorance & la méchanceté.  
Tout le reste de ce qui passe pour ha-  
bileté ou pour sagesse , s'il se rencon-  
tre dans les puissances qui gouver-  
nent , il est insupportable ; si dans les  
arts , il est fardé.

Pour un homme injuste , ou impie

dans ses discours , ou dans ses actions ; le meilleur pour lui , seroit de l'empêcher d'acquiescer ni finesse , ni habileté. Car ces sortes de gens triomphent de leur infamie , & croient mériter que l'on dise qu'ils sont des personnes de conséquence & précieuses à l'Etat , quoiqu'ils soient à charge à la terre. Mais à parler sincèrement , ils sont ce qu'ils ne croient pas être , d'autant plus qu'ils ne le croient pas ; puisqu'ils ignorent ce qu'on doit le moins ignorer , sçavoir quelle est la peine de l'injustice. Ce n'est ni la mort ni les supplices , comme ils pensent. On peut les faire souffrir à des innocens ; c'est une peine qu'il est impossible d'éviter.

Car il y a deux modèles dans la nature ; l'un de ce qui est divin & très-heureux ; l'autre de ce qui est sans Dieu & très-misérable. Ils ne le voyent pas , & sont si aveugles & si insensés , que sans s'en appercevoir , ils se rendent semblables au dernier par leurs injustices , & ainsi fort dissemblables à Dieu. Ils en sont bien punis menant une vie conforme à celui à qui ils ressemblerent. Et si nous disions , que s'ils ne renoncent à leur habileté , ils ne



seront point reçûs après leur mort , dans ce lieu où les maux n'ont point de place ; mais qu'ils seront toujours ici-bas , dans un état conforme à leur conduite , méchans & environnez de maux ; fans doute qu'étant éclaircz & habiles comme ils sont, ils prendroient ces menaces pour des rêveries.

Après tout , ils ont un malheur. S'il leur faut rendre raison en particulier des choses qu'ils blâment , ou souffrir qu'on en raisonne , & qu'ils aient le courage de souffrir long-tems la dispute , & de ne pas fuir comme des lâches : ils en sortent desagréablement , & mal satisfaits eux-mêmes de ce qu'ils disent. Vous diriez que leur rhétorique tarit en ces occasions, & vous les prendriez pour des enfans. Mais finissons ce discours . . . .

Je finis aussi ma Lettre vous laissant raisonner tout à votre aise sur ce discours de Platon. Je suis . . . .



## XXXVII. LETTRE.

A MONSIEUR LE BARON DU  
CLOSET, à sa Terre.

*Maximes pour se bien conduire dans la vie.*

MONSIEUR,

**V**OUS me faites beaucoup d'honneur de me demander des instructions pour M. votre fils aîné, qui veut voyager. Que vous dirai-je que vous ne sçachiez déjà vous-même par la grande expérience que vous avez. N'importe cependant, il faut vous obéir & tâcher de vous contenter; mais ce ne peut être qu'aux dépens d'un plus habile homme que moy. Écoutez donc; ou plutôt lisez ces Maximes que j'ai recueillies quelque part.

I.

Soyez devot sans affecter de le paroître; & ne cherchez point à le paroître si vous ne l'êtes : vous tomberiez dans l'hypocrisie qui s'en prenant directement à Dieu, est une espèce de sacrilege.

II.

Qui cherche à se déguiser devant Dieu , travaille à se tromper soi-même.

III.

Prier Dieu sans attention , c'est le prier sans espérance.

IV.

Qui préfère les plaisirs de son corps au salut de son ame , laisse noyer un homme pour courir après son manteau.

V.

Si vous n'avez plus de soin de parer votre ame de bonnes qualitez , que de parer votre corps de beaux habits ; vous encensez une idole , & abandonnez Dieu.

VI.

Celui qui se plaît dans son peché , fait de son bourreau ses delices.

VII.

Un peché d'habitude est un serpent que l'on nourrit , qui enfin perce le sein.

VIII.

Qui va lentement dans la pratique des bonnes œuvres , court rapidement dans le chemin de l'enfer.

Si vous voulez que Dieu écoute vos demandes , écoutez celles des pauvres.

## X.

Qui se fait une peine de la pensée de la mort , se fera un desespoir de la mort même.

## X I.

Il n'y a point de meilleure école pour une bonne vie , que la fréquente pensée de se procurer une heureuse mort.

## X I I.

La pensée sérieuse de l'Eternité , fait faire un bon usage du tems , & ôte la plus grande partie de l'amertume de la mort.

## X I I I.

On n'est pas convaincu de l'importance de son salut , lorsque connoissant son péché on en diffère le repentir.

## X I V.

Qui passe sa vie sans devotion , la finit rarement sans desespoir.

## X V.

Si vous n'entendez pas la voix de Dieu dans votre prospérité , craignez qu'il n'entende pas la vôtre dans votre besoin.

X V I.

Celui qui n'a point la crainte de Dieu durant sa vie , doit bien apprehender ses jugemens après sa mort.

X V I I.

Soyez officieux à tout le monde , familier à peu de gens , & intime à un seul.

X V I I I.

Celui qui se fait un plaisir de la frequentation des méchans , se fait une peine de la présence des gens de bien.

X I X.

Celui qui se confie sans connoissance , court risque de s'en repentir avec raison.

X X.

Qui commence une affaire sans jugement , ne doit pas être surpris si elle finit sans succès.

X X I.

Ce que vous entreprendrez au dessus de vos forces , ne sçauroit produire des effets qu'au dessus de vos espérances.

X X I I.

Celui qui se rebute d'un entreprise glorieuse par la seule connoissance des difficultez , ne connoît pas le prix de la gloire , & ne la mérite pas.

## XXIII.

Si la précipitation dans le dessein ,  
& la lenteur dans l'exécution , pro-  
duisent des succès favorables , c'est  
seulement par hazard.

## XXIV.

Si vous vous faites une peine de  
votre travail , vous vous ferez un sup-  
plice de votre devoir.

## XXV.

Celui qui dans une basse fortune  
forme des desseins trop élevez , en-  
treprend avec des aîles de cire de vo-  
ler vers le Soleil.

## XXVI.

Qui tombe pour s'être élevé trop  
haut , ne doit pas chercher d'autre  
raison de sa chute que sa propre ex-  
travagance.

## XXVII.

Ceux qui témoignent trop d'em-  
pressement pour les petites affaires ,  
se déclarent incapables des grandes.

## XXVIII.

Si la justice vous guide dans la  
poursuite du profit , la tranquillité  
vous accompagnera dans la jouis-  
sance.

## XXIX.

Si vous regardez avec envie le bien

*serieuses , critiques & amusantes.* 455  
d'autrui , vous vous rendez indigne de  
posséder le vôtre.

XXX.

L'ame n'est donnée à l'homme que  
pour l'action , & ceux qui par pa-  
resse la tiennent dans une fainéantise  
ordinaire , font voir qu'elle n'est dans  
leur corps que comme un grain de  
sel pour les garantir de corruption.

XXXI.

L'orgueil est une enflure de l'esprit  
qui ne corrompt pas moins toutes  
les bonnes qualitez que peut avoir  
l'orgueilleux , que l'enflure de l'esto-  
mach altere toutes les bonnes dispo-  
sitions que peut avoir le corps.

XXXII.

Quoique la colere ne soit qu'une  
courte fureur , ses effets ne laissent  
pas d'être de longues folies.

XXXIII.

Fuyez les grands repas , si vous  
craignez les longues maladies.

XXXIV.

Celui qui ruine sa santé par l'ex-  
cès de ses désordres , a tort de se  
plaindre de l'excès de ses maux.

XXXV.

Un habile Cuisinier est plus à ap-  
prehender dans votre santé , qu'un

456 *Lettres Philosophiques*,  
ignorant Medecin dans votre ma-  
ladie.

XXXVI.

Une honnête sobriété, & un travail  
modéré, sont les meilleurs Cuisiniers  
du monde.

XXXVII.

Les fumées du vin troublent le cer-  
veau; celles de la vanité, l'esprit; &  
celles de l'amour, tous les deux.

XXXVIII.

Celui qui remplit son cœur de l'a-  
mour du sexe, change un sanctuaire  
destiné au Saint-Esprit, à un temple  
d'idoles, dont le culte le conduit à la  
damnation.

XXXIX.

L'amour Divin ne se sert de son  
flambeau que pour nous éclairer; &  
l'amour prophane n'allume le sien  
que pour nous aveugler.

XL.

L'amour humain ne peut avoir des  
bornes trop resserrées; mais si l'amour  
Divin est limité, il est defectueux.

XLI.

L'amour nous est représenté nud,  
non seulement pour nous en dépein-  
dre l'effronterie; mais encore pour  
nous apprendre qu'ordinairement il  
mer



*serieuses , critiques & amusantes.* 457  
met en chemise ceux qui le suivent.

XLII.

L'Avare s'épargne les choses nécessaires , pour fournir les superflus à d'autres qui ne lui en sçauront pas de gré.

XLIII.

Ceux qui dans leurs actions ne consultent que l'amour propre , tiennent de l'aveuglement de leur guide, & font autant de chûtes que de pas.

XLIV.

Qui donne trop à ses plaisirs , s'ôte le moyen de fournir à ses besoins.

XLV.

Si vous soumettez votre jugement à vos plaisirs , vous vous brûlerez d'un flambeau qui vous avoit été donné pour vous conduire.

XLVI.

Celui qui ne consulte pas sa raison pour ses plaisirs , n'en doit point attendre de secours dans ses peines.

XLVII.

Ceux qui se laissent gouverner par leurs passions, abandonnent leur liberté au caprice de leurs Esclaves.

XLVIII.

La trop grande passion pour les choses superflus , jette souvent dans l'in-

458 *Lettres Philosophiques,*  
digeance des choses nécessaires.

X L I X.

Celui qui remplit son cœur de ses passions , n'y laisse point de vuide pour la pieté , & change sa qualité de Chrétien en celle d'Idolâtre.

L.

Puisque routes les passions sont la maladie de l'ame , la seule tempérance en doit être le Médecin.

L I.

Celui qui aime le jeu avec excès , cherche à mourir dans la pauvreté.

L I I.

Le gain dans le jeu , est l'amorce dont la fortune se sert pour nous perdre.

L I I I.

Ceux qui jouent pour recouvrer ce qu'ils ont perdu , ajoutent à la perte qu'ils ont faite , celle de leur raison , celle de leur tems , & le plus souvent celle de ce qui leur reste d'argent.

L I V.

L'excès du sommeil , & celui du jeu , remplissent l'estomach de cruditez , & la bourse de vent.

L V.

Pensez plus d'un moment à ce que vous voulez dire , & plus de deux à ce

*serieuses critiques & amusantes.* 459  
que vous voudrez promettre , de peur  
qu'il ne vous arrive d'avoir du déplai-  
sir de ce que vous aurez dit avec trop  
de hâte, & du repentir de ce que vous  
aurez promis avec trop de précipita-  
tion.

LVI.

En bien des occasions vous pouvez  
sans scrupule ne pas promettre ; mais  
il n'en est aucune où vous puissiez  
vous dispenser d'exécuter votre pro-  
messe sans honte.

LVII.

Ne parlez jamais de ce que vous  
ignorez , parlez peu de ce que vous  
sçavez ; & soit que vous parliez , ou  
que vous ne disiez mot , faites que ce  
soit avec jugement.

LVIII.

La raillerie soutient quelquefois la  
conversation ; mais elle divise pres-  
que toujours les railleurs ; ce qui doit  
engager ceux qui haïssent les querel-  
les , de l'éviter comme un piège que  
leur esprit tend à leur repos.

LIX.

Si vous n'êtes facile à supporter les  
foibleses d'autrui , vous rendez les  
vôtres insupportables.

Qui voit avec indifférence les malheurs d'autrui , ne doit pas trouver étrange si l'on regarde les siens sans compassion.

Si vous voulez que la civilité , & l'honnêteté de ceux que vous pratiquerez , deviennent un devoir envers vous , donnez-leur-en l'exemple par votre conduite envers eux.

Mettez les faveurs que vous ferez sous vos pieds , & celles que vous recevrez sur votre cœur.

Celui qui oublie les graces qu'on lui fait , ne mérite pas d'en recevoir.

Ne soyez pas lent à servir les autres , si vous voulez que l'on s'empresse à vous faire plaisir.

Notre promptitude à conseiller les autres , est plus souvent une marque de notre présomption , qu'une preuve de notre amitié.

- Si vous n'êtes pas assez généreux pour prévenir votre ami par vos bien-

*serieuses , critiques & amusantes.* 461  
faits , ne soyéz pas assez lâche pour recevoir les siens sans vous efforcer d'y répondre.

LXVII.

Une sincere attention , quoiqu'inutile , paye mieux un bienfait , qu'une reconnoissance forcée.

LXVIII.

Celui qui publie une faveur qu'il a faite , en diminuë de beaucoup le mérite , parce qu'il fait voir par son indiscretion qu'il s'est partagé entre sa vanité , & son ami.

LXIX.

Qui ne donne que pour recevoir , fait de la générosité ( qui est une des plus louïables qualitez de l'honnête-homme ) un des plus sales commerces du monde.

LXX.

Si vous vous faites un plaisir du mensonge , la verité vous deviendra une peine.

LXXI.

Celui qui excuse sa faute par un mensonge , se condamne par deux raisons.

LXXII.

Si le mensonge vous est ordinaire , méfiez-vous de tout ce que les autres vous disent.

Celui qui se sert de finesse , & de mensonge pour avoir le bien de son prochain , imite l'exemple du Diable , qui employa l'un & l'autre pour faire perdre au premier homme son innocence.

## LXXIV.

Le mauvais usage de nos biens dans cette vie , fera dans l'autre un des plus justes sujets de nos maux.

## LXXV.

Celui qui n'est pas content d'une honnête fortune , se donne souvent bien de la peine pour la rendre moindre.

## LXXVI.

Celui qui règle ses desirs par les besoins de la nature, les borne à peu de chose ; mais celui qui se conduit par la convoitise , ne leur donne point de limites.

## LXXVII.

Ne vous empressez pas de sçavoir les secrets d'autrui. Soyez fort réservé à communiquer les vôtres ; vous n'en êtes plus le maître , dès que vous en avez fait confidence à quelqu'un , & votre exemple justifie l'infidélité qu'il vous pourroit faire , s'il le découvroit à un tiers.

LXXVIII.

Qui fait parade de ses bonnes qualités, en ôte tout le mérite par son orgueil, & celui qui cache les siennes leur donne un nouveau prix par sa modestie.

LXXIX.

Les lieux élevez font tourner la tête à ceux qui ont le cerveau foible, & les fortunes extraordinaires troublent l'esprit de ceux qui n'ont pas le jugement fort.

LXXX.

On a besoin de tout le secours de la constance dans l'adversité, pour ne pas manquer à ce que l'on se doit à soi-même; & de toute l'aide de la modération dans sa prospérité, pour s'acquiescer de ce que l'on doit aux autres.

LXXXI.

La prospérité nous fait connoître véritablement aux autres tels que nous sommes; & l'adversité nous fait connoître à nous-mêmes quels sont nos véritables amis.

LXXXII.

Ceux qui ne viennent à nous que pour notre fortune, sont semblables aux oiseaux de rapine, qui ne volent que pour la proie.

## LXXXIII.

Qui méconnoît ses amis dans sa prospérité , mérite de n'en point rencontrer dans ses malheurs.

## LXXXIV.

Celui qui se fonde trop sur l'amitié des Grands , trouve tôt ou tard qu'il s'appuyoit sur un roseau cassé.

## LXXXV.

Dieu par une extrême bonté reconnoît les plus petits soins que nous lui rendons , par des graces extraordinaires ; mais la plupart des Grands , qui sont les Dieux de la terre, croient avoir plus que payé nos plus grands services , par les moindres de leurs paroles.

## LXXXVI.

Celui qui se donne bien du soin à conserver l'amitié des Grands , connoît souvent dans le besoin qu'il a pris beaucoup de peine à cultiver une terre ingrate.

## LXXXVII.

Un homme qui a l'esprit plein de belles connoissances , qu'il ne met pas en pratique, est comme une bonne épée que l'on ne tire jamais du fourreau.

## LXXXVIII.

Qui louë seulement pour plaire ,



*serieuses, critiques & amusantes.* 469  
fait de son jugement la dupe de sa  
complaissance.

LXXXIX.

Celui qui conseille la vertu aux autres , augmente par-là les raisons qu'il a de la pratiquer.

XC.

Qui se contente de pleurer nos maux , quand il peut les guérir , n'en a pas le cœur touché , & ne nous donne que des larmes de crocodile.

XCI.

Dans nos grands déplaisirs , nos premières larmes sont de justice , les secondes de bienfaisance ; mais celles qui suivent , ne sont ni de raison , ni d'honnêteté.

XCII.

Qui pleure souvent , parce qu'il croit devoir pleurer , a les yeux tendres , mais non pas le cœur sensible.

XCIII.

Qui employe son autorité pour faire de mauvaises actions ou pour les soutenir , se coupe la gorge de sa propre épée.

XCIV.

Défiez-vous des flatteurs , & des grands parleurs ; les uns & les autres visent par le vent de leurs paroles à ti-

466 *Lettres Philosophiques*,  
rer l'argent de votre bourse.

X C V.

Les Medecins ignorans empoisonnent souvent nos corps par leurs remedes ; & les flatteurs toujours nos esprits par leurs discours.

X C V I.

Qui se sert de discours trop étudiez pour nous persuader un crime , employe un poignard parfumé pour nous percer le cœur.

X C V I I.

L'infection de la peste n'est pas tant à craindre pour le corps , que le poison des mauvaises compagnies pour l'esprit.

X C V I I I.

Si vous voulez mourir comme un fidèle , vivez comme un réprouvé voudroit avoir vécu à l'heure de sa mort.

X C I X.

Qui par un excès de complaisance , tire par son cautionnement son ami d'une méchante affaire , s'en attire ordinairement une plus mauvaise , qui tôt ou tard lui fera connoître son défaut de jugement.

C.

Celui qui lit pour s'instruire , & qui lit de bonnes choses sans en pro-

*serieuses, critiques & amusantes.* 467  
fiter, n'a pas le goût de l'esprit moins  
dépravé, que celui du corps l'est dans  
un malade qui se trouve auprès d'une  
table bien garnie sans pouvoir man-  
ger.

CI.

S'il vous arrive des sujets de froi-  
deur avec votre ami, & que la pru-  
denée vous conseille de vous en sépa-  
rer entièrement; faites que votre ami-  
rié se découle, sans la déchirer; c'est-  
à-dire, ne rompez pas avec éclat, mais  
retirez-vous doucement.

CII.

Qui va avec les sages, deviendra  
sage; mais le compagnon des foux  
deviendra méchant.

CIII.

Fuïez l'impureté; la gourmandise  
l'engendre, & l'oïveté l'enfante: car  
il est vrai de dire; que la gourman-  
dise jette les premières sémences de la  
sensualité dans le corps, par la quan-  
tité des sucs différens de toutes for-  
tes de viandes & de ragoûts, qui  
échauffent le sang, & font germer  
l'appetit des autres voluptez, qui  
s'éclôt ensuite dans l'oïveté.

CIV.

Pour faire un honnête homme, il

ne faut que six choses. Une piété sans fard. Une charité sans ostentation. Une humilité sans bassesse. Une prudence sans artifice. Une justice sans aveuglement , & une tempérance sans stupidité.

## C V.

Un véritable ami est une chose bien précieuse ; mais un véritable ami est aussi rare dans la société , que la Pierre Philosophale dans la Chymie : bien des gens en ont cherché avec soin toute leur vie , qui n'en ont pu rencontrer un seul.

## C V I.

L'amitié ne se paye que par l'amitié : si vous voulez être aimé , aimez le premier.

## C V I I.

La main paresseuse fait devenir pauvre , mais celle du diligent enrichit.

## C V I I I.

L'envie est une passion qui empoisonne l'esprit & le corps. C'est une fièvre hectique , qui mine peu à peu , & à qui il ne faut jamais permettre de prendre racine.

## C I X.

Ne jouiez jamais que pour jouir , & que ce soit avec gens connus , pour

*serieuses, critiques & amusantes.* 469  
éviter de devenir le sujet de la risée  
après l'avoir été de la tricherie.

CX.

L'avarice est la racine de tous les maux. Celui qui est attaqué de cette passion fardide, ne laisse pas d'en connoître la bassesse; mais il tâche d'en déguiser l'indignité sous le nom d'une honnête æconomie: & après se l'être persuadé à soi-même, il voudroit bien le persuader aux autres. Tous ceux qui sont atteints de quelque vice, suivent pour leur justification, la même méthode.

CXI.

La colere est une espèce d'ivresse qui attaque notre esprit, & qui trouble notre raison par des fumées plus dangereuses que celles du vin, parce qu'elles sont plus longues, & qu'elles produisent ordinairement des effets plus funestes.

CXII.

La probité fuit toujours la sincérité; l'une & l'autre sont absolument nécessaires pour s'acquitter des devoirs de la pieté & de la société.

CXIII.

Il faut profiter avec un judicieux empressement des occasions favora-

bles que notre bonheur nous presente. Comme elles sont rares & fort recherchées, gardons-nous de les laisser échaper.

## CXIV.

Celui qui use de double poids & de double mesure, est en abomination devant Dieu. Un bien mediocre acquis avec justice, vaut mieux que de grands revenus acquis par des voyes obliques.

## CXV.

Chez quelques-uns l'ambition est l'erreur des grandes ames. On doit plutôt la nommer la maladie des esprits éventez. C'est un monstre insatiable dans ce qui touche ses desseins & ses espérances. Les succès échauffent plutôt les desirs d'un ambitieux qu'ils ne les contentent.

## CXVI.

Toutes les vertus se perdent dans l'interêt, comme les fleuves dans la mer. L'interêt fait oublier la justice que l'on doit aux autres.

## CXVII.

L'homme pointilleux sur toutes choses, est un hérissou que l'on ne sçait par où prendre.

CXVIII.

L'ingratitude est un grand vice dans la société : tout le monde s'en plaint ; mais si tous ceux qui s'en plaignent en étoient exemts , personne ne feroit sujet à ce défaut.

CXIX.

Les Grands ont cela de commun avec les arbres des forêts , qui donnent quelquefois de l'ombre , mais rarement des fruits.

CXX.

L'amitié des Grands a le faux brillant & la fragilité du verre ; la faute la plus légère efface de leur mémoire le souvenir des services les plus importants.

CXXI.

Il faut se repentir un jour avant que de mourir , comme disent les Rabins ; or comme il n'est point de jour de la vie , qui ne puisse être celui de la mort , il n'en faut donc laisser passer aucun sans se repentir.

CXXII.

Il y a bien des peres qui ne travaillent qu'à rendre leurs enfans riches sans penser à les rendre vertueux , c'est qu'ils prennent pour véritable bien , ce qui n'en est que le fantôme.

Estes-vous content , Monsieur , & trouvez-vous ces Maximes écrites d'un stile assez laconique , pour que M. votre fils veuille bien prendre la peine de s'en charger la mémoire ? Elles pourront lui être de quelque utilité pendant ses voyages. Avec les belles qualitez & les grandes dispositions qu'il a , nous devons espérer que vous en ferez un grand homme.

Je lisois ces jours passez une plaisante imagination des Mahometans. Ces Infideles croient que toutes les figures , soit en bosse , soit en plate peinture , paroîtront en jugement au dernier jour , & s'élèveront contre ceux qui les ont faites pour les accuser devant Dieu de leur avoir donné un corps , sans leur avoir donné en même tems un esprit.

De cette opinion chimérique je me suis fait cette leçon serieuse ; qu'il ne suffisoit pas d'avoir donné le premier être aux enfans , sans y joindre le second , & qu'à la vie animale dont ils nous sont redevables , il falloit ajouter la vie raisonnable , sans laquelle on devoit craindre bien plus justement que ces aveugles sectateurs de Mahomet , que Dieu ne punit un jour



*serieuses , critiques & amusantes.* 473  
les peres pour n'avoir pas donné d'esprit à ces corps pour les animer.

Pour vous , Monsieur , vous n'avez rien à craindre de ce côté-là. Votre amour , votre tendresse , votre attention , & votre zèle pour Messieurs vos enfans , sont également connus. Que vous dirai-je davantage ? Sinon que je suis très-veritablement.....

F I N.

---

*De l'Imprimerie de CLAUDE SIMON.*

---

## APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux un Manuscrit qui a pour titre : *Lettres Philosophiques, sérieuses, critiques & amusantes, par un Philosophe Provincial* : & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impression. A Paris le 3. Septembre 1732.

MAUNOIR.

---

## PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien amé GUILLAUME-CLAUDE SAUGRAIN, fils, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder Nos Lettres de Permission pour l'impression d'un Manuscrit qui a pour Titre : *Lettres Philosophiques, sérieuses, critiques & amusantes, par un Philosophe Provincial* ; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractères, suivant la

feuille imprimée & attachée pour modèle sous le contrescel des Presentes : Nous lui avons permis & permettons par ces Presentes, de faire imprimer ledit Livre ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera ; & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs, & autres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression Etrangere, dans aucun lieu de notre obéissance ; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs ; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, es mains de nôtre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Presentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de

faire jouir l'Exposant , ou ses ayans-cause ;  
pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il  
leur soit fait aucun trouble ou empêchement.  
Voulons qu'à la copie desdites Presentes , qui  
sera imprimée tout au long au commence-  
ment ou à la fin dudit Livre , foi soit ajoutée  
comme à l'Original. Commandons au pre-  
mier notre Huissier ou Sergent , de faire pour  
l'exécution d'icelles tous Actes requis & ne-  
cessaires , sans demander autre permission ,  
& nonobstant clameur de Haro , Chartre  
Normande , & Lettres à ce contraires : Car  
tel est notre plaisir. Donné à Versailles le  
vingt-septième jour du mois de Novembre ,  
l'an de grace mil sept cens trente-deux , &  
de notre Regne le dix-huitième. Par le Roi  
en son Conseil, SAINSON.

*Registré sur le Registre huitième de la Cham-  
bre Royale des Libraires & Imprimeurs de Pa-  
ris , N°. 449. fol. 432 , conformément aux  
anciens Reglemens , confirmez par celui du 28.  
Février 1723. A Paris le 2. Décembre 1732.*

G. MARTIN, Syndic.



CATALOGUE  
DES LIVRES IMPRIMEZ  
ET QUI SE VENDENT A PARIS ,

Chez SAUGRAIN, dans la grande Salle du  
Palais du côté de la Cour des Aydes ,  
à la Providence.

**A** B R E G E' méthodique de l'Histoire de  
France, où l'on trouve la Chronologie,  
& la Généalogie, les faits mémorables,  
& le Caractere moral & politique de tous  
nos Rois. Ensemble leurs Portraits, en-  
richis de Symboles & de leurs Armoiries,  
prises sur leurs Monnoyes, leurs Sceaux &  
divers autres Monumens ; avec les verita-  
bles Devises, par M. de Brianville, Abbé  
de Saint Benoît de Quinçay-lez-Poitiers.  
Nouvelle Edition, revûë, corrigée & con-  
tinuée jusqu'à present, *in-douze.*

les Aydes de France & leur Regie, suivant  
les Ordonnances des mois de Juin 1680.  
& de Juillet 1681. & les Edits, Déclara-  
tions, Arrêts & Reglemens rendus en in-  
terpretation d'icelles, par le Sieur de Ro-  
quemont, *in-douze.*

Code des Chasses, ou nouveau Traité du  
Droit des Chasses, suivant la Jurisprudence  
de l'Ordonnance de Louis XIV. du mois  
d'Août 1669. mise en Conference avec des  
anciennes Ordonnances, Edits, Déclara-  
tions, Arrêts, Reglemens & autres Juge-  
mens rendus sur le fait desdites Chasses ;

où l'on a joint les Notes des meilleurs Auteurs , & des nouvelles Remarques pour l'intelligence de cette Jurisprudence , nouvelle Edition , augmentée , 2. vol. *in-douze.*

Commentaire sur le Fait des Aydes , Abregé Methodique dont on peut tirer un éclaircissement solide pour régir & administrer avec succès la Ferme Generale des Aydes. Ouvrage utile & nécessaire à tous les Fermiers , Sous-Fermiers, Employés & à tous les Redevables des Droits de la Ferme des Aydes ; par le Sieur Jean-Henry Dubois , Commis à la Régie de la même Ferme. Seconde Edition , augmentée des principaux Reglemens , depuis l'Ordonnance jusqu'à présent , *in-douze.*

de Comte de VVarvvick , par Madame d'Aulnoy ; nouvelle Edition, revûë & corrigée, *in-douze.*

Conference des Ordonnances de Louis XIV. Roi de France & de Navarre , avec les anciennes Ordonnances du Royaume : le Droit Ecrit & les Arrêts enrichis d'Annotations & de Décisions importantes ; par M. Philippe Bornier , Lieutenant Particulier en la Senéchaussée de Montpellier. Nouvelle Edition , corrigée & augmentée des Edits, Déclarations & Arrêts donnez en interpretation des Ordonnances : de plusieurs Reglemens du Conseil , & d'un grand nombre de nouvelles Notes ; par M. \* \* \* \* Avocat en Parlement ; 2. vol. *in-quarto.*

Conference de l'Ordonnance des Eaux & Forêts , avec les anciennes Ordonnances , Edits, Déclarations & Reglemens, rendus

en interpretation depuis l'an 1115 jusqu'à  
présent, contenant les Loix Forestieres de  
France, 2. vol. *in-quarto*.

Commentaire nouveau, sur la Coutume de la  
Prevôté & Vicomté de Paris, par M. Clau-  
de de Ferriere, Avocat en Parlement. Nou-  
velle Edition, revûë, corrigée & augmen-  
tée, par M. Sauvan d'Aramon, Avocat en  
Parlement. 2. vol. *in-douze*.

Fables choisies de M. de la Fontaine, mises  
en Vers, avec des figures à chaque Fable,  
3. vol. *in-octavo*.

— Les mêmes, en 2. vol. *in-8. sans figures.*

— Les mêmes, en 1. vol. *in-12. sans figu-  
res.*

Histoire de la Conquête du Mexique ou de la  
nouvelle Espagne : par Fernand Cortez ;  
traduite de l'Espagnol ; nouvelle Edition,  
enrichie de figures, 2. vol. *in-douze*.

Histoire de la Découverte & Conquête du Pe-  
rou, traduit d'Augustin de Zarate, 2. vol.  
*in-12.*

Histoire Ecclesiastique, par M. l'Abbé Fleury,  
32. vol. *in-quarto*.

— La même, en 32. vol. *in-douze*.

Histoire de l'Empire contenant son Origine,  
ses progrès & ses Révolutions, par M.  
Heiff; continuée jusqu'à présent, par M\*\*\*  
en 3. vol. *in-quarto* & en dix vol. *in-  
douze*.

Histoire de très Noble & très-Chevalereux  
Prince, Gerard Comte de Nevers & de Re-  
thel, & de la très-Vertueuse & Sage Prin-  
cesse Euriant de Savoie sa Mye ; ouvrage  
enrichi de Notes critiques & historiques,  
par M\*\*\* *in-douze*.

Histoire des Révolutions d'Espagne, où l'on

voit la décadence de l'Empire Romain ;  
— l'établissement de la Domination des  
Goths, des Vandales, des Sueves, des  
Alains, des Silinges; des Maures, des  
François, & de la Division des Etats, tels  
qu'ils ont été depuis le commencement du  
cinquième Siècle jusqu'à présent. Le tout  
conformément à la plus exacte Chronolo-  
gie, 5. vol. *in douze*.

Histoire de France, par Mezerai, avec la  
Vie des Reines, 10. vol. *in douze*. & 3.  
vol. *in quarto*.

La suite de Mezerai, contenant les Regnes  
de Louis XIII. & de Louis XIV. avec la  
Vie de l'Auteur, 3. vol. *in-douze*. & en 1.  
vol. *in-quarto*.

Histoire & les Aventures de Gusman d'Alfa-  
rache, traduite de l'Espagnol, enrichie de  
figures, 3. vol. *in-douze*.

Histoire Genealogique, & Chronologique de  
la Maison Royale de France, des Pairs,  
des Grands Officiers de la Couronne & de  
la Maison du Roi, par le P. Anselme Au-  
gustin déchaussé; continuée par M. Du-  
fourny, revûë, corrigée & augmentée par  
les PP. Ange & Simplicien, Augustins dé-  
chaussez, 9. vol. *in-fol*.

Histoire & les Aventures de l'admirable Don  
Quichotte de la Manche, traduite de l'E-  
spagnol, enrichie de figures; nouvelle Edi-  
tion, augmentée d'un sixième volume, con-  
tenant la continuation de ses aventures  
jusqu'à sa mort, 6. vol. *in douze*.

Les Illustres Françoises, histoires veritables  
où l'on trouve dans des caracteres très-par-  
ticuliers & fort differens, un grand nombre  
d'Exemples rares & extraordinaires de  
belles



belles manieres , de la Politesse & de la Galanterie des personnes de l'un & de l'autre sexe de cette Nation, nouvelle Edition, revûë , corrigée & augmentée par l'Auteur , 3. vol. *in-douze*.

Instructions nouvelles sur les Procédures Civiles & Criminelles du Parlement , & autres Jurisdicions qui en dépendent, avec un Stile des Conclusions, le tout conforme aux Ordonnances & Reglemens, & à l'usage d'aujourd'hui , *in-douze*.

Instructions pour les Jardins Fruitiers & Potagers avec un Traité des Orangers , par M. de la Quintinie ; nouvelle Edition, augmentée de la culture des Melons, de l'Instruction pour la culture des Fleurs, de l'Art de tailler les Arbres, d'un Dictionnaire des termes du Jardinage , 2. vol. *in-quarto*.

Lucien , par M. Perrôt d'Ablancourt , 3. vol. *in-douze*.

Memorial Alphabetique des choses concernant la Justice, la Police, & les Finances de France , pour les Gabelles & cinq Grosses Fermes , par le Sieur Bellet Verrier *in-octavo*.

Memorial des choses concernant la Justice, la Police, les Finances & les Tailles, nouvelle Edition, considerablement augmentée jusqu'à present , 2. vol. *in-octavo*.

Nouveaux Reglemens pour l'administration de la Justice, avec les Tarifs des Droits dûs aux Officiers, pour leurs frais & salaires, & la Taxe des dépens de tous les Procès. Ouvrage nécessaire à tous les Juges, Commissaires, Notaires, Greffiers, Procureurs, Huisiers, & autres Gens de Justice.

- ce, & à ceux qui ont des Procès : nouvelle Edition, augmentée de moitié, 2. vol. *in-12.*
- Oeuvres de J. B. Poquelin de Moliere : Nouvelle Edition, augmentée de sa Vie, & de quelques autres Pièces, 12. vol. *in-douze.*
- les mêmes en 6. vol. *in-quarto*, avec figures.
- Oeuvres de M. de S. Evremont, publiées sur les Manuscrits, 7. vol. *in-douze.*
- Oeuvres de Rabelais, *in-douze* 6. vol.
- Ordonnance de 1667. pour le Civil, *in-24.*
- de 1669. pour le Committimus, *in-24.*
- des Eaux & Forêts, augmentée jusqu'à présent, *in-18.*
- de 1670. pour le Criminel, *in-24.*
- de 1672. pour la Ville, *in-24.*
- de 1673. pour les Marchands, *in-24.*
- Procès Verbal des Conférences tenues par ordre du Roi pour l'Examen des Articles de l'Ordonnance de 1667. pour les matieres Civiles; de l'Ordonnance de 1670, pour les matieres Criminelles : Nouvelle Edition, corrigée sur le Manuscrit original, & augmentée d'une Instruction sur la procedure Civile & Criminelle, *in-quarto.*
- Recueil des Edits, Déclarations, Ordonnances & Reglemens des Rois, Henri II. François II. Charles IX. Henry III. Henry IV. Louis XIII. Louis XIV. & Louis XV. concernant les Mariages; avec plusieurs Arrêts notablès, intervenus sur ce sujet: Nouvelle Edition, augmentée jusqu'à present, *in-douze.*
- Relation du Voyage du Royaume d'Issini; Côte d'or, Pais de Guinée en Afrique, par le R. P. Loyer Dominicain, avec figures, *in-douze.*
- Stile universel de toutes les Cours & Juri-

ditions du Royaume pour les matieres Civiles, suivant l'Ordonnance du mois d'Avril 1667. par M. Gauret, *in-quarto*.

Stile universel pour les matieres Criminelles, suivant l'Ordonnance du mois d'Août 1670. par le même, *in-quarto*.

Stile du Conseil du Roi, suite du Stile universel pour l'instruction des matieres Civiles & Criminelles, *in-quarto*.

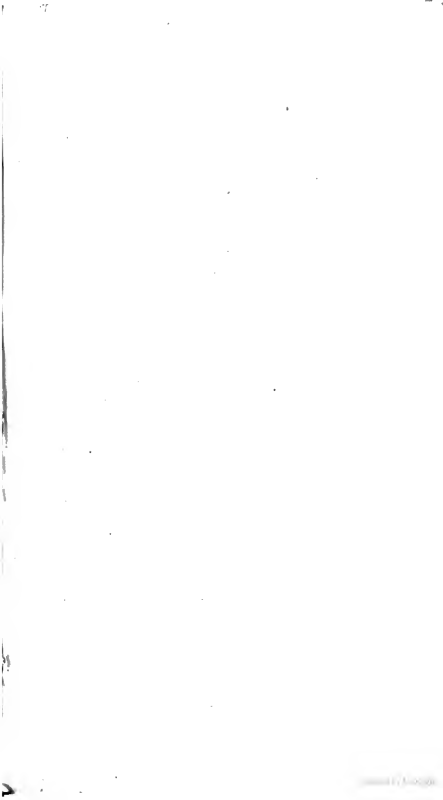
Traduction des Satyres de Perse & de Juvenal, par le R. P. Tarteron, de la Compagnie de Jesus : Nouvelle Edition, augmentée d'Argumens à chaque Satyre, *in-douze*.

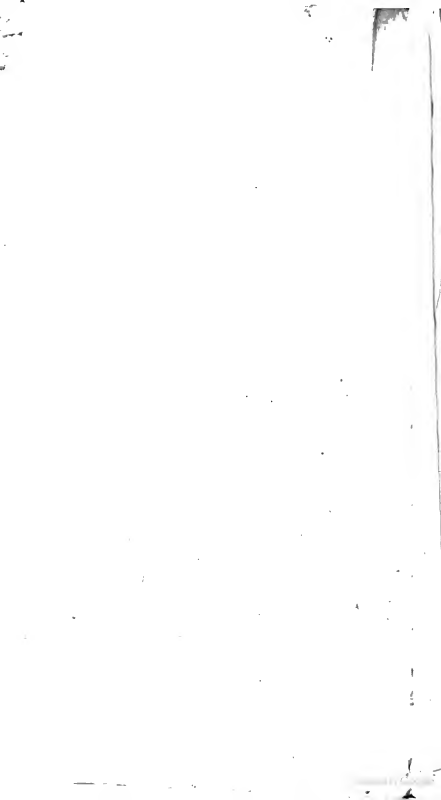
les Tragedies de M. Racine, augmentées dans cette Edition, 2. vol. *in-douze*.

Zayde, Histoire Espagnole, avec un Traité de l'Histoire des Romans, *in-douze*.

On trouve chez le même Libraire, beaucoup d'autres Livres imprimés, tant en France que dans les Pays Etrangers, sur toutes sortes de matieres, principalement sur le Droit Civil, Canonique & Coutumier.







005637551

